

UNIVERSITY OF ARIZONA

UNIV. OF ARIZONA

PQ2423.S8 Z6

mn

Champion, Pierre/Marcel Schwob et son te



3 9001 03812 2233

PIERRE CHAMPION

MARCEL
SCHWOB
ET SON TEMPS

PARIS
BERNARD GRASSET
MCMXXVII



MARCEL SCHWOB
ET SON TEMPS

DU MÊME AUTEUR :

CHEZ BERNARD GRASSET

Françoise au Calvaire

CHEZ EDOUARD CHAMPION

Guillaume de Flavy

Le manuscrit autographe de Charles d'Orléans

Charles d'Orléans joueur d'échecs

La librairie de Charles d'Orléans

François Villon sa vie et son temps, 2 vol.

Notes sur Jeanne d'Arc

Histoire poétique du XV^e siècle, 2 vol.

Ronsard et son temps

Le manuscrit d'auteur du Petit Jehan de Saintré

TEXTES

Les plus anciens monuments de la typographie parisienne

Chronique Martiniane

Pièces joyeuses du XV^e siècle

Le Prisonnier Desconforté

Procès de condamnation de Jeanne d'Arc, 2 vol.

Les vies d'Antoine Watteau

Charles d'Orléans, Poésies, 2 vol.

Le canoniat de Jean Lemaire de Belges

CHEZ LAURENS

Villes d'Art du Maroc, 2 vol.

AUX ÉDITIONS DES QUATRE CHEMINS

Villon, Fac-simile de l'édition de 1489

*Rabelais, Croniques de Gargantua et Pantagrueline Pro-
nostication*

Le Kalendrier des Bergers

CHEZ MARCELLE LESAGE

Marcel Schwob parmi ses livres

La Dauphine Mélancolique



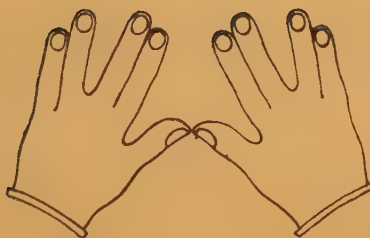
MARCEL SCHOWB
Son dernier portrait (1902)

PQ
2422
SV
24

PIERRE CHAMPION

MARCEL SCHWOB

ET SON TEMPS



PARIS
BERNARD GRASSET, EDITEUR
61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1927

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE : TREIZE
EXEMPLAIRES SUR PAPIER JAPON, NUMÉ-
ROTÉS JAPON I A 10 ET I A III ; VINGT-
QUATRE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ
D'ARCHES, NUMÉROTÉS ARCHES I A 20
ET I A IV ; QUATRE-VINGT-TREIZE EXEM-
PLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL
LAFUMA, NUMÉROTÉS VÉLIN PUR FIL
I A 85 ET I A VIII.

EN OUTRE IL A ÉTÉ SPÉCIALEMENT TIRÉ
POUR LA LIBRAIRIE H. CHAMPION A PARIS
24 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE
NUMÉROTÉS DE I A 24.

TOUS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRO-
DUCTION ET D'ADAPTATION, RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.
COPYRIGHT BY BERNARD GRASSET, 1927.

à ¹EDOUARD CHAMPION

*Hommage fraternel
et reconnaissant.*

Pierre.

PRÉFACE

*Toute construction est faite de débris et rien
n'est nouveau en ce monde que les formes.
Livre de Monelle.*

Sans doute, c'est une vie imaginaire qu'il eût fallu écrire de Marcel Schwob. Car la science si complète, qu'il posséda, ne fut que le degré d'un escalier montant vers la porte de ses rêves. Mais vraiment Marcel Schwob prête trop à cette biographie, et déjà le voilà, si près de nous, entré dans la légende.

Je parlerai donc de Marcel Schwob à mi-voix, avec simplicité, vérité et reconnaissance. Il vit toujours pour moi. C'est lui qui, sur ma seizième année, me fit entrevoir le monde mystérieux de la création artistique ; et sa perte fut la première de mes grandes douleurs. Plutôt, je le laisserai s'exprimer. Comme il parlait bien, quand nous étions deux, ou trois lorsqu'un livre était dans ses mains ! Mais il me faut sincèrement rapporter ses paroles, puisque j'ai eu le triste courage de lire tant de lettres de lui, de rouvrir celles qui lui avaient été adressées et que le temps avait déjà refermées. Car nos écrits meurent, comme nos yeux se ferment.

Marcel Schwob que les mots de justice et de vérité enflévrèrent, comme l'agitait le tréfonds d'une race noble et maudite, lui qui a souffert d'un mal effroyable qui l'inclina au désespoir et parfois même à la prière, lui qui devint si méchant après avoir été modelé par toutes les grâces alexandrines, lourd de fureurs comme un prophète, m'apparaît aujourd'hui plus proche que jamais, pitoyable et dur tout ensemble, si digne de notre admiration et de notre amitié. Le voici tel que je l'ai connu et aimé, avec ses terreurs et ses phobies qui font sourire parfois, son nomadisme venu de si loin, sa culture hellénique, romaine et française, son art composite mais personnel, robuste et nouveau, laissant croire que le poète de la prose annoncé par Baudelaire était né.

Un individu n'a de sens que quand il est lié à son milieu, à sa race, à son temps. Car on n'isole pas un être comme un mot, et on ne le décrit pas comme la feuille de l'herbier. Autant que l'homme, c'est donc le milieu de 1890 à 1905 que nous

chercherons à évoquer. Un monde le sépare du nôtre, et il n'en est séparé que par une trentaine d'années.

Là encore, nous donnerons la parole à ses correspondants, car nous désirons interpréter le moins possible, restant fidèle à l'esprit de ce livre, qui n'est fait que de documents et de souvenirs. Mais nous avons l'agréable devoir de remercier bien sincèrement M^{me} Colette, MM. Paul Claudel, Francis Jammes, Paul Valéry, et les correspondants de Marcel Schwob qui nous ont autorisé à utiliser les documents qui donnent à mon ouvrage le seul agrément qu'il puisse avoir.

Peut-être, à ce point de vue, ce livre aura-t-il quelque valeur documentaire.

« Il faut publier tout », disait Marcel Schwob ; je pense donc que lui-même n'eût pas trouvé mauvais que l'on publiât ce qu'il avait laissé. Il a conservé toute la correspondance qui lui a été adressée, et il n'a détruit que les lettres de Monelle.

Fidèle à ma méthode, et je le crois aussi, à la pensée de Marcel Schwob, j'utiliserai les documents qui le font revivre. Ses propres paroles composent ici sa vie : « Nous éteignons la lampe, et nous nous écouterons parler dans les ténèbres », lui écrivait Jules Renard. Je laisserai parler ainsi Marcel Schwob.

A quoi bon le raconter, quand il se raconte lui-même, dans son instabilité, avec ses sautes d'humeur, certain mépris qu'il a eu de tous les autres, dans l'amour d'une femme qui fut la raison de sa vie et, pour tout dire, dans le martyre de son corps souffrant ? Je le laisserai parler, quand il ouvre encore ses yeux clairs sur le monde, quand les imaginations de son beau cerveau partent sur les pistes du rêve, quand il jette son filet sur la mer des aventures.

Enfin, si j'ai le dessein d'écrire une vie non romancée de Marcel Schwob, c'est qu'aux yeux des jeunes, qui ne l'ont pas connu, il prend déjà figure de personnage de légende, dans un lointain qui l'apparente à Gérard de Nerval ; et aux yeux de certains de ses contemporains, il nous semble déformé autrement, d'une manière tout aussi injuste. Ma seule erreur, qui pourrait être capitale, serait de m'être trompé sur la valeur de l'homme et de l'œuvre. Mais cela, je ne le crois pas, encore que j'aie eu le désir d'écrire en épigraphe à cette biographie la légende illustrant le portrait du folio de Shakespeare : « J'aimais l'homme. » Ce sera toute mon excuse.

Ce livre n'est pas un livre de critique ; il sera cependant une promenade à travers l'intelligence et les curiosités de Marcel Schwob. Je devine la place qu'il a eue parmi ses contemporains, et je ne sais pas exactement celle qu'il doit avoir aujourd'hui. Tout cela est trop près de nous. Je sais seulement que Marcel Schwob est un précurseur et un très bel artiste. La qualité de son âme me préoccupe, ainsi que son aventure spirituelle de sémite. Et je crois aussi que la critique sera vraiment renouvelée quand elle se sera placée sur le plan de la création ; alors elle aura pour objet de déterminer la qualité de l'âme de chacun.

J'ai fait effort pour évoquer Marcel Schwob et son époque plate, un âge d'or, je vous le dis. Car Marcel Schwob n'a vécu que pour les lettres, les beaux contes qu'il inventa et qui parurent tout simplement dans les quotidiens.

Quand une époque est sans aventures, elle va aux aventures imaginaires : c'est ce qu'a si bien compris Marcel Schwob. Son œuvre en reflète les tendances, les angoisses artificielles, les recherches scientifiques. Et ce bel artiste leur donna la forme dure et brève qui est la forme moderne. « Aie la contemplation atomistique de l'univers », a écrit Marcel Schwob : c'est tout à fait cela. Car Marcel Schwob a refait, à sa façon, les Contemplations. Il incline la poésie vers la prose, ouvre aussi la porte du mystère, se penche vers le relatif.

Son heure n'est pas encore venue. Mais je ne puis imaginer qu'il n'ait pas été, au temps où Anatole France représenta l'art ancien, un très beau primitif de l'art moderne.

Comment remercier maintenant ma chère amie, Madame Marguerite Moreno, qui m'a communiqué les lettres que lui écrivit son mari ; Maurice Schwob qui, si affectueusement, m'a raconté l'histoire de sa famille et m'a confié les lettres de son frère à M^{me} Moreno pendant le voyage à Samoa ; Edouard Champion qui possède la plupart des manuscrits et des lettres de Marcel Schwob, et qui fut son ami.

Puissent-ils retrouver une présence qui leur a été si chère, dans ces pages où, moi aussi, j'ai mis de mon cœur.

Décembre 1925.

CHAPITRE I

LA FAMILLE, L'ENFANT ET L'ÉCOLIER

Marcel Schwob descend d'une famille de rabbins et de médecins. D'un côté est la science, de l'autre la douceur.

Par sa mère, il sort des Cahun, durs et supérieurs. Marcel Schwob avait accoutumé de dire : « Notre malédiction est d'être des fils de Cahun (Câym), mais c'est pour cela que nous ne sommes pas des imbéciles ».

Son père, Isaac-Georges Schwob, était né à Bâle d'une famille originaire de Gray. Son grand père, Léopold Schwob, était médaillé de Sainte Hélène. Georges Schwob avait été le condisciple de Gustave Flaubert, avait fait partie d'un cercle littéraire comprenant Théodore de Banville et Théophile Gautier; il avait collaboré au *Corsaire Satan* de Baudelaire et signé avec Jules Verne une pièce de théâtre qui n'eut pas de succès. Très mêlé au mouvement fourrieriste, il écrit à la *Démocratie pacifique*. Mais de bonne heure, il avait renoncé à la littérature. On le retrouve inspecteur d'assurances. Puis, pour raison de santé, il devait passer en Egypte où il vécut dix ans comme secrétaire de l'Institut d'Egypte et chef du Cabinet de Chérif Pacha, ministre des affaires étrangères du Khédive, utilisant ainsi ses connaissances en italien.

La mère de Marcel Schwob, Mathilde, femme rigide et instruite, était une Cahun, descendant de ces Caym Champenois dont son fils évoquait souvent le souvenir; car il parlait volontiers du Caym de Sainte-Menehould que Joinville avait emmené outremer, « qui moult bien me servi deux ans mieux que home que j'eusse onques entour moy ou pays..... », a dit le sénéchal de saint Louis. On se transmettait, dans la famille, une tradition à son propos. Ce Caym aurait paré un coup de sabre porté à Joinville, puis devant Saint-Jean d'Acre l'aurait soigné et guéri du choléra.

Mais bien d'autres légendes juives ont bercé l'enfance de Marcel Schwob, qui avait l'orgueil de sa race, s'il affectait

parfois de fuir la compagnie de certains des siens. Ces traditions, Léon Cahun, son oncle, les a recueillies dans un livre admirable, *La Vie Juive*, un grand livre d'amitié française, digne en vérité d'être connu de tous.

C'est là qu'il a raconté l'histoire du bonhomme Anselme, le rabbin, l'aïeul, grand-père de la mère de Marcel Schwob, président du consistoire israélite au temps du Concordat. Il élève les quinze marmots, espoir de la communauté d'Hochfelden, qui piochent la grammaire française de Lhomond, leur table de multiplication, avec plus de zèle que le livre de prières où ils apprennent l'hébreu à la synagogue. Il y a, sur le mur de l'école, une grande pancarte, les tableaux synoptiques de l'histoire universelle imprimés à Strasbourg. Anselme, en 1830, a eu l'honneur de porter les galons de caporal, quand on a formé la garde nationale. C'est un bel homme que les femmes admirent, qui prêche en amateur à la synagogue, que le rabbin ni le chantre n'osent contredire, car il sait la grammaire, le Talmud et la Cabbale. Le curé est son ami, lui prête les nouveautés littéraires. Et le capitaine Thouret, un ancien du premier Empire, son locataire, lui a dit un jour, devant les notabilités : « Monsieur Mayer, quand je serai commandant de place à Pékin, je vous prendrai pour secrétaire, sacrebleu ! ». Il faut le voir à sa table, avec son beau frac vert, sa cravate blanche, son gilet à fleurs, appréciant le bon vin d'Alsace, la carpe et le brochet, quand les marmots ont acquitté la rétribution scolaire. Alors le vieux rabbin conte la lampe merveilleuse, l'histoire d'Ali Baba et cent autres récits d'Orient ; et sa femme sait toutes les ballades de chevalerie, montre une politesse apprise en lisant *le Cyrus* et *la Clélie*.

Le brave homme Anselme est plus moderne. Madame de Genlis a remplacé Mademoiselle de Scudéry dans sa bibliothèque. C'est un savant. Au village, on accueille ceux qui viennent de loin, qui ont servi en Afrique ; et l'on voit à la synagogue le militaire à moustaches qui a des galons et un pompon rouge. Anselme a horreur des Allemands. Le jour du sabbat il ne fume pas, mais il chique. Ce subterfuge, il l'a appris à Mayence, quand il y était, en l'an II, avec Kléber et Aubert Dubayet.

C'est une figure qu'il faut évoquer ici, et que l'on pla-

cerait tout aussi bien parmi les chromos charmants et véridiques qu'Erckmann Chatrian a peints, pour notre joie, dans l'*Ami Fritz*. A l'humble table ronde de la famille, il apparaissait devant ses enfants dans toute la dignité paternelle du « seigneur de la maison », prêtre et roi. Il savait que les nuques raides des hommes d'Israël n'avaient point plié sous la tente, ni dans les fermes fortifiées des montagnes de Judée. Ce Cahun entendait bien descendre des gens d'épée de Juda, des archers et des frondeurs de Benjamin. Il conservait copie du tableau généalogique de ses ancêtres, descendants d'Esdras, le guerrier de Dieu, dont l'original était déposé à la synagogue de Metz. Il rapportait la tradition familiale du compagnon de Joinville, répétait que les ducs de Lévis descendaient d'un des Lévy qui jadis servirent les Caym et leur présentaient l'aiguière pour laver leurs mains. Comme les Lévis, les Cahun avaient leur blason.

Pour la seconde fois, par la grâce de la révolution française, les Juifs étaient sortis d'Egypte. Si beaucoup adoraient le veau d'or, les marmites du Pharaon, d'autres étaient devenus soldats, artistes, poètes, ingénieurs et surtout ouvriers; et ceux d'Alsace aimaient la patrie française, n'en déplaise à leurs coreligionnaires d'Allemagne. L'université est leur nouveau temple.

Car le fils du bonhomme Anselme a émigré. Il est venu par le chemin de fer à Paris où il a obtenu une humble place d'expéditionnaire; il donne des leçons dans une pension de la rive gauche. Il demeure au quartier latin, au quatrième étage de la rue de l'Ecole-de-Médecine, au milieu des étudiants, des professeurs et des collèges. Il espère obtenir une chaire dans une école non confessionnelle. Les jours de fête et aux anniversaires de la mort de ses parents, il va, d'un pas alerte, au petit oratoire de la rue des Billettes assister à l'office, portant sous le bras son *Makhser in folio*. Il y retrouve ses coreligionnaires Alsaciens et Lorrains : Wormser, de la rue Vieille-du-Temple, qui est déjà plus qu'aux trois quarts parisien; le petit Blum, le faiseur d'almanachs judaïques; le vieux Lévy qui taille des palmes pour la fête de Sékess; Lehmann qui tint jadis salons pour noces et festins israélites. En allant à l'oratoire, Anselme a parlé d'art avec un sculpteur, de littérature avec un poète, et il accompagne parfois Manuel

Strauss, le charcutier de la rue Cloche-Perce qui eut la gloire de naturaliser, à Paris, les concombres salés, le saucisson Kocher et le bœuf fumé cher aux juifs d'Alsace.

Ses enfants ont bientôt perdu l'accent alsacien ; ils ont fait leurs études au lycée Saint-Louis. Au jour de Sékess, comme on ne peut pas construire de cabane au quatrième étage de la rue de l'Ecole-de-Médecine, on s'est procuré une palme, un cédrat, des poires et des raisins. Les grandes filles, dont la mère de Marcel Schwob, vont s'asseoir pour la première fois à la table paternelle, au sortir de leur pensionnat puritain d'Angleterre : « Et par les fenêtres exposées au midi, grandes ouvertes, le soleil de France darde à pleins rayons la chaleur, la gaîté, la libre pensée, la vie ! »

Comme elles sont devenues grandes et fortes, et que de choses elles ont à se raconter ! Et déjà l'instituteur juif venu du fond d'une bourgade d'Alsace, est tout latin et hellénisant. Il sait qu'au festin de la Pâque, le vénérable cantique : « Kilonœ Kiloioœ » a peut-être pour refrain l'antique « Ioé, évoé » des fêtes de Bacchus, dont la musique n'est autre que celle de la marche des légions romaines. A la pensée du Dieu unique, de la fête de la sortie de l'esclavage, il mêle les douces et riantes imaginations de l'Hellénisme. Il connaît la légende d'Alexandre de Macédoine qui sacrifia dans le temple de Jérusalem sur l'autel des Juifs. Car ils avaient refusé de porter les armes contre le roi de Perse. Il sait que le peuple a dû résister beaucoup pour se défendre contre les adorables séductions de Pallas Athéné, de Mylitta, de Iacchos, qu'il n'a pas fléchi sous les caresses de la voluptueuse Phénicie et la grâce victorieuse de l'Hellade.

C'est dans cet honnête milieu que Léon Cahun a grandi. Et Marcel Schwob sera son fils spirituel.

Marcel Schwob est né à Chaville, rue de l'Eglise, le 23 août 1867 (1). Son père venait de rentrer d'Egypte ; et bientôt il devait s'établir à Tours, où, pendant la guerre de 1870, il fonda un journal républicain, durant l'occupation des Allemands, au service de la défense nationale. Ainsi, Georges Schwob contribue à l'évolution du sentiment

(1) Etat-civil de Chaville, acte de naissance de Mayer-André-Marcel Schwob. Les témoins sont le sieur Fanqueux, Jean-François, instituteur communal.

politique à Tours, reçoit chez lui Gambetta, fait partie du Conseil municipal.

Marcel Schwob devait souffrir alors d'une fièvre cérébrale, et je l'ai entendu raconter, parmi ses plus lointains souvenirs, que les Prussiens, qui avaient volé le vin de la cave paternelle, témoignaient du moins de quelque délicatesse en se déchaussant quand ils montaient l'escalier de la maison, pour ne pas fatiguer l'enfant qui souffre de la tête, d'un cerveau déjà rempli de trop de mots. Car, à trois ans, Marcel Schwob parle l'allemand et l'anglais.

L'acquisition du *Phare de la Loire* que son père fit à Evariste Mangin, en 1876, fixa la famille Schwob à Nantes. Georges Schwob a repris le vieux journal qui remonte au XVIII^{me} siècle, mais demeure toujours une feuille d'affiches et d'annonces commerciales, empreinte de grand libéralisme. Sous la Restauration, et surtout sous l'Empire, les Mangin ont connu la prison. Le *Phare* était alors le seul grand journal libéral de l'Ouest, où collaborèrent Victor Hugo, Michelet, Littré, George Sand. Mangin en a fait une feuille républicaine, ce qui est ici une nouveauté, mais sans sectarisme. C'est une entreprise laborieuse et délicate pour le nouveau venu, un étranger à la ville, qu'est Georges Schwob, de continuer la tradition des Mangin; mais sa droiture, sa bonté et sa culture s'imposent bientôt.

C'est donc à Nantes que Marcel Schwob a passé son enfance, entre son père, journaliste lettré, et sa mère, institutrice remarquable. C'est près d'eux que Marcel Schwob a rencontré le culte de Théophile Gautier qui demeura une de ses ferventes admirations.

Marcel Schwob adorait son père; il éprouvait pour sa mère une tendresse assez enveloppée de crainte. La famille est au demeurant très unie. Marcel savait reconnaître qu'il devait à cette femme forte, les difficultés que ses parents avaient eu à surmonter à leurs débuts, les grands sacrifices matériels qu'ils s'imposèrent pour donner à leurs enfants gouvernantes anglaises et précepteurs allemands. J'ai vu le portrait de jeune fille de Mathilde Cahun, avec ses cheveux noirs à la vierge encadrant un front très haut, ses yeux bruns de Madone, une bouche où je retrouve celle de Marcel. Une taille de guêpe, d'amples vêtements de soie noire sont les avantages de celle qui fut l'amie de la

première Madame de Girardin; et j'ai entrevu, plus tard, le masque durci d'une vieille femme, toujours dans ses vêtements noirs, la mère de Marcel Schwob, quelque peu tyrannique dans son amour pour ses enfants. Elle avait, certes, le sentiment de la direction, mais le tort aussi de vouloir orienter de loin, et jusqu'au bout, un fils indépendant auquel, presque aveugle, elle devait survivre.

Marcel Schwob ne parlait volontiers ni de Nantes qu'il n'aimait pas, ni des siens. Il était seulement fier de sa race, et surtout de l'instruction que ses parents lui avaient fait donner. On le trouve en sixième à Nantes, en 1879; le palmarès lui donne un premier prix d'excellence, des prix de versions latines, de thèmes latins, de langue française, d'exercices grecs, de calcul, de récitation; et il obtient le premier prix d'anglais qu'il devait parler comme un Anglais. Il a pour camarades le Docteur Miraillé, de Nantes, Alexandre Vincent, l'adjoint. Les palmarès des années qui suivirent (1880-1881) attestent les mêmes dons du petit Marcel, tout aussi divers.

L'enfant est charmant, comme je le vois sur la photographie de sa douzième année, où je retrouve déjà tous les traits de l'homme, l'acuité de son regard, son beau front, la bouche si bien modelée, un peu lourde, la vie de ses mains, tout ce qui l'apparente à la race des dominateurs et rappelle quelque peu les traits d'un jeune Auguste sur les marbres romains. Cet air d'enfant, Marcel Schwob le conservera toujours.

Qu'il est alors exubérant, lui que j'ai connu à la fois silencieux et exalté, tandis qu'il court à travers les rues de Nantes pour gagner le collège, imitant l'aboi d'un jeune chien! Du cours Cambronne, où il demeure, du journal, alors rue Scribe, il descend au Lycée, passe devant la solennelle cathédrale, traverse le noble cours Louis XVI. Du vieux Nantes architectural, des quais aux délicats balcons que longe le chemin de fer, de la batellerie, des îles et des chalands, des fumées et des vapeurs qui forment l'atmosphère de la ville active et bruyante, nulle trace dans l'œuvre de Marcel Schwob. Mais il a déjà du goût pour l'aventure, se passionne pour l'exploit du capitaine anglais qui vient de traverser la Manche à la nage, et il écrit à Jules Verne qui peut bien être, en ce temps-là, son Dieu.

Marcel alors un enfant bizarre, lecteur d'Edgar Poë, qui veut lire tout seul, loin de sa gouvernante anglaise et du précepteur allemand. La musique le trouve frémissant, comme sa sœur Maggy qui sera une parfaite musicienne; car déjà le rythme et le nombre le tyrannisent. Il fait l'étonnement de son professeur de sixième, monsieur Laronze, qui lui a prêté la *Grammaire comparée* d'Auguste Brachet qu'il a dévorée et assimilée. En 1882, Marcel Schwob devait passer à Sainte-Barbe et résider à Paris, demeurant chez son oncle, Léon Cahun, c'est-à-dire à la Bibliothèque Mazarine.

De toute son enfance, voilà l'évènement le plus important. Léon Cahun c'est, pour Marcel Schwob, la rencontre de l'aventure, et aussi le contact avec la vraie science et l'érudition. Car son oncle fut vraiment son maître qui le traite déjà avec le respect que l'on doit à un petit humaniste.

CHAPITRE II

DU COLLÈGE SAINTE-BARBE AU LYCÉE LOUIS-LE-GRAND ET A LA SORBONNE — CHEZ LÉON CAHUN — PREMIÈRES ESQUISSES

Comme l'aïeul Anselme, comme l'oncle Cahun, voici Marcel Schwob à Paris, à Sainte-Barbe, mais suivant les cours du vieux Lycée Louis-le-Grand, où l'accueille Boudhors, indigné que ce gosse ait l'aplomb de passer d'une troisième de province en seconde à Paris. Nous pouvons l'y suivre, toujours par les palmarès. Il est en seconde, en 1882, chez Bouddhors, professeur renommé. L'élève « Mayer Schwob » obtient un prix d'excellence et se distingue surtout en latin, en version grecque ; au concours général, il a le second prix de langue allemande. En rhétorique, deuxième division, il travaille sous MM. Jacob et Chabrier, obtenant le second prix des nouveaux ; il fait sa rhétorique supérieure avec Hatzfeld et Merlet de qui il conserva un fidèle et reconnaissant souvenir (1). On le retrouve en philosophie, sous le célèbre Burdeau dont Barrès a retracé la physionomie et l'enseignement dans *les Déracinés*. Il a le premier accessit des nouveaux, mais sera recalé au bachot de philosophie, par Waddington. L'année qui suivit, le jeune homme sera reçu avec félicitations.

Marcel Schwob a fait la connaissance de Léon Daudet, de Paul Claudel, de Léon Bérard, de Joseph Bédier, de Léon Dorez, de Gabriel Syveton qui sont déjà des élèves fort distingués. Marcel est plutôt un érudit, dédaigneux du programme, qui, au témoignage de Léon Daudet (2), bat les buissons au détriment des succès immédiats. « Il parlait couramment l'anglais et l'allemand en sa qualité de juif polygotte, et lisait Emmanuel Kant (3)

(1) Voir son article sur Gustave Merlet (*L'Événement*, 20 Février 1891).

(2) *Fantômes et vivants*, p. 135.

(3) J'ai retrouvé, parmi ses papiers, une très belle traduction de Thomas de Quincey : *Les derniers jours d'Emmanuel Kant*.

dans le texte. Cela aurait dû séduire Burdeau; cependant il négligeait Schwob ». Sa curiosité le porte déjà ailleurs. Marcel Schwob étudie la philosophie grecque des origines à Euripide. Il fréquente la conférence des Hautes-Etudes, sous M. Jacob, au cours des années 1883-1884; il est mentionné dans l'*Annuaire*, sous la rubrique des travaux: « M. Schwob qui paraît avoir une aptitude sérieuse pour la philologie, a revu et complété la collation de cinq dialogues de Lucien contenus dans le manuscrit grec 690 de la Bibliothèque Nationale qui avait été commencée par M. Desrousseaux » (1). Un camarade a fait de lui, en ce temps-là, une charge: Marcel Schwob nous apparaît comme un talmudiste, ouvrant un livre immense qui le dissimule presque, accroupi sur un tapis de prières, le chef coiffé d'un bonnet pointu d'astrakan.

Ce qui ne l'empêche pas d'adresser alors à Marc Twain un pastiche où son humour se développe: « Histoire fantastique de mes dents ».

Mais c'est surtout chez Léon Cahun que Marcel Schwob a véritablement travaillé.

Il y avait longtemps que Léon Cahun s'intéressait au petit Marcel. Il écrivait à sa mère, en 1881: « Si Marcel est renfermé, nous donnerons un tour de clé et nous le défermerons. » Voici pour lui: « Mon cher Marcel, Tes traductions n'étaient pas mauvaises, classiquement parlant. J'avais naturellement choisi les plus faciles. Maintenant, je vais profiter de l'occasion pour te montrer quelle différence il y a entre une traduction classique, c'est à dire de mots, et une traduction exacte, c'est à dire de choses et de pensées. Tu traduis: *torquere agmen ad dextram vel ad sinistram*, par « faire passer l'armée à droite ou à gauche ». 1^o *torquere* ne signifie pas « passer », mais « faire tourner en rond ». Une catapulte ou une fronde peut faire *torquere missilia*: « lancer des projectiles », parce qu'elle les fait tourner. 2^o *agmen* ne signifie pas « armée ». Armée se dit *exercitus*. *Agmen* signifie « troupe rangée pour marcher », ou, pour employer le mot technique, « colonne de route ». 3^o « Faire tourner l'armée à droite » ne signifie rien du tout. Si tu te trouvais au beau milieu d'une plaine, à la tête d'une armée, ne fût-elle que de quatre hommes et d'un caporal,

(1) Bracke.

et si je te commandais de la faire passer à droite, tu serais fort embarrassé d'exécuter mon ordre, parce que tu ne le comprendrais pas. Prends-moi maintenant *agmen* au sens du mot « colonne de route ». Tu as cinquante hommes qui marchent par deux, dans une direction donnée. Tu veux les faire marcher vers une autre direction; tu commandes : « *torquere agmen ad sinistram vel ad dextram* », « Colonne, tournez à droite, colonne tournez à gauche », et on te comprendra. Le terme technique, en français, est « changement de direction à droite ! », et en allemand « Rechts abmarschirt ! ».

Remarque que, dans tous ces cas, l'analyse serrée du mot te donne toujours la traduction juste.

Je m'arrête là pour aujourd'hui, mon cher Marcel. Mon petit vocabulaire, avec un succinct aperçu des formations et des évolutions grecques et romaines aux différentes époques sera, comme tu le comprends maintenant, utile et point ennuyeux. Je te dis aux différentes époques, car la technologie du temps de la deuxième guerre Punique ne ressemble pas plus à celle du temps de César que la légion de Scipion l'ancien ne ressemble à celle de Marius, ou qu'un régiment de Louis XIV ne ressemblait à un régiment de Napoléon.

Tu m'as posé des tas de questions Mongoliques, dare dare. Les caractères oïgours sont les anciens caractères syriaques, rapportés dans l'Asie centrale par des moines nestoriens. On a écrit, dans l'Asie centrale, le turc avec des caractères oïgours, jusqu'à la fin du ^{xv}^{me} siècle. On emploie actuellement des caractères arabes, avec deux lettres de plus... Je t'embrasse de tout cœur... Ton oncle et parrain, Léon Cahun ».

Beaucoup se le rappellent encore, alors qu'il était bibliothécaire en chef de la Bibliothèque Mazarine et rédigeait les fiches du catalogue, d'une grande écriture, nette et droite, en coup de sabre. Il évoquait exactement l'image de quelque retraits militaire, commentant volontiers la tactique des anciens. Ce bibliothécaire connaissait l'histoire de tous les aventuriers, marins et soldats. Autant que dans ses livres, il avait beaucoup voyagé, en Asie-Mineure et sur les bords de l'Euphrate. Il s'était spécialisé

dans l'histoire des peuples de l'Asie Centrale et du Turkestan. Il savait infiniment de choses, en particulier le vieux Turc. Mais son imagination ne le portait pas seulement à écrire l'histoire et l'émigration des conquérants asiatiques. Il donnait à sa science une forme plus imaginative, mais au demeurant tout aussi exacte. C'est ainsi qu'il a écrit tant de livres qui ont enchanté, en même temps que ceux de Jules Verne (un ami du père de Marcel Schwob), l'imagination des garçons de ce temps. Qui n'a lu, enfant, *Les Aventures du capitaine Magon ou Une Exploration phénicienne mille ans avant l'ère chrétienne* (1875), *La Bannière bleue, aventures d'un musulman, d'un chrétien et d'un païen à l'époque des croisades et de la conquête mongole* (1877), *Les Pilotes d'Ango* (1878), les *Mercenaires* (1) ?

W. J. C. Byvanck nous montre Léon Cahun dans son cabinet de travail où deux Tartares, en effigies, montaient la garde (2). « Des yatagans, des sabres recourbés et de vieux fusils formaient des trophées, contre la muraille; un sheikh de l'Arabie Pétrée, aux traits énergiques, jaillissait du cadre de sa photographie avec toute la vigueur de ses yeux sombres, dardait un regard sévère. Léon Cahun s'assit, les jambes croisées sous lui, à la façon orientale, et roula une cigarette. Maintenant que les traits de son visage étaient au repos, il y avait peut-être quelque ressemblance entre sa physionomie et le portrait arabe, pendu au mur, au-dessus de sa tête. Mais le repos ne durait jamais plus que l'espace d'une seconde, le temps de rouler un peu de tabac grenu dans une feuille de papier..... » Car le voici debout, et il parle d'abondance.

Que l'homme est amusant, charmant, infiniment drôle, cocasse et imprévu, touchant à tout, explorateur, historien, romancier, philologue ! S'il est pauvre, sa maison est ouverte : on y vient admirer l'un des plus beaux paysages de Paris, les deux aspects de la Seine vus des hautes fenêtres du palais de l'Institut : « Quel air frais, n'est-ce pas ? Voyez donc toutes ces lumières sur la Seine et le long des quais ! Quelle admirable idée a eue l'Etat de me loger ici, dans

(1) Mais *Hassan le Janissaire*, 1516 (1891), et la *Tueuse*, 1241 (1893), sont de fort belles évocations historiques.

(2) W.-G.-C. Byvanck : *Un Hollandais à Paris en 1891*, p. 147.

l'Institut de France, à l'endroit le plus beau et le plus animé de Paris ».

Léon Cahun reçoit, entre autres, les Hérédia, qui viennent parfois dîner. Son épouse est la « tante Palmyre » aux goûts si simples, bonne ménagère, qui élève dignement ses enfants. Et, souriant, l'injure biblique aux lèvres, Léon Cahun lui crie : « Bétail à face humaine, passe-moi des cigarettes ! »

Ainsi s'agite le petit homme à tête forte, avec des yeux qui avaient l'air de ne pas voir, cheveux gris rejetés en arrière, nez en lame de sabre, moustache à la Tartare. Sur tous, Léon Cahun exerce le pouvoir magnifique de sa parole : il est féroce^{ment} Turc, lié avec les jeunes Turcs.

On voit, vers 1883, Marcel Schwob entreprendre auprès de son oncle une traduction de Catulle « en vieux français du temps de Marot » que je n'ai pas retrouvée, mais qu'il a fait précéder d'un préambule qu'il aurait pu écrire beaucoup plus tard. Car Marcel Schwob m'en a répété l'enseignement sur la fin de sa vie. Il contient une partie du secret de ses belles traductions.

« Voici une nouvelle *singerie en vers*, comme dirait Baudelaire, s'il était encore de ce monde. Je la dédie au monde lettré intelligent, à celui qui a du goût, qui sait ce que vaut un bon auteur et ne cherche point à lui imposer son esprit pour le faire mieux apprécier. C'est dire que mon livre n'est pas pour les gens qui écrivent du nez, comme ils en parlent :

*Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement.*

« Les traductions en vers ont mauvaise réputation : ou bien elles conservent la forme et altèrent complètement le sens ; ou bien elles conservent le sens et envoient au diable la forme. Les deux méthodes sont également défectueuses. Il est évident que notre versification, entravée par la rime, est rebelle à la traduction. Pour faire une traduction tant soit peu exacte, en vers, tout en conservant la forme, il fallait donc choisir une prosodie licenciée. J'ai cru bien faire en imitant la langue libre du seizième siècle, la versification licenciée de Marot.

« Je n'ai pas eu cette raison seulement pour traduire Catulle dans la langue du xvi^{me} siècle, mais il m'a semblé qu'à l'époque de Catulle la langue latine était formée au même degré à peu près que chez nous la langue française sous Henri IV. J'ai suivi le raisonnement de Littré qui traduisait Homère en langue romane. On ne saurait croire combien les expressions et les tournures ont d'analogie dans deux langues arrivées au même degré de formation. Du reste cette analogie, dans le cas, est fort explicable : au seizième siècle, comme sous César, la langue de la littérature grecque a fait invasion : on retrouve du grec dans les mots et les idées.

« C'est ce qui fait qu'à mon avis, Catulle n'est traduisible qu'en vieux français, malgré la bizarrerie apparente de cette opinion. Il est possible que ma traduction soit mauvaise, mais j'espère avoir ouvert une nouvelle voie désormais déblayée pour mes successeurs : *L'analogie des langues et des littératures aux mêmes degrés de formation* ».

Sur sa quatorzième année, en 1881, Marcel Schwob tient un registre intitulé : *Illusions et désillusions, Rêverie et réalité*. Mais il a la sagesse d'écrire : « En mai, je trouvais cela très bien, en juin, je trouve cela idiot. Monsieur Victor Hugo intitulait le cahier des poésies de son jeune temps : *« Les bêtises que je faisais avant ma naissance »*. J'ajouterai ici naissance, qui n'amènera peut-être qu'un mort-né ou qui, plus probablement, avortera. On me trouvera peut-être outreucidant de dire que moi je puisse avoir une naissance... »

Ce sont des poésies, et la première pièce : *Quare?* nous indique bien son état d'esprit :

*Qu'ont-ils donc obtenu tous ces puissants prophètes?
La mort a-t-elle omis de renverser leurs têtes?
Mahomet et Moïse, Abraham et Jésus,
Qu'ont-ils donc obtenu depuis qu'ils ne sont plus?
Tout est vain, tout est faux, et rien n'est véritable,
Toutes les religions sont des tours sur du sable.*

Dans ces rêveries d'enfant passe déjà une femme, un amour où l'on peut reconnaître tout Marcel Schwob passionné. Elle a dix-huit ans; il est faible et chétif, ne possédant pas encore ce regard qui fascine les yeux. Comme

elle l'a frôlé de sa robe, c'est la terre qu'il embrasse, la terre où elle avait posé ses pas.

Hugo est son maître, Hugo qui a « inventé » *Han d'Islande* :

... — *Hélas ! qui nous rendra l'époque
Du crime et des géants vêtus de peaux de phoques ?*

Sur le mur de sa chambre, il y a un portrait d'Hugo ; et quand les rimes ne viennent pas, il le regarde (mai 1881) :

..... *Et je relis ses vers
Si doux et si charmants, plus calmes que les mers :
« J'étais seul, près des flots, par une nuit d'étoiles... »*

Marcel Schwob fait encore un tableau, fortement brossé, de la barricade, d'après Delacroix. Ses vers d'enfant sont, en somme, pleins d'une rare mélancolie, d'un sentiment de la douleur humaine, du destin tragique de l'homme. On y remarque des dons véritables d'évocation, comme dans le « Discours du spectre de César » ; un idéalisme absolu :

Nier Zola ! mon Dieu, mais c'est nier l'ordure !

Il a déjà le sentiment profond de l'amour et de la mort. Il monte sur les tours de Notre-Dame ; ce n'est pas pour regarder le grand Paris « infame », mais le ciel bleu. Il a rimé, d'après un fait-divers, la fin d'une Ziska qui meurt, comme mourra Monelle. Et pitoyable, l'enfant versifie sur le suicide par amour d'une jeune abandonnée.

C'est qu'entre 1883 et 1886, sur les bancs du lycée, Marcel Schwob a beaucoup lu Schopenhauer ; et, dans le même temps, il a travaillé à deux poèmes, qu'il rêvait immenses : *Faust*, d'un romantisme farouche et trivial ; à un *Prométhée* qui l'a déterminé à travailler le sanscrit.

Est-ce vraiment un adolescent de seize ans qui nous parle ainsi ?

« La littérature contemporaine est profondément triste, plus triste que n'a été aucune période littéraire au monde. Les gens d'aujourd'hui sont de grands découragés, en France du moins, et je crois dans tous les pays du monde. On ne sait plus rire à l'heure qu'il est. Je crois que la raison

est dans ce que nous vivons trop vite. Nous vivons dix fois plus vite qu'on ne vivait il y a trois cents ans. Langage, mœurs, coutumes, sciences, tout change et disparaît vertigineusement. La vapeur et l'électricité sont des manifestations de cette vitesse épouvantable qui nous emporte sur une pente puissante et nous fait vivre en quarante ans une vie de septuagénaire. Il y a longtemps qu'on a dit : « Il n'y a plus d'enfants ». Ce n'est pas notre faute, c'est celle de l'humanité qui vieillit. Nous faisons d'eux des soldats, des êtres responsables d'une partie de leur existence, avant qu'ils en puissent juger par eux-mêmes. Nous en faisons des petits vieux. Ce n'est pas notre faute. Les enfants sont vieux et les vieux sont tristes. Ils sentent que la vie fuit rapidement sur leur abrutissement routinier : l'homme contemporain se spécialise et s'encrasse. De même qu'autrefois il a fallu des hommes cordonniers, boulangers, menuisiers, et qui ne fussent que cela pour le bien des autres, il faut aujourd'hui des romanciers spéciaux, des poètes spéciaux : le cumul n'est plus permis. *Heu ! quantum mutatus ab illa.*

« Licence des savants au xvi^{me} siècle. »

Et nous lisons encore dans son journal :

« Je connais deux espèces de gens ; des hommes-microscopes et des hommes télescopes. Les uns sont en bon état, les autres sont détraqués. C'est tout ce que je connais du monde. Les hommes-microscopes se noient dans un verre-d'eau, tout leur paraît grand, ils aiment les potins et les ragots et à en tirer des conséquences. La fortune de la France leur semble dépendre de ce que la femme du locataire du second a dit du mal de la femme du propriétaire. Ces gens-là font des philosophes myopes et des professeurs bornés. Ils écrivent souvent leurs mémoires, adorent faire leur correspondance. Il en faut, pour le bien de l'humanité.

« Les hommes télescopes sont utiles aussi. Ils voient en toutes choses les grandes lignes ; ils indiquent les voies du progrès sans jamais les suivre ; ce sont de puissants inutiles. Les choses de la vie ordinaire leur sont étrangères ; ils n'y songent même pas et roulent dans leur tête de telles idées que celle d'un homme-microscope, à faire le même

travail, éclaterait en un quart d'heure. Ils rendent leurs femmes très malheureuses, et sont un fléau pour leurs familles. Ils se jettent souvent à l'eau, mais peuvent devenir de grands hommes. Il en faut, pour le bien de l'humanité.

« Entre ces deux espèces il y en a une troisième qui s'y adapte comme un tuyau de lorgnette. Ceux-là font semblant d'être l'un et l'autre; ils ne savent rien et arrivent à tout. C'est l'espèce la plus répandue ».

« J'admets que tout homme a un intérêt pour faire une chose quelconque. Il serait puéril de le nier; le fond de l'âme est l'égoïsme. Ce n'est pas du calcul, c'est de l'instinct. Les bouderies les plus insignifiantes, les joies les plus passagères ne sont pas sans motif; et si nous ne nous en rendons pas compte, c'est que notre esprit ne vaut rien pour le déterminer ».

« Il est des gens qui semblent n'avoir pas d'intérêt. On les appelle bons. Le plus souvent, il existe un motif caché de leur conduite; mais si par hasard il en était autrement, ils passeraient pour des fous. Je connais tel homme bon qu'on croit pauvre d'esprit : c'est parce que c'est un homme-télescope, et qui ne connaît pas la vie ordinaire. Sinon il serait égoïste comme les autres. »

« Les critiques sont comme les impuissants, les eunuques et les bossus qui raillent les gens bien faits et droits; ils ne peuvent rien produire, et jettent leur venin de crapaud sur l'œuvre des autres. Ce sont des jaloux et des égoïstes ».

« Soyez certain que tout homme a une passion; l'un tient pour la tripe, ou pour la fille, ou le gosier, tel autre pour le travail, ou l'ambition, ou la paresse, ou l'amusement; chacun prend son plaisir où il le trouve.

Or, on ne possède pas l'instinct de sa passion; il faut la découvrir ».

« Comme on ne peut pas vivre dans le cerveau des autres, il faut juger des impressions d'autrui par les siennes; il faut donc s'étudier pour être un moraliste, et non pas

tant les autres. La Bruyère et Sénèque ne sont que des hommes-microscopes. »

« L'homme n'est pas une chimère tant qu'on a voulu le dire ; cherchez l'intérêt, c'est sa clef. »

Comme dans la suite de sa vie, Marcel Schwob s'évade déjà. Car il est ailleurs, au lycée, qu'il surnommait « le cachot » : il est au fond d'un tiroir, comme dans la ballade de 1885 :

*J'épuise mon espoir sous ces portes de chêne...
Je rêve en mon dortoir de lumières sereines...
Maintenant, comme un loir, pionçant à pleine haleine,
Je dors, ma seule peine est que je ne puis voir.
Et je voudrais avoir des sources, des fontaines,
Marie et Madeleine au limpide miroir...
Et je rêve un boudoir de velours et d'ébène...*

Ce nihilisme, partagé de volupté, Marcel Schwob le traduira surtout dans son *Faust* :

*« Et je suis fatigué, je suis las à mourir !
Venez à moi, visions veules !*

*Je voudrais être mort, au cercueil, et pourrir,
Et vous seriez avec moi seules !*

*J'ai voulu voir la science et j'ai vu le néant ;
J'ai plongé mes regards dans le gouffre béant
Qui nous ouvre ses mille gueules.*

*Et je suis revenu du voyage, très las ;
J'ai battu le tambour, j'ai sonné des flas-flas,
L'univers m'a broyé sous ses meules !*

*Et j'ai repris la mer quand je voyais le port,
Et j'ai voulu franchir l'impasse,
Pour trouver mon beau rêve, en faire mon trésor,*

*Le cacher à la mort rapace,
Et je n'ai rien trouvé, je le poursuis encore !*

Et les femmes lui disent :

*Les ondulations des hanches et des cuisses,
Les soubresauts craintifs des boutons de nos seins,
Les yeux à moitié clos, les lèvres qui pâlissent,
Les gorges qui s'enflaient au milieu des délices,
Les belles aux yeux noirs savantes en tous vices
Qui faisaient ondoyer le satin de leurs reins,
As-tu tout oublié !...*

Comme Faust se désespère de ne pas rencontrer le bonheur, Méphisto intervient pour dire : « Eh ! tu ne t'aperçois pas, mon pauvre ami, que c'est l'espérance funeste qui de promesse en promesse veut t'entraîner jusqu'au bout ! »

Une belle scène d'amour, une scène muette, mise d'abord dans son *Prométhée*, se déroule entre Marion, couchée sur un canapé couvert de velours rouge, et vêtue d'une chemise noire. La simple Marion, Faust l'embrasse et la mordille. Mais songeant, étendue, elle secoue la tête d'un air triste, comme pour dire : — *Non*.

Sans nous illusionner sur la valeur de ces premiers essais, il faut convenir qu'ils nous offrent un document assez précieux sur l'adolescence triste de Marcel Schwob, celle de toute sa génération, que marqua la volupté Baudelairienne. Et l'on sent déjà le contraste qu'il y a entre le poète artificiel et le prosateur poète que devait être Marcel Schwob !

« Que tu es belle, que tes cheveux sont longs et soyeux — comme le bleu de tes yeux est profond — Tu ressembles...

Une voix. A Marguerite.

Faust. Dieu du ciel, c'est vrai !

Tout s'évanouit... »

C'est Schopenhauer qui a inspiré le personnage de Méphistophélès qui traîne Faust partout :

Faust. Tu me pousses, tu me traînes déjà depuis si longtemps. Et je n'ai encore rien trouvé. La vie est encore devant moi comme un tunnel sombre; la lumière n'est pas venue jusqu'à nous.

Méphistophélès. Je ne t'ai jamais promis de transformer le monde pour te plaire. Et, d'ailleurs, puis-je changer ta pensée? Crois-tu que ce que tu vois ce n'est pas toi qui le vois?

Faust. Je ne comprends pas — ou plutôt j'ai peur de comprendre. Veux-tu dire que mes impressions transforment tout? Veux-tu dire que je porte l'univers en moi?

Méphistophélès. Ce que tu voudras. Avoue que je te donne tout de même un bon coup d'épaule de temps en temps. Mais voilà — tu es né sur la terre!

Faust. Et toi tu es né au ciel. Tu possèdes ce que je cherche et tu me le caches à tout jamais.

Méphistophélès. Oui, il y a beau temps que je te connais. Tu n'es jamais mort, et depuis que le monde est monde, tu es là — et moi aussi. Nous avons toujours été camarades ensemble — te souviens-tu?

Faust. Que veux-tu dire, Protée aux paroles ondoyantes? Ai-je vécu déjà aussi misérablement? Il me semble bien souvent que je suis vieux et que je te connais. Mais je crois que ce sont mes rêves qui sont vieux et la réalité que je connais.

Méphistophélès. La réalité! Voilà encore un de ces mots vides de sens que vous ne cesserez pas de prononcer vous autres, hommes! Est-ce que tu connais autre chose que la réalité? Est-ce que tes rêves ne sont pas issus du monde de tes sens? — Fou — triple fou — va donc construire avec des morceaux d'homme un inconnu que tu ne peux pas connaître!

Faust. Je ne peux pas — ce n'est pas là ce que tu m'as promis.

Méphistophélès. Je ne t'ai pas promis de te mettre hors de toi-même; je t'ai offert toute la vie. Et si tu meurs, épuisé à la tâche...

Faust. Non — mille fois non! — je ne mourrai pas. Et si le Sphinx voulait m'interroger, je lui répondrais... »

Mais entre seize et dix-neuf ans, on voit Marcel Schwob prendre beaucoup de notes sur la topographie de Rome, sur la vie intime de la rue, ce qu'on y vendait, les scènes qui se déroulaient autour des théâtres, des cirques et des bains, des auberges, des lupanars; sur les voleurs, les esclaves, les ambulants, les maquignons, notes qui lui servirent plus tard à évoquer la pègre et la prostitution antiques.

Il a en tête une idée de roman, la vie d'une femme *Poupa*, *Scène de la vie latine* (1883-1886). Il esquisse des paysages de la campagne romaine. Il veut évoquer la vie de luxe à Rome, l'abandon de Poupa, sa misère, la pègre du pont Sulpicius, les Juifs, « fripouille infecte qui vivait sous les ponts », et le retour de Poupa.

Les premières pages de cet essai, très fermement écrites, sont déjà du Schwob :

« Poupa était couchée sous les arbres, le long du Nar. L'eau coulait silencieusement sous les branches entrelacées, et le soleil, perçant par endroits, plaquait de grandes flaques blanches sur le gazon sombre. Elle songeait, étendue sur le dos, ses cheveux noirs pendants, ses mains derrière la tête, et Strenou, le grand chien de montagne, couché sur le ventre, lui léchait les mains. Elle restait ainsi silencieuse, pendant des heures, suivant des yeux les insectes qui bourdonnaient, regardant les rondes capricieuses des moustiques dans les rayons du soleil, et les araignées d'eau qui couraient sur les mares... »

Ou bien ceci encore, où il y a des souvenirs de Gustave Flaubert :

« Ce soir-là, sous le pont de Soublikiou, tout était en fête. Les mendiants dépenaillés, les voleurs silencieux, les étrangleurs féroces s'animaient dans l'orgie. Sous les arches, des rondes couraient, folles, les *loupae* dansant aux bras des *foures*, entrelacées et rythmant leurs pas. Les feux de sarments qui brûlaient en pétillant éclaboussaient de lueurs soudaines les groupes épars; le long des piliers, le feu rouge jetait des langues de flammes qui montaient, fourchues, et s'accrochaient aux blocs de pierre. Dans un coin, accroupi sur un tas de cailloux, un mendiant buvait silencieusement dans sa coupelle... »

L'adolescent copie aussi des contes de fées du temps

de Perrault, à la Bibliothèque Mazarine, entre autres. Il invente l'histoire de « Marie l'abrutie », qui est une pauvre idiote et rêve du Paradis.

Et Marcel Schwob, sur sa seizième année, écrit beaucoup de contes, les uns très durs, réalistes, histoires de filles, comme *Fougère*, et d'autres pleins de féerie et de tendresse, comme *La tombe de pierre grise*, ou *Violette*, la petite fille qui pleure quand l'aveugle joue dans la cour sur l'orgue de Barbarie (*Violette*, c'est déjà une sœur de Monelle). Il invente des histoires de mousse et de naufrage, le conte de l'homme très savant qui n'avait pas confiance en lui-même et mourut sans avoir vécu.

Et l'on peut reconnaître Marcel Schwob, dans l'image de *Narcisse*, qu'il trace certainement d'après lui-même :

« Il faut vous dire que, dans ma jeunesse, j'étais sujet à des passions brusques, d'une violence parfois regrettable, mais qui disparaissaient, heureusement, avec la même vitesse. J'avais beaucoup lu Apulée, Pétrone, Catulle, Longus et Anacréon; toutes les femmes me semblaient des fleurs, et je croyais être leur papillon. Mon plaisir était de suivre les élégantes dans la rue et de me bâtir un roman sur leur tournure — vue de dos. Je n'osais pas me risquer à voir la figure, de peur d'un désappointement. Je faisais beaucoup le matamore, et quoique d'un embonpoint relatif, j'affectionnais les poses poétiques. Je ne faisais pas de vers, mais j'aurais pu en faire (1). O outrecuidance de mon jeune âge ! Je me laissais pousser les cheveux, je critiquais Hugo, après l'avoir porté au ciel — j'étais un jeune Zoïle, un Alceste mal élevé — et parole d'honneur, je me croyais charmant. Aussi ma fenêtre était une estrade où je paradais tous les jours... »

Comme il admirait, un jour d'été, avec un air byronien, une jeune personne à la fenêtre qui donnait sur sa cour, Narcisse lui crie : « Je vous aime ». Il croit comprendre qu'elle lui rend le plus chaste des baisers. Alors l'adolescent prend une lorgnette pour la regarder. Elle fourrait ses doigts dans son nez.

(1) Il faut rappeler que Marcel Schwob n'aimait pas ses vers, qu'il en a détruit la plus grande partie. Mais il en a écrit des milliers. « Sa fureur parce que M^{me} Léon Daudet citait à table un vers de lui ». (Jules Renard : *Journal*, p. 321).

CHAPITRE III

LE LICENCIÉ MARCEL SCHWOB

En 1885-1886, Marcel Schwob, qui a devancé l'appel, fait son volontariat à Vannes, au 35^{me} régiment d'artillerie.

Il n'est pas difficile de retrouver dans *Cœur double* beaucoup de souvenirs de sa vie militaire, qui amena chez lui un mouvement violent d'émancipation. Il se retrempe dans le pays Gallot, qu'il connaît bien, rencontre la petite « cheminote » de la forêt de Gavres, qui court sur les chemins après ses rêves, les mathurins qui boivent des bolées de cidre, les gabelous de la côte. J.F. Marie Podêr, qui manquait si souvent à l'appel du soir et partait en bombe, celui-là qui est toujours à la prison, le trompette Guittô, son camarade, qui sautait le mur, sont des amis. Et quand le régiment part pour le camp, avec eux Marcel Schwob s'appuie la route à pattes :

« Il avait trimardé le bon Podêr. Il avait mangé de la grande route à coups de souliers, et dormi dans le fossé, le derrière à l'air. Il avait « croûté » un peu n'importe comment, des fois sur le pouce, des fois pas du tout. Vois-tu, bleu, disait-il, les trimadeurs ça n'a pas de veine, aujourd'hui qu'il y a des cheminots pour mener le monde dans les wagons, les pétrousquiers ne vont plus en campagne. Il faudrait me mettre dans le commerce. Quand la petite sera sortie de condice, nous aurons une roulotte... ». Et Poder lui avait enseigné à jouer au foutreau, un jeu terrible, qu'il avait appris je ne sais où.

Marcel Schwob avait connu près d'eux la petite bretonne aux pommettes saillantes, aux cheveux mêlés, à la taille courte. Et ils buvaient du cidre dans les bols de faïence peinte, en regardant les cochons de la mère Legras. Ce Podêr, si souvent le calot sur l'oreille, derrière la brouette des corvées de quartier, qui devait un soir réaliser son rêve de trimardeur, en désertant avec les cent sous que Marcel Schwob

lui tendit, et qu'il ne devait jamais plus revoir, voilà un bon compagnon.

C'est encore Marcel Schwob l'artilleur qui pousse son cheval à la pointe extrême qui plonge sous Bader, dans la mer du Morbihan; il regarde l'île aux Moines, le passeur, la petite fille se rendant à Arz pour ses noces. Il cause avec elle, portant son paquet au bout du sabre, sur son épaule; et elle lui conte sa vie avec les gueux de Sainte-Anne-d'Auray.

Dans ces parages encore, à Port-Navalo, Marcel Schwob a rencontré le vieil épicier qui lui a fait le récit du franc-tireur. L'hôpital qu'il décrit dans l'histoire de Sœur Angèle, est celui de Vannes, « et ses murailles longues, et son port effilé comme une lame de couteau d'argent, et plus loin le Pont-Vert, près de la baie marine, et les arbres touffus du Conleau aplatis en taches brunes contre le ciel ». Le drame eschyléen du Loup se déroule encore sur la route des Sables, chez les carriers que Marcel Schwob a observés.

L'éveil des sens, l'appel de la vie, c'est au régiment que Marcel Schwob l'entend; et c'est là qu'il esquisse, en vers réalistes, les mathurins, les filles et les bouges :

*L'ombre visqueuse emplit jusqu'au fond la chambrée,
Des moucherons gluants couvrent la planche à pain,
Deux soldats ronflent sous leur couverture cabrée :
C'est un bleu de tringlot avec son vieux copain.*

*Le long de la muraille écailleuse et sabrée
Par de grands crachats noirs, tourbillonne un lopin
De mouchoir instructif, à la teinte marbrée,
Coiffant le schako neuf d'oreilles de lapin.*

*Le brigadier, entrant, heurte sous ses semelles
La carcasse sonore et vide des gamelles ;
Les hommes réveillés murmurent dans leur lit.*

*Il tâte de ses mains le bat-flanc, et se couche,
Puis dort, jambe de ci de là, comme une souche,
Et sous son corps pesant fait craquer le châlit.*

C'est vers cette époque que Marcel Schwob écrivit en vers quelques pièces réalistes, analogues aux *Sottes chansons du Nord*, qu'il collectionnera plus tard, et qui avaient inspiré Villon.

Peut-être Marcel Schwob a-t-il eu l'idée d'en faire un recueil? J'ai retrouvé la mise au net de ces truculentes poésies, sous le titre de la *Lanterne rouge* (1) avec la pièce de dédicace donnant son acrostiche :

*Mes braves frangins argotiers,
A vous ce fafiot je dédie.
Radinons-nous les mi-setiers :
C'est de la bonne comédie.
Esgourde ouverte et clairs calots !
Le blot est des plus rigolos.*

*Surin au poing, et ventre au riffe,
C'est ainsi qu'il faut calancher ;
Ho, la Camarde vous aggriffe,
Veinards en train de pitancher !
Oublions la Muette gourde,
Buvons ferme, et prêtons l'esgourde !*

C'est un hommage, si l'on veut, à Villon. Des scènes de la pègre, atroces ou lubriques, se déroulent dans la maison « à la lanterne rouge » ; et d'autres, chez le *Bistro dab de guinche* (2). Marcel Schwob y peint le ramasse mégot, l'emballage, le mastroquet, le remorqueur de macchabés, et aussi, dans une ballade, Gérard de Nerval pendu à la fenêtre d'un bouge :

*Au coupe-gorge noir, sous le tombant du jorne
Où tu faisais flamber ton regard andalou,
Quand tu me rouscaillais ton amour en bigorne,
Je suis branché pour toi, sinistre maritorne !
Le macchoux qui te chauffe en loupeur ton loulou,
Le benoist qui te couve avec un air paterne,
M'a pendu pour venger l'honneur de ton bilou :
Je gigotte en râlant sous ta lanterne rouge !...*

(1) Sur la couverture : « Dessins pour la *Lanterne rouge*, Gsell descripsit ».

— Paul Gsell, qui fut son camarade.

(2) Le marchand de vin, patron du bal.

Langue, on le voit, assez artificielle, savante, dont Vidocq, Lacenaire, et le *Jargon réformé* ont fourni presque tous les mots.

Quand Marcel Schwob reparut, comme vétéran, au lycée Louis-le-Grand où il devait passer encore plusieurs années, préparant l'Ecole Normale, il était devenu un adolescent terrible et singulier dont le génie caustique, pessimiste et brillant, en impose à ses camarades (*Une page d'amour, Correspondance de Daniella*). C'est un Martial, libertin de collège, dont les camarades se passent des billets en vers libres et souvent parfaits, renouvelés de la décadence latine, et qu'ils n'ont pas le cœur de déchirer. On l'admire vraiment; il a tant de talent pour renseigner les nouveaux sur Merlet et Hazfeld, pour imiter les profs et leurs gestes, pour conter sur eux des histoires !

En 1888 surtout, vétéran à Sainte-Barbe, Marcel Schwob écrira des milliers de vers. Certes, ils sont plus fermes que ceux de la quatorzième année (il a vingt-et-un ans), plus habiles : sonnets réguliers qui rappellent ceux de Hérédia, piécettes tendres à la manière de Sully Prud'homme. Mais, le plus souvent, ces vers traduisent la perversité voluptueuse d'Alexandrie, et si l'on veut, celle du vétéran qui cherche à étonner quelque jeune condisciple :

*Ta bouche épanouie en fleur de paradis
Est le but des baisers que vers toi ma main lance,
Jusqu'à la mort je veux l'aspirer en silence
Et me bercer aux mots charmants que tu me dis !*

On y remarque une âpre peinture de la volupté, suivant Baudelaire. Marcel Schwob chante les amours des femmes du sérail avec un sentiment charnel, amer et raffiné :

*Ta fine bouche est un pli rose
Tendu sur un masque de soie...*

Mais les vers de Marcel Schwob sont des exercices de virtuosité, souvent des bouts rimés plutôt que des vers de poète, où des accents robustes sont à retenir :

*Les mathurins béats, accoudés sur la table,
Avalent éblouis un velours délectable
Versé par le patron dans leur quart de fer blanc.*

*A côté d'un gabier qui va dégringolant
De l'escalier graisseux et vermoulu du bouge,
Une fille en cheveux descend, la trogne rouge.*

A la suite de l'école parnassienne, c'est la rime surtout que Marcel Schwob poursuit :

*Sans cesse je cisèle un vers que j'ai limé
Sous la pâle lueur de la lampe qui dore
D'une auréole en feu le mot déjà rimé
Et lustre son poli du nimbe de l'aurore...
La rime ne veut pas me faire sa risette,
Mais je la poursuivrai dans son coquet boudoir :
« Rien ne sert de gémir : ouvre-moi ta cassette ! »
Ses bijoux sont cachés dans un coffret fermé
Dont la serrure à jour défierait tout l'art maure...*

Mais parfois, Marcel Schwob laisse pressentir, dans ses vers, le poète qu'il sera en prose :

*La lumière bleue est passée,
Allons vers les lumières blanches.
O chérie, es-tu donc lassée ?
Nous avons des ailes aux hanches.*

*Puisqu'on nous a chassés du bleu
Ouvrons, chérie, ouvrons nos ailes,
Voguons comme des caravelles
Vers le soleil tout blanc de feu.*

*La lumière blanche est passée,
Allons vers la lumière rouge.
« M'amour », je te tiens embrassée,
J'ai mon couteau sanglant qui bouge.*

*Vivons ici dans le vermeil,
Ton petit doigt aura pour bague*

*Un cœur paré d'un coup de dague :
J'ai de l'or, as-tu point sommeil ?*

*La lumière rouge est passée,
Allons vers la lumière verte.
Viens chauffer ta gorge glacée,
Entrons, la porte est grande ouverte.*

*Buvons tout cet or vert fondu,
Buvons, nous verrons monter, lentes,
Des flammes blanches et sanglantes,
Mignonne, m'as-tu répondu ?*

*La lumière verte est passée,
Allons vers la lumière pâle,
Allons, notre forme effacée
Glissera sous ces flots d'opale.*

Ainsi Marcel Schwob, assez singulièrement, se prépare à l'Ecole Normale.

A Nantes, il écrit seulement de très petites lettres, « télégraphiques » dira sa mère, qui s'inquiète de loin. Mais Marcel Schwob adressera, en 1889, au *Phare*, un conte « Les trois gabelous ». Comme sa mère se réjouit alors ! « Tes « Trois gabelous » sont superbes ; ton père a donné l'article à composer avec tes corrections ». Et pour ses étrennes judaïques, Marcel enverra à sa mère « d'exquises saucisses » On l'attend à Nantes où il vient « toujours en courant ».

Un grand désappointement touchait alors les siens. Marcel Schwob venait d'être refusé à l'Ecole Normale. Sa mère, qui prit fort à cœur son échec, lui conseille de persévérer encore, lui écrit de continuer à préparer l'Ecole. Et elle souhaite même de le voir entrer chez les Rothschild, comme employé ou secrétaire.

Mais Marcel Schwob songe, lui, à la licence. Il suit, en même temps que les cours du collège, ceux de la Sorbonne où Boutroux, le philosophe, le ravit.

Des cours de Boutroux, Marcel Schwob parlera avec admiration jusqu'à ses derniers jours. Boutroux est pour lui le maître, le type du maître de conférences. Avec soin

il recueille ses seize leçons sur Descartes, « père des systèmes modernes, qui a ramené la philosophie à son principe, la pensée universelle ». Descartes est pour Marcel Schwob l'homme double. Et il note : « l'homme, un militaire chevaleresque de la Guerre de trente ans; le penseur, d'aucun temps, d'aucun pays, sans union avec l'autre ».

Car Boutroux fut pour Marcel Schwob le maître qui agite l'intelligence, à tant de points de vue, celui qui ne craint pas de faire le tableau de l'esprit à l'époque de Descartes, qui raconte sa biographie pour y trouver une interprétation de sa philosophie. Marcel Schwob m'a souvent parlé des leçons de Boutroux sur « les contingences de lois de la nature », et il m'en a jadis prêté les feuillets, au début de notre rencontre. Leçons qui lui parurent si belles et si nouvelles, et qui l'étaient en effet. Il a recueilli également les cours de Boutroux sur Spinoza, Baruc d'Espinoza, qui naquit à Amsterdam d'une famille juive originaire du Portugal, et reçut sa première instruction du talmudiste Saül Lévy, étudia Maïmonide, autre juif de Cordoue, la Cabbale, le moniste Spinoza. Sous le même maître, Marcel Schwob a beaucoup pioché Aristote, pour qui « la science est le général, le nécessaire ».

Mais surtout les leçons de Boutroux sur « la notion de continuité » ont eu sur Marcel Schwob une grande influence. Il a réuni, en ce temps-là, des notes pour un « mémoire tendant à prouver que toute continuité doit se trouver dans l'espace et le temps ». Et la morale d'une telle étude est l'extase « où la conscience, par la perception immobile d'un seul objet, supprime le temps et crée l'éternité intensive ». Lui qui devait évoquer un jour, dans les *Vies Imaginaires*, Epicure, il résume à cette époque l'étude de Caro parue dans *la Revue des Deux Mondes* (1^{er} août 1888).

« L'altruisme est une politesse de l'égoïsme » note-t-il parmi des références à l'étude de Guyau, sur le temps.

Il prend cette autre note, qu'il développera empruntée à l'autobiographie du sergent William Lawrence : « Et comme l'Evangile place en premier lieu le Verbe, on peut dire, en un certain sens, que les hommes sont les mots de Dieu ».

Mais parfois, au dos d'une dissertation, Marcel Schwob cherche des rimes, ou bien il scande, vers ou prose, à

l'antique. L'Helléniste qu'il est alors, s'affirme par tant de transcriptions, de citations calligraphiées de son auteur, celui d'un clerc du Moyen Age, Aristote.

Marcel Schwob devait prendre la revanche de son échec à l'Ecole Normale : il fut reçu à la licence de lettres, en 1888, le premier des quatorze licenciés sur cent candidats.

Ce fut vers cette époque qu'il quitta le Palais Mazarin pour s'installer, entre 1890-1891, rue de l'Université, dans la situation d'un étudiant travailleur qui laisse croire aux siens qu'il prépare son agrégation, qu'il sera un jour, lui aussi, professeur. Son père lui écrit avec gentillesse : « Je vois que tu es très occupé, mais aussi que tu es très apprécié par tes professeurs. Cela doit t'encourager et te faire passer sur ta fatigue. Continue donc, mon cher enfant, à contenter tout le monde, en te disant que nous sommes aussi de ce monde là ». Il fait graver sur sa carte de visite : *Marcel Schwob, licencié*.

Mais en réalité, fidèle à son génie, il lit surtout, travaille à sa manière, fait des recherches personnelles, remonte aux sources. Comme il venait de le dire sur sa vingtième année : « L'intérêt de ce qu'on fait dépend uniquement du point de vue auquel on se place ».

C'est d'ailleurs un miracle que son cerveau ait résisté au bourrage philosophique qui commença par Burdeau et finit avec Boutroux (1). Car Marcel Schwob a couvert des milliers de pages de dissertations philosophiques, de sa petite écriture, si jolie et menue. Mais que de notes, sur ses cahiers, indiquent d'autres préoccupations : le philologue et l'érudit apparaissent partout. A la fin d'une étude sur la Raison pratique de Kant, il dessine la signature de François Rabelais, son ex-libris : « *Franciscus Rabelaeus — Francisci Rabelaeii medici και τῶν αὐτοῦ φίλῶν* ». Il forme le projet, assez irrévérencieux, de discuter cette pensée de Ribot : « La métaphysique est une poésie mal écrite ».

Marcel Schwob s'évada, en somme, de la philosophie par la philologie, en faisant du haut allemand, de l'argot, du sanscrit, de la paléographie grecque surtout. F. de Saussure lui enseigne, à l'Ecole pratique des Hautes-Etudes,

(1) « C'est la classe de philosophie qui possède les intelligences du moment, et les professeurs faisant du bruit ». (Goncourt : *Journal*, p. 240, 31 mai 1891.)

la phonétique indo-européenne. A la même école, il a rencontré M. Bréal dont les encouragements et l'enseignement auront sur lui beaucoup d'influence. Marcel Schwob donne des répétitions à des aspirants au baccalauréat, assez singuliers. Il enseigne aussi à la « Société Scientifique et Littéraire des Instituteurs de France »; mais il adressait sa démission avec éclat, le 18 décembre 1890, car on lui avait prêté, sur l'affiche, des titres qu'il n'avait pas ! Schwob apparaît déjà avec son orgueil et son mauvais caractère.

« Monsieur, j'ai vu avec une surprise pénible que mon nom était suivi sur le programme de la Société des qualifications *officier d'académie* et *agrégé de l'Université*. Je n'ai pris part à aucun concours d'agrégation, et je n'ai sollicité ni reçu les palmes. Comme ce double titre, ajouté à mon nom, est de nature à me causer le plus grand préjudice, je vous prie d'agréer ma démission de professeur de la Société des Instituteurs; de rendre cette lettre aussi publique que les programmes, et en particulier de la communiquer au Conseil, à Monsieur le Président, et à la Direction, au Ministère de l'Instruction Publique. Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération. Marcel Schwob, Licencié en Philosophie ».

Lettre qui ne fut jamais rendue publique, bien que Marcel Schwob ait demandé que copie du procès-verbal lui fût adressée. Accès de mauvaise humeur, comme nous en verrons bien d'autres dans la suite de sa vie, mais qui trahit la lassitude du « fatras de l'école », suivant le mot de son poète, qui était déjà Villon.

Marcel Schwob jette sur le papier l'idée d'un roman de cape et d'épée, *Mary Faint, la Vie Latine, la Terre de l'an 2000* (à la manière de Jules Verne).

Il esquisse une nouvelle sur les mineurs (peut-être à la suite d'une descente dans une houillère), écrit « La montre », essai humoristique à la manière de Mark Twain. Avec ce dernier, parmi les auteurs qui l'ont profondément ému, et on peut le dire, halluciné, il faut nommer Edgar Poë, Stevenson, Shakespeare (il lit son *Hamlet* en même temps que Pascal), Villon, qu'il sait par cœur, et Walt Whitman, dont il traduisit alors l'Enterrement d'une manière

si belle. Il esquisse ce qui deviendra « L'Incendie Terrestre ».

Sur une analyse de son écriture, faite en ce temps là par un camarade, Marcel Schwob ajoutera : « Quant à moi, je puis t'affirmer que tu te trompes absolument, quand tu dis que je ne sens pas et n'aime pas. Jamais peut-être, plus que chez moi, n'ont existé les trois caractères : celui qu'on a, qu'on croit avoir, et qu'on veut avoir — je suis au fond extraordinairement *sensible*, au point que les livres me font souvent pleurer (1) ou que je ne refuserai jamais un service nécessaire, quelque pénible que cela puisse m'être — d'une susceptibilité tellement douloureuse qu'on me choque et me froisse. Mais tout cela est recouvert par le caractère que j'ai voulu avoir sitôt que j'ai vu combien l'autre me rendait malheureux et ridicule. Avec le flegme extérieur et le masque railleur, le ridicule (du moins celui qui provenait de cette cause) a disparu. Le reste n'a pas changé. Chez moi, le caractère dominant est une *maladie de la volonté* qui me porte à ne pas pouvoir résister à certains entraînements et surtout à persister dans les décisions une fois prises, même quand leurs mobiles ont cessé d'exister ».

Tant de clairvoyance fait peur, en vérité. Marcel Schwob demeura l'enfant et l'adolescent qu'il avait été. Il y a, chez lui, comme un cas monstrueux de précocité, de maturité. Mais à trente ans, il sera le septuagénaire qu'il annonce. Il grandira, entre deux crises sentimentales, où son génie devait se trouver. Sa pensée, il la donna subitement, comme la fleur de l'aloès qui jaillit de plusieurs mètres dans le bruit d'un coup de canon.

(1) En réponse, son camarade a ajouté : « Les livres te font pleurer, mais tu refuseras de voir une misère, une douleur réelle, et si le hasard te la présente, tu te dupes toi-même, et cherche à fermer les yeux. Cette sensibilité accompagne constamment cette sécheresse. Examine-la, le cas échéant, sans prévention ».

CHAPITRE IV

UN LINGUISTE HUMANISTE. — MICHEL BRÉAL ET GEORGES
GUIEYSSE. — DU JARGON A FRANÇOIS VILLON
(1889-1891)

Le premier travail historique de Marcel Schwob est une étude sur l'argot français, composée avec Georges Guieysse, en 1889. La part qui revient à Guieysse est plutôt l'indication rigoureuse d'une méthode, mais c'est Marcel Schwob qui a écrit complètement cette étude, et Guieysse venait de mourir quand elle parut.

Il faut rappeler le passage tragique de Georges Guieysse dans la vie de Marcel Schwob ; ce sera l'occasion d'évoquer, à propos de cette amitié, la jeunesse frénétique, pessimiste et savante qu'ils représentaient si bien tous les deux.

Figure volontaire, résolue, au regard droit sous un beau front où les cheveux si drus sont plantés en couronne, Georges Guieysse est un adolescent imberbe encore. Il court avec allégresse à la science, aux études, aux voyages. Travaillant à sa guise, comme Marcel Schwob, avec une virile indépendance, il a déjà une forte personnalité, ingénue et charmante. C'est un ardent, un modeste. Comme Marcel, Georges est familier avec la langue anglaise, et, comme lui, on le voit, à seize ans, abandonner les leçons de ses professeurs de Henri IV pour suivre les cours des Hautes-Etudes et s'asseoir, studieux disciple, parmi les auditeurs de Bergaigne.

A la rentrée de 1886, Marcel Schwob à Sainte-Barbe, avait communiqué à Georges Guieysse le manuscrit de son drame philosophique en vers sur Prométhée (24 décembre) :

« Mon cher Guieysse, Voici le manuscrit promis. Ne vous attachez pas à quelques détails qui sont tous notés d'ailleurs... Je crois que le prologue donnera de l'unité aux trois drames. Cela montre d'une manière mythique pourquoi cette âme divine de Prométhée cherchera toujours

à connaître l'au-delà, et périra toujours, victime du péché originel... Voilà donc l'envoi fait *cum commentario*. Ecrivez-moi donc un mot, je vous prie, pour me dire quand nous pourrions-nous voir. Prenez jour, si vous voulez, avec Sylvain Lévi — pourvu que ce soit pendant les vacances — je serai toujours à votre disposition... »

De Sainte-Barbe, le 29, il lui écrit encore pour préciser un rendez-vous :

« ... Je reste à Paris, et suis à votre disposition *de omni re scribili et quibusdam aliis* pendant toutes ces vacances, et tout le temps qui vous plaira. Quand vous aurez besoin de moi, vous savez que je demeure 1, rue de Seine, à l'Institut, chez M. Cahun. J'ai lu avec une profonde admiration le poème de M. Dupuy (1). Comment une telle œuvre est-elle aussi inconnue ? Il y a là-dedans, non seulement le souffle d'un grand poète, infiniment plus grand que le *nain* Sully Prud'homme auquel il dédie son œuvre, mais la grâce d'expression que peu de poètes possèdent.

Des vers comme ceux-ci restent dans la mémoire comme les chefs-d'œuvre :

*Le mystère de l'aube aux yeux frais de rosée,
La rougeur de l'aurore aux joyaux d'épousée,
Le sourire fuyant des soirs évanouis...*

Et des vers comme :

*Un colossal sépulcre emporté dans l'espace,
ont une envergure d'épopée... »*

Deux années d'amitié confiante ont rapproché les jeunes érudits. Au mois d'avril 1888, Marcel Schwob est en vacances à Nantes, dans sa famille, 64, rue de Gigant. Il a quitté Paris, le soir même de la distribution des prix, sans le p.p.c. traditionnel et poli : il s'en excuse auprès de l'ami et de ses parents (10 août) :

(1) Marcel Schwob a parlé d'Ernest Dupuy, dans un article de l'*Événement*, du 28 février 1891. Il s'agit de l'auteur des *Parques* (1884), qui a réuni ses poèmes en 1908. Ernest Dupuy, universitaire, est plus connu par ses beaux livres sur la *Jeunesse de Victor Hugo* (1902), la *Jeunesse des Romantiques* (1905), *Alfred de Vigny et ses Amitiés* (1910).

« ... Je prépare ma licence pour novembre. Je vais sans doute la rater. Ce qui me décide, c'est que Waddington n'est pas du jury : ce seront Marion et Boutroux. Je pense que tu te présenteras en même temps que moi. Je suis donc en train de voir les auteurs. C'est d'un drôle ! Enfin... Pourrais-tu me procurer d'une manière quelconque l'adresse — ou sinon au moins le *where about* de Stevenson ? Je te raconterai plus tard pourquoi... J'ai un vague souvenir d'un voyage projeté à Lorient. S'il en est ainsi, je *serais très froissé* si tu ne venais pas passer chez moi, à Nantes, autant de temps que tu voudras. Nous avons jardin, maison spacieuse et distractions... à l'avenant : *travail à deux en vue de la licence. C'est très pratique pour les préparations...* »

Comme un humaniste de la Renaissance, le 17 août, Marcel Schwob écrit en grec à Guieysse. Il s'agit d'un exercice, évidemment, mais assez rare, on le reconnaîtra. C'est la faute de ces fous de la Sorbonne, s'il agit ainsi : son ami voudra bien corriger les solécismes ou les barbarismes. Surtout que son ami lui réponde sans user de sanscrit, car ici il n'a pas de livres pour y chercher ces termes. Marcel Schwob a appris, avec chagrin, la mort du maître de son ami, Bergaigne, que Sylvain-Lévi continuera, certes. C'est seulement dommage pour son compagnon que ce malheur ne se soit pas produit dans deux ou trois ans, car il aurait pu le remplacer alors. Pour lui, il continue à lire les auteurs grecs et latins. Suivent des souhaits particuliers pour la famille Guieysse. Et il y a aussi ce post-scriptum, toujours en grec :

« Et je lis aussi cela dans un article de F. Brunetière : le malheureux ! : — *Revue des Deux Mondes*, 15 août 88, *Etudes sur le XVII^{me} siècle* : « Est-ce que vous n'avez pas été quelquefois effrayé de ce que serait notre littérature, si par hasard ces quelques noms y avaient fait défaut, et qu'elle n'eût pour la représenter que l'auteur de *Pantagruel*, et celui des *Essais*, Molière et La Fontaine, ou l'auteur enfin de *Candide* et celui du *Neveu de Rameau* ? C'est alors que nous ne serions que des amuseurs de l'Europe, uniquement bons à la faire rire. Mais nous avons eu les *Pensées* de Pascal, nous avons les *Sermons* de Bossuet, et nous avons les tragédies de Corneille ». Marcel Schwob ajoute à ce commentaire : « Ainsi tout ce qu'écrivirent Ra-

belais, Molière, Voltaire, Diderot, est comme rien. Ce Brunetière me paraît être un de ces « oisifs chevelus occupés de leurs bagues, comme Aristophane le dit dans les *Nuées* » (1)

Le 3 septembre, Marcel Schwob écrit encore à Georges Guieysse : « Cher ami, je regrette vivement que tu n'aies pu t'arrêter à Nantes; tu aurais passé au moins vingt-quatre heures avec moi, et tu m'aurais un peu distrait, car je suis en passe de devenir lypémanique. Tes vacances ne le cèdent guère aux miennes. Je crois que je ne suis pas sorti quatre fois, et je travaille cet affreux examen avec une rage concentrée... Je réserve pour un travail commun, si tu le veux bien, Pindare, Démosthène et les *Adelphes*. Tu me rendrais service en les préparant de près. Je serai à ta disposition pour le reste. Nous pourrions travailler dès le 3 ou 4 octobre. J'ai un désir puissant d'être reçu — et je t'en souhaite autant. *Inch' Allah!* »

Stevenson est « yachting in the Pacific » : Voilà ce que m'écrit un de ses éditeurs, Chatto & Windus. Il passe de bonnes vacances, au moins ! Je lui ai fait d'honnêtes propositions, appuyées d'un article élogieux. Les propositions sont tentantes, l'article est bien mauvais. Je te parlerai des premières à Paris.

J'apprécie, dans mon état de stupidité actuel, une phrase de cette folle de Mary Evans, *alias* G. Eliot : « Every man's work pursued steadily, tends to become an end in itself and so to bridge over the loveless chasms of his life ». Cela doit être, je pense, dans *Silas Marner*. J'ai lu *Kidnaped!* c'est très fort, peut-être plus que *Treasure Island*. Je te l'apporterai. Va voir mon oncle, il sera enchanté de te voir. La *Revue des Deux Mondes* signale quelque chose qui doit être très bien. Si tu peux te le procurer, fais-moi signe : *The autobiography of sergeant William Lawrence*, London, 1886. J'ai lu une comédie de Congreve : *Love for love* : C'est au-dessous du médiocre. Je n'ai pas fait de Pindare... »

Le 18 septembre, Marcel a reçu la lettre attendue de Georges et il lui répond : « Je te remercie infiniment de ta lettre, mon cher ami; elle me trouve dans une mélancolie bien noire. Je suis obligé de la secouer pour t'envoyer ces lignes. Cette préparation m'exaspère : je suis bourré de

(1) *Nuées*, 332.

pages compactes de critiques philosophique et littéraire; il ne m'en reste rien. Je n'ose pas reprendre un auteur préparé; je suis persuadé que je n'y entendrais plus goutte. Et avec cela, je n'ai pas le cœur de travailler pour moi. Je voudrais de toute force être reçu; ce que je pourrais faire en dehors du programme, je me le reprocherais amèrement après mon échec. Il est plus que probable que j'aurais tort, mais je suis superstitieux sur ce point.

« Voilà une page égoïste. Je te souhaite que tout ton papier noirci te donne des boules blanches... Je serai à Paris le 29 septembre sans doute, à coup sûr, le premier.

« Je te quitte; j'ai décidément trop de spleen. Je n'ai pas quatre idées; je me sens incapable de rien faire; ma mémoire est rapiécée de bouts et de morceaux — pouah ! — Veux-tu que nous allions, comme une paire de brutes, comme squatters en Australie ou au Canada? Nous en reviendrions peut-être retrempés. Sérieusement, je languis d'Amérique. Allons, assez de bêtises. Many shake hands. Your's Marcel Schwob.

« Si tu vas voir mon oncle, et que tu y trouves ma famille, ne dis rien contre l'Ecole Normale; aie l'air d'un bon jeune homme.

« Je ne peux même plus fumer la pipe; je les brûle toutes ! Est-ce assez triste? »

Mais Marcel Schwob, licencié aura bien vite oublié son échec à l'Ecole Normale.

Au mois de novembre, il était revenu à Nantes, exposant qu'il allait prendre une situation dont lui avait parlé M. Bréal, chez les Rothschild : « Je croyais que mon père serait tout à fait opposé à me la voir accepter. Tout au contraire, il y voit le moyen de nouer des relations utiles. Mais c'est Monsieur Bréal qui, à son tour, me déconseille formellement d'accepter. Si j'hésite encore, c'est que M. Bréal croit sans doute que j'ai l'intention de poursuivre une carrière universitaire, tandis que, très certainement, je m'arrêterai après l'agrégation, ou le doctorat... Si je puis, chez M. de Rothschild, préparer sans trop de peine mes examens, je crois que j'accepterai.

« Et toi, que fais-tu pour le moment? Est-ce que tu t'es remis au travail sur le champ, ou es-tu trop fatigué encore pour reprendre la préparation? Ce qu'il y aurait de plus

sage, ce serait de ne pas considérer ce travail de six mois comme une préparation d'examen, mais comme une série d'études absolument personnelles. Bien sûr, si on m'avait donné Eschyle à préparer, cela m'aurait rasé; la seule idée de l'examiner d'une façon originale m'y a vivement intéressé.

« As-tu commencé *Huck Finn*? Si oui, écris-moi ce que tu en penses. Je quitterai Nantes soit samedi soir, soit lundi soir. Je ne pensais pas rester aussi longtemps. Mes parents paraissent si heureux de me voir ici que j'ai de la peine à brusquer mon départ. Je crois bien que l'Ecole Normale ne tient plus guère qu'à un fil... »

Hélas, le 7 mai 1889, on retrouvait Georges Guieysse avec une balle dans le cœur, à peine âgé de vingt ans (1).

Il allait partir explorer la civilisation brahmanique dans les pays circumvoisins et dans les îles de l'océan Indien, en rapporter les livres sacrés, leurs langues. Le voilà, stupidement, avec sa balle dans le cœur. Est-ce, comme M. Bréal l'a dit, que tant de projets, d'idées avaient fait éclater cette tête en travail? Était-il, à ce point, incapable de résister à l'impulsion du moment? (2).

Le pauvre et noble enfant a gardé son secret. Mais on devine sa sensibilité frémissante, ouverte aux impressions de la douleur, éprise d'analyse et de critique, enthousiaste.

Marcel Schwob allait continuer seul la route, et son travail (3).

(1) Léon Daudet (*Fantômes et Vivants*, p. 139), a raconté comment à Louis-le-Grand, sous Burdeau, un de ses camarades, garçon de bonne famille, lui déclara un soir qu'il avait l'intention de se tuer « parce que le monde était mauvais en soi ». Gidel fit venir le désespéré qu'il sermonna et renvoya quelques jours dans sa famille.

(2) Georges Guieysse (1^{er} Janvier 1869-17 mai 1889) : *Recueil des discours de MM. Michel Bréal et Hermann Dietz, et James Darmesteter*.

(3) *Étude sur l'argot français*, 1889, p. VI. « Une profonde tristesse m'envahit, au moment de publier cette courte étude. Mon collaborateur et ami, Georges Guieysse, est mort à vingt ans, le 17 mai 1889, tandis que notre travail était sous presse... Nous nous étions connus presque enfants, et une vive sympathie nous avait attirés, dès l'abord, l'un vers l'autre. Plus tard cette sympathie est devenue de l'affection; plus tard encore nous avons mis nos idées en commun, et nous devons mettre en commun la vie scientifique que nous désirions tous les deux. Nous avons rêvé d'aborder ensemble, dans l'avenir, la science de la signification des mots — la sémantique... »

Ainsi Marcel Schwob avait mis au point l'étude commencée en commun sur la langue du louchebème, qu'il savait à fond. Mais déjà, il donne à son étude un caractère général, une portée philosophique et sociale :

« La science du philologue ressemble beaucoup à celle du naturaliste... Les mots sont des phénomènes et appartiennent tous, quels qu'ils soient, au domaine de la linguistique... L'argot est aussi comme une nation de mineurs qui débarquerait chez nous des cargaisons d'émigrés. Il est facile de voir que les ports d'arrivée sont tout en bas et tout en haut. Tout en bas, ce sont les ouvriers qui ramassent les mots et qui les ramènent vers le centre du langage... Tout en haut, il y a une fécondation spéciale. Sprengel a découvert le premier que les fleurs mâles, dans certaines plantes, fécondaient les fleurs femelles par l'intermédiaire des insectes qui transportent le pollen des unes sur les autres. Ce sont les filles qui servent entre l'argot et la langue classique, de papillons et d'abeilles. Emigrées des quartiers populaires vers les centres mondains, elles introduisent les termes de l'argot dans le langage du *sport*. Ils y coudoient, dans un cosmopolitisme tolérant, les mots anglais, américains et espagnols... »

Et, pour la première fois, faisant rentrer dans le néant les explications métaphoriques de Victor Hugo et de Francisque-Michel, Marcel Schwob prouvait que l'argot était le contraire d'une langue spontanée, mais bien une langue artificielle, destinée à n'être comprise que par une certaine classe de gens. Il dénombrait, il isolait ses procédés de déformation. Et il concluait : « Les animaux des grands fonds sous-marins, recueillis par les expéditions du *Tra-vailleux* et du *Talisman*, sont dépourvus d'yeux ; mais sur leur corps se sont développées des taches pigmentaires et phosphorescentes. De même l'argot, dans les bas-fonds où il se meut, a perdu certaines facultés du langage, en a développé d'autres qui lui en tiennent lieu ; privé de la lumière du jour, il a produit sous l'influence du milieu qui l'opprime, une phosphorescence à la lueur de laquelle il vit et se reproduit : la *dérivation synonymique* ».

François Villon a été l'une des grandes admirations de l'adolescence de Marcel Schwob. Il lui a consacré une partie

de ses forces, peut-être la plus grande. Il a été fasciné par la qualité de l'œuvre « étrange » qu'il a tant contribué à élucider, et aussi par les aventures de l'homme, un farouche individualiste, par le mystère que demeure Villon. Marcel Schwob a été ensorcelé par le poète, par le voleur, comme le fut Robert-Louis Stevenson. Mais c'est par la porte secrète de l'argot que Marcel Schwob a sans doute pénétré plus avant, et dès l'origine, dans son œuvre. Cela, sur les bancs du lycée, après son passage au régiment où il se prit à fréquenter les « mauvais garçons », à parler et à écrire dans leur langue.

C'est, en effet, en 1888, au moment où Marcel Schwob, rimait mystérieusement sa *Lanterne rouge*, qu'il copia d'un bout à l'autre, avec un amour que trahit cette belle copie, le *Petit et le Grand Testament* (1). Il le faisait lire à Madame Hélène Ch..., comme le montre la *Balade François Villon* qu'il tourna en ce temps-là : (2)

*Maistre François feut joueur de brelan,
Trop aimoit-il à vider sa pochette,
Trop à tirer contre ninars son branc,
De bien grant haict faisoit la table nette.
Mainte fois pour un parler un peu franc
En la prison feut très bien enfermé,
Et s'il glissoit trop souvent sur l'herbette,
Pardonnés-luy, car il a tant aymé !*

*Il feut tous jours un trez joyeux enfant,
Prompt à baiser Catherine ou Perrette,
Dans la misère il alloit, s'ébattant,
Escroc, voleur, — ce n'est rien qui l'arreste —
Il ne sentoit pas l'odeur de l'argent —
Voire il estoit trop bien acoustumé
Dans sa fonde à ne trouver que disette :
Pardonnés-luy, car il a tant aymé !*

Envoi

Fée, il a dict et faict mainte sornette,

(1) Écrit l'an MDCCCLXXXVIII.

(2) Sur un papier à en tête du *Phare de la Loire*.

*Et dans ses vers maint ord mot a rimé ;
En le lisant, n'en ayez point souffrette :
Pardonnés-luy, car il a tant aymé !*

Mais Marcel Schwob avait compris, de bonne heure, que des recherches aux Archives Nationales pouvaient renouveler un sujet, qui n'était pas alors le sien, mais celui d'Auguste Longnon qui préparait une édition des œuvres de Villon, et venait d'illustrer la méthode féconde d'identification que tous les érudits devaient suivre après lui (1).

C'est en 1890 que Marcel Schwob commença de fréquenter les Archives Nationales et qu'il pénétra dans la petite salle aux tables rondes et noires en bordure de la rue si bruyante. Que de fois, par la suite, je devais le rencontrer, tournant les feuillets des registres du Parlement, de la Chancellerie, dépouillant les fonds des communautés religieuses parisiennes du xv^{me} siècle, copiant tant de documents qui devaient former les preuves du grand livre qu'il méditait d'écrire sur *François Villon et son temps*, et qu'il porta dans sa tête jusqu'à ses derniers jours !

A cette époque, la salle publique des Archives, assez peu fréquentée, était sous la surveillance de Siméon Luce, un grand géant normand, laborieux et exubérant, avec une face de notaire à favoris. Il regardait d'un œil sévère le petit homme de lettres qui venait, comme un intrus, sans être passé par l'Ecole des Chartes, dans cette vieille et aristocratique maison de Soubise, dépôt des secrets de la vieille France, dont lui, Siméon Luce, était le chien de garde. Et Marcel Schwob était juif ! Enfin les deux hommes ne sympathisaient pas, ne sympathiseront jamais (par la suite, Marcel Schwob aimera signaler les naïvetés d'écrivain du bon Luce qui ne craignait pas d'écrire : « Duguesclin ne tarda pas à atteindre l'âge de sept ans », à le prendre en défaut de critique à propos du registre du prieuré de Saint-Martin-des-Champs).

Heureusement pour Marcel Schwob, il y avait en ce temps-là comme fonctionnaire aux Archives, Auguste Longnon, qui fut son maître et le mien.

(1) *François Villon et ses légataires*, 1872 ; *Étude biographique sur Villon*, 1877.

Auguste Longnon était un petit homme, sec d'apparence, caustique, à la dent dure souvent, mais d'une science intuitive et exacte aussi magnifique que son cœur était grand. Il avait un front superbe et dépouillé, des yeux vifs, un visage grêlé et tendu. Son amitié était à toute épreuve, quand il avait adopté quelqu'un. La vie lui avait été dure; s'étant formé lui-même, aux autres il tendait un bras secourable. Il prit, on peut le dire, Marcel Schwob par la main, comme il l'a fait pour moi. Il l'installa près de lui, dans son bureau, et Marcel Schwob n'eut plus à supporter l'humeur bougonne de Siméon Luce. Les deux hommes, deux maîtres, travaillaient côte à côte, sur les mêmes documents, lurent les mêmes registres. Auguste Longnon, qui avait déjà découvert les deux lettres de rémission relatives à Villon, trouva, près de Marcel Schwob, le dossier du vol du collège de Navarre; et Marcel Schwob copia, dans son petit cabinet, les informations criminelles qui établissaient la réalité de la borne du Pet-au-Diable.

Enfin Marcel Schwob compléta le dossier des Coquillards qu'avait jadis, à Dijon, exhumé le vieil archiviste Garnier; et surtout, il eut l'idée, que personne n'avait eue, de rapprocher les documents dijonnais des ballades en jargon qu'ils expliquaient en partie.

Marcel Schwob se livra alors à une vaste enquête sur l'argot, recevant des communications d'un autre Villonniste qui avait publié en 1882 une édition fort intéressante du *Petit Testament* : W.G.C. Byvanck, le témoin, l'ami parfait de toute sa vie (1).

C'est à la séance de l'Institut du 2 avril 1890 que Marcel Schwob devait faire une communication sur *François Villon et les Compagnons de la Coquille*, du plus grand intérêt, puisqu'il allait prouver que les ballades en jargon de Villon n'avaient pas été écrites dans un langage de fantaisie, mais bien dans celui d'une bande de ce temps, les Coquillards, où François Villon avait des relations, et dont le procès avait été fait à Dijon. Ainsi Marcel Schwob, d'un coup très heureux, mettait en lumière à la fois le plus

(1) Leur correspondance, qui est abondante, commence en septembre 1889.

ancien document de l'argot français (1455) et situait François Villon dans le milieu des malfaiteurs.

Marcel Schwob a vingt-trois ans. Il demeure « chez M. Cahun, Palais de l'Institut, 1, rue de la Seine », comme il l'écrit sur la couverture du cahier cartonné d'écolier dans lequel il a transcrit sa communication. Il n'a eu que quelques pas à faire pour franchir la belle porte ouvragée du 1, passer devant la Mazarine, où il a tant travaillé, traverser la cour où est le puits, un vrai cloître, pour entrer dans la salle de l'Institut. M. Heuzey vient de donner lecture d'un mémoire sur un dieu carthaginois, Jupiter Sérapis coiffé de la dépouille d'un coq : ce ne saurait être un attribut de haute antiquité, cet animal n'ayant été acclimaté par les Perses dans l'Asie Occidentale qu'au ^{vi}^{me} siècle où il n'exista d'abord que dans les bois sacrés des sanctuaires qui jouèrent souvent dans l'antiquité le rôle de nos jardins d'acclimatation. Il s'agit sans doute de l'Esculape Phénicien. M. Bréal signale, dans une *devotio* récemment découverte à Tunis, la mention d'un dieu qui *habet arceptorem* (c'est-à-dire *acceptorem super caput*). M. Maspero fait remarquer que Champollion a signalé des poulets sur les monuments égyptiens de la ^{xii}^{me} dynastie. Et M. Abel des Michels, professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes, a lu un mémoire sur le testament d'un roi d'Annam (1).

C'est alors que le petit Marcel Schwob parla des compagnons de la Coquille, et qu'il introduisit les voleurs et les argotiers dans la docte assemblée :

« Le travail que j'ai l'honneur de lire ici a pour but d'éclairer quelques points de la vie du poète François Villon, en particulier d'établir qu'il a connu une bande de malfaiteurs « Les compagnons de la Coquille », parmi lesquels dix ont été suppliciés au Morimont de Dijon, de 18 décembre 1455; que la composition d'une partie de ses ballades en jargon a suivi de près le supplice des « Coquillards »; que ses amis, Regnier de Montigny et Colin de Cayeux ont fait partie de la même bande. — Un vocabulaire, donné au cours du procès de la Coquille, permet aussi d'élucider quelques passages des ballades en

(1) D'après le compte-rendu de la séance par Julien Havet (*Revue critique*, 14 avril 1890).

jargon où les interprétateurs paraissent avoir fait fausse route... »

Toujours avec la même clarté, Marcel Schwob, savant et modeste, ouvrait le dossier des fonds de la justice municipale de Dijon (Procès Criminels, B. 360, VI). « Je dois l'indication qui m'a permis de retrouver ce précieux et rarissime document à M. Léon Cahun, bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine — et sa communication ultérieure à M. Joseph Garnier, qui a bien voulu me seconder à différentes reprises dans la collation que j'en ai faite ». Il contait l'arrestation des Coquillards dans les *arches* de la maison publique, résumait l'information du procureur syndic, énumérait les spécialités des Coquillards, produisait les spécimens de leur jargon dont il montrait les rapports avec la langue des ballades de Villon. Pas un mot de raillerie à l'égard de ses prédécesseurs, les Francisque-Michel, les Schöne, ce qui est assez remarquable en ce temps d'hypercritique. Rapidement, Marcel Schwob donnait une brève conclusion, solide comme son érudition, mais avec des vues générales où il indiquait la formation des bandes de malfaiteurs à la suite des guerres. « Ainsi le procès de la Coquille doit nous obliger à renoncer aux théories qui considéraient le jargon de Villon comme « une fantaisie de poète plutôt que comme le monument unique d'un idiome disparu ».

Pour la Section de philologie et d'histoire, Marcel Schwob rédigeait un autre mémoire sur les *Coquillards et François Villon* d'un point de vue plus historique : « Rien donc ne justifierait, on le voit, une explication qui rapporterait l'origine du jargon à une limitation des usages de la mercerie. Le développement de la langue secrète en France ne diffère pas sensiblement des manifestations analogues qui se sont produites chez les peuples romans du *xv^{me}* siècle. C'est sans doute à des causes sociales, à la misère provoquée par une guerre d'un siècle, aux ravages exercés par des bandes de soldats mercenaires qu'il faut rapporter l'extension qu'ont prise, dans la première moitié du *xv^{me}* siècle, les habitudes de brigandage et la langue des malfaiteurs... »

Dans les *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. VII, 2^{me} fascicule, 1890, Marcel Schwob commença de publier le *jargon des Coquillards en 1455*, qui profita des

éclaircissements que lui adressait W.G.C. Byvanck. Et Marcel Schwob lui écrivait : « Je crois que d'un échange de bons procédés, ainsi compris, pourront naître deux travaux sérieux. La méthode qui consiste à se cacher mutuellement ce qu'on fait ne mène, après tout, qu'à des récriminations inutiles. Je crois que l'exemple de Newton et de Leibnitz est là pour nous instruire » (1).

Au mois de janvier 1891, Marcel Schwob donnait lecture à l'Académie des Inscriptions d'une « Communication sur une œuvre perdue de François Villon ».

Il s'agit du commentaire du huitain LXXVIII du *Grand Testament* où Maître François lègue à son protecteur, Guillaume de Villon, sa librairie :

Et le Rommant du Pet au Diable.

Or, travaillant dans le dépôt des Archives, près d'Auguste Longnon, en lisant le registre du Châtelet Y 25, Marcel Schwob avait été assez heureux pour retrouver l'interrogatoire du Lieutenant-criminel du Châtelet devant le Parlement, à l'occasion de ses débats avec les écoliers, entre 1451 et 1453. Car les étudiants avaient enlevé une vieille pierre, dite le Pet-au-Diable, posée devant l'hôtel de Mademoiselle de Bruyères, à Saint-Jean-en-Grève, et il l'avaient portée au Quartier latin, sur la Montagne Sainte-Genève. C'est un fait que les écoliers de ce temps mariaient les enseignes. Ainsi Marcel Schwob situait la vingt-et-unième année de son poète au milieu des farces qui illustrent les troubles universitaires; et il indiquait, à défaut de la première œuvre perdue de Villon, la « matière si très notable » de son premier *Rommant*.

Comme on le sent frémissant devant l'énigme qui s'ouvre devant lui, ainsi que le prouve cette page unique d'une étude d'ensemble qu'il projette déjà :

FRANÇOIS VILLON.

« Son œuvre est la plus étrange qu'on puisse lire. Alors qu'on croit l'entendre mieux, il est sûr qu'on ne la comprend pas. Il déclare servir « de bon haict la grosse Margot », et il est bien probable que la grosse Margot était une en-

(1) Lettre à Byvanck, publiée dans *de Gids*, mai 1905, p. 348.

seigne de cabaret (1). Le cri effroyable de la misère humaine : « Vente, gresle, gelle, j'ay mon pain cuict ! » a été poussé entre deux chopines de vin d'Aulnis, devant une planche peinte, à l'entrée de « l'hôtel » où René de Montigny allait rosser le guet. La « Ballade des Dames du Temps jadis » qu'on s'accorde à dire admirable, ne lui a pas paru telle ; car il en a fait deux charges, dont une « en vieil françois », et ce pour railler Eustache Deschamps qui avait écrit :

Prince, ou est or Olivier et Rolans,
Alexandre, Charles li conquerans,
Artus, Cesar, Edouard d'Angleterre ?

Villon continue :

Hélas ! et le bon roy d'Espagne
Duquel je ne sçay pas le nom ?

Le *Petit Testament* est « la blague » d'Alain Chartier. Villon est grand chevalier — au commencement — et il donne sa hucque de soye, ses gants, son dyamant, son cheval, sa mule, autant d'enseignes de taverne ; et, à la fin, il est redevenu « povre petit escolier, sans feu, sans pain, dans sa chambre haut perchée, pleine de toiles d'araignée — au cloître Saint-Benoît-le-Bétourné, d'où on entend sonner la cloche de Sorbonne !

C'est un testament bien repenté, malgré les sarcasmes ; il a été composé « sur la Noël morte saison ». Justement à Noël, François Villon a « nourri une excellente affaire pour quatre de ses amis, dont Colin de Cayeux. Il y a un coffre, au Collège de Navarre, où dorment cinq cents écus d'or. On escalade ; Colin crochète ; on partage le butin, et Villon part pour Angers, afin d'étudier une nouvelle affaire... »

Mais la séduction de Villon n'est pas seule à s'exercer, littérairement, en ce temps-là, sur l'esprit de Marcel Schwob.

Ce n'est pas en vain qu'il a si bien appris le grec et étudié le paléographie de cette langue. A cet égard, Marcel

(1) C'est là un point de vue que Marcel Schwob n'admettait plus par la suite.

Schwob doit beaucoup à l'helléniste Michel Bréal qui l'aima tant; et l'auteur des *Etymologies grecques* était un esprit vraiment ailé, brillant, un remarquable écrivain. A cette époque, Marcel Schwob a fait aussi la connaissance de son fils, Auguste Bréal, qui restera son camarade, sait si bien l'anglais et l'allemand, et prépare avec désinvolture sa licence. Auguste Bréal est, à sa façon, un précurseur de la jeunesse sportive. C'est ainsi qu'Auguste fut amené à traduire de l'allemand, en collaboration avec Marcel Schwob, l'ouvrage classique de Richter sur *Les jeux des Grecs et des Romains*. Marcel et Auguste ont les mêmes amitiés, fréquentent le même monde. Auguste, qui devait par la suite s'adonner à la peinture, épousa Louisette Guieysse, la sœur de l'infortuné camarade de Schwob.

La publication de l'ouvrage de Richter n'est pas qu'un accident dans la vie spirituelle de Marcel Schwob. En traduisant ce petit livre, il est entré plus avant dans la connaissance de la vie privée des Anciens; il devait en tirer bien des détails pour les contes qu'il porte déjà dans son esprit.

CHAPITRE V

DÉBUTS LITTÉRAIRES (1890-1892)

COLLABORATION A L'*Evènement* ET A L'*Echo de Paris*. — LE
Supplément Littéraire. — LES PREMIERS COMPAGNONS.

Marcel Schwob vient de quitter le Palais de l'Institut. Il s'est installé, 2, rue de l'Université, dans un entresol encombré de papiers et de livres, un vrai capharnaüm où l'on aurait su trouver une place pour s'asseoir, et qu'il remplit de la fumée de sa pipe en terre. Une turne, à mi-étage, entre le second et le troisième, tapissée de livres anglais et allemands, où il a une armoire, une table, un divan-lit. Le tout donne sur une cour obscure.

Mais il est chez lui, reçoit ses amis, loin du regard inquiet de tante Palmyre. Marcel Schwob va débiter dans le journalisme, où il est né (1). Michel Bréal est scandalisé : « Savais-tu que Marcel Schwob écrit dans *Le Supplément de la Lanterne* ? » (2). — Non, répond Auguste Bréal. — Un de mes collègues, qui n'est pas si facile que ça à scandaliser, m'a demandé tout à l'heure si le Schwob que j'avais présenté s'appelait Marcel... Il m'a dit alors qu'il avait fait paraître des choses absolument sadiques ». Mais si Marcel Schwob fait du journalisme au lieu de préparer, comme on le croit chez lui, son agrégation, c'est parce qu'il a tant besoin de s'exprimer, et aussi parce qu'il lui faut bien garnir sa bourse de jeune homme.

Enfin Marcel Schwob est un isolé, qui n'entend retourner à Nantes à aucun prix. C'est pour lui la province de M. Homais. Il a donné seulement au *Phare*, pour rassurer un peu les siens, le conte des « Trois Gabelous ». Pour le *Petit Phare*, il a adressé « un portrait superbe d'Eyraud » (3),

(1) Il publia, enfant, son premier article, dans le *Phare de la Loire*, à propos d'un livre de Jules Verne.

(2) Au moment du Boulangisme, il envoyait déjà à la *Lanterne* des échos et des notes facétieuses.

(3) Je l'ai entendu faire ce récit de l'exécution, qui est rapporté dans

écrit sa mère, qui se réjouit surtout de savoir qu'il fait un article pour la *Revue Critique*. Et Marcel n'a pas manqué de communiquer aux siens, avec diplomatie, une lettre « ravissante » de M. Merlet, qui le concerne. « Tu dois être bien heureux d'être apprécié de la sorte par ton professeur », dira sa mère.

Mais si Marcel Schwob écrivit beaucoup dans les journaux, il n'est pas un article de lui qui ne soit soigneusement rédigé, comme le plus achevé de ses ouvrages. On le verra par la suite; pour composer ses livres, Marcel Schwob n'aura qu'à réunir ses études et ses nouvelles parues en articles, sans y changer un mot. La chose est évidente, et c'est le journal qui le plaça, d'emblée, au premier rang des prosateurs de son temps. Un public, rare et fidèle, celui qu'il eut toujours, le suivit dans le journal comme dans ses livres; car chacun des contes de Marcel Schwob fut un petit événement de cette époque attentive.

Michel Bréal s'était scandalisé d'une fantaisie parue dans la *Lanterne*. Mais c'est en réalité dans l'*Évènement*, que dirigeait alors l'extraordinaire Edouard Magnier, que débuta Marcel Schwob. Magnier ne paraissait jamais, et pour cause, car il évitait soigneusement de payer les articles. La collaboration de Marcel Schwob à l'*Évènement* commença le 8 novembre 1890 et dura jusqu'au 30 avril 1891; elle finit par l'envoi d'un exploit d'huissier et d'une lettre qui montre qu'Edouard Magnier, journaliste, ne devait jamais comprendre Marcel Schwob, écrivain : « Non, mon cher Monsieur Schwob, plus de chroniques bibliographiques, mais de la causerie, de l'observation, de la critique sur la vie, les personnalités, les hommes, la société; je vous dirai tout cela de vive voix, beaucoup mieux, quand vous viendrez me voir ».

Le premier article de Marcel Schwob à l'*Évènement* est consacré à Anatole France, sous la rubrique « Les œuvres et les hommes ». C'est déjà le ton de l'amitié que Marcel Schwob conservera toujours envers ce maître. Une esquisse de Ferdinand Brunetière, à propos de Pascal, définit les racines du pessimisme, montre la défiance que Schwob nourrissait envers les systématiques universitaires.

le *Journal de Goncourt*, IX, p. 147 : « Il a eu la curiosité de suivre Eyraud au champ des navets, où il l'a vu mettre en terre... Puis il est allé boire avec les bourreaux un verre de vin, dans le cabaret en face ».

Tout cela fait bien à Nantes : « Je comprends tout le parti que tu pourras tirer de tes articles à l'*Évènement*. Cela te pose absolument à Paris. J'espère qu'étant donné le cas que Magnier fait de toi, on te paiera... » écrira sa mère, le 15 octobre. « Nous sommes bien heureux de voir que tu tiens la première place à l'*Évènement*, mais cet honneur se traduira-t-il par un peu d'argent?... » (29 novembre). « Tu as joliment tort de te laisser de nouveau enguirlander par Magnier. — Pas d'argent, pas d'article, ce serait l'unique réponse à lui faire ! » Quant à son père, s'il voit avec plaisir que « le monde se l'arrache », le brillant début de son fils à l'*Évènement* n'est pas sans lui donner bien des craintes. Il voudrait tant savoir que Marcel n'est pas détourné de travaux plus sérieux ; il redoute les ennemis qu'il va se créer dans le monde universitaire, lorsqu'il se présentera à l'agrégation dans le « rôle de pourfendeur ». L'Université c'est, pour les Schwob, l'arche sainte : « Nous sommes aussi de ce monde-là », déclare Georges Schwob. Mais il se console en tirant la fumée du « charmant porte-cigarettes, arrivé à point pour répondre à un de ses rêves les plus fastueux », cadeau qui provient du premier argent gagné par Marcel, journaliste.

Une collaboration plus intéressante de Marcel Schwob fut donnée à l'*Echo de Paris* où il commença d'écrire dans le deuxième semestre de 1890. C'était alors, 16, rue du Croissant, un journal à la fois littéraire et politique, que dirigeait Valentin Simond mais où régnait Catulle Mendès. Armand Sylvestre y donnait des contes, ainsi que Jean Lorrain, sous le pseudonyme de Restif de la Bretonne ; Mirbeau y publiait des chroniques ; Guy de Maupassant, Paul Margueritte, Courteline, Charles Maurras, Remy de Gourmont, Henry Gauthier-Villars, Paul Arène, Jules Renard, Anatole France, Paul Bourget, Maurice Barrès, des feuilletons et des essais. Un *Supplément littéraire* (1), que dirigea Mendès avec Schwob, est vraiment un docu-

(1) « Schwob m'apprend que l'*Echo de Paris* aura un supplément littéraire et que Mendès l'appelle à la direction. Je félicite Schwob comme un oncle à héritage, et mon affection pour lui ne m'empêche pas de songer à l'utile ». (Jules Renard, *Journal*, 15 avril 1891).

ment tout à fait représentatif de ce temps, avec les dessins de Forain et de Willette.

Marcel Schwob donna à l'*Echo de Paris* les contes qu'il reprendra dans *Cœur double*, dans le *Roi au masque d'or*, et ses premiers récits hellénistiques qui deviendront *Mimes* (1).

A Nantes, ses débuts à l'*Echo de Paris* sont suivis avec autant d'orgueil de la part de sa mère que d'appréhension du côté paternel. Sa maman lui écrit : « Ta « Ville dormante » est certes une de tes plus belles pages parues dans l'*Echo*... » — « Je ne cesse de penser à toi, mon pauvre enfant chéri, par le froid qu'il fait. Te chauffes-tu, au moins? — Ta « Blanche la Sanglante » est très réussie : c'est une légende fantastique qui vous donne froid » (16 décembre). Mais on le voit bien, l'année 1891 devait trouver une famille inquiète de ce garçon qui fait des recherches aux Archives, des communications à l'Institut, écrit des contes au lieu de préparer son agrégation, même si ces contes sont « superbes », comme on le lui dit. Et parfois son père gronde quand le nom de son Marcel figure dans le premier numéro du *Messager Français*, « un émule en pornographie du *Courrier Français*... Tu compromets, de gaité de cœur, ta candidature à l'agrégation, si même tu ne lui as pas porté un coup mortel. C'est très, très fâcheux, et l'on dirait presque que tu l'as fait exprès... Si c'est de l'argent qui te manque, j'aimerais mieux faire un sacrifice de plus que de te voir recourir à de pareilles compromissions... » (11 mars 1891). Au mois de juillet, c'était, pour Marcel Schwob, l'échec à l'agrégation accepté avec résignation.

Les succès littéraires de Marcel Schwob paraissent autant de succès mondains à l'excellent Georges Schwob, à sa bonne maman. « D'après ta lettre, je vois que tu es tout à fait lancé dans le *high life* littéraire », dira sa mère. Alors comment l'enfant aurait-il eu le temps de préparer un examen au milieu de son travail et des « obligations mondaines »? L'article du *Temps* consacré par Anatole France à Marcel Schwob,

(1) Une autre collaboration, plus vivante, peut-être, et tout à fait inconnue, est un petit éditorial que Marcel Schwob adressait plusieurs fois par semaine au journal paternel, le *Phare de la Loire*. Il y a là une série de notules, d'un ton très varié, sur les événements du jour, qui nous renseignent sur sa pensée.

a fait grand effet, à Nantes. Son père lui écrira : « Cela m'a illuminé toute ma journée... Te voilà maintenant faisant partie du « Tout Paris ». Le *Figaro* et le *Gil Blas* mentionnent ta présence au mariage de Maurice Barrès. *Sic itur ad astra* !... J'espère que tu vas lui faire une visite (à Anatole France), en lui apprenant que tu n'es pas breton, mais sémite... » Et sa mère ne manque pas de lui rappeler qu'elle avait donné des leçons à M^{me} Arman, lorsqu'elle était Miss Lipmann, en 1853.

Le Roi au masque d'or a paru en volume, et sa mère lui demande communication de toutes les félicitations qu'il a reçues. Enfin, son Marcel va « toucher de l'argent », et elle pourra, dit-elle plaisamment, « lui en emprunter » ! Mais, à Nantes, on s'inquiète de ses amitiés, de ses travaux, de certains articles dont il parle depuis trop longtemps, celui par exemple qu'il doit donner à la *Revue des Deux Mondes*, et pour le succès duquel M^{me} Schwob fait des réussites, tandis que son mari « la traite de portière ! » — « Et la réponse de Brunetière ? Qu'il donne son avis personnel sur le *Glaive* de son ami Richepin ? » Son père lui écrit : « Le jugement de Huysmans, quoiqu'il soit d'un enragé, a certainement sa valeur ». — « J'ai vu le sonnet que t'a dédié Verlaine. Un instant, j'ai voulu le reproduire ; mais il y a un enjambement tellement féroce, et un *plus pire* plus furieux, qui m'ont fait craindre que cette forme robuste, mais par trop décadente, n'aille pas au tempérament nantais. Ai-je bien fait ? »

On imagine que ces questions impatientent Marcel Schwob qui n'écrit plus aux siens, sur son « sale papier fin », que des « diminutifs de lettres ». On se plaint qu'il ne vienne pas souvent voir ses « vieux parents ». Bruneau qui, de passage à Nantes, a conduit *le Rêve*, a fait son éloge. Quelques jours après, le trente quatrième anniversaire de son mariage, Georges Schwob mourut. C'était « un vide affreux », lui écrivait sa mère ; et pour Marcel ce fut une grande douleur.

Il est temps d'évoquer ses premiers compagnons. Car Marcel Schwob, si émotif, bizarre et changeant, a eu le don de l'amitié, de la sympathie. Esprit libre, il voulait tout

connaître. « Nul n'était plus heureux du talent chez autrui, et il avait toujours été ainsi ». Il le dira plus tard à M. Paul Léautaud, parlant de son intuition à découvrir les esprits : « Je ne me suis jamais trompé. J'étais sûr d'eux, et l'intelligence n'avait rien à y voir. C'était bien plutôt question de sensibilité littéraire. Je sentais les individus qu'ils étaient, et ce dont ils étaient capables, rien qu'à lire leurs premières pages » (1).

Sur son chemin, Marcel Schwob a déjà laissé, et c'est un grand chagrin, son « pauvre camarade » Guieysse. Mais d'autres camarades lui demeurent. D'abord ceux-là qu'on a formés sur les bancs du lycée, dans des rêves d'avenir : Paul Claudel et Léon Daudet.

Collaborateur à deux journaux littéraires, Marcel Schwob a fait visite à Alphonse Daudet (2), au printemps de 1891 ; dans le cours de l'été, il prend le chemin de Champrosay, où l'on faisait de si joyeux dîners.

Alphonse Daudet est l'homme charmant que Léon a si bien évoqué (3). Marcel l'aima tendrement, filialement. Jules Renard le crayonne en ce temps-là (4) : « Une belle tête, bien telle qu'on la voit aux vitrines, la barbe salée un peu. Un méridional très adouci, vieux, déjà estropié, marchant à l'aide d'une canne terminée par un bout de caoutchouc ». Mais chez lui quel cœur, quelle verve, que de simplicité ! Il est l'âme du grenier du vieux Goncourt, « papa Goncourt », le « gros militaire en retraite » qui reçoit au milieu de ses chinoiseries et de ses admirables dessins du XVIII^{me} siècle, dans ce grenier musée dont la porte ferme mal et bat sans cesse, où il demeure tellement seul.

Si, pour les jeunes, Daudet est classé déjà comme un grand homme de province, son amitié, pour un débutant, est la consécration, la gloire. Il accueille le camarade de son fils, reconnaît immédiatement « qu'il a la tête pleine ». Une suite

(1) *Mercur* de France, mars 1905.

(2) « Nous sommes bien contents de ta visite chez M. Daudet ; tu feras bien de cultiver cette relation qui pourra t'être très utile. Parles-tu anglais avec M. O'Neill ? » (Lettre de sa mère, 17 avril 1891). W.G.C. Byvanck, de Gids, août 1905, p. 307-312, a longuement parlé d'O'Neill, son ami, et celui d'Oscar Wilde. Il mourut en 1895, nommant les constellations d'Orion et de la Vierge.

(3) *Alphonse Daudet* (1898).

(4) *Journal*, p. 91 (1890).

de petits billets, de sa menue écriture féminine, écrits à l'encre violette, tant d'invitations à dîner « sans façon », sur cartes de visite à l'adresse du 31 de la rue de Bellechasse, laissent voir le grand cœur d'Alphonse Daudet :

— « Mon cher petit Schwob, Etes-vous rentré à Paris? Pouvez-vous nous voir jeudi et dîner avec nous? J'ai une lecture anglaise à vous demander. De tout mon cœur à vous » (1). — « Mon cher ami, Etes-vous libre mercredi soir? Pouvez-vous me rendre le service de passer la soirée avec moi. Ma femme et Lucien sont en soirée; ils resteront tard, et je serais heureux de faire avec vous un beau voyage intellectuel à l'étranger, ou chez les vieux. Au cas où cette partie ne vous ennuerait pas de trop, je vous prierais de venir dîner de façon à bien commencer la soirée. Réponse s.v.p. »

Et gentiment, Alphonse Daudet le console quand Marcel a perdu son père. Il l'appelle « mon lieutenant », quand il fait une période militaire comme réserviste, et « affreux petit lâcheur », quand il ne le voit pas assez souvent. « Tâchez de ne pas rester trop longtemps en Loire-Inférieure, qu'on puisse dîner ensemble encore un jeudi à Champrosay. Cela fera plaisir à toute la maison ».

— « Venez dîner avec nous jeudi prochain, pour l'anniversaire de Léon : vous lui ferez bien plaisir. » Alphonse lui recommande une « exquisite nouvelle d'un Provençal... Si la chose vous va, et que Mendès ne s'oppose pas à la publication, donnez-là dans le *Supplément de l'Echo*; elle y fera bonne figure, et l'auteur sera très heureux. ».

— « Ami Schwob, des siècles qu'on ne s'est vu ! Il faut venir dîner jeudi prochain avec vos anciens de la rue de Bellechasse. On compte sur vous ». C'est une tasse de thé qu'il faut prendre pour l'anniversaire de Léon; c'est une traduction allemande qu'il lui faudra faire d'une « petite lettre d'un éditeur berlinois qui a publié sous mon nom un volume qui n'est pas de moi ». Et quand Marcel eut donné le *Livre de Monelle* et *Mimes*, Alphonse Daudet, qui souffre tant, lui écrit d'une écriture tremblée : « Mon cher Schwob, merci de votre exquisite lettre. Je serais désolé de vous avoir fait de la peine, car je vous aime tendrement, et l'auteur des *Mimes* et de *Monelle* est un admirable écri-

vain dont l'estime littéraire m'est très précieuse. Mais vous avez compris — n'est-ce pas? — que je riais en parlant de mon manque d'avantages. Je sais la vie à fond, et quand mes amis ne viennent pas me voir à Champrosay ou à Paris, je peux me languir — comme on dit chez nous — mais je ne leur en veux pas. Tendrement à vous et à bientôt ». Quand Marcel Schwob vient d'être opéré et qu'il souffre lui aussi, Alphonse Daudet lui écrit : « N'oubliez pas que je suis votre voisin, que si vous avez de l'ennui, je n'en manque pas, et qu'à l'occasion, je sais dire des mots qui font du bien, grâce à mon très vieil âge — ami. A.D. ». Et la dernière carte est d'une main qui tremble : « Venez donc dîner jeudi rue Bellechasse, entre intimes. Vous nous ferez bien plaisir, cher poète Marcel Schwob ! »

« Cher poète Marcel Schwob ! » le joli mot, et si juste !

Léon Daudet avait été le nouveau de Marcel Schwob à Louis-le-Grand, dans la classe de Burdeau et de Merlet où il s'était montré très bon élève ; il poursuit maintenant ses études de médecine, tout en rêvant aussi de lettres et de psychologie. Quelle « alacrité d'intelligence qui charme et enfièvre » chez le « cher garçon », comme le note le vieux Goncourt (1). Il se meut dans le monde des idées, comme un corps agile. Riche d'une étonnante mémoire, Léon récite du Villon, du Ronsard, du Malherbe à l'anniversaire de son père ; Goncourt l'écoute traduire la mort de Socrate dans le *Phédon*. Il part dans la conversation, ou file d'un coin du salon à l'autre « comme s'il obéissait à un ressort ». Comme Marcel, c'est un adolescent qui a la maturité de l'homme. Et comme lui, il gémit de se trouver « emberlingué de trop de philosophie... à quoi ça sert?... » Alphonse découvre avec étonnement ses dialogues philosophiques. Léon écrira *Germe* et *Poussière* en 1891, anime ses souvenirs dans l'*Astre noir*, réunit les matériaux des *Morticoles*, son premier beau livre, que Marcel Schwob aimera. Enfin Léon était curieux de littérature anglaise, du milieu shakespearien que Schwob connaissait comme personne. Ils ont ensemble de longues causeries, souvent très avant dans la nuit : et

(1) *Journal*, IX, p. 28 (1892). Voir aussi le *Journal* de Jules Renard, 12 janvier 1892.

Léon reste parfois dormir sur son divan. Quand *Le Roi au masque d'or* parut, Marcel Schwob inscrivit le nom de Léon en tête de sa plus belle nouvelle : « La cité dormante ».

Léon Daudet aime ceux que Marcel Schwob aime : Paul Claudel (1), si souvent nommé dans leur correspondance, Camille, sa sœur, qui est un sculpteur de talent, Georges Courteline (2), Maurice Pottecher, Edouard Julia et Henri Barbusse — alors deux inséparables — et qui, tous deux, ont une amitié empressée, touchante, respectueuse « pour le talent, l'amabilité et la délicatesse de Marcel Schwob ».

C'est Henri Barbusse qui dira « très cher » le jour où il l'a connu, et qui lui écrivit un peu plus tard (3) : « Je ne sais pourquoi je vous écris ce soir plutôt qu'un autre jour — ma sympathie vous est fidèle à tous les moments. Mais il y a longtemps que je crois en vous, sans vous voir ni vous entendre ; recevez mon amitié, assez enfantine pour avoir peur dans la nuit... »

Tant de lettres, d'une écriture si menue et sage, montrent chez ce bel et excessif écrivain une enfantine tendresse, délicate, un refoulement d'âme qui pouvait bien plaire à Marcel Schwob, si pitoyable (4).

Il lui écrivait, le 2 décembre 1892 : « Vous qui, quoique de bien peu mon aîné, me dépassez tellement par la valeur et le nombre de choses que vous avez faites... » Et Barbusse appréciait infiniment la délicatesse et l'amabilité de son ami « tout dignes » de son talent (5).

« Vous n'ignorez pas, sans doute, que je ne vois plus

(1) Voir l'appendice.

(2) Marcel Schwob adorait Courteline qui signait alors Jean de la Butte. En 1891, il a inséré dans le *Supplément Littéraire* le *Train de 8 h. 47*, et lui a consacré dans *Spicilege*, l'Essai sur le rire. Courteline lui écrira plus tard : « C'est moi qui suis votre obligé puisque je me suis payé le luxe d'attester publiquement votre amitié dont je m'honore, étant celle d'un honnête homme et d'un homme de grand talent ».

(3) 7 juillet 1894.

(4) « Visite de Barbusse. Grand, grand, figure rasée... » (Jules Renard, *Journal*, 27 avril 1895).

(5) Ceux qui ont lu *Les Pleureuses*, *Poésies*, Charpentier, 1895, connaissent bien ce Barbusse, ivre de gloire et sans malice, amoureux et mystique, si mélancolique, et qui a écrit :

Le chagrin de la vie est doux comme la mort...

Julia... Encore une fois, je n'ai peur que de ne pas être assez aimé » (1).

Quant à Maurice Pottecher, c'était un frais poète (2), enthousiaste de l'enfance, de l'aurore et du matin qu'il célèbre dans une pièce dédiée à Marcel Schwob, transcrite à l'encre rouge, illustrée si naïvement de dessins aux traits d'or :

PENSÉE DANS LE MATIN

Un oiseau matinal derrière la fenêtre
M'appelle, et le jour pâle entre par les volets...
O Réveil ! l'air frais entre avec toute l'aurore,
Le ciel s'ouvre comme une rose ; le jardin
Mouillé luit et frissonne un peu ; le toit se dore...
Un peuplier, au bord de l'eau qui s'évapore,
Fume, et l'espace immense est gonflé du matin...

Mais Pottecher ne fait que passer. Il est souvent, l'hiver même, à Bussang, « dans un grand silence blanc et glacé », au milieu des sapins et de la neige, avec sa femme et ses enfants. Comme les livres sont loin alors ! Il vit dans la magnificence de ses belles Vosges, tel un enfant, et au milieu d'enfants. Là, dans sa solitude, lui viennent les lettres de Claudel et de Daudet. Il raconte à Schwob cette descente d'Insbrück à Venise, dont « la réalité n'a rien de commun avec la ville des romances qu'on nous a rapportée tant de fois. Le plus petit vase de cristal fabriqué à Murano, si l'on regardait quelque temps à travers ses couleurs, en donnerait mieux la vision pailletée » (31 août 1894).

Et tandis que Schwob est à Guernesey, en août 1894, qu'il y est si triste, Pottecher ne cherchera pas à le consoler par une morale. Car il a fait, lui, le silence sur toute plainte, et s'est attaché fortement à la vie. « Et comme j'ai bâti moi-même une maison qui n'a de fenêtres que du côté où je l'ai voulu, vous le savez. Il faut la foi volontaire que l'homme est capable de recréer, au temps où la grâce ne tombe plus sur l'homme ». (3)

(1) 7 juillet 1894.

(2) Il avait publié, en 1891, chez Fischbacher, *La peine de l'esprit*, et devait donner, en 1894, *Le chemin du mensonge*, *Le Diable marchand de goutte* en 1896. En 1899, il réunit son *Théâtre du Peuple*.

(3) 3 janvier 1893.

Une autre figure de ce premier cercle d'amis est Jean Veber, esprit distingué, qui prépara sa licence de grammaire en 1891 et proposait à cette date à Marcel Schwob des traductions de l'allemand, des études historiques pour l'*Echo de Paris*. Il ne sait pas encore qu'il est peintre, le petit maître des fées et des gnomes (1). Et Marcel Schwob, l'obligeance même, agit envers lui comme une sorte de « patron » (c'est le mot de Jean Veber) qui subjugué ses camarades « par la gaîté et le charme de son intelligence » (2).

(1) Voir Jules Renard, *Journal*, p. 316-317.

(2) Lettre du 9 novembre 1894.

CHAPITRE VI

Cœur double (1891), *Le Roi au masque d'or* (1892).

LES INFLUENCES : ROBERT-LOUIS STEVENSON, EDGAR POE,
WALT WHITMAN, MARK TWAIN

En un temps où les écrivains appartiennent presque tous à l'école réaliste, imitent à l'envi Zola, Maupassant, Daudet, le style des Goncourt, Marcel Schwob va faire entendre une note nouvelle, en cet âge d'or du conte.

Le public est attentif, fatigué des grandes machines de Zola, de sa documentation naïve et laborieuse. Une époque qui n'a pas d'histoire, qui connaît seulement la chronique scandaleuse de la vie mondaine ou politique, se portera naturellement vers les aventures et les émotions spirituelles. Le monde était parvenu à une très ennuyeuse certitude, faite de trop de connaissances, à une sécurité qu'il cherchait à détruire. « Nous étions arrivés dans un temps extraordinaire où les romanciers nous avaient montré toutes les faces de la vie humaine et tous les dessous des pensées. On était lassé de bien des sentiments avant de les avoir éprouvés ; plusieurs se laissaient attirer vers un gouffre d'ombres mystiques et inconnues ; d'autres étaient possédés par la passion de l'étrange, par la recherche quintessenciée de sensations nouvelles ; d'autres enfin se fondaient dans une large pitié qui s'étendait sur toutes choses... J'éprouvais le désir douloureux de m'aliéner à moi-même, d'être souvent soldat, pauvre, ou marchand, ou la femme que je voyais passer... » (1).

Servi par une érudition profonde, qui allait de l'antiquité au folklore, des traditions judaïques au jargon des voleurs, Marcel Schwob est un homme unique, le seul, à coup sûr, qui puisse tirer un conte d'une lettre de rémission inédite copiée aux Archives Nationales.

Le domaine de la nouvelle, Marcel Schwob sait l'étendre encore grâce à sa connaissance des littératures étrangères ;

(1) « Les Portes de l'Opium », dans *Cœur Double*.

son art, fait d'ironie, d'ellipses, de raccourcis, se penche sur le mystère et sur l'obscur. En un temps où régissent l'école, l'art composite d'un Garnier, le canon des Parnassiens, Marcel Schwob ouvre la porte des rêves. Il affirme, il prophétise, et tout ce qu'il écrit a cette fausse lucidité du songe. Il est simple comme un primitif, comme un enfant; il est raffiné aussi comme un alexandrin ou un byzantin, ou son frère en splendeur, Gustave Moreau. Marcel Schwob retient, séduit, instruit, semble quelque magicien. La plupart des articles qu'il donne, et qui vont prendre place dans ses deux livres, sont aussitôt remarqués par une élite de lecteurs. Marcel Schwob lit ses contes dans la petite chambre de la rue de l'Université, d'un ton péremptoire, d'une voix blanche; ses auditeurs demeurent sous le magnétisme du regard illuminant le front de ce gros petit homme, à la figure douce et poupine, virgulée par la moustache chinoise qu'il portait alors. Là il connut le succès que donnaient un article de journal et les tirages à cinq cents exemplaires d'un volume.

Cœur double, ce sont les lectures dramatisées de Schwob qui ouvre le cycle de la pègre, transpose des copies d'archives, conte ses souvenirs de régiment à Vannes et fixe ses impressions du pays Gallot (c'est Anatole France qui, en ce temps-là, a nommé Marcel Schwob un écrivain breton).

Le symbolisme ne l'a pas encore touché. Marcel Schwob subit l'attrait des choses rudes et l'enchantement de la mer; seule, la préface de son premier livre rappelle encore l'étudiant qui vient de préparer l'agrégation de philosophie.

« Le cœur de l'homme est double; l'égoïsme y balance la charité; la personne y est le contrepoids des masses; la conservation de l'être compte avec le sacrifice des autres; les pôles du cœur sont au fond du moi et au fond de l'humanité. Ainsi l'âme va d'un extrême à l'autre, de l'expansion de sa propre vie à l'expansion de la vie de tous. Mais il y a une route à faire pour arriver à la pitié, et ce livre vient en marquer les étapes ».

Belles et profondes déclarations, qui ouvrent assez singulièrement un recueil de nouvelles.

Et Marcel Schwob va demander encore que l'art re-

vienne à sa vraie fin qui est, non pas d'imiter les analyses ou les synthèses de la science, mais de créer des œuvres émouvantes et belles, à la suite des anciens qui avaient si bien saisi ce double rôle de la terreur et de la pitié dans la vie. « La purgation des passions, ainsi que l'entendait Aristote, cette purification de l'âme, n'était peut-être que le calme ramené dans un cœur palpitant ». Prophétiquement, Marcel Schwob annonçait un art nouveau du roman : « Si la forme du roman littéraire persiste, elle s'élargira sans doute extraordinairement. Les descriptions pseudo-scientifiques, l'étalage de psychologie de manuel et de biologie mal digérée en seront bannis. La composition se précisera dans les parties, avec la langue ; la construction sera sévère ; l'art nouveau devra être net et clair. Alors le roman sera sans doute un roman d'*aventures*, dans le sens le plus large du mot, le roman des crises du monde intérieur et du monde extérieur, l'histoire des émotions de l'individu et des masses, soit que les hommes cherchent du nouveau dans leur cœur, dans l'histoire, dans la conquête de la terre et des choses, ou dans l'évolution sociale ».

Quelle curieuse volonté dans l'esprit de ce clerc logicien, qui sait ce qu'il veut et où il va, digne successeur des Sorbonnistes du Moyen âge, qui groupera la première série de ses contes suivant les différentes manifestations de la terreur. Car son génie est mathématique, et fantastique, comme celui d'Edgar Poë : terreur extérieure à l'homme, terreur intérieure. Alors seulement Marcel Schwob va nous introduire dans la seconde partie du volume, qui est une « Légende des gueux ». Il nous fait parcourir la série des terreurs que l'homme a pu éprouver à travers les âges, nous montre le long cortège des criminels et des simples. Ainsi nous pénétrons dans l'autre moitié du cœur : la souffrance et la crainte nous conduiront au sentiment de la pitié.

Sans doute, une telle préface serait bien inutile, si les contes de Marcel Schwob ne nous révélaient qu'un curieux logicien, un lecteur de Pétrone, de la vie des capitaines aventuriers, d'Edgar Poë, de Dante Gabriel Rossetti, de Thomas de Quincoy, un érudit qui sait les aventures des routiers du xiv^{me} siècle en Auvergne, a feuilleté, à la Bibliothèque Nationale, les chroniques relatant le passage

des Bohémiens, et tenu aux Archives le « Livre rouge » du Châtelet, qui collectionne avec amour les livrets de jargon, imprimés avec des « têtes de clous », rapportant les exploits de Cartouche ou ceux de la bande des chauffeurs d'Orgères.

Mais *Cœur double* est la projection, dans le domaine de l'art, du propre cœur de Marcel Schwob, qui était si divers. Car il y a chez lui, toujours, une faculté d'inventer, le son voilé de ses phrases, et leur éclat parfois un peu lourd, tout ce qui ressemble à sa mélancolie, à sa dureté aussi. Et pour lui déjà, dès son premier livre, rien ne semblait neuf. Une conscience complexe l'incline vers les âmes violentes, monstrueuses, étranges, pour se confronter avec elles. *Cœur double* traduit bien l'oscillation continue de son âme propre, le mouvement de son esprit, celui du balancier qui va d'un sentiment à l'autre. Mais le mérite de Marcel Schwob est surtout d'avoir tenu ce qu'il annonçait dans sa préface, comme inaugurable. Il a traduit ses visions suivant un art nouveau et simple.

Ce livre, le redoutable premier livre d'un auteur, fut admirablement accueilli. Il connut deux éditions, la même année, ce qui était alors assez rare. D'emblée Marcel Schwob fut classé au premier rang des prosateurs de la jeune génération.

On le voit bien, Jules Renard, qui observe depuis quelque temps cet « indéchiffré », qui a subi l'emprise de son intelligence, le plaisante quelque peu sur le titre de son livre et sur son satanisme : (1)

« L'Homme funèbre, dont le nom est un aboiement, se lève, se promène, les mains dans les poches, et dit :

— « Voilà, je m'explique : exemple... »

Je l'arrêtai :

— « D'abord, que signifie *Cœur double*? Un cœur, je sais ce que c'est. Bourget, Maupassant, tant d'autres ! ont fait sur ce sujet un cours que je croyais complet. Mais qu'est-ce qu'un cœur double ? »

— « N'êtes-vous pas, dit l'homme funèbre, égoïste et charitable ? Votre âme va de l'expansion de sa propre vie à l'expansion de la vie de tous. Mais par quel chemin ? Mon livre vous le dira. Egoïste, vous éprouvez des craintes

(1) *Mercury de France*, III, août 1891, p. 107.

personnelles, c'est le sentiment que nous appelons Terreur. »

— « Je vois : vous allez essayer de me faire peur. Ça ne prend guère avec un Français. Mais soit... »

(Renard)... Comment terminer par quelque chose qui ronfle juste ? Si je m'écrie, vous serrant la main *cordialement* : « Dieu que c'est beau ! », les sots me gronderont comme un petit garçon. Dois-je plutôt dire, bon prince de critiques : « Il y a des choses bien », ou : « Edgar Poë dans nos murs », ou, comme flairant un papier brûlé : « Ce livre a passé par l'enfer et sent le roussi ? »

— « Ami, si vous n'avez rien de gentil à me dire, taisez-vous ».

— « L'impartialité entre amis consiste peut-être à ne jamais s'accorder de talent. Ma foi, Homme funèbre dont le nom aboie, afin de concilier la grosse et intime affection que j'ai pour votre livre avec la pudeur que je me dois, je prononcerai, non sans emphase, mais sûr de ma prophétie, que tous ceux qui *doivent* lire *Cœur double* le liront ».

Mais c'est M. Henry Bérenger (1) qui donnera sur *Cœur double* la note critique juste, toujours actuelle : « M. Marcel Schwob est donc un de ceux qui, dans le temps présent, s'efforcent de créer un art simple, un art clair et fort, imprégné d'humanité, en dehors de toute déviation scientifique ou verbale. A ce titre déjà son esthétique nous plaît... Il a écrit un livre clair, vaste et profond — une vraiment digne image de la vie... Pour écrire ce livre il fallait, outre le don des visionnaires et l'érudition la plus vaste, une âme largement ouverte à la vie simple et sereine. Ceux qui aiment Marcel Schwob l'ont déjà reconnu à ces traits. Ils pourraient dire mieux que moi quelle profonde humanité il y a dans le savant, dans cet observateur, dans cet évocateur, et comment, de tout cela, un grand écrivain peut et doit sortir — une sorte d'encyclopédiste du *xix^{me}* siècle, un Diderot plus moderne, moins spontané peut-être, mais plus artiste en tout cas, non moins bon et non moins simple ».

Le Roi au masque d'or parut au mois de novembre 1892,

(1) *Chronique de l'Ermitage*, Janvier 1892, p. 49-51.

chez Ollendorff, et devait être suivi d'une troisième édition l'année suivante (1).

Comme le précédent recueil, il s'agit d'une collection de contes parus dans les journaux depuis 1891. De là le caractère un peu disparate du livre où Marcel Schwob rassemble des nouvelles réalistes, mais surtout ses nouveaux contes, entre autres celui qui donne son titre au livre et le situe, cette fois, presque entièrement dans le symbolisme. Une préface surprenante, qui est un souvenir de l'école et de ses méditations philosophiques, en forme le lien :

« Il y a dans ce livre des masques et des figures couvertes ; un roi masqué d'or, un sauvage au mufle de fourrure, des routiers italiens à la face pestiférée et des routiers français avec des faux visages, des galériens heaumés de rouge, des jeunes filles subitement vieillies dans un miroir, et une singulière foule de lépreux, d'embaumeurs, d'eunuques, d'assassins, de démoniaques et de pirates, entre les quels je prie le lecteur de penser que je n'ai aucune préférence, étant certain qu'ils ne sont point si divers. Et afin de le montrer plus clairement je n'ai pris nulle garde à leur mascarade pour les accoupler dans la chaîne de ces histoires : car on les trouvera liées parce qu'elles furent semblables ou contraires. Si vous en êtes étonnés, je dirai volontiers que la différence et la ressemblance sont des points de vue. Nous ne savons pas distinguer un Chinois d'un autre Chinois, mais les bergers retrouvent leurs moutons à des signes qui nous sont invisibles... »

C'est déjà, on le voit, la préfiguration des *Vies Imaginaires* de Marcel Schwob. Tout son monisme israélite remonte en lui, avec les souvenirs du cours de Boutroux sur la continuité du temps, et, pour tout dire, avec ce qu'il porte, inconsciemment, de sa Bible et de sa race (2). Car Marcel Schwob y a parlé comme Salomon :

« Si vous pouvez supposer un dieu qui ne soit pas votre personne, et une parole qui soit bien différente de la vôtre,

(1) Le livre avait été refusé par le lecteur de la librairie Lecène et Oudin qui prévoyait une vente « très restreinte et insuffisante pour couvrir les frais d'une première édition » (11 juin 1892).

(2) Jules Renard note dans son *Journal* : « Schwob dit : « C'est peut-être dans la Bible qu'on trouverait les procédés littéraires nouveaux et l'art de laisser les choses à leur place » (27 avril 1891).

concevez que Dieu parle : Alors l'Univers est son langage. Il n'est pas nécessaire qu'il nous parle. Nous ignorons à qui il s'adresse. Mais ses choses tentent de nous parler à leur tour, et nous, qui en faisons partie, nous essayons de les comprendre sur le modèle même que Dieu a imaginé de les proférer. Elles ne sont que des signes, et des signes de signes ».

Il est temps de venir à ce qui caractérise surtout ce recueil, à l'art de Marcel Schwob. Il sera fait de symboles, car le mensonge et l'orgueil sont les masques du roi. Mais cet art, d'une précision de détails surprenants, d'un détail qui n'est ni celui de Gautier, ni celui de Flaubert, rejoint le cauchemar et le rêve. De là le caractère fantomatique des nouvelles de Marcel Schwob, où les associations d'idées se déroulent d'une manière mécanique, accordées aux couleurs et aux sons qui révèlent le peintre et le musicien. Ainsi, Marcel Schwob renouvelle l'aventure de Bouddha dans le conte typique qui a donné son titre au *Roi au Masque d'or*.

On croit savoir où les choses se passent et on ne peut pas le savoir ; car il s'agit d'un monde imaginaire de terreur et de pitié. Tout y est mystère, mystère du monde intérieur et mystère des choses que l'on a sous les yeux. On peut imaginer les mêmes nouvelles écrites par Mérimée, « La Charrette », par exemple ; mais là où Mérimée aurait décrit, Marcel Schwob suggère. De là l'importance, la richesse de ce recueil où, aux dernières pages, dans le « Pays bleu » dédié à Oscar Wilde (1), nous voyons apparaître une figure de femme qui est déjà l'annonce de *Monelle*.

Certes, c'est l'érudition qui est toujours à la base des imaginations de Marcel Schwob. La légende de Bouddha inspire *Le Roi au Masque d'or* ; la chronique de Pitti lui suggère « La Peste » ; Mathieu d'Escouchy lui donne le thème des « Faulx Visaiges » ; Pétrone fournit le détail des « Eunnuques » ; chez Jean Du Clercq, Marcel Schwob a rencontré la scène du « Sabbat de Moufflaines » ; si « la Machine à parler » est un souvenir d'enfance (2), « Blanche

(1) Publié dans l'*Écho de Paris*, le 6 décembre 1891.

(2) « Comment as-tu rendu d'une façon aussi parfaite, dans ton conte de l'*Écho*, la « machine parlante » que tu as entendue ici, quand tu étais

la sanglante » est la transposition dramatique d'une cause célèbre du Parlement de Paris au quinzième siècle, publiée par M. de Beaucourt. Mais on le voit bien, le réel n'est plus qu'un prétexte à la vision du visionnaire, un motif à déformations. C'est pourquoi le recueil de nouvelles du *Roi au Masque d'or* est, à mon sens, d'une telle importance. Il ouvre, avec le symbole, et surtout avec la suggestion, la déformation, le nouvel art, l'art moderne.

Alors, peu importe de savoir si Marcel Schwob est partout original, et si même il a de l'imagination (il affirmait n'en pas avoir). Il est original parce qu'il a créé. Mais il a créé avec des matériaux qui ne lui appartenaient pas, et sous des influences qu'il est bien facile de noter : la logique d'Edgar Poë, l'aventure contée à la manière de Stevenson sont très visibles, par exemple dans les « Faulx Sauniers ». Et le grotesque humour des « Sans Gueule » peut bien devoir quelque chose à Mark Twain dont « l'insupportable procédé » exaspérait Jules Renard. Car ces auteurs de langue anglaise, Marcel Schwob les avait pratiqués depuis son enfance (1).

Quant à l'américain Walt Whitman, Marcel Schwob le portait dans sa poche, traduisant chez Goncourt, au courant de la lecture, *La Maison des Morts de la Cité* (2). Il lui doit non seulement une partie de son lyrisme, mais aussi des idées indiquées dans la préface de *Cœur double* : « Mais la fin du siècle sera peut-être menée par la devise du poète Walt Whitman : *Soi-même et en masse*. La littérature célèbrera les émotions violentes et actives ».

Le *Roi au Masque d'or* avait été en somme un succès que l'amitié de Léon Daudet avait su deviner :

« Votre livre est du plus haut intérêt, et je suis fier d'y avoir mon nom. La préface, à la sixième lecture, m'enchanté décidément. Elle n'a qu'un tort, c'est de porter trop loin

enfant ? Ton père et moi nous n'en revenons pas, en te lisant » (Lettre de sa mère, du 11 novembre 1891).

(1) Dans son étude parue dans *de Gids*, juillet 1905, W.G.C. Byvanck a indiqué tout cela (p. 119-125). Voir aussi le *Journal* de Goncourt, VIII, p. 240, qui note, en 1891 : « Au Grenier, la conversation revient encore aujourd'hui sur la conquête de la littérature française par la littérature étrangère ».

(2) *Journal*, IX, p. 147 (21 juillet 1893).

pour les intelligences contemporaines. C'est un beau tort. Quant aux contes, il est extraordinaire d'évoquer ainsi; quelle dentelle de mots merveilleux ! Mes préférences, si je pouvais en avoir, seraient pour ma « Cité dormante », les « Embaumeuses », le « Sabbat », et celui sur la terreur universelle, ce bel incendie chaotique. Mais tout, tout est de l'exquis, du rare. Vous allez, je crois, avoir un beau succès, et je serai bien heureux ».

François Coppée, toujours très sympathique aux jeunes, qui écrit des articles de tête très suivis à l'*Echo de Paris*, le remercie (1) de lui avoir fait lire, réunies, ses « impressionnantes histoires extraordinaires, masques d'or, faux, vrais, affreux visages... Vous avez une grande puissance de pensée, la pensée particulière, et une forme qui, très claire, d'une richesse abondante spéciale, est très propre à vous exprimer ». Et Georges Rodenbach écrivait à Marcel Schwob, en l'invitant à dîner tout familièrement :

« Quel beau livre que le *Roi au Masque d'or*, et comme je vous sais gré de me l'avoir remis. Toute cette série de tableaux pittoresques, évocations, constituent un spectacle pour l'âme, et j'emploie ce mot de spectacle à dessein. Vous avez fait aussi une sorte de *Légende des siècles*, mais non plus où toutes choses apparaissent sur le même plan, comme une tapisserie héroïque. Vos personnages, votre décor changeant ont le relief et la hiérarchie de la vie, et ce sont des scènes, plutôt dramatiques, que je vois se jouer en une lumière de lune et de chimie ».

Le vieil Edmond de Goncourt, qui accueillit souvent Marcel Schwob dans son *Grenier*, le caresse et pense aussi à enrichir sa bibliothèque :

« Mon cher Schwob, Vous êtes le résurrectionniste le plus merveilleux, le plus illusionnant du passé; vous êtes l'évocateur magique de l'antiquité, de cette antiquité *héliogabalesque* à laquelle vont les imaginations des penseurs et les pinceaux des peintres, de ces décadences et de ces fins de vieux mondes, mystérieusement perverses et macabres. Et quoique plus moderne, « Le pays bleu », je l'aime beaucoup. Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis très touché et très fier d'avoir mon nom en tête de vos « Milé-

(1) 30 novembre 1892.

siennes »... Aurait-on tiré des exemplaires sur papier extraordinaire? »

Mais le plus inattendu de ces témoignages n'était-il pas celui d'Edouard Drumond, l'écrivain catholique et anti-sémite, qui donne une louange grandiloquente au sémite Marcel Schwob (1) puisqu'il vient de traduire, de éminente, la pourriture israélite?

(1) Dans la *Libre Parole*.

CHAPITRE VII

MONELLE ET LE SYMBOLISME

Le Livre de Monelle, qui parut en 1894, est l'évangile de la pitié et le manuel du nihilisme de Marcel Schwob.

Ce petit livre, véhément et voilé, est l'un de ceux qui le représentent le mieux. Livre volontairement obscur, tendre et violent, complexe, mais qui est tout de même une imagerie de logicien; par là il s'apparente au grand livre d'amour qu'est la *Vita nuova*. Les paroles de Monelle devaient avoir un retentissement assez considérable qui, par la suite, indisposa même Marcel Schwob : « Bougre de c... », grommelait-il en réponse à ceux qui l'appelaient plus tard, en le saluant, l'auteur du *Livre de Monelle*.

Monelle, c'est l'âme de Marcel Schwob, assoiffée de tendresse qui a conçu la forme supérieure de l'amour dans la pitié : une idée fondamentale chez lui, qu'il retrouva chez son Dickens et aussi chez Tolstoï. Monelle, c'est Marcel Schwob et ses yeux clairs. Et c'est aussi la petite prostituée obscure, celle qui consola Thomas de Quincey défaillant dans la large rue d'Oxford, et que l'adolescence de Marcel Schwob avait cherchée. Monelle est celle qui demeure seule, et qui peut avoir tous les autres noms. C'est la révélation de la connaissance par l'amour, comme Dante l'avait jadis illustrée. Mais l'enseignement que Monelle nous donne est celui qui demeurerait au tréfonds de la race de Marcel Schwob : « Détruis, détruis, détruis, détruis en toi-même, détruis autour de toi, fais de la place pour ton âme et pour les autres âmes, détruis tout bien et tout mal ».

C'est l'anarchie de 1893 (1). Et Marcel Schwob a pris, dans

(1) Léon Daudet l'a noté justement, dans l'*Entre Deux Guerres*, p. 13. Voir, dans le même sens, les lettres très clairvoyantes de Jean Veber et de Stanislas de Guaita. Tout cela est dans l'air. En 1893, Anatole France écrit *le doux anarchiste*, et au moment de l'attentat de Vaillant : *Paroles d'Amour* (*Écho de Paris*). C'est un snobisme. Mais l'attentat sauvage d'Emile Henry fut réprouvé par Marcel Schwob (*Phare de la Loire*, 29 avril 1894) : « Il

ce livre, le ton du prophète, du petit prophète juif qui souleva, en ces jours, le conteur et l'ancien clerc de Sorbonne. Mais l'évangile de Monelle reflète aussi la philosophie du dilettante, qui est celle de son temps.

« Et Monelle dit encore : je te parlerai des moments.

Regarde toutes choses sous l'aspect du moment.

Laisse aller ton moi au gré du moment. Toute pensée qui dure est contradiction.

Aime le moment. Tout amour qui dure est haine.

Sois sincère avec le moment. Toute sincérité qui dure est mensonge. Sois juste envers le moment. Toute justice qui dure est injustice.

Agis envers le moment. Toute action qui dure est un règne défunt. Sois heureux avec le moment. Tout bonheur qui dure est malheur. Aie du respect pour tous les moments, et ne fais point de liaisons entre les choses.

N'attarde pas le moment : tu lasserais une agonie.

Vois : tout moment est un berceau et un cercueil : que toute vie et toute mort te semblent étranges et nouvelles ».

Ainsi, par la voix de Monelle, Marcel Schwob nous enseigne sur le ton du Psalmiste : « Sois semblable aux roses : offre tes feuilles à l'arrachement des voluptés ; aux piétinement des douleurs.

Que toute extase soit mourante en toi, que toute volupté désire mourir.

N'attends pas la mort : elle est en toi. Sois son camarade et tiens-la contre toi ; elle est comme toi-même ».

Et Marcel Schwob prophétise aussi sur lui-même :

« Aie de la méfiance pour tous les cadavres.

N'embrasse pas les morts car ils étouffent les vivants.

Ne contemple point les vies passées plus que ta vie passée. Ne collectionne point d'enveloppes vides. Ne porte pas en toi de cimetière. Les morts donnent la pestilence ».

Quel chemin, depuis les bancs de l'école, pour Marcel Schwob qui écrit : « Ne te connais pas toi-même ! »

Et Monelle passe dans le cortège de ses sœurs ; ses

est très fier de son intelligence. On reconnaît ici la vieille maladie d'Erosstrate. Haine et orgueil, voilà les deux mobiles qui ont armé l'étrange criminel que juge le Jury de la Seine ».

petites sœurs, qui sont aussi des symboles : l'enfant voluptueuse, l'enfant perverse, l'enfant déçue, la sauvage Buchette, la fidèle Jeanine, Ilsée la prédestinée, la rêveuse Marjolaine, Cice qui demande une place dans la voiture merveilleuse du corbillard, l'insensible Morgane et la servante de ferme sacrifiée.

Ainsi Monelle apparut dans la vie de Marcel Schwob, et devait bientôt disparaître. Et lui, son écrivain, colligeait les actes de sa patience, décrivait le royaume où elle s'était réfugiée, qui était celui de la mort. Enfin Monelle ressuscitait, attestant sa divinité, tenant dans les mains la petite lampe qui éclaire le chemin du bonheur.

« Les hommes cherchent leur joie dans leur souvenir, et résistent à l'existence et s'enorgueillissent de la vérité du monde, qui n'est plus vraie, étant devenue vérité...

Ils s'affligent de la mort, qui n'est pourtant que l'image de leur science et de leurs lois immuables ; ils se désolent d'avoir mal choisi dans l'avenir qu'ils ont calculé suivant des vérités passées, où ils choisissent avec des désirs passés ».

Mais nous aurions tort de croire que *le Livre de Monelle* n'est qu'un symbole, qu'il n'y a là que le portrait de l'âme de Marcel Schwob.

Ce livre a été conçu après la rencontre d'une très jeune femme dont il nous donne un portrait véridique.

Marcel Schwob l'avait rencontrée avant 1891, après une période de folies (1). Elle s'appelait Louise. Son nom est écrit, de la main de Marcel Schwob, sur l'enveloppe qui contenait tant de lettres puériles qu'elle lui adressa et qui le charmaient. Mais Marcel l'appelait sa « petite Vise chérie », reproduisant son propre balbutiement. C'était une enfant fragile que la tuberculose allait dévorer, une misérable petite aux cheveux châains, avec des yeux bridés et rieurs. Et Marcel Schwob a mis dans cette bouche tout ce qu'il n'avait pas osé exprimer jusque là. Dans cette ouvrière à l'esprit enfantin, il plaça tout le refou-

(1) Il a dit à Jules Renard : « Moi j'ai peur de la bêtise de la femme. J'ai pour maîtresse une toute petite fille qui est bien bête, mais si gentiment ! » (*Journal*, p. 108, 17 mars 1891). Voir une autre la confidence, le 2 novembre.

lement de tendresse qu'il portait. Car Marcel Schwob, le savant, était ravi des petites choses bêtes, sans intérêt qu'elle lui disait :

« Mon loulou, mon mimi, mes cheveux sont tombés. J'ai mal au ventre. J'ai recousu les deux mouchoirs de ma poupée ». Lui, qui n'avait pas eu d'enfance, élevé près d'un homme vieux, son père, près de sa mère, plus vigilante que tendre, près de l'orientaliste Cahun, il connut avec Louise la tendresse (1)...

Et Monelle dit encore : « Je te parlerai des petites prostituées, et tu sauras le commencement... »

Marcel Schwob, après l'avoir perdue, écrira d'elle : « Il se rappela le premier jour qu'il la vit, sautillant comme une frêle blancheur flamboyante, toute secouée de rire. Et ses yeux étaient des yeux d'eau où les pensées se mouvaient comme des ombres de plantes. Là, au détour de la rue, elle était venue, bonnement. Elle avait ri, avec des éclats lents, semblables à la vibration cessante d'une coupe de cristal.

C'était au crépuscule d'hiver, et il y avait du brouillard ; cette boutique était ouverte — ainsi. Le même soir, les mêmes choses autour, le même bourdon aux oreilles : l'année différente et l'attente. Il avançait avec précaution : toutes les choses étaient pareilles, comme la première fois, mais il l'attendait ; n'était-ce pas une raison pour qu'elle vînt ? Et il tendait sa pauvre main ouverte à travers le brouillard ».

Ainsi Marcel avait rencontré la pauvre Louise :

« Il y avait un enfant qui avait eu coutume de jouer avec Monelle. C'était au temps ancien, quand Monelle n'était pas encore partie. Toutes les heures du jour, il les passait auprès d'elle, regardant trembler ses yeux. Et elle riait sans cause, et il riait sans cause. Quand elle dormait, ses lèvres entr'ouvertes étaient en travail de bonnes paroles. Quand elle s'éveillait, elle se souriait, sachant qu'il allait venir ».

(1) Jules Renard écrivait de Marcel Schwob en 1894 : « Il avait des manies enfantines. Il semblait alors, sa belle intelligence mise de côté, jouer avec les petites sœurs de Monelle. Il prenait son petit dé, son petit coton, ses petites aiguilles, et il cousait de plaisantes bavettes sous le nez des directeurs de journaux. Il les avait tous en horreur... » (*Journal*, p. 280).

Et Marcel soigna Louise, minée par la tuberculose, avec infiniment de tendresse et de dévouement. Quelques-uns de ses intimes savaient ses craintes ; mais nul de ses amis ne connaissait Louise. Le médecin de Jules Renard la visita. Il signalait les conditions très défectueuses d'hygiène dans lesquelles Louise vivait (abus de café, abus de cigarettes, logement exigu et mal aéré, et qu'il serait urgent de modifier). Etat grave, pronostic inquiétant pour une date plus ou moins éloignée, selon les soins qu'elle recevra et les conditions d'hygiène dans lesquelles elle pourra être placée (5 mars 1893).

En novembre 1893, Marcel Schwob vivait dans l'attente effroyable. Louise devait mourir en effet dans la nuit du 7 décembre (1) : elle avait vingt-cinq ans environ. Le chagrin de Marcel Schwob fut celui d'un père qui a perdu son enfant.

On le vit, le malheureux, errer de maison en maison, pleurant partout ; « et dès qu'il craint qu'on ne le laisse seul, c'est comme si la morte mourait encore ».

Edouard Julia lui écrivait, le 2 janvier 1894 :

« Mon cher ami, Je regrette bien de n'avoir pas pu vous embrasser avant votre départ... je suis bien désœuvré maintenant que je vous sais si loin, et ces journées grises de Paris sont insupportables. Et vous, vous êtes seul avec votre douleur, mon pauvre ami, Je n'ai pas osé vous en parler jusqu'ici, mais n'est-ce pas là que nous devons arriver depuis l'horrible cauchemar que j'ai vu passer avec vous ? Je ne sais plus rien sinon que j'ai souffert de votre souffrance et que je ne voudrais pas vous abandonner dans votre solitude. Vous n'êtes pas de ceux qui placent leur orgueil et leur foi au-dessus des douleurs, les considèrent comme des accidents de la vie ; mais vous aurez l'amour des hommes plus que l'admiration. Vous êtes grand déjà, vous êtes loin,

(1) Jules Renard écrit à cette date, dans son *Journal*, p. 225 : « L'homme dur qui fait une action héroïque. Il achète du raisin et des mandarines pour les porter à une malade. Chemin faisant, il se dit : « Quelle joie elle aura ! Venant de moi, ces fruits seront des fruits d'or. » Il monte les escaliers, ouvre, et c'est l'amant qui vient lui ouvrir. L'amant pleure, pleure, ruisselle de larmes. Il ne dit rien. L'homme dur devine. Sans dire un mot il s'en va, remportant la boîte de fruits (Pressentiment. L'amie de Schwob mourait dans la nuit du 7, et la dépêche de Schwob se croisait avec ma boîte). »

(2) Jules Renard, *Journal*, 19 décembre.

et le meilleur souvenir que vous puissiez donner à votre chère petite amie, c'est votre œuvre où elle revivra tout entière.

Le jour est gris tout autour de moi : je pense au matin si froid où je vous ai quitté après l'épouvante de la nuit, et je n'ai pas le courage de vous dire de belles choses pour l'année nouvelle. Je vous embrasse, comme je vous aime ».

Le 4 janvier :

« Mon pauvre ami, Je ne sais que vous dire pour vous consoler : je ne puis que pleurer avec vous, et vous parler tout bas, au hasard. Tout n'est pas fini, mon grand ami. Vous gardez en votre âme le meilleur de votre amour. Elle est passée dans votre vie, votre petite fille aimée, et elle vous a laissé comme un petit enfant devant la douleur. J'ai été là celui qui vous aimait assez pour souffrir de votre mal : mais maintenant, je voudrais vous montrer qu'il y a encore pour vous une vie belle par le souvenir, que la terre ne peut pas atteindre.

Alors Marcel Schwob se tourna, dans sa détresse, vers le père de son amie, qui lui adressa la lettre suivante :

« Monsieur, Votre première lettre m'a surpris, et j'avoue que mon intention était de ne pas y répondre — devant votre persistance, je suis forcé de vous dire que ma décision est irrévocable : Je ne veux jamais entendre parler de l'enfant qui me causa tant de chagrin. — Je ne sais à quel titre, Monsieur, je vous recevrais. — Tout ce que je peux faire, c'est oublier celle qui fut ma fille et qui, pendant plus de quinze ans, sut vivre loin de moi. — Je vous plains ! Elle, je ne la plains plus... j'aime mieux qu'elle ait quitté cette terre où elle vécut honteusement ».

Anatole France, W.G.C. Byvanck, Léon Daudet cherchèrent bien à le consoler. Puis le pauvre Marcel Schwob écrivit le *Livre de Monelle* et cessa de parler de Louise. Il brûla toutes ses lettres. Mais au temps où le public se précipite aux Folies-Bergères pour admirer les danses lumineuses de la Loïe Fuller et les grâces solides de la Belle Otero, comme il lamente sa douleur (1) !

(1) La Patience de Monelle parut à l'*Écho de Paris*, le 16 mars 1894. Le 6 mars, Jules Renard notait dans son *Journal* : « Schwob va vers la

Ainsi passa Monelle dont Marcel Schwob a écrit :

« Je ne sais où Monelle me prit par la main. Mais je pense que ce fut dans une soirée d'automne, quand la pluie est déjà froide.

— Viens jouer avec nous, dit-elle.

Monelle portait dans son tablier des vieilles poupées et des volants dont les plumes étaient fripées et les galons ternis.

Sa figure était pâle et ses yeux riaient.

— Viens jouer, dit-elle, nous ne travaillons plus, nous jouons ».

mort, et lui parti, je reprends vite mes soucis journaliers, ma vie puérile ». — *Le livre de Monelle* parut chez Chailley dans le courant de l'été. Il fut très amicalement accueilli. Le 11 juillet, François Coppée le félicite de ces « contes de fées douloureux et mélancoliques ». Le livre l'a « fasciné » dira Mallarmé. Pour Rodenbach, « c'est un chef-d'œuvre que le chapitre de la rencontre ». « J'en ai aimé les mélancolies délicates et les sensibilités touchantes » lui dira Henri de Régnier. Maurice Maeterlinck en fit un compte-rendu enthousiaste dans le *Mercure* de France (août 1894).

CHAPITRE VIII

MARCEL SCHWOB EN 1892, ET JULES RENARD. — W. G. C. BYVANCK : *Un Hollandais à Paris*. — LES PREMIÈRES RELATIONS : PAUL VERLAINE, MAURICE MAETERLINCK, THEODOR DE WYZEWA, LAURENT TAILHADE, ANDRÉ GIDE ET OSCAR WILDE.

Marcel Schwob n'avait pas eu d'enfance. L'enfant est déjà un petit homme. Le jeune homme est définitif, un artiste parfait.

Mais quel tumulte est en lui, que de routes se croisent au carrefour de son cerveau, un carrefour oriental certes, avec des coins de bazar, mais aussi d'une prestigieuse et vraie richesse; et Marcel Schwob montre une aptitude singulière à dégager des choses un système, le génie de sa race qui est de tout pénétrer, de tout dissocier, de tout comprendre, et de tout détruire !

Il a vingt-cinq ans, l'âge où Villon écrit son *Petit Testament*. C'est la jeunesse encore, avec ce qu'elle comporte d'absolu. Il vient de publier les contes de *Cœur double* et du *Roi au Masque d'or*. Une préface est pour lui un manifeste, une griserie de mots qui montent à son cerveau.

Jules Renard l'observe depuis une année, comme il sait observer. Marcel Schwob porte trente ans au moins. « Il a le mépris des cheveux et se fait presque raser la tête. C'est un journaliste du genre savant et de l'espèce rare, un travailleur qui veut des choses, méprise des choses; un indéchiffré pour moi » (1). Un mois après, Jules Renard écrira : « Portrait de Schwob. Voilà un isolé. Il pense que nous arrivons tard et qu'il ne nous reste qu'une chose à faire après nos aînés : bien écrire. Il dit : « Voici ce que je veux dire », se lève, se promène, le dos un peu courbé, et parle. Il a des arches sourcillères, une bonne figure ronde, le moins de cheveux possible, et un parler doux de séminariste distingué ».

(1) *Journal*, 16 février 1891.

Renard lui rend visite, parmi ses livres anglais et allemands, ses brochures relatives à la criminalité (1). Et c'est tout de suite l'emprise de son intelligence que Renard, si clairvoyant, subit. « Hier, Schwob est resté jusqu'à deux heures du matin. Il m'a semblé qu'avec ses doigts fins il prenait ma cervelle, la retournait et l'exposait au grand jour. Il parlait d'Eschyle et le comparait à Rodin. Il m'analysait les *Sept de Thèbes* et la rivalité d'Étéocle et de Polynice, et la manière géométrique, architecturale, dont cette pièce est composée : tant d'ennemis contre tant d'ennemis, tant de vers, dix par exemple, pour chaque chef... Un moment la lampe s'est éteinte. J'ai allumé les bougies du piano. Le visage de Marcel Schwob était dans l'ombre. Je sens que ce garçon-là aura sur moi une influence énorme ».

Car Schwob l'avait poussé à publier *l'Ecornifleur* : « On vous attend ». Renard note encore que lorsqu'il dit qu'une chose est très bien, « son œil a un petit papillotement comme des lèvres qui prient ». Il sait aussi comment sont ses yeux quand Schwob ment. Ils regardent leurs figures bizarres : « Vous serez superbe quand vous serez chauve », dit cruellement Schwob. Ils ont tour à tour leurs ironies, leurs méchancetés : « Quand il y a un tiers entre vous et moi, ça vous rend méchant, et moi aussi », dira Renard. Mais il sait que Schwob est « de la pâte des Taine et des Renan », que Courteline voudrait entraîner dans la littérature gaie ! Il note, le 10 octobre 1893 : « Hier soir, Schwob et moi, nous étions désespérés, et j'ai cru que nous allions nous envoler comme deux chauves-souris. Nous ne pouvons faire ni du roman ni du journalisme. Le succès que nous méritons, nous l'avons eu. Est-ce que nous allons recommencer éternellement de l'avoir?... est-ce que nous piétinerons jusqu'à quatre-vingts ans ? Nos paroles nous donnaient une fièvre noire. Schwob se leva et dit qu'il voulait s'en aller. Il dit aussi que ce qu'il y a de plus rare au monde, c'est la bonté... ». Le 1^{er} décembre 1893, Jules Renard écrit simplement : « Les hommes du jour sont Barrès, Schwob, Léon Daudet et moi ». Mais il y a longtemps (2) que Schwob lui a dit : « Je déteste les

(1) 9 mars 1891.

(2) 27 avril 1891.

gens qui m'appellent mon cher confrère, qui veulent absolument me mettre dans la même classe qu'eux ».

Suivons encore ce pèlerin passionné de la pensée française, l'admirable W.G.C. Byvanck, qui selon le mot d'Anatole France, venait de quitter son poêle de Hollande, philologue que la pratique des livres n'avait point détourné de l'étude des hommes, et qui « promène sa pensée bien au-delà des prairies, des canaux et des moulins qui l'entourent ». Pénétrons à sa suite chez Marcel Schwob qui le présente à tous ses amis dont W.G.C. Byvanck a peint les effigies et recueilli les propos avec ce sentiment du vrai qui anime tout l'art hollandais :

« Enfin (1), nous allons pouvoir causer à cœur ouvert », me dit Marcel Schwob, et son visage de Bénédictin aux yeux fureteurs et mondains s'illumina d'un bon souvenir de bienvenue. « Attendez : je vais vous faire de la place », et tout en débarrassant la chaise longue du tas de livres qui s'y étaient amoncelés, comme partout ailleurs où s'offrait une surface à peu près plane, dans sa petite cellule : « C'est ici comme dans les grands fonds sous-marins ; on y voit des monstres qui devraient à jamais fuir la lumière du jour » ; il poussa du pied, dans un coin, un gros in-folio ; « mais en revanche on y trouve des perles. Regardez bien ceci ». Il tira d'un monceau de paperasses une enveloppe bourrée. « Devinez ce que c'est ? Le manuscrit original de la *Physiologie de l'amour moderne* de Paul Bourget ? Non, — allez — c'est peu vraisemblable ! — voilà, cher ami, une chose vraiment authentique et vivante, et qui n'a besoin pour réveiller notre intérêt blasé d'aucune étiquette moderne ou antique ». Triomphalement, il agita devant moi la liasse des papiers, comme si c'était l'appât d'un de ces requins des grands fonds dont il venait de parler ; puis il déposa l'enveloppe sur la table, et d'une voix solennellement comique, qui cachait mal la satisfaction qu'il éprouvait, il me dit :

« Ce sont les pièces du procès des Coquillards, une bande de malfaiteurs qui a été jugée à Dijon au milieu du x^v^e siècle. Quel trésor, n'est-ce pas ?... Voilà qui est intéressant, et ce serait une charmante occupation de l'esprit, d'essayer

(1) *Un Hollandais à Paris*, p. 220.

de saisir ce mouvement de descente et d'ascension de la bohème, si l'on pouvait suivre ces différents personnages dans leurs métamorphoses, si l'on tâchait de comprendre leur langage et de connaître les pensées que leur suggérerait cette existence accidentée... Mais il me semble que ma découverte vous laisse froid, et pourtant elle doit vous intéresser? »

Entraîné par le courant de ses pensées, Marcel Schwob poursuivait sur le chapitre des gueux :

— « Avez-vous remarqué qu'à toute époque il y a dans les idées et les sentiments une sorte d'arrière-pensée, inconsciente souvent et ne se trahissant qu'à des intervalles, mais sans la connaissance de laquelle on ne s'explique jamais d'une façon complète le caractère du temps? Il est vrai que cet arrière-plan de l'esprit humain, de par sa nature même, ne revêt jamais une forme distincte, mais on peut se le représenter soit par un symbole, soit par un mythe, qu'on accepte comme sa manifestation réelle, et c'est la véritable règle qu'il faut appliquer à tout ce qu'un siècle pense, dit ou fait. Pour le ^{xv}^{me} siècle, je crois que c'est la parabole de l'Enfant prodigue qui exprime le mieux le sentiment confus de toutes les âmes; oui, c'est bien là le type que le ^{xv}^{me} siècle réalise de préférence dans toutes ses créations. Cherchez bien et c'est ce vagabond que vous retrouverez dans ses aspirations sérieusement comiques et naïvement perverses. Vraiment cette fin de siècle est dignement représentée par le gueux qui a follement dépensé l'héritage des grands siècles du Moyen âge. Et à ce propos, vous vous rappelerez la singulière prédilection des prédicateurs libres du ^{xv}^{me} siècle pour cette même parabole de l'Enfant prodigue... J'aime extraordinairement la lecture de ces bons sermons d'autrefois. Et vous? »

— « Hélas ! » dis-je à l'éloquent défenseur des gueux, « vous mettez la main sur une des lacunes de mon éducation; je sens très vivement aujourd'hui que j'ai lu trop peu de sermons. Mais dites-moi donc quel est le symbole qui se cache sous le mouvement des idées de notre époque à nous? J'étais venu pour vous entendre dire autre chose, je voulais vous parler des difficultés que j'éprouve à porter un jugement sur le roman psychologique contemporain... »

A peine ces paroles m'avaient-elles échappé que Marcel

Schwob s'emporta, et sans me permettre la moindre explication, se mit à tonner :

— « Vous osez prononcer devant moi ces mots néfastes ! Ne savez-vous donc pas que je les hais, et ne sentez-vous donc pas que je dois les haïr, ces récits falots, où, sous prétexte de nous dévoiler les secrets de l'âme, un monsieur nous raconte une aventure banale de petit salon, enjolivée de bribes mal digérées de Spinoza ou de Herbert Spencer ? De la psychologie ? mais, cher Monsieur, il n'y a pas plus de prédictions psychologiques dans votre livre que dans ce simple fait : je sors avec mon parapluie quand le temps est couvert. Quiconque ignore, aux premières pages de ces récits, où l'auteur veut en venir, mériterait d'être renvoyé sur les bancs de l'école pour y apprendre à lire. Voilà ce qu'on appelle noblement des problèmes de l'âme. Enfin, ceci n'est rien ; puisqu'il y a des amateurs de ce genre, ils ont le droit de s'amuser comme il leur plaît, — nous sommes tous égaux. Ce que je ne puis supporter, c'est que le monsieur qui vend ces portions frelatées peut-être, mais inoffensives au fond, prenne, en les distribuant, des airs d'importance ; on tire les ficelles de ces pantins avec l'onction d'un pasteur breveté d'âmes et d'un confesseur de consciences endolories. Voilà qui ne se peut souffrir, et je protesterai de toutes mes forces chaque fois que l'occasion s'en offrira...

« Vous me demandez le mythe qui interprète d'une façon typique les choses de notre temps ? — Eh bien ! avec tous ces psychologues qui encombrent le champ de ma vision, je ne puis penser qu'au *Livre des Snobs* du grand Thackeray. Ces snobs viennent se mettre entre moi et la lumière qui émane des faits simples et clairs ; ils font violence à la science que j'aime, et ils rendent fade la religion que je ne puis imaginer que sévère et haute ».

Et comme Byvanck lui demandait quelle était, selon lui, la forme de la littérature de l'avenir, Marcel Schwob reprit : « Cette coïncidence d'une crise intérieure avec la crise extérieure, je l'appellerai une *aventure*, et c'est de la vie humaine, conçue comme une succession d'aventures, que doit s'occuper l'art. Le roman d'aventures, pris dans le sens que je vous ai indiqué, est le roman de l'avenir.

« De l'avenir, entendons-nous bien, il a l'avenir devant

lui, parce qu'il est d'hier et de tous les temps. Le chef-d'œuvre de la littérature moderne, *Hamlet*, est un roman d'aventures. Vous voyez, au début de la tragédie, la misanthropie du jeune prince Danois, son affolement devant la réalité cruelle de la vie, atteindre son apogée et éclater en crise intérieure; alors le spectre de son père lui apparaît et amène une crise des événements extérieurs. Et c'est, dans le drame de Shakespeare, un va-et-vient d'émotions ascendantes et descendantes qui correspond exactement au développement des choses extérieures, mais toujours de façon que les mouvements de l'âme chez Hamlet gardent leur priorité et leur suprématie. Rappelez-vous sa crise d'irrésolution au moment où le roi de Norvège demande passage sur le territoire de Danemark, ou à ses méditations au cimetière avant qu'il sache encore que c'est l'enterrement d'Ophélie qui se prépare. La crise de l'émotion semble appeler la crise des faits, et une explosion en est la conséquence inexorable. Cette tragédie-là est bourrée de crises intérieures, et la vie de Hamlet est une succession d'aventures. Voilà l'exemple à suivre... »

— « Mais quelle est la forme que revêtira l'œuvre d'art », se demanda Marcel Schwob, qui évidemment voulait récompenser l'intérêt que je portais à l'explication de ses théories par une dissertation finale.

« Nous sommes maintenant dans une période de recueillement et non de désirs, et l'art, au lieu d'être désordonné et individuel, sera symétrique et réalisera des types... »

On conçoit que Byvanck pouvait bien recueillir avec intérêt ces déclarations de 1892, puisqu'elles sont presque aussi neuves aujourd'hui et que les prévisions de Marcel Schwob se réalisent.

Avec quelle amitié et quelle délicatesse de touche, Byvanck esquissait le portrait moral de celui qu'il avait comparé à Erasme (1).

Byvanck montrera encore Marcel Schwob, au sortir d'un dîner chez Barrès, errant aux heures silencieuses de la nuit qui tournent notre esprit vers les abstractions et les grands problèmes de l'humanité.

(1) « Si l'on veut indiquer par là son esprit ouvert et son cœur franc qui lui ont créé des relations dans tous les camps littéraires et dans toutes les parties du monde » (*Un Hollandais à Paris*, p. 239).

« ... Verlaine ! oui, Verlaine ce nom me revient toujours à la bouche, parce que l'homme est toujours devant moi. Sa figure est un des grands problèmes de ma vie, ou plutôt non, c'est un des grands faits de mon existence spirituelle de ce moment. Vous qui êtes imbu des souvenirs classiques de l'école, vous serez peut-être étonné ; — mais sous quelle image pensez-vous que je le vois ? Pour moi, non seulement il a le masque de Socrate, mais c'est Socrate lui-même... »

Les deux amis avaient passé la rivière. L'eau n'était qu'une tache sombre ; une ligne dessinait les faîtes des maisons du quai contre l'obscurité du ciel ; l'église Notre-Dame était une masse informe, montant confusément dans le gouffre noir de la nuit. Sur le boulevard Saint-Michel, on voyait encore les lumières éparses des cafés qu'on allait fermer, et sur le trottoir se formaient de petits groupes de gens qui se disaient bonsoir avant de rentrer chez eux.

« Mais non ! », dit Marcel Schwob, après une pause de quelques secondes, qu'il donna à la réflexion. « Le fils prodigue, sur sa route pénible, voyait devant lui la maison paternelle, et nous, agités par des désirs aveugles, nous marchons vers l'inconnu. C'est un autre symbole qui nous convient : la figure d'Ahasvérus, du Juif-Errant, du voyageur sans trêve qui a rencontré l'Idéal sur son chemin, mais qui lui a tourné le dos, parce qu'il ne le reconnaissait point dans la forme où il se présentait à lui ; et il s'est mis à marcher, furieux contre lui-même, poussé par la folie de l'espérance vaine, et il marche toujours ».

Excité par la perspective sous laquelle les œuvres d'art se montraient à lui, Marcel Schwob poursuivit :

« Voyez combien la comparaison est juste. Tout poème, et je prends le mot dans son acception la plus étendue, qui contient une parcelle de vraie vie, a pour refrain ce : « Marche ! marche ! », comme si c'était sa qualification nécessairement sous entendue et sans laquelle il perd tout sens réel... »

Ici Byvanck interrompit son compagnon, en lui montrant un homme qui s'avavançait péniblement, à quelque distance. Il traînait la jambe gauche et s'appuyait faiblement sur le bâton que tenait sa main tremblante. La lumière d'un des rares becs de gaz éclaira un instant sa forme douloureuse

et grise : il hésita et retourna la tête, comme incertain de la route qu'il allait prendre.

— « Verlaine ! » dit Marcel Schwob. « Est-ce que le François I^{er} serait déjà fermé ? Nous allons le rejoindre, n'est-ce pas ? »

Parmi ses contemporains, Paul Verlaine a été une des premières admirations de Marcel Schwob (1) ; jusqu'à ses derniers jours, il dira « mon Verlaine ». C'est que Verlaine représentait la poésie comme Schwob l'aimait : « Les vrais poètes ne sont ni théoriciens, ni grammairiens. Ils s'écoutent vivre, et ils chantent ce qu'ils ont entendu, sans qu'ils aient besoin d'affubler la vie d'oripeaux décrochés à l'étalage du douzième et du treizième siècle (2), experts à rendre neufs les mots par leur assemblage... »

« Paul Verlaine, quel symbole pour la dureté de l'égoïsme contemporain », avait écrit de lui Marcel Schwob. Et il demandait que la société lui fit une place, qu'on lui payât une pension pour le grand nom littéraire qu'il donnait à la France : « Nous pouvons le condamner à être nourri, le reste de ses jours, au Prytanée. Mais y a-t-il un Prytanée pour les artistes qui ont bien mérité de la Patrie ? Dans quel siècle sommes-nous ? — au dix-neuvième. — Ah, oui ! dans ce siècle qui commence par Gilbert allant à l'hôpital pour y mourir, et qui finit par Verlaine retournant à l'hôpital pour y vivre ».

Marcel Schwob le connaissait bien. Il savait qu'il y avait en Verlaine un honnête homme, un citoyen, un patriote qui dit : « Moi, j'ai donné de la gloire à la France », et voudrait être décoré (3). Il sut l'admirer et l'aimer, tandis qu'il marchait dans sa simplicité. Verlaine est pour lui l'Enfant prodigue, le philosophe antique qui s'avance vêtu d'un manteau haillonneux. Il s'occupait de faire passer dans l'*Echo* et dans le *Supplément* des pièces d'*Odes en son*

(1) Voir l'article de l'*Événement*, du 5 avril 1891.

(2) Ceci était un trait dirigé contre l'École romane dont Marcel Schwob se gaussait.

(3) Propos de Marcel Schwob, recueilli par Jules Renard, *Journal*, p. 147 (14 mars 1892) : « Je ne me saoule, Monsieur, que pour soigner ma réputation, dont je suis l'esclave. Je ne me saoule que quand je vais dans le monde » (*Ibid.*, p. 250).

honneur et des *Elégies*, tandis que Verlaine est à l'hôpital Broussais, salle Lasègne, lit 30 (1). Je lui ai entendu raconter la visite qu'il lui fit dans un hôtel borgne (2) :

« Je pousse la porte. Il y avait un lit moitié bois, moitié fer, un pot de chambre en fer plein de choses, et ça sentait mauvais. Verlaine était couché. On voyait des mèches de cheveux, de barbe, et un peu de la peau de son visage, de la cire d'un vilain jaune, gâtée.

— Vous êtes malade, maître ?

— Hou ! hou !

— Vous êtes rentré tard, maître ?

— Hou ! hou !

Sa figure s'est retournée. J'ai vu toute la boule de cire dont un morceau, enduit de boue, la mâchoire inférieure, menaçait de se détacher.

Verlaine m'a tendu un bout de doigt. Il était tout habillé. Ses souliers sales sortaient des draps. Il s'est retourné contre le mur, avec ses Hou ! hou ! Sur la table de nuit il y avait un livre : c'était un Racine ! »

C'est par l'intermédiaire de M. Edouard Julia que Marcel Schwob avait connu Maeterlinck en 1892. On a trop souvent rapproché, d'une manière inexacte (3), les tendances de ces deux hommes pour ne pas dire quels furent leurs rapports.

Maurice Maeterlinck était ce jeune poète (4) et dramaturge flamand, très grandiloquent, d'un tour d'esprit shakespearien, qui venait de publier en 1890, la *Princesse Maleine*, l'*Intruse*, les *Aveugles*, en 1891 l'*Ornement des Noces spirituelles de Ruysbroek*, les *Sept Princesses*, en 1892 *Pelléas et Mélisande*, cette autre version du roman de Tristan. Somptueux dramaturge, il traduisait, d'une manière inédite et parfois assez obscure, les forces mystérieuses

(1) Lettres de Verlaine à Marcel Schwob, août, 24 septembre 1892.

(2) Cette anecdote est rapportée dans le *Journal* de Jules Renard, p. 159 (20 juillet 1892).

(3) Lettre de Max Nordau, du 28 juin 1894.

(4) « Vu Maeterlinck, montré sur le boulevard par Camille Mauclair. Un ouvrier belge qui s'est acheté un chapeau trop petit et des culottes trop larges. Le génial Claudel reste un moment découvert. Quand on lui présente quelqu'un, Maeterlinck a soudain un agrandissement d'yeux et un balancement de corps qui sans doute signifient : « Ah ! chouette ! » (Jules Renard, *Journal*, p. 184, 13 mars 1893).

du monde; et surtout, dans une tradition très flamande, il évoquait les terreurs de l'image de la mort. Son génie, si ethnique, était bien éloigné de celui de Marcel Schwob. Mais ils avaient de l'estime l'un pour l'autre; et Marcel Schwob ayant accepté de transformer Pelléas, Maeterlinck lui écrivait :

« Je sais que mon drame a tout à gagner au contact de l'auteur du *Roi au Masque d'or* et de quelques-uns des rêves les plus puissants et les plus inouïs de ce temps. Je suis heureux que cette occasion m'ait été offerte de dire une de ces admirations silencieuses que l'on a ainsi, éparpillées vers trois ou quatre coins du monde, et qui, révélées, fortifient et apaisent comme un acte de vertu ».

On rencontrait encore chez Marcel Schwob Theodor de Wyzewa, souvent malade, qui l'accablait d'amitiés et de remerciements pour toutes sortes de services littéraires rendus à l'*Echo*.

Ainsi faisait Laurent Tailhade (1), dont Marcel Schwob avait reproduit une ballade du *Pays du Muffle*.

Et l'on voyait aussi en ce temps-là, chez Marcel Schwob André Gide, l'auteur des *Cahiers d'André Walter*, un admirateur d'Oscar Wilde (2).

Schwob avait d'abord témoigné à l'esthète anglais une admiration délirante (3). Le disciple de John Ruskin, le brillant causeur qui venait de publier les *Intentions* et le *Portrait de Dorian Gray* (1891), avait été annoncé à Marcel Schwob par John Gray, en 1892 : « Oscar, qui sera à Paris en même temps que cette lettre me dit que vous êtes un ami d'Anatole France ». Or il se proposait de traduire en anglais l'*Etui de Nacre*. Marcel Schwob l'accueillit avec amitié, lui resta fidèle après son malheur. Mais, si nous nous en rapportons aux pages du journal que tient alors Marcel Schwob (4), où il fait « féroce », comme tous les autres, à la

(1) En 1894, Tailhade choisit Stanislas de Guaita et Marcel Schwob comme témoins d'un duel avec Myrtil qui avait écrit sur l'auteur, dans l'*Autorité*, un article « fumiste », estimé par lui injurieux.

(2) Voir le *Journal* de Jules Renard, p. 131, décembre 1891.

(3) « Je me rappelle qu'un soir, chez M^{me} Léon Daudet, où on l'écoutait avec une complaisance charmante, il faillit confondre Oscar Wilde avec Shakespeare. On dut l'arrêter » (Jules Renard, *Journal*, p. 280).

(4) « Je commence ce journal assez ridiculement le 23 janvier 1892 ;

suite de Goncourt, on voit qu'il l'observa sans aménité :

« Grand, glabre, gros de face, sanguin de joues, l'œil ironique, les dents mauvaises et avancées, une bouche vicieuse d'enfant aux lèvres comme molles de lait, prêtes à sucer encore. L'arc des sourcils et de la lèvre est menteur ; la négligence affectée. Il a une longue redingote brune, un gilet singulier et un haut jonc à pomme d'or. En mangeant, et c'est très peu, il ne cesse de fumer à demi des cigarettes d'Égypte trempées d'opium. Terrible buveur d'absinthe, qui lui donne les visions de ses désirs — des tulipes rouges et jaunes écloses sur le parquet du Café Royal à Londres, sous les pas d'un garçon mélancolique qui arrose en 8 comme un jardinier qui arroserait un jardin sans fleurs... Il a l'art du mensonge... Il s'arrête dans la rue devant une maison en construction, où travaillent des maçons, et dit : « Aussitôt que je vois des gens qui font une chose utile (il rit), il me semble sur-le-champ qu'ils font une chose tout à fait inutile... » Je ne sais plus que faire, me dit-il à déjeuner chez Durand. Les idées me viennent en français, et très courtes, deux lignes à peine. Je ne peux pourtant pas vendre une guinée un conte de deux phrases... » (1).

en réalité il devra contenir des croquis de choses, d'hommes, d'idées... » Marcel Schwob n'en écrivit que quelques pages. — Jules Renard écrit dans le sien, le 30 janvier : « Schwob commence son journal. Je retrouve, mais rédigées, des choses déjà notées par moi... » Comme dans le *Journal* de Goncourt, il y a surtout des propos d'Alphonse Daudet.

(1) Voir le portrait que fit Léon Daudet d'Oscar Wilde dans l'*Entre deux guerres*, et le *Journal* de Jules Renard, 7 avril 1892. Renard notera en 1895 : « Je veux bien signer la pétition pour Oscar Wilde, à la condition qu'il prenne l'engagement d'honneur... de ne jamais plus écrire » (*Journal*, p. 358).

CHAPITRE IX

MIMES — AU « MERCURE »

Mimes qui parurent, en 1894, pour la première fois sous la forme d'une reproduction autographique du manuscrit de l'auteur (1), puis à la fin de l'année, dans une charmante plaquette éditée au « Mercure de France », avec la couverture illustrée de l'ami Veber, sont un moment exquis, d'une rare modération, que connut Marcel Schwob, le frénétique. *Mimes*, quel bijou parfait, effroyablement volé depuis, comparable aux trésors brillants qui dorment dans les hypogées !

La plénitude apparaît dans la forme si pure de ces poèmes en prose, et matériellement aussi, dans l'écriture de Schwob qui les transcrivit avec tant d'amour. Certes, le traducteur des *Jeux des Grecs et des Romains* de Richter, le paléographe de l'Ecole des Hautes-Etudes, était mieux préparé que personne pour exploiter les récents papyrus entrés depuis peu au British Museum que F.G. Kenyon avait publiés en 1891. Mais on ne trouvera pas, dans *Mimes*, une traduction du texte d'Hérodas. Comme les *Poésies de Méléagre* que Pierre Louÿs avait données en 1893, il s'agit là d'une supercherie qui ne devait tromper personne au surplus. Hérodas sera seulement nommé dans le prologue exquis, qui forme la préface des *Mimes* : (2)

« Le poète Hérodas, qui vivait dans l'île de Cos sous le bon roi Ptolémée, envoya vers moi une fluette ombre infernale qui avait aimé ici-bas. Et ma chambre fut pleine de myrrhe ; et un souffle léger refroidit ma poitrine. Et mon cœur devint pareil au cœur des morts ; car j'oubliai ma vie présente.

(1) C'est à l'*Écho de Paris* que Marcel Schwob donna ses *Mimes*. Il commença de publier cette série le 20 décembre 1891. Elle a donc été conçue dans le même temps que *Cœur double* et *le Roi au Masque d'Or*, avant les publications de Pierre Louÿs.

(2) Paru dans l'*Écho de Paris*, le 16 juin 1892.

L'ombre aimante secoua du pli de sa tunique un fromage de Sicile, une frêle corbeille de figues, une petite amphore de vin noir et une cigale d'or. Aussitôt j'eus le désir d'écrire des *Mimes* et mes narines furent chatouillées par l'odeur du suint des laines nouvelles et la fumée grasse des cuisines d'Agrigente et le parfum âcre des étals de poissons à Syracuse... »

L'antiquité grecque que fait revivre l'incantation de Marcel Schwob n'est pas celle que Pierre Lotiys avait esquissée dans son *Astartée* de 1891, dans les *Poésies de Méléagre*, dans le beau conte de *Léda ou la Louange des bienheureuses ténèbres*, ni dans celle de *Chrisis ou la cérémonie matinale* qui formera le premier chapitre d'*Aphrodite*. C'est quelque chose qui est plus apparenté à la vie de la rue, au monde asiatique, qui flotte sur l'ombre et le mystère de la bonne déesse. Lucien et Pétrone ont passé par là. Marcel Schwob évoque le monde des esclaves, des cuisiniers, des pleureuses syriennes, des petites gardiennes du temple de Perséphone. Les *Mimes* sont parfumés de l'encens, de l'odeur des poissons de la mer, du relent des auberges pleines de puces.

L'originalité des *Mimes* n'est pas dans une évocation, assez inattendue, du monde antique; elle réside surtout dans une forme charmante et très personnelle. On peut y voir, comme un essai de poèmes en prose, tant cherché depuis Baudelaire. Car chacun de ces petits récits possède, en effet, sa cadence qui est très moderne. Cette forme appartient bien à Marcel Schwob. Le rythme intérieur des *Mimes* est la trouvaille de l'écrivain, répondant comme un écho à l'inquiétude de son âme fluide et musicale.

Le livre a été dédié à Alphonse Daudet (1) qui avait toujours montré tant de gentillesse envers « son petit Marcel »; et il a paru dans la boutique de l'ancien *Mercur*e, rue des Fossés Saint-Germain n° 15, que dirigeait Alfred Vallette.

Quelle histoire, la fondation du *Mercur*e, au mois de

(1) M. Édouard Champion possède les articles collés sur un livre de comptes qui a servi à l'impression. On lit f. 1 : « A M. Alphonse Daudet je dédie ce petit livre; fol. 2 (rayé) : les *Mimes* ont été composés pour Paul Arène, Paul Claudel, Alphonse Daudet, Anatole France, Edmond de Goncourt, Aman Jean, Paul Margueritte, Catulle Mendès, Jules Renard, Oscar Wilde. »

novembre 1891, comme la raconte Jules Renard (1), le gros capitaliste de l'affaire qui a souscrit un soir pour 30 francs de mise, à la réunion de la Pléiade, au Café Français, parmi tant de gens chevelus dont on ne voit pas les oreilles, et qui ont tous des vers à placer !

Vallette est un ami de Marcel Schwob depuis 1891 ; et il se montre ravi que son « pauvre *Babylas* » (2) lui ait plu, car, il lui semblait que personne ne le lirait jusqu'au bout. » Marcel Schwob a fait passer, dans le *Supplément de l'Echo*, un fragment d'« *A l'Ecart* ». Mais Vallette n'a plus une minute pour un travail littéraire sérieux, accaparé qu'il est par la publication du « *Mercur* » qui vient de publier des pages amusantes de Renard, « Les douze jeux de société » ; et c'est Marcel Schwob qui a présenté à Vallette Paul Claudel, son camarade, qu'on appelait en ce temps-là « Monsieur tête d'or ». Marcel Schwob a écrit sur Claudel un article dans *Le Mercur*. Car la petite maison du « *Mercur* » où l'on voit aussi Rachilde, Madame Vallette, qui vient de publier *Monsieur Vénus* (3), où un seul gosse fait les commissions, va devenir le rendez-vous de tous ceux qui ont à dire quelque chose de nouveau ; une petite maison où on a infiniment travaillé, où l'on se rencontre avant les premières orageuses du *Théâtre de l'Œuvre*.

Marcel Schwob y demeura fidèle. Et quand le « *Mercur* » passa rue de Condé et devint une importante maison d'édition, il y donnera plus tard ses *Diurnales*, la *Lampe de Psyché* et son *Spicilège*.

Le 6 novembre 1894, Marcel Schwob fait au Théâtre de l'Œuvre une conférence sur *Anabella et Giovanni* de John Ford (4) dans laquelle il évoque l'âge d'Elisabeth,

(1) *Journal*, p. 52.

(2) « Vallette, c'est *Babylas* » l'homme auquel il n'arrive rien, l'homme triste, navré, qui le sera toujours, dont la vie, quoique finie, se continue pourtant il ne sait pourquoi » (Jules Renard, *Journal*, p. 86).

(3) « Un corsage rouge, flamboyant, colliers au cou et au bras. Les cheveux coupés à la garçon et raides, et va comme je te peigne, toujours des cils comme de gros et longs traits de plume à l'encre de Chine » (Jules Renard, *Journal*, p. 60).

(4) Voir le compte-rendu d'Alfred Vallette pour le *Mercur de France*, XII, 1894, p. 373. Jules Renard écrit dans son *Journal*, p. 289 : « Hier, à l'Œuvre, *Anabella* ou « quel dommage que ce soit une prostituée ! », pièce de Ford, traduction de Maeterlinck, causerie de Marcel Schwob. Respiré tout de même une odeur de barbares... ».

analysant très finement la fatalité chez Shakespeare dont les héros deviennent héroïques sous nos yeux, tandis que ceux de Ford, de Cyril Tourneur sont déterminés et sortent de leur esprit.

Cette année-là, Marcel Schwob étudie le *Peer Gynt* d'Ibsen, qui est, à son sentiment, un Don Quichotte égoïste : « Pour lui aussi les bergères sont des princesses; une mendicante en haillons verts, la fille du roi du Dovre; un arbre qu'il abat, un chevalier armé, la Chevalerie entière peut-être. Mais il ne cherche dans ses transformations que la satisfaction variée de ses désirs changeants ». Marcel Schwob examine la question de la liberté : « Partout l'homme veut se délivrer et succombe ». Dans sa jeunesse, Peer Gynt veut se libérer des idéaux des contes populaires; vers le milieu de sa vie, des idéaux d'un homme ambitieux et positif. Partout la discipline. Et c'est ici le lieu de citer quatre vers singuliers d'Ibsen :

« Vivre, c'est lutter avec les trolles qui naissent dans les chambres secrètes du cœur et du cerveau. Etre poète, c'est tenir jugement sur soi-même. »

Les trolles qui hantent Peer Gynt sont ses propres créations. Le grand tortueux, c'est lui-même.

Marcel Schwob prépare encore une autre étude sur Brand, le prêtre protestant, dont la devise est : « Tout ou rien ! » (celle d'Ibsen). — « Il en a fait un prêtre, car il veut parler à Dieu ». Drame de la vérité, de la liberté, le dernier drame de celui que Marcel Schwob a appelé « le maître constructeur ».

Comment Alfred Jarry lui dédia-t-il son *Ubu Roi ou les Polonais, drame en cinq actes, en prose, restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les marionnettes du Théâtre des Phyances en 1888*, qui parut dans une édition très soignée à la librairie du Mercure, en 1896, rappelant les plaquettes volantes que Rabelais vendit aux foires de Lyon?

Il faut se rappeler que Marcel Schwob était un excellent garçon qui ne méprisait pas les mystifications et les farces (1), très serviable au demeurant. Mais *Ubu roi*, dont la représentation tumultueuse fit époque, est une plaisanterie

(1) Voir *Bref*, 23 avril 1925.

de collégien que Jarry écrivit enfant. C'est la charge du drame shakespearien, un mystère adapté aux marionnettes. Ce n'est rien qu'un jeu de mots, que les bons buveurs du temps de Rabelais et le public des foires eussent goûté. Il faut bien se divertir aussi; *Ubu* fut glosé, et on le glose encore. Le « véritable portrait du Père Ubu », avec son bonnet pointu et sa bedaine, pouvait bien amuser celui qui a pris tant de plaisir à regarder les figures drôlatiques du *xvi^e* siècle où de faux érudits ont voulu trouver la main et l'esprit de Rabelais. Au surplus, Alfred Jarry était un fou pittoresque, qui divertissait Schwob par son côté scolaire et pédant. On ne peut pas toujours commenter Ford, Ibsen ou Maeterlinck. Mais Jarry était un pauvre être, doué par ailleurs, l'amusement de la boutique du « Mercure », avec ses cheveux noirs, sa figure pâle et ses lèvres passées au carmin, nourrissant des hiboux dans sa chambre encharognée qu'il avait transformée en piste à bicyclette et dans laquelle il tournait autour de quelques meubles.

Et Marcel Schwob, qui avait si peur des fous, avait pris en gré Jarry (1).

(1) Je n'ai retrouvé aucune lettre de Jarry dans sa correspondance.
— Voir un article très pittoresque de M^{me} Moreno sur Alfred Jarry dans *Paris-Journal*, écho des souvenirs de Schwob.

CHAPITRE X

DU PRISME DE L'AMOUR AU PRISME DE LA MALADIE

Après la mort de Louise, Marcel Schwob, qui demeurerait si triste, allait, comme l'a dit Jules Renard, vers la mort (1).

Au nombre des amis qui cherchèrent à le consoler, il faut compter l'excellent compagnon, Léon Daudet, qui l'emmena en Hollande et en Angleterre dans le courant de l'automne de 1894. Marcel Schwob s'efforce de prendre quelque goût à la vie. Et, non sans malice, Léon l'observe quand il fait la cour à la petite chanteuse au profil angélique d'un modeste café-concert. Il est costumé « en mousse de fantaisie ». Il a surtout une joie d'enfant à parcourir les lieux décrits par Charles Dickens et par Thomas de Quincey, notamment Oxford Street, « la marâtre au cœur de pierre ». Marcel Schwob répète à la petite chanteuse la déclaration du mangeur d'opium, sans qu'elle l'agrêât, car elle ne se reconnaissait pas dans l'inoubliable « petite Anne ». Léon et Marcel vont à Guernesey, où Schwob se montre habillé « en loup de mer », comme un personnage de son cher Robert-Louis Stevenson; mais c'est pour rire — en compagnie de Georges Hugo (2) —

(1) « La vie de M. Schwob. Et nous, égoïstes, nous étions agacés par cette façon de souffrir si longtemps à cause d'une morte » (Jules Renard, *Journal*, p. 267, le 30 mai 1894).

(2) Les billets de Georges Hugo à Marcel Schwob sont charmants. Quel esprit délié, fin, tendre et artiste ! Il lui écrit, en 1894 : « Je ne sais rien de vous. J'ai peur que vous nous quittiez ainsi. Je ne veux et ne voudrais pas. Mais j'en serais attristé ». Le 29 juin 1895, il lui annonce que « Léon vient à Guernesey au mois d'août; faites nous le plaisir de venir pour quelque temps. Vous savez le chemin, vous connaissez notre affection pour vous : décidez... » — « Quelle belle page vous avez écrite sur Lucrèce; je n'ai, je vous assure, jamais si bien compris le charme, la grandeur et l'élégance de notre langue. — Pour moi, qui suis un paresseux, vous avez fait une chose que je rêve : quand on a écrit cela, on peut rester couché tout le reste de sa vie... » Le 1^{er} janvier 1897, il trouve une lettre de Marcel Schwob au retour d'une fugue agréable avec Léon à Amsterdam : « Venez, venez bien vite, mon très cher, nous vous aimons tant. Et vous savez, l'amitié que j'ai pour vous est de celles qui durent toujours. Si la fatalité

de la vieille idole, Victor Hugo, dont l'image était jadis accrochée dans la chambre de Marcel Schwob enfant.

A son retour, Marcel Schwob était venu se fixer rue Vaneau dans un de ces petits appartements qu'il affectionnait, un appartement secret d'autrefois.

C'est là qu'il travaille, lisant le jour et la nuit, en particulier des histoires de flibustiers et de corsaires, préparant les articles qu'il adresse à l'*Echo de Paris*, où il est le second de Catulle Mendès, alors son ami et quelque peu son patron. Dans les premiers jours du mois de janvier 1895, Marcel Schwob fut, on peut le dire, frappé au cœur, blessé pour toute la vie. Car l'amour, pour Marcel Schwob, est la source de l'inspiration; il n'en parlait pas autrement que dans le dialogue qu'il a placé dans la bouche de Jan Van Scorel : « J'ai été conduit par l'amour et le suivrai partout où il me mène... »

Marcel Schwob, qui vient d'avoir vingt-sept ans, est dans toute sa force et son intégrité. C'était un petit homme, très en santé malgré son chagrin, replet, presque bouffi, avec de grandes moustaches à la chinoise. Il a laissé pousser ses cheveux qui tombent clairsemés sur son front, en saule pleureur. Il a l'air de sortir d'un de ses romans.

Mademoiselle Marguerite Moreno, ancienne élève du Conservatoire, actrice du Théâtre Français, était une svelte jeune femme, au profil d'Egyptienne, qui, auprès de ses camarades, triomphant par l'emphase du geste et de la voix, connaissait un succès distingué grâce à un art fait de la plus rare intelligence, d'une impeccable diction et du charme d'une voix de cristal.

Marcel Schwob, qui ne pouvait connaître que des sentiments extrêmes, l'aima d'une manière absolue, la suivant partout; il pleurait en l'écoutant dire des vers, approuvait tout d'elle, délirant devant sa gracieuse beauté, ses longs cheveux dénoués.

Nous hésiterions à publier les belles pages que sont les lettres d'amour qu'écrivit Marcel Schwob, si elles pré-

nous éloignait l'un de l'autre et ne voulait que nous ne nous rencontrassions plus qu'avec des cheveux blancs, vous retrouverez ce même Georges Hugo, le même ami... » Le 19 juin 1905 : « Je ne vous ai pas écrit, vous ne m'avez pas écrit; mais j'ai toujours aimé votre regard sensible et vos paroles. Je n'ai pas vu Léon Daudet depuis sept ans... »

sentaient seulement un intérêt littéraire ; nous respecterions leur secret. Mais il semble alors que nous ne pourrions vraiment plus rendre compte de la vie de Marcel Schwob. Car son amour, commencé dans la santé, brisé quelques mois après par une affreuse maladie, a été le drame de sa vie ; et le reflet de cet amour, l'unique raison d'être de Marcel Schwob qui lui survécut, et se survécut, traînant désormais une vie misérable.

Car du commencement à la fin ce sera le même cri : (1)

« Il y a très longtemps que je ne t'ai écrit, mon âme chérie, et cela me fait de la peine. Je suis si triste dès que je suis loin de toi. Maintenant que je dors un peu, je te vois en rêve, et que je souffre ou que je sois heureux, je te vois. Mon âme, je suis affreusement jaloux. Pardonne-moi, je t'en supplie. Je ne savais pas ce que c'était. J'apprendrai à me vaincre pour ne pas te faire de peine. Je t'aime si tendrement, si dévotement. Je parle comme toi maintenant, et mon écriture va ressembler à la tienne sans que je le fasse exprès. Je voudrais être à tes pieds, comme hier soir, Marguerite. Et surtout, mon âme, que nous puissions bientôt jamais nous quitter. C'est trop cruel de te sentir entrer dans une autre vie. Quand tu t'en vas, je tombe dans une sorte de torpeur. — Mais toi, tu vis autrement, de ta vie, ma chérie. Et cela me fait beaucoup souffrir.

Vois-tu, maintenant que le printemps est là pour te caresser d'air bleu et de soleil blanc, je voudrais tant partir avec toi, pour tous les pays que nous aimons. Ma chérie, c'est bête, je te vois en face de moi dans un wagon, et nous filons parmi de grandes prairies plates avec de hauts peupliers très minces et très tremblants, et nous nous en allons. Rien ne m'intéressera plus, mon âme, que d'espérer cela, et de voir ta figure, et de sentir ton souffle tiède dans mon cou, et de t'écouter parler, mon âme, parler encore, parler encore. J'aime tout ce que tu me dis ; je t'admire tant, ma chérie. Nous sommes jeunes, Marguerite ; je t'en supplie, ne perdons pas notre jeunesse. Nous avons trouvé l'amour qui luisait dans un creux de la route, où nous nous sommes

(1) Sur des feuilles de papier, Marcel Schwob écrit sans fin le nom de celle qui remplit sa pensée et sa vie d'une manière inconsciente : Marguerite, Marguerite.....

rencontrés, comme un beau bijou perdu; emportons-le vite, tous les deux, mon âme, et cachons-le à tout le monde pour que personne ne nous le vole. Ayons le courage de nous appartenir, mon cœur; toute minute perdue est si irrémédiablement perdue. Je t'aime, Marguerite, et je te prie de m'aimer, mon âme, et que nous soyons heureux ensemble. »

— « Je m'ennuie, je m'ennuie, Marguerite, sitôt que je ne suis plus avec toi. Que faire — c'est affreux — je sens que je ne dormirai pas cette nuit. J'ai *ta* fièvre. Je te parle pendant que je ne dors pas : je te dis que je t'aime, que je t'aime. Oui, je t'aime éperdument. J'ai parlé de l'amour avant toi, mais je ne savais pas ce que c'est. Je sens que je pourrais être assassin, voleur et incendiaire. Et j'ai peur, j'ai peur, parce que je ne me sens pas digne de toi. Tu es si jolie. Tous les jours tu es plus jolie, et autrement. Voilà ce qui me fait peur. Je suis toujours le même et je voudrais inventer de nouveaux mots pour te plaire, des mots transparents de cristal, chérie, des mots sanglants, *words of spring, words white like stones*.

Je vois tes lèvres qui buvaient hier soir (pour moi, chérie) — j'entends ta voix qui dit doucement (tu sais être si douce sous ta pluie de cheveux). *I am so thirsty this afternoon...*

Et aujourd'hui j'étais si fier et si jaloux d'être avec toi dans la rue — et, j'aurais voulu rester si longtemps agenouillé devant ton tiroir avec toi, pendant que tu me donnais à becqueter des miettes de ta vie. Je t'aime tant, beaucoup à cause de cela... Je voudrais t'entourer d'amour pour que tu reposes mollement. Mon adorée, je ne sais ce que je t'écris, j'ai la fièvre d'amour. Pardonne-moi si ce que je te dis est mal. Je te jure que je ne sais pas ce que je fais. Je voudrais être plus intelligent pour mieux te comprendre, pour savoir tout. Et je voudrais que tu m'emmenes loin, très loin, dans le Midi que tu aimes, et que j'aime, pour voir s'épanouir ta bouche rouge, pour te voir te dorer.

A Venise, chérie — un peu fiévreux; il me semble que je te vois là. Tu serais comme la Renée de George Meredith, *like a delicate cup of crystal brimming full of the beauty of the place*. S'il y a encore là des palais obscurs qui trem-

blent dans l'eau immobile, je veux te voir contre leurs murailles. Laisse-moi te regarder là. Et puis, mourir de toi, car je ne veux plus rien. *I shall drain beauty out of my fair cup of crystal, out of the trembling curve of the red mouth of my love, I am yours unto death.* MARCEL. »

— « ... Je ne pense qu'à toi, à ta petite signature Marg, comme mangée à demi par tes dents fraîches... Rien faire, en t'attendant que t'écrire. Je suis plein de toi. J'ai si peur que tu ne viennes pas, et j'ai tant besoin de t'embrasser tendrement... Marguerite, je t'aime, comment te le répéter assez souvent? Je t'aime mortellement. Ton intelligence et ta clairvoyance m'épouvantent. Tu vois en moi mieux que moi-même. Chérie, tu inspires mon âme dans tes baisers et tu me la rends radieuse dans un chuchotement. J'ai hâte de partir avec toi et de respirer la mer grise — de te tenir au milieu des mornes paysages métalliques que tu désires, où il n'y aura que toi de flexible. — L'heure s'avance et tu ne viens pas. Je tremble que tu ne sois souffrante... Je voudrais que tu puisse mettre ma tendresse contre ton cœur. Le bienheureux petit bruit de ta clef ne vient pas. Je l'attends à toutes les secondes; je sens que je vais être triste. Pardonne-moi — je sais que tu dois faire des miracles pour venir — mais j'aime, et je ne pense plus à rien. Chérie, je n'ai plus de patience jusqu'au jour où nous serons ensemble à jamais.

Je ne peux pas supporter l'attente ni la pensée que tu souffres toute seule. Si ma main pouvait être dans la tienne pour que tu la serres vite deux fois silencieusement. Mon Dieu, comme j'ai peur ! Tire-moi de peine, je t'en supplie. *I love you until death* — au delà — MARCEL. »

— « Marguerite, je voudrais que tu sois heureuse. Je ne sais pas ce que tu apportes dans ma vie. Je n'ai personne que toi. Je m'ennuyais si affreusement. Tu sais que j'ai perdu, il y a un an, ma pauvre petite amie. Elle était comme mon enfant. — Voilà tout — elle jouait avec des jouets que j'ai encore — et depuis rien, rien — aucun intérêt ici — tout noir, noir, affreusement noir jusqu'à toi. Et j'ai été si malheureux pendant huit jours parce que j'aurais eu besoin d'avoir la lettre que j'ai ce soir. Je voudrais tant être avec

toi, que tu sois près de moi, que tu me racontes tout, tout ce que tu penses, que je vive de ta vie. Je ne suis pas jaloux de ce que tu fais — nos actions sont au bout de nos doigts — je suis jaloux de toi, de toi, Marguerite, et je t'aime, je t'aime plus que je ne puis dire, plus que tu ne peux penser. Embrasse-moi. MARCEL ».

— « Marguerite, je suis fou de toi. C'est affreux, je suis égaré, je tremble et je ne pense qu'à toi, qu'à ton nom. Sitôt que tu n'es plus là, je t'écris. Et tes lettres sont si courtes, elles me font si peu vivre avec toi pendant que tu n'es pas là. Ma petite Marguerite chérie, je t'en supplie, aie pitié de moi. Crois que je suis dans un état qui ne paraît pas possible. Tu sais que Sapho disait à celle qu'elle aimait : « Quand je te vois mes yeux se couvrent de nuit, ma langue se glace, je tremble. » Chérie, comment faire, j'éprouve tout cela quand je suis seul de toi. Ma vie est en toi ; je t'aime, je t'aime. Je ne peux pas te dire ce que c'est que cet amour. Il me tient partout, et au cœur et à la pensée. Je t'admire ma chérie, et je t'appartiens. C'est si extraordinaire que tu veuilles me prendre... O, chérie, je pense que je suis sous tes cheveux, et que ta bouche est près de mon oreille, et que tu me dis tout ce que tu veux. Jamais je ne me guérirai de toi ; ne me force jamais à me guérir de toi, je n'y résisterai pas... Dieu que tu étais jolie ! moi qui n'avais pas envie de vivre, comme j'ai peur d'être malade et de ne pas te voir.— Crois-tu qu'on aime vraiment ? — Que tout ce qui est dans les livres que nous faisons est faux, vilain et bête ! Ma chérie, il n'y a que toi, que toi. Je ne sais pas ce que je t'écris ; il me semble que je te parle. Si tu savais comme il faut que je t'aime, que je t'aime, Marguerite, pour t'écrire tout ce qui me vient au cœur. Aime-moi, je t'en supplie. Ma chérie, je t'en conjure, aie pitié de moi ; je t'appartiens, fais de moi ce que tu voudras. »

— « Je t'aime, Marguerite, de toutes les forces de mon âme. Si tu savais comme je m'ennuie sans toi, comme toutes les conversations me paraissent sottes et fades, quand je songe à tes paroles. Mon cœur, je suis trop heureux. — Cela ne m'est jamais arrivé. Et j'aime tes lettres, ma chérie, je les adore, je les relis tout le temps. Dieu que tu

écris bien ! Comme tu sais dire. Moi, mes paroles s'en vont errantes sur le papier. Je t'aime de tous les côtés à la fois. Tu m'entoures. Sais-tu que je ne vois plus rien dans la rue ! Je marche dans toi. Je vais me hâter, faire l'impossible pour que nous soyons ensemble toujours... Je haïrai ceux que tu hais, j'aimerai ceux que tu aimes. Je pense à tes cheveux — j'en suis fou. Chérie, chérie, je voudrais être à demain. Nous vivrons un peu ensemble. Crois-tu que tout cela soit vrai ? C'est si inexprimablement doux. Il y a des miracles, — oui, il y en a. Il est arrivé un miracle entre toi et moi. Marguerite, moi qui suis mesuré, comme tu me l'as dit, avec ton intelligence si profonde, je t'aime démesurément. Je te le jure. Je ferai ce que *tu voudras*. — Tu entends. Je ne m'appartiens plus — je n'ai peur de rien — que d'une chose — ne me quitte jamais — ou tue-moi (1) avant de me quitter. Je voudrais être tué par toi. Parce que la mort ce serait encore toi. N'est-ce pas que nous ne savons pas ce qui nous arrive ? Il me semble que j'entre dans un pays inconnu. Ma chérie, mon amour est très terrible parce que je ne sais pas où il va. Tout ton corps et tout ton cœur sont dans mon cœur. Vois-tu, je t'aime et je ne peux pas dire plus. »

— « Je tremble encore en t'écrivant. Tu te rends compte de ce que tu as fait ? Tu m'as tué ; je n'existe plus qu'en toi. Ah, chérie, que tu es terrible ! C'est ton âme qui m'a parlé à l'oreille, et elle est différente de toi. Je ne peux l'entendre qu'en fermant les yeux et elle me fera toujours pleurer. C'est la mort qui m'a parlé aussi. Maintenant je sais assurément que je mourrai de toi. Je ris de toutes les grandes amantes et des femmes dangereuses ; tu es la seule. Quelle puissance as-tu pour avoir deviné l'irréel dans ma vie et ce qui m'a fait sangloter de joie ? Comment sais-tu être divinement douce pour entraîner vers ce qui n'est pas ? Promets-moi que tu me donneras la plus haute volupté qui puisse exister, que tu me tueras dans notre rêve. Notre rêve — toi au soleil, avec ta bouche rouge sous une voilette

(1) J'ai retrouvé ce papier :

« Je suis entièrement à la discrétion de Marguerite Moreno et elle peut faire de moi ce qu'il lui plaît, même me tuer. Fait à Paris, vingt-trois septembre mil huit cent quatre vingt quinze. Marcel SCHWOB ».

blanche, toi dans les bois neigeux, près de l'étang qui ne reflète pas le ciel, marchant sur des feuilles mortes qui sont de petites ailes rousses d'oiseau. Pitié ! pitié ! Car je ne sais plus dire avec des mots comment tu m'as fait frissonner. J'ai le cœur vide : toute ma tendresse est en toi — et j'en avais tant ! Je ne pourrai plus avoir pitié de personne au monde. Ne me laisse pas ainsi seul. Tu as vu mon âme, vraiment mon âme, celle que personne ne connaissait, celle dont j'avais honte et qui ne coulait même pas sous les larmes.

Crois que je ne suis pas faible — mais tu es trop forte pour moi — tu m'as terrassé. Que ce ne soit pas un jeu, ou que toi-même, tu me joues contre la mort. Entends-tu ? Tes petites paroles sous tes cheveux sont les degrés tendres de l'escalier par où je descendrai sous la terre. Je ne peux pas te dire que je t'aime. — Ce n'est pas assez fort ; je meurs de toi, et tu me fais mourir de toi. Ecrase-moi sous tes pieds. MARCEL ».

Lettre, on peut le dire prophétique, et à coup sûr, le plus grand trait de lumière qu'un homme puisse projeter sur lui-même.

C'est à la fin de l'année 1895 que Marcel Schwob devait être opéré pour la première fois. Il ne devait pas subir moins de cinq opérations pour un mal assez mystérieux qui fut diversement diagnostiqué. Il faut le dire, Marcel Schwob devait rester un grand blessé, un malade traînant une vie atroce et languissante de son lit à sa bibliothèque. Il était atteint dans sa dignité d'homme, dans un amour qui lui donna cependant la force héroïque de se survivre. Il s'écoute souffrir. Et sa vie est désormais rythmée par le mal. Le bonheur de huit mois, il le payait d'une vie de douleurs (1).

Et c'est aussi de ce temps qu'il prit la funeste habitude de se piquer à la morphine, dont il ne guérit pas plus que des plaies de sa chair.

(1) Après cette opération, M^{lle} Moreno devint une vraie sœur de charité : « Elle m'a consolé de tout... Je vis par elle et à cause d'elle », m'a dit Marcel Schwob.

Qui n'aurait soupçonné un mystère en voyant Marcel Schwob s'absorber dans des travaux mécaniques de copies, les paupières tombantes sur ses beaux yeux clairs? Il faut que tous ceux qui l'ont approché le sachent, pour excuser ses mots d'homme malade. Marcel Schwob ne devait se survivre que d'une vie intermittente. Dès lors nous devons admirer que Marcel Schwob ait conservé l'éclat de son esprit, qu'il ait encore pu produire et tant travailler. Mais son travail changea de caractère. Marcel Schwob s'adonne aux longues recherches de l'histoire, absorbé par ses copies et ses dépouillements à la Bibliothèque et aux Archives. C'était pour lui un opium qui fortifiait l'effet de l'autre. Sa parole devint fiévreuse, et lui-même changea de jour en jour. Il devint maigre, courbé, poussant une jambe après l'autre. Toute promenade à pied lui était interdite. Il rasa ses moustaches, accentuant ainsi son masque de douleur, où le front et les yeux clairs conservèrent toute leur importance. Il savait être charmant, mais il devint aussi de plus en plus irritable. Il vous accueillait tantôt d'un silence glacial, tantôt vous promenant, avec la plus tendre affection, à travers les arcanes de son esprit, le beau palais étrange et mystérieux de ses rêves. Ses yeux brillants subjugaient et la persuasion coulait toujours de ses lèvres. Mais la vie, diminuée en lui, ne lui permettait plus que d'aller parfois de son divan aux rayons de ses livres. Il semblait mourir et, comme un autre Lazare, il ressuscitait, ayant disparu un instant. Ainsi, Marcel Schwob entre dans sa légende.

Tout cela n'était que le prisme de la maladie, d'une maladie atroce et sans remède. Car Marcel Schwob se savait perdu.

Mais cette angoisse fut dissimulée sous les apparences d'une existence de grand bourgeois, adoucie par la présence de celle dont le cœur rayonnant lui avait donné l'amour, un amour qui devint aussi sacrifice.

CHAPITRE XI

LE CYCLE HISTORIQUE : MOLL FLANDERS, LA CROISADE DES ENFANTS (1895), LES VIES IMAGINAIRES (1896), SPICILÈGE (1896)

Quand Marcel Schwob retrouva quelques forces, il les consacra plus particulièrement aux études historiques et aux belles traductions d'auteurs anglais qu'il possédait depuis l'enfance.

En ces jours, il en est un qui l'obsède, Daniel de Foë, dont Marcel Schwob rêvera toujours d'écrire la vie extraordinaire et mystérieuse. Quand il va chez ses amis, après dîner il en sort de sa poche un exemplaire, «son plat à lui» (1). Et Goncourt note (2), le 4 mars 1894 : « Ce soir, Schwob apporte chez Daudet, un volume de Daniel de Foë, qu'il nous traduit et qu'il nous interprète. C'est un traducteur très séduisant, avec son mot à mot, trouvant si bien l'expression propre, ses petites hésitations balbutiantes devant un terme archaïque ou un terme d'argot, avec son intonation à *mezza voce* qui, au bout de quelque temps, a le charme berçant d'une cantilène. Ce volume, je crois, s'appelle le *Capitaine Jack* et c'est l'histoire d'un voleur enfant écrite avec un sentiment d'observation moderne, et mille petits détails d'une vie vécue, contés bien certainement à l'auteur, enfin avec toute la documentation rigoureuse et menue d'un roman réaliste de notre temps. »

Moll Flanders, criminelle de haut rang, douze ans prostituée, cinq fois mariée, dont l'une à son propre frère,

(1) Jules Renard, *Journal*, p. 279 (22 juillet 1894) : « Quand on le priait à dîner, Schwob apportait toujours quelque chose. C'était son plat à lui : un volume de Rabelais ou de Pascal. Il lisait admirablement, je ne dis pas sans prétention à bien lire. Après chaque phrase, il levait ses yeux sur ses auditeurs, comme pour s'assurer qu'ils se tenaient là, immobiles, captivés et reconnaissants ».

(2) *Journal*, IX, p. 198. « Il est en train de traduire un roman complètement inconnu de l'auteur de Robinson Crusoé, roman qu'il me dit avoir quelque ressemblance avec Germinie Lacerteux » (*Ibid.*, p. 196).

voleuse, huit ans déportée, qui finalement devint riche, vécut honnêtement et mourut repentante, la belle aventure ! Ainsi débute Marcel Schwob comme traducteur. Et il donne sa copie à la *Revue hebdomadaire*, en septembre 1894. Ce beau livre paraîtra l'année suivante chez Ollendorff.

Puis Marcel Schwob cherche à retrouver dans le passé ce qu'il y avait d'extrême dans son âme. Il avait toujours été séduit par cette force obscure qui souleva le haut Moyen Age quand les hommes partirent à la Croisade, à l'aventure ; les légendes hagiographiques, qui fleurirent autour de saint Bernard ; lui étaient aussi familières que les historiettes miraculeuses de Citeaux, les *Miracula Herberti*, les *exempla* et les sermons d'Etienne de Bourbon. De ces lectures devait sortir ce petit livre merveilleux, la *Croisade des enfants*, dont la première édition parut en 1896 au « Mercure de France » (1).

Marcel Schwob aimait ce livre très chrétien, et il le signait volontiers, car il portait témoignage de ce qu'il y avait en lui de candeur et de simplicité. C'est une légende étrange, sortie de quelques phrases latines d'une chronique du temps de saint Louis qui raconte, très brièvement, un passage de troupes d'ignorants pèlerins ; ils voulurent gagner Jérusalem et disparurent mystérieusement dans la tempête. Et pour montrer de quelle manière différente le même évènement peut impressionner les individus, Marcel Schwob a traduit leur désir dans une suite de petits récits que font tour à tour un pauvre goliard, un lépreux, le pape Innocent III, trois petits enfants, un clerc, un musulman, une petite fille, qui tous périrent, et que, dans une magnifique péroraison, bénit le pape Grégoire :

« Voici la mer dévoratrice, qui semble innocente et bleue. Ses plis sont doux et elle est bordée de blanc comme une robe divine. C'est un ciel liquide et ses astres sont vivants. Je médite sur elle, de ce trône de rochers où je me suis fait apporter hors de ma litière. Elle est véritablement au milieu des terres de la Chrétienté. Elle reçoit l'eau sacrée où l'Annonciateur lava le péché. Sur ses bords se penchèrent

(1) Ces récits parurent au *Journal*, entre le 21 février et le 12 avril 1895, prenant place entre les *Vies Imaginaires*.

toutes les saintes figures et elle a balancé leurs images transparentes. Grande voûte mystérieuse, qui n'a ni flux ni reflux, berceuse d'azur, inséré sur l'Anneau terrestre comme un joyau fluide, je l'interroge avec mes yeux. O mer Méditerranée, rends moi mes enfants ! Pourquoi les as-tu pris ?

O mer Méditerranée ! je te pardonne et je t'absous. Je te donne la très sainte absolution. Va-t-en et ne pêche plus. Je suis coupable comme toi de fautes que je ne sais point. Tu te confesses incessamment sur la grève par tes mille lèvres gémissantes, et je me confesse à toi, grande mer sacrée, par mes lèvres flétries. Nous nous confessons l'un à l'autre. Absous-moi et je t'absous. Retournons dans la candeur et l'ignorance. Ainsi soit-il.

Que ferai-je sur la terre ? Il y aura un monument expiatoire, un monument pour la foi qui ne sait pas. Les âges qui viendront doivent connaître notre piété, et ne point désespérer. Dieu mena vers lui les petits enfants croisés, par le saint péché de la mer ; des innocents furent massacrés ; les corps des innocents auront leur asile. Sept nefes se noyèrent au récif du reclus : je bâtirai sur cette île l'église des nouveaux innocents et j'y instituerai douze prébendaires. Et tu me rendras les corps de mes enfants, mer innocente et consacrée ; tu les porteras vers les grèves de l'île, et les prébendaires les déposeront dans les cryptes du temple : et ils allumeront, au-dessus, d'éternelles lampes où brûleront de saintes huiles et ils montreront aux voyageurs pieux tous ces petits ossements blancs étendus dans la nuit... »

« C'est un petit livre miraculeux » écrira Remy de Gourmont de la *Croisade des Enfants*. On se demande ce que l'on peut ajouter à ces mots. Une œuvre aussi musicale, attendait un musicien. En 1905, Marcel Schwob devait en tirer un livret, assez différent de son texte primitif, que mit en musique Pierné, et qui fut joué avec succès au Concert Colonne. Camille Bellaigue écrira alors finement à Marcel Schwob : « Vous avez fait une œuvre de poésie, vous avez suscité par elle, et pour elle, une œuvre de musique. »

Avec *Les Vies Imaginaires*, publiées chez Fasquelle en

1896 (1), nous avons sans doute le grand livre de Marcel Schwob. Il est précédé d'une préface où l'auteur développe ce qu'il entendait par l'art de la biographie : « La science historique nous laisse dans l'incertitude sur les individus; elle ne nous révèle que les points par où ils furent attachés aux idées générales ». Or, pour Marcel Schwob l'art est à l'opposé des idées générales; il ne décrit que l'individuel, ne désire que l'unique. Ainsi Marcel Schwob se propose de renouveler Boswell et Aubray, suivant l'enseignement artistique du vieux peintre Hokusai qui espérait, lorsqu'il aurait cent dix ans, parvenir à l'idéal de son art : « A ce moment, disait-il, toute ligne tracée par son pinceau serait vivante. Par vivant, entendez individuel. »

« L'art du biographe consiste justement dans le choix. Il n'a pas à se préoccuper d'être vrai; il doit créer dans un chaos de traits humains. Leibnitz dit que pour faire le monde, Dieu a choisi le meilleur parmi les possibles. Le biographe, comme une divinité inférieure, sait choisir parmi les possibles humains celui qui est unique. Il ne doit pas plus se tromper sur l'art que Dieu ne s'est trompé sur la bonté. Il est nécessaire que leur instinct, à tous deux, soit infailible. De patients démiurges ont assemblé pour le biographe des idées, des mouvements de physionomie, des événements. Leur œuvre se trouve dans les chroniques, les mémoires, les correspondances et les scolies. Au milieu de cette grossière réunion le biographe trie de quoi composer une forme qui ne ressemble à aucune autre. Il n'est pas utile qu'elle soit pareille à celle qui fut créé jadis par un dieu supérieur pourvu qu'elle soit unique, comme tout autre création. » (2)

(1) La publication des *Vies imaginaires* commença dans le *Journal* le 29 juillet 1894 : « Nous commençons aujourd'hui la série : Vie de certains poètes, dieux, assassins et pirates ainsi que de plusieurs princesses et dames galantes mises en lumière et disposées selon un ordre plaisant et nouveau par Marcel Schwob... »

(2) Vers 1892, Marcel Schwob avait tracé une Esquisse de la littérature personnelle au XIX^e siècle : « l'analyse des anciens — la synthèse des modernes — le déterminisme dans le roman. Nécessité de la liberté pour l'objet de l'art. La science et l'art. La représentation et l'imitation de la vie spontanée. Descriptions et suggestions. Rembrandt et Rabelais — Meissonnier. Gestes humains, couleur et matériel du temps. La vie humaine semblable dans les époques, passées, futures. Hamlet voyant passer l'armée norvégienne... » Il n'est pas difficile de retrouver là les thèmes de la Préface des *Vies imaginaires*.

Histoire
de
Major Stede Bonnet

Pirate

Le major Stede Bonnet était un gentilhomme retiré de l'armée qui vivait sur ses plantations dans l'île de Barbados vers 1715. Ses champs de cannes à sucre et de cafésiers lui donnaient d'excellents revenus, et il fumait avec plaisir du tabac qu'il cultivait lui-même. Ayant été marié, il n'avait point été heureux en ménage; mais ses passions s'étaient calmées après la quarantaine. Ses voisins le notaient avec plaisir et les domestiques s'adonnaient innocemment à la seule manie qu'il eût.

~~Le capitaine du major Stede Bonnet méprisait la tactique de terre et n'admirait rien tant que les manœuvres marines auxquelles il n'entendait rien. Et par suite les bons navigateurs il jugeait qu'aucun ^{navire} ~~admirateur~~ des capitaines tels qu'Avery, et parmi~~

MARCEL SCHOWB

Une page autographe du manuscrit des « Vies imaginaires »

Ces biographies admirables, Marcel Schwob devait les écrire.

Car il ne serait pas juste de ne voir dans son livre qu'une collection de traits singuliers se rapportant à Empédocle, à Erostrate, à Lucrèce, à Paolo Ucello, à Nicolas Loiseleur, à Gabriel Spencer, à Cyril Tourneur, aux capitaines flibustiers et à deux assassins : Mrs Burck & Hart. Tous sont naturellement des originaux, comme les *Illuminés* dont Gérard de Nerval a tracé les biographies. Mais chacun des portraits de Marcel Schwob est l'occasion d'une évocation d'un temps. C'est plutôt une singulière *Légende des Siècles* qu'il imagina, à l'aide de sources originales qu'un Victor Hugo n'était pas à même de connaître.

Nicolas Loiseleur est né d'une lecture du *Procès de Jeanne d'Arc*; Catherine la dentellière, fille amoureuse, et Alain le Gentil, soldat, sortent de plusieurs lettres de rémissions copiées aux Archives Nationales. Les capitaines aventuriers, viennent de sources anglaises que Marcel Schwob connaissait parfaitement bien; Pétrone et Claudia, des textes de la basse latinité qu'il aimait.

Mais chacun de ces tableaux s'inscrit dans la mémoire, en traits inoubliables, singuliers, tirant tout leur relief d'une langue qui atteint souvent la perfection.

C'est une synthèse de tous les mots de Lucrèce que nous imposent ces lignes :

« Lucrèce apparut dans une grande famille qui s'était retirée loin de la vie civile. Ses premiers jours reçurent l'ombre du porche noir d'une haute maison dressée dans la montagne. L'atrium était sévère et les esclaves muets. Il fut entouré, dès l'enfance, par le mépris de la politique et des hommes. Le noble Memmius, qui avait son âge, subit, dans la forêt, les jeux que Lucrèce lui imposa. Ensemble, ils s'étonnèrent devant les rides des vieux arbres et épièrent le tremblement des feuilles sous le soleil, comme un voile viride de lumière jonché de taches d'or... »

Dans le même ordre d'idées, tout le *Satyricon* et tout l'art de Pétrone sont condensés dans une seule phrase de rhéteur, qui évoque si bien ce temps : « Il naquit en des jours où des baladins vêtus de robes vertes faisaient passer de jeunes porcs dressés à travers des cercles de feu, où

des portiers barbus, à tunique cerise, écossaient des pois dans un plat d'argent, devant les mosaïques galantes à l'entrée des villas, où les affranchis, pleins de sesterces, briguaient dans les villes de provinces les fonctions municipales, où des récitateurs chantaient au dessert des poèmes épiques, où le langage était farci de mots d'ergastule et de redondances enflées venues d'Asie. »

Ce beau livre causa une émotion que traduit très bien une lettre d'Albert Samain : car il est vraiment une incantation que l'on subit au seul son de sa langue.

« 30 juin 1896. — Cher Monsieur, Je viens de recevoir votre livre *« Les Vies Imaginaires »*, comme j'avais déjà reçu votre plaquette *« La Croisade des enfants »*, et je ne veux pas tarder de vous exprimer ma profonde admiration. J'avais déjà lu quelques-unes de vos *« Vies Imaginaires »*, et elles m'avaient laissé sous une sorte d'étrange saisissement. Je viens de retrouver cette impression en lisant tout à l'heure Cyril Tourneur, Lucrèce, Septima, Empédocle, et je sors de votre livre comme halluciné. Tout cela est vraiment d'un art extraordinaire et magnifique, et si votre tentative de visionnaire intensif était ambitieuse, je vous affirme que vous l'avez su hautement réaliser. C'est Flaubert, je crois, qui dit quelque part en parlant de *Salammbo* ou de la *Tentation* qu'il rêvait de faire une sorte de « haschich littéraire ». C'est bien cela. C'est du « haschich », une confiture sublimée, dont une seule cuillère met le feu à l'imagination, et fait soudain surgir et disparaître des mondes, des peuples, des cités dans des vapeurs de pourpre, et des nuages d'or noir. N'est-ce point vraiment la poésie dans sa plus haute manifestation, le don de voir et de créer, et de concevoir — et ici j'admire, en passant, la magique raison des mots — de concevoir, dis-je, la vie universelle. Il me semble que je me rends compte très étroitement de la particulière volupté que vous éprouvez à vous assimiler une âme d'il y a deux mille ans. Une forte habitude de méditation, un sens d'analyse à créer, une passion en quelque sorte d'explorateur intellectuel ont dû vous donner souvent cette sensation devant une phrase perdue sous la poussière de vingt siècles, devant une inscription aux trois quarts rongée, de toucher des doigts, de posséder par une

perception immédiate et directe, l'âme fixée là un jour par des hommes; et toute sensation doit avoir un peu le caractère des phénomènes électriques, et il doit y avoir entre votre pensée et ce qu'il l'a émue ainsi comme un jaillissement lumineux d'étincelles. La secousse se propage, réveillant en vous mille voix, la voix de tous les morts que nous portons intellectuellement en nous, et dont nous sommes faits... Curiosité exquise et dévorante, et aussi jouissance si profonde de penser qu'à telle minute on s'est plus approché de l'âme de Lucrèce, de Gabriel Spencer que peut-être aucun de ceux qu'ils connurent intimement. Peut-être pour les esprits agiles et divers, pour les âmes souples et avides, n'est-il point de plaisir comparable à celui de revêtir, comme des costumes de bal travesti, les humanités les plus contradictoires et de promener la fantaisie à travers les latitudes morales les plus éloignées... A ce point de vue, par la richesse de la vision, la force de la pensée, l'intensité du ton, l'incrustation des détails précieux, l'incroyable condensation des psychologies, votre livre donne vraiment l'unique dans la sensation. Des choses comme celles-ci, prises au hasard des pages tournées, « Lucrèce fut touché par la bénédiction des espaces calmes... » — « C'est une route paisible où les amoureux boivent du vin de dattes, appuyés contre les murailles polies des tombeaux ». — « Tous deux lui doivent le goût de la nuit, de la lumière rouge et du sang... » — des choses comme celles-ci sont comme des graines pleines d'une essence violente, qui se répand soudain à travers l'esprit, et l'emplit tout entier... C'est sous la surexcitation un peu fébrile qu'elles m'ont procurée et qui dure encore, que je vous écris ces quelques pages que vous trouverez peut-être incohérentes, mais où vous sentirez mieux qu'en un compliment plus appliqué, la sincérité toute vive d'un sentiment d'admiration, fait comme le veut le mot lui-même, d'un superbe mélange de plaisir et d'étonnement. »

De la même veine est *Spicilège* que Marcel Schwob donna, en 1896, au « *Mercure de France* ».

Il contient, à la suite d'une importante étude sur François Villon, un essai sur Robert-Louis Stevenson, des pages sur Meredith, deux préfaces qu'il avait données à la nouvelle de

Théophile Gautier : *La Chaîne d'or* (1) (Plangon et Bacchis), et au *Saint Julien l'Hospitalier* de Flaubert (2); enfin, divers essais, d'un tour philosophique, sur la terreur et la pitié, la différence et la ressemblance, un essai sur le rire, écrit pour Courteline, des dialogues d'une forme platonicienne sur l'amour, l'art et l'anarchie que tiennent d'anciens poètes, des artistes d'autrefois et des personnages supposés.

Sans avoir la même importance que *Les Vies Imaginaires*, le *Spicilège* de Marcel Schwob est un recueil bien représentatif de son activité spirituelle en ces jours, un très beau livre. L'étude sur Villon, première forme d'un ouvrage qu'il n'écrira jamais, mais auquel il travailla et pensa toute sa vie, fit sensation et plaçait Marcel Schwob au premier rang des historiens et des essayistes. Une lettre de François Coppée traduit avec gentillesse cet émoi devant le véritable et pitoyable portrait de Villon :

« Avec un seul os, une dent, Cuvier reconstruisait tout le squelette d'un fossile. C'est ce que vous avez fait pour Villon. Que de patience et d'art. Mais, hélas, par vos soins et ceux de M. Longnon, voici un bien horrible Villon ! Pis que voleur, serviteur des voleurs, « monteur de coups », un si grand poète, si naturel, si vrai ! Et dans ce Moyen Age à la fois pédant et ignorant (les deux mots ne hurlent pas de se rencontrer, n'est-ce pas?)...

Mais quoi ? La légende — que vous aimez, poète ! — est, en somme, d'accord avec la vérité — que vous fixez, savant cruel ! Villon fut coupable parce que faible et pauvre — mais dans un temps si impitoyable ; — et combien délicieux fut son repentir... »

(1) La préface, très érudite, résume nos connaissances sur l'histoire des courtisanes d'après Athénée et Machon de Sicyone. Le livre parut chez Ferroud, avec les illustrations de Rochegrosse, son ami.

(2) Étude de la légende d'après la tradition écrite, du conte populaire, du miraculeux émail de Flaubert d'après le pauvre vitrail de Rouen. Ce livre parut chez Ferroud, en 1896, avec les eaux-fortes d'Olivier Merson.

CHAPITRE XII

LE GROUPE DE L'*Echo de Paris* ET DU *Journal*

Les premières relations littéraires de Marcel Schwob furent à peu près celles qu'il noua à l'*Echo de Paris* où il collabora depuis le mois d'octobre 1890. Catulle Mendès en assure la direction littéraire et y donne son feuilleton, *La Femme enfant*, tandis que Marcel Schwob rédige, à ses côtés, un *Supplément littéraire* qui parut en mai 1891 et lui valut beaucoup de relations. (1)

Anatole France, qui publiait, en 1892, ses chefs-d'œuvre à l'*Echo de Paris*, demeurait alors 13 rue Sontay. Le vieux maître que nous avons connu est dans la force de son âge, contenue si longtemps. Les yeux vifs, la mousquetaire soignée, au milieu des livres et des bibelots qui encombrant déjà son petit appartement, il a abandonné, pour travailler, la redingote qui boudine à sa taille; et le voici, dans sa robe de chambre, avec le madras qui ceint ses cheveux coupés courts, drus et noirs. Quelle allégresse dans ses propos, quel bonheur dans sa grande écriture alors assez lyrique, quel souci chez l'artiste qui sait bien qu'il faut se recopier, qui se méfie de son génie, et surtout de son indolence aux exigences du feuilleton !

« Cher ami, Je me mets, dans les vignes, à la *Rôtisserie* qui sera, je crois, prête à temps. J'en ai même écrit quelques petits feuillets ce matin. Comment êtes-vous ? Je sens votre tristesse. Votre malheur est commun à tous. Mais tout ce qui nous arrive est particulier et l'on n'est pas consolé par de la philosophie. Je vous dirai seulement que j'ai été aussi malheureux que vous et qu'il m'en reste

(1) Marcel Schwob y accueille Jules Renard, Georges Courteline, Charles Maurras, Remy de Gourmont, Maurice Barrès, Henry Gauthier-Villars, Léon Daudet, Paul Bourget et Léon Cahun. Le goût de Marcel Schwob s'affirme dans son choix d'Edgar Poë, de Marc Twain, etc.

une tristesse (1)... Ecrivez-moi, parlez-moi de vous; rien ne me fera plus plaisir... M. et Madame Arman vous disent mille choses. Votre ami, ANATOLE FRANCE. »

« J'ai pris soin de faire deux articles pour le *Temps*, en sorte qu'il me reste quelques jours devant moi à donner à notre conte. S'il ne fallait que l'achever, ce serait vite fait. Le plus long est de transcrire en corrigeant. Mais cela pourra se faire pour la fin, quand le commencement paraîtra en feuilleton. Enfin je serai prêt, si je ne tombe pas malade ». — « J'ai fini, peu s'en faut, la *Rôtisserie*. Mais ce peu me demandera-t-il un jour ou deux? Puis, il faudra recopier. Enfin je ferai de mon mieux, et le plus vite possible..... » — « J'ai mis au net la valeur de quatre feuilletons environ; je continue le travail et serai sûrement en mesure de succéder à Barrès (2) dont le règne charmant ne sera peut-être pas très long... » — « Je reçois ce matin votre lettre. Je ferai tout mon possible pour satisfaire nos amis. Je pense pouvoir y arriver. J'adresse en ce moment le 598^e feuillet. J'ai des notes abondantes pour le reste. Je ne lève plus mes yeux de dessus mon papier... »

Au mois d'octobre 1893, Anatole France s'inquiète de Marcel Schwob : « Mon bien cher ami, pourquoi ne me répondez-vous pas? Êtes-vous à Paris? Que vous est-il arrivé? Votre conte de l'autre jour m'a un peu tiré d'inquiétude. Mais je l'ai trouvé si triste et si chargé de beauté mystérieuse, et tout aux confins des choses; j'ai peur que vous ne soyez triste, vous aussi. Je voudrais bien vous voir. Ne doutez pas de mon amitié ». — « Bien cher ami, Spronck, que j'ai vu hier, m'a dit combien vous étiez triste et inquiet. J'ai bien envie de vous voir. Venez donc me voir un matin. Vendredi par exemple. Croyez bien que je prends part à tous vos chagrins » (3).

Et quand parut le *Livre de Monelle*, Anatole France écrivit à Marcel Schwob : « Je ne sais rien de plus beau que *Monelle*. Vous y avez exprimé, avec l'exacte et sage précision de l'artiste, l'infini des pensées profondes et douloureuses, et douces. Je vous admire et je vous aime » (4).

(1) Marcel Schwob venait de perdre son père.

(2) Il achevait de publier *l'Ennemi des lois*.

(3) Relatifs à la maladie de Louise.

(4) Parmi d'autres lettres, très affectueuses, d'Anatole France, on trouve

Parmi les collaborateurs de l'*Echo*, en 1892, il faut donner une place à Jean Lorrain qui dédiait à Marcel Schwob, le 2 décembre, ses « *Visionnaires* » (1).

Jean Lorrain était un homme très affectueux et tendre, une sorte de grand barbare, qui portait en lui la nostalgie de l'aventure et de la mer. Jean Lorrain voyait Marcel Schwob au journal; mais s'il ne le rencontrait pas, il lui adressait beaucoup de petites lettres étranges sur de longs cartons oblongs que Jean Lorrain couvrait de son écriture féminine. C'était déjà un vrai artiste, névrosé certes, mais sachant voir et rendre les choses (2).

Jean Lorrain tenait Marcel Schwob au courant des menus faits de sa vie, qui était assez étrange, compliquée par l'éther qu'il prit à la suite de crises cardiaques; et il lui racontait ses voyages, les grands et les petits. Ainsi Lorrain lui annonçait qu'il lui ferait faire « un tour en Seine, aux îles de Billancourt, au Point-du-Jour, très intéressantes le lundi ». Il lui décrivait les fêtes des Invalides et de Saint-Cloud, leurs baraques fantastiques et leurs oripeaux. Il lui disait de même ses voyages à Alger, « le pays rêvé, la patrie retrouvée, un ciel lumineux, la mer des sirènes, des montagnes d'améthystes et de pierres mauves... et le peuple le plus grouillant d'Arabes et des matelots... Quant à moi, je vis dans les cafés maltais et je couche aux bains maures... d'ailleurs absence totale de sens... » Avec non moins d'enthousiasme, Jean Lorrain décrivait Tunis : « Les Juives et les Juifs de Tunis sont très jolis, et il y en a qui vous ressemblent; vous êtes, sans savoir, « très souk

cette note à propos des oiseaux : « Tant que la nature travaille à reproduire les plumes de la queue, elle leur interdit le chant. A quoi tient le génie ! »

(1) Au mois de septembre 1892, Marcel Schwob écrit dans son Journal : « Jean Lorrain est étrange comme un crime; il a la voix délicate d'un homme qui minaude et le ton d'une femme qui débîne dans les salons de province. Chacune de ses phrases s'éparpille dans une gerbe de gouttelettes de salive qui s'accrochent à sa moustache frisée en petites bulles mous-seuses... »

(2) Paul-Alexandre Martin-Duval, né à Fécamp, en 1856, fils d'armateur, et descendant de marins, élève des Dominicains d'Arcueil. Spahi à Biskra, il avait commencé à faire de la peinture avant de donner ses premiers poèmes, *le Sang des Dieux* et *la Forêt bleue* en 1881. (Ernest Gaubert, *Jean Lorrain* dans le *Mercur de France*, mars 1905). Il collabora à l'*Évènement*, donnant à l'*Echo* une série de contes, « une femme par jour », — commençant les « Pall Mall » qu'il continuera sous le nom de Restif de la Bretonne.

aux parfums ». — Il lui annonçait qu'il allait rentrer guéri « par la facilité même qu'on a ici de tout faire, de la cérébralité malade de ses vices » ; (1) et il lui envoyait trèfles et asphodèles cueillis par lui sur les ruines de Carthage.

Friand de cauchemars et d'épouvante, aimant plus encore à mystifier ses amis, Jean Lorrain froidement pouvait écrire à Marcel Schwob : « Je vais dimanche soir au Sabbat... qui se tient pour moi à la Villette ». Et il se plaignait aussi de Mendès à l'*Echo*, qui avait « tellement tiré la nappe à lui, que les autres mangent par terre, et quelles miettes ! » Que de talent gâché ! Un été, il a retrouvé le Hâvre et sa Normandie ; et Jean Lorrain écrit d'Honfleur : « Si vous saviez combien l'endroit est joli, trente pieds de falaise, et la Seine, et la mer, et sous les pommiers, c'est le paradis perdu ». Mais, en 1896, Jean Lorrain était déjà fort malade, au régime du lait, à l'eau de Vichy, accablé par une série de fièvres gastraliques ; il disait sa tête lourde et vide « sans savoir s'il pourrait travailler d'ici longtemps ».

Henry Bataille était en ce temps-là « l'ami très cher » de Marcel Schwob ; et Berthe Bady, son interprète, venait de jouer au Théâtre Libre dans « *Annabella* ». C'est Marcel Schwob qui devait présenter au public son premier volume de vers (2) par une préface (3).

Henry Bataille le remerciait de la sorte : « Elle a une odeur beaucoup plus fine que les poésies qui y font suite. (4) Je l'ai relue encore dernièrement ; elle m'a touchée comme le premier soir où je l'ai lue. Et je suis vraiment heureux d'être entré dans la mêlée avec votre nom près du

(1) « Jean Lorrain tombe chez moi, de retour d'Alger, de Tunis. Il parle avec passion de ces pays qui apportent une espèce d'assoupissement à la nervosité parisienne. Mais son admiration enthousiaste est surtout pour le désert, le soir, et il le peint tout à fait en peintre-poète » (Goncourt, *Journal*, IX, p. 118, année 1893).

(2) *La Chambre blanche*, Préface de Marcel Schwob, Paris, édition du « Mercure de France », 1895, in-8° de 61 pages.

(3) « Voici un petit livre tout blanc, tout tremblant, tout balbutiant. Il a l'odeur assoupie des chambres paisibles où l'on se souvient d'avoir joué enfant pendant les longues après-midi d'été. Toutes les petites filles y sont colorées comme dans les livres d'images, et elles ont des noms semblables à des sanglots puérils... »

(4) « Des vers écrits dans la *Chambre blanche*, des vers pour Monette, peut être... Le poète s'est refait tout petit enfant », écrira Remy de Gourmont (*Deuxième Livre des Masques*, 1898, p. 223).

mien. Ça me portera bonheur peut-être, et j'aurai toujours pour vous une affection de filleul dévoué... Vous recevrez, dans quelques jours, l'esquisse de la petite vendeuse de lampes (1). C'est une simple et informe ébauche, mais elle a été faite à votre intention... » (2).

A l'automne de 1894, Marcel Schwob en compagnie de Léon Daudet (3), devait à Box Hill, rendre visite à George Meredith, et rapporter le remarquable essai qui parut sous sa première forme dans le *Journal* du 1^{er} septembre (4).

Depuis janvier 1894, George Meredith entretenait des rapports assez amicaux avec Marcel Schwob pour lui apporter la consolation que son chagrin réclamait (5) :

« J'ai du chagrin de penser à vous comme dans *questa selva selvaggia*. Je désirerais pouvoir vous aider. J'ai été dans le cœur sombre de la forêt, je l'ai traversé. Nous avons à saisir fortement la connaissance de la nature de la vie. Nous portons quelque lumière en dedans de nous. Mais les paroles de quelqu'un qui est en dehors sont discordantes, jusqu'à ce que l'esprit trouve son repos, ou se recueille lui-même sous ce coup. Pardonnez-moi pour avoir l'air de prêcher. J'ai envoyé et je vous prie d'accepter mon petit livre de *Modern Love*. (6) Si par hasard vous essayez de lire « *The sage enamoured of the honest lady* » (7), je vous avertis que vous le trouverez dur ».

(1) Episode du *Livre de Monelle*. Marcel Schwob a toujours conservé près de lui cette esquisse.

(2) En 1896, Henry Bataille se dit comme un « cadavre » au milieu de son activité, ses remaniements de la *Lépreuse*, de son envoi au Salon. Il aurait voulu faire la couverture du livre de Marcel Schwob ; il doit s'abstenir « plutôt que de vous trahir et de bâcler une petite horreur ». Il lui envoie, par son marchand de couleurs, une petite étude d'automne « pour remplacer cette ordure que je vous avais donnée ; et si vous n'avez pas la couverture, vous aurez, je vous le promets, ce dessin que j'ai à moitié exécuté en couleurs (aquarelle) ». — Lettre qui fut très mal interprétée par Marcel Schwob et amena une rupture momentanée entre les deux hommes, le parrain et le « filleul ».

(3) « M. Marcel Schwob and Léon Daudet come for two and three days on their way to Scotland in october » (Lettre de Meredith à Mrs. Sturgis, 15 août 1894 » (*Letters of George Meredith collected and edited by his son*. London, 1912, II, p. 470).

(4) Il sera réimprimé dans *Spicilege*.

(5) Lettre du 26 janvier 1894.

(6) Titre d'un de ses poèmes.

(7) Poème de 1892.

Et George Meredith, de son écriture lyrique et tourmentée, lui écrivait pour le remercier de l'envoi du *Roi au Masque d'Or*, le 9 mars 1894 :

« Mon cher Monsieur Schwob,

« J'ai traversé un pays sauvage avec votre *Roi au Masque d'Or*. Style admirable d'un bout à l'autre. Mais tant de Français écrivent bien. Où vous dépassez les autres, c'est dans la force de l'imagination. Ceci est toujours une grâce pour le lecteur. La « Flûte », vrai poème, Le Sabbat de Mofflaines « nocturne Moyen Age », la « Peste » qui me fait souvenir de la rapidité et brièveté des récits de Benvenuto Cellini.

« Forte et prompt imagination dans tout cela ; les couleurs « noires et sanguines » trahissent la jeunesse de l'écrivain. Il n'y a pas de révélation de cela dans le style.

« Je suis encore incapable de voir une indication de la route que vous prendrez. J'espère que ce sera le travail créateur, et je suis plutôt peiné par la pensée que vous donniez du temps à des critiques. Ici, en Angleterre, on a besoin de beaucoup de critiques. En France, c'est l'écrivain créateur qui fait le plus défaut. Je renoncerais à l'honneur d'un examen de mes livres par vous si je pouvais avoir à la place de cela un autre « Sabbat » ou une autre « Flûte ». Acceptez mes remerciements et cordiales félicitations ».

Le 16 août 1894, Meredith lui demande de remercier M. Léon Daudet pour ses livres. Il en réserve la lecture après son travail de galérien : « Je suis lié jusqu'à la fin du mois. Alors, j'aurai à faire une série de visites. Je vous prie de faire savoir à M. Léon Daudet que je serais honoré s'il pouvait être mon hôte en octobre, à n'importe quelle date du mois qui vous conviendra à tous les deux.

« Notre chute des feuilles, ou été de Saint Martin, est très charmante dans cette vallée feuillue, digne qu'on y coure pour prendre une impression de notre paysage. Je ne peux pas écrire à Hauteville-House sans vous demander de présenter mon hommage à la dame « Jeanne » de son illustre grand-père (1). Elle est chère à tout écrivain dans ces îles... »

Mais aujourd'hui, c'est à M. Paul Valéry que nous pensons

(1) Jeanne Hugo.

surtout, quand nous associons les noms de Schwob et de Meredith.

C'est vers 1894 que Marcel Schwob fit la connaissance de M. Paul Valéry. Ce dernier lui annonçait alors qu'il allait partir pour le régiment et lui disait au revoir : « Je n'ai pu encore vous dire que Meredith m'a écrit la plus charmante et la plus inattendue lettre du monde. J'ai répondu avec quelque enthousiasme. Je vous enverrai de Montpellier (9, rue Vieille-Intendance) le tirage à part que Quantin va faire du monstre et je mettrai en tête : A M. SCHWOB, *ter quaterque* — De Montpellier (1) ».

Et M. Paul Valéry qui était parti pour Londres, lui écrivait en anglais. Il venait de voir Meredith à Box Hill; mais il préférerait lui parler de vive voix, la semaine prochaine à Paris. Il lui disait qu'il avait lu son Meredith « avec dans les oreilles cette voix si séparée de toutes les autres qui revenait... »

« L'article du *Journal*, enveloppe dans ma visite, purement de l'extérieur, du vert et du vieillard — le vôtre montant au cerveau, et je le conserve auprès d'une lettre écrite en bleu — précieusement ensemble. Je vous dirai que votre observation contient dix lignes *difficiles*... Moi, je songeais à les agiter, quand j'ai senti trop peu connaître Meredith... Je vous répondais : « Tout le monde pense en Meredith », je veux dire tous ceux qui pensent. Et malheur à ceux qui ne peuvent penser que les choses communes ! Ce n'est que dans un nombre de cas infiniment faible que l'état mental peut se *raconter*...

Je ne sais si ses opinions touchant la femme, ou cette nature dont Box Hill est un des plus tendres billards, doivent être prises, élevées dans du soleil jusqu'aux yeux. J'ai peur ou horreur des maximes, invocations ou insinuations que les littérateurs glissent dans leur littérature pour simuler de la philosophie. La combinaison de ces ordres divers demanderait un génie spécial et jusqu'à ce jour inédit, car *cela n'a jamais été fait*. Il y en a eu un éclair, avant la profonde différenciation de ce siècle, aux premières pages du *Discours de la Méthode*. Mais Poë n'a jamais fait

(1) 1^{er} septembre 1894.—Paul Valéry était l'auteur d'un unique essai : *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci*. Extrait de la « *Nouvelle Revue* » du 15 août 1895, Paris, 1895, in-8. Cette étude est dédiée à Marcel Schwob.

ainsi que du truqué prodigieux. Il y a chez lui des passages étonnamment clairs, d'air logique et qui sont sophistiqués, et qu'il savait tels. Toutefois Meredith m'est plutôt inconnu. Sa grande statue traînante, son porte-voix rauque à travers les aphonies profondes, son charme vacillant, *Harry Richmond* que j'ai lu, et votre admiration que je suis avec certitude, me tiennent. Je n'avais pas encore vu d'homme comme celui-là. Oh ! pouvoir causer sans ridicules obstacles physiques avec lui — avoir deux heures bien transparentes maintenant, pour voir le fond de sa voix de gorge où doivent bouger des peuples, serait passionnant. J'aurais voulu vous parler de *Monelle*, mais dans tous les sens, il est fort tard ».

— « Mon cher ami, vous êtes trop bon, tant de fois que je ne saurais le dire. Si j'ai eu la chance d'écrire quelque chose qui vous a plu, c'est à vous que je le dois absolument. Vous êtes presque la seule personne qui m'ait sincèrement et lucidement encouragé » (1^{er} novembre 1895).

En 1896, au mois d'avril, Paul Valéry est de nouveau à Londres. Il a rencontré « notre Whibley (1), il y a quelques soirs : « Nous avons dîné au Club massif, plein de lourdes choses rougeâtres, de journaux, de lampes ou de quelques laquais silencieux et jolis... Après dîner, nous avons été chez Henley (2). Je m'y suis trouvé plus à l'aise qu'à ma première visite en 1894. Whibley était stupéfait de m'entendre me débrouiller en anglais — et moi aussi. Le beau est qu'en anglais je n'ai plus que des idées très raisonnables — et que je pense selon les mots que je sais... Je suis assez satisfait de mon premier essai d'étude politique. J'avoue que je n'aurais jamais cru que le raisonnement en ces matières fût si léger — je veux dire par rapport à ce qui existe. Je ne suis pas encore assez fort pour dire du mal de telle ou telle opération (3), mais je ne désespère de rien... » Paul Valéry se sent toutefois inutile, mal dirigé, en sous-ordre. « J'ai porté ici votre beau Descartes, et je ne l'ouvre

1 (1) L'érudit Charles Whibley à Heath Edge, puis à Haselmere, d'une amitié empressée, qui correspondit avec Marcel Schwob depuis 1894, échangeant beaucoup de nouvelles littéraires anglo-françaises.

(2) W.E. Henley, docteur en littérature, et poète, mort en 1904, grand ami de Charles Whibley.

(3) Sur la guerre des Boers.

pas. Je ne pourrais rien en faire maintenant. Mais s'il me regarde, tandis que mon esprit revient du Transvaal — je pense à ces deux choses en même temps. « Ivre de pensée », comme vous avez écrit quelque part, combien je voudrais toujours l'être ! Avez-vous parfois songé au plaisir que peut éprouver un timonier, lequel sent le bateau s'amollir à gauche ou à babord, suivant la roue — et la roue couler sous sa main — et, en deçà de sa main, le flux des idées de la minute alors présente, et l'ébriété le long de ce circuit depuis l'idée jusqu'à la mer, les résistances diverses?... Chut... Figurez-vous que je parle une demi-heure par jour avec mon grand chef pour les affaires — et que le reste du temps je suis seul, comme un roi aux cabinets. Et puis, quand je sors de mon Sud-Afrique, je me sens idiot, je me fais l'effet de faire une cure ici. On m'a peut-être ordonné le silence, le pain rôti et les mines d'or. C'est le système du Docteur Jameson — consultation tous les jours de 1 à 3 h. Ecrivez-moi, je vous en supplie, soyez humain... »

Elémir Bourges (1) est toujours un des fervents admirateurs de Marcel Schwob. Il lui écrit, le 3 juillet 1896 :

« Ça été une joie pour moi que l'apparition de vos deux livres, et je ne puis vous dire à quel point j'en suis possédé. Je les relis à tout moment, et ce dont vous pouvez être sûr, c'est que ce sont des pages classiques et que votre vie de Lucrèce ou celle de Pétrone, par exemple, sont désormais inséparables du grand poète et du grand romancier. Et Cyril Tourneur, Empédocle, Erostrate ! Et l'admirable symbole de Paolo Ucello ! Je suis ravi, mon cher ami, que vous écriviez de si beaux livres... »

Stéphane Mallarmé, dont Marcel Schwob admirait l'intelligence et la conversation, lui écrivait surtout de Valvins, de Fontainebleau, en 1894. Il le remerciait du *Livre de Monelle* « souvent tenu ici pendant la saison ». En janvier 1897, rentré à Paris, 89, rue de Rome, Stéphane Mallarmé était plus délicat que jamais. Il n'avait que des « milieux de journée », seul instant de travail, « à cause de l'insomnie ».

(1) *Les oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* avaient paru en feuilleton dans l'*Echo de Paris* en 1892 (chez Plon, en 1893). Elémir Bourges avait donné le *Crépuscule des Dieux* en 1884.

Mais sur une carte signée de sa gracieuse capitale, un *M* fleuroné, Mallarmé, si intelligent, dira gentiment qu'il « comprend tard, selon son habitude ».

Une autre amitié de Marcel Schwob fut celle du comte Robert de Montesquiou. Il l'a comparé devant moi à un Lauzun, et d'autres fois, aux poètes arabes qui parlent près d'un jet d'eau. Ils étaient en relations depuis 1894, au temps où Robert de Montesquiou habitait 80, rue de l'Université. Et j'ai retrouvé, parmi la correspondance de Marcel Schwob, beaucoup de ses billets, écrits d'une écriture aux enroulements bizarres, où des vrilles entourent les lettres, déjà énormes, qui grandiront encore plus tard. Robert de Montesquiou lui faisait souvent visite, en voisin, lui empruntait des livres; et quand parut *Spicilège*, il lui avait donné un chat noir, un « chat dévotieux » (1). En 1897, Montesquiou le remerciait d'un « précieux article » sur un de ses livres (2) : « Merci de ce que vous avez écrit pour mon œuvre et pour moi, dans ces jolies phrases qui sont bien de vous ».

Quand Montesquiou habita à Neuilly, et Marcel Schwob rue Saint-Louis-en-l'Île, il lui écrivait souvent sur le papier à larges bordures d'hortensias : « Votre nouvelle adresse vous va bien, comme un chapeau seyant, un habit bien coupé, une cravate bien choisie, un gant sur mesure ». C'est tout le comte Robert de Montesquiou.

Un voisin et ami de Marcel Schwob fut alors Remy de Gourmont (3) qui habitait 9, rue de Varennes. Le 22 octobre 1897, il lui demandait *Les Vies Imaginaires* : « Ce tome me manque. Il s'égara sans doute, lors en service. Etiez-vous déjà rue du Bac au dernier printemps? Sinon, vous auriez vu un spectacle miraculeux, le grand arbre de Judée de la cour des Missions, tout plein de fleurs violettes, avant les feuilles, et quand rien encore n'est fleuri. Je regrette aussi les cloches et la perpétuelle sonnerie. Tâchez de vous

(1) C'est le chat de Galley, le maître verrier et céramiste de Nancy, modelé pour Marcel Schwob, portant en guise de collier les titres de ses livres et sur la queue : « dévotieusement ».

(2) Dans le *Figaro*.

(3) Il y a un conte de Gourmont dans le *Supplément littéraire* du 7 juin 1891.

bien porter, mon cher ami, qu'on lise très souvent votre phrase, gonflée de sève... (1) ».

Marcel Schwob a beaucoup aimé Octave Mirbeau (2) qui l'invitait souvent à aller avec Goncourt, Hervieu, Rodin, Léon Daudet et Henri de Régnier à Clos-Saint-Blaise, Carrières-sous-Poissy.

Les lettres que Mirbeau lui adressa, terribles pour lui et les autres, mais aussi très tendres, sont pleines d'invectives, on s'en doute.

Mirbeau voulait faire au *Figaro*, un grand article sur France, un sur Claudel, un sur Schwob : « Et je les voudrais tous les trois *admirables*, c'est à dire exprimant l'admiration très haute que j'ai de vous trois, et l'admiration raisonnée. Oui, Hervieu est un grand artiste... Allons, allons, il n'y a pas que du muffle ! » C'est Schwob qui avait d'ailleurs « appris Claudel » à Mirbeau ; car il avait eu à son sujet beaucoup d'hésitation : « J'ai relu *la Ville*. Cette fois je suis de votre avis. J'ai compris que *la Ville* est plus fortement conçue que *Tête d'Or*... Mais l'état où j'étais, vis à vis de *la Ville*, n'était pas sans charme. Il n'est pas besoin, je crois, de tout comprendre en art. Il y a des obscurités harmonieuses et sonores qui vous enveloppent d'un mystère, qu'on a tort souvent de vouloir percer. Puisque nous ne comprenons pas la vie, pourquoi vouloir tout comprendre, et ce qui en est la paraphrase... (3). Mais ne

(1) Dans les *Nouveaux Masques* de 1898, Remy de Gourmont a fait un portrait intéressant de Marcel Schwob : « J'y vois, notées en phrases décisives et prophétiques, presque toutes ces notions demeurées communes aux intellectuels d'une génération : le goût d'une morale surtout esthétique, d'une vie sentie dans le résumé d'un moment, d'une liberté insoucieuse de son but », a-t-il écrit à propos de la préface du *Livre de Monelle*.

(2) Au début de l'année 1892, quand Marcel Schwob commença dans l'*Echo de Paris*, la publication des *Mimes*, il communiquait à ses parents une lettre d'Octave Mirbeau qui les réjouissait, « d'autant plus que Mirbeau n'est pas précisément un critique complaisant » (Lettre de sa mère) — Marcel Schwob note dans son journal, en novembre 1892 : « J'ai passé chez Octave Mirbeau une journée exquise ».

(3) « Je suis bien heureux que vous aimiez « la Ville » et que vous en ayez cité ce matin une belle phrase. Non, il y a longtemps déjà (longtemps pour moi) que je me suis décidé pour les œuvres obscures, parce qu'on peut y voir tant de choses. L'œuvre d'art a l'obscurité inconsciente du tubercule qui germe. Il n'est pas besoin de tout comprendre. Les perceptions confuses sont aussi belles que les claires. Et rien n'est plus extraordinaire qu'un Villon, dont nous ne comprenons plus une ligne, parce qu'il est bourré d'allusions et de satires personnelles, mais où les fautes de lecture

dites pas à Claudel mes hésitations. Je ne voudrais pas qu'il sut la bête que je suis...

Non, décidément je ne suis pas fait pour la solitude qui m'énervé; il arrive même que je finis par ne plus penser à rien et à vivre pour ainsi dire dans le vide. Ne voir jamais personne, pensez donc !... Oui, nous nous verrons souvent, n'est-ce pas ? Je vous embrasse tendrement ».

« — Du reste, vous n'imaginez pas, mon cher ami, combien souvent j'ai des difficultés à comprendre certaines choses, et quelle est la paresse de mon esprit. J'en souffre cruellement, car je crois que l'intelligence est tout ce qu'il y a de plus beau, plus beau que la sensation. Enfin, on est comme on est !

Comme vous êtes gentil de m'encourager ! Et que vos paroles me sont précieuses ! Je sais bien que votre cœur, en ces occasions, prend le pas sur votre esprit ; et comme vous me savez facilement dégoûtable de moi-même, vous vous ingéniez à me donner confiance. Ce que vous me dites m'est doux, et je vous aime de me le dire... Ecrivez-moi, si cela ne vous fatigue pas trop... »

Car Marcel Schwob venait encore d'être opéré. Et Mirbeau voudrait être à Paris pour passer près de lui les journées : « Je ne sais rien de triste comme d'être seul en ces moments et de voir son lit, traîner le jour, comme un grand rideau funèbre. Guérissez-vous vite... P.S. Je retrouve ma lettre. Je l'ai gardée dans ma poche... et je me plains souvent que mes lettres n'arrivent pas ! »

Et puis, comme il arrive, un long silence.

« Mon cher Schwob, Il faut m'excuser, et vous dire que je vous aime bien, malgré mon silence, comme je chéris Maeterlinck à qui, depuis trois ans, je n'ai pas répondu.

En ce moment, je suis comme un fou, parmi les ouvriers, sans siège, sans lit, parce que, chassé d'une pièce dans l'autre, obligé l'autre jour à me réfugier dans l'écurie pour écrire un article !

Et le sentiment que je ne fais rien, que mon livre n'avance pas, puisque je ne travaille pas, m'accable. Je vis dans l'effarement, dans la colère et dans le remords.

même sont admirables — qu'une *Ronde de nuit* dont Rembrandt lui-même n'eût pas su dire ce que c'était ». (Six lettres de Marcel Schwob à Mirbeau, dans *Paris-Journal*. Cité d'après *Comœdia*, 14 avril 1923).

Hervieu doit venir la semaine prochaine. Vous viendrez avec lui, n'est-ce pas? J'ai convenu de cela avec lui.

Je n'ai pas dit ce que j'aurais voulu dire de M^{lle} Claudel dont le talent est admirable et émouvant. Qu'elle sache combien Rodin a aimé ses deux merveilles! Il m'en parlait avec les larmes aux yeux. C'est lui qui leur a choisi cette place de l'entrée, et qui l'a défendue contre toutes compétitions. Chacun la voulait. Il a été obligé de se battre pour la maintenir. Quelle sale chose que de faire des salons! Il est vrai que j'en ai si peu fait. Je vous embrasse tendrement... »

Au mois de mai 1894, Paul Hervieu, dont Marcel Schwob était l'ami, l'avait poussé au *Journal* de Xau (1), qui lui avait promis de faire paraître ses contes régulièrement, et surtout de le mieux payer.

La chose n'alla pas sans difficultés, car le *Journal* des Letellier, se posait, en ce temps-là, comme le rival de l'*Echo de Paris* des Simond; on y rencontrait les mêmes collaborateurs : François Coppée, Maurice Barrès, Séverine, Mirbeau, Paul Hervieu, Lavedan, Tristan Bernard, Allais, Gustave Geffroy.

C'est un milieu que Léon Daudet a évoqué de plaisante manière. Mais la collaboration de Marcel Schwob au *Journal* fut assez intermittente, à partir de juillet 1894. Elle se borna aux contes repris dans les *Vies imaginaires* et dans la *Croisade des Enfants*.

L'époque n'était plus aussi attentive. Les événements qui suivirent l'assassinat de Carnot, l'affaire Dreyfus, la démission de Casimir Périer, la campagne de Madagascar retenaient l'attention publique. Et déjà la maladie avait beaucoup diminué le pouvoir créateur de Marcel Schwob. Vers décembre 1895, comme il avait mauvaise mine! Il ne donnait pour ainsi dire plus de ses nouvelles à Nantes, écrivant toujours « au galop ».

Les *Vies Imaginaires* sortent des presses quand le docteur Albaran opère Marcel Schwob, au mois de juin. En septembre, il est encore question d'une autre opération de

(1) F. Xau, qui lui avait ouvert les portes de l'*Echo* en 1892, et se disait son ami et « compatriote », lui demandait depuis longtemps sa collaboration. Ancien rédacteur au *Phare de la Loire*.

cautérisation, et il va se remettre entre les mains de Pozzi (1).

Marcel Schwob regarde amèrement sa vie, celle des autres, donnant un souvenir à Verlaine qui vient de mourir, qu'il n'a pu revoir, et dont la gloire, dérisoire, se lève derrière son corbillard (2).

(1) L'amitié et le diagnostic réconfortant de Pozzi donnèrent à Marcel Schwob le courage d'affronter les tortures d'une nouvelle opération, et, on peut le dire, dix ans de survie.

(2) « J'ai bien pensé que la mort de Verlaine te ferait de la peine et je comprends tes regrets de ne pas l'avoir revu... Le pauvre poète n'a pas été heureux et, comme toujours, il trouve amis, admirateurs et nécrologues, maintenant qu'il n'a plus besoin d'eux... » (11 décembre 1895, Lettre de sa mère).

CHAPITRE XIII

SAGESSE. — DE LA RUE VANEAU A LA RUE DU BAC (1896).
LE MARIAGE A LONDRES (1900).

Au mois d'octobre 1896, Marcel Schwob quittait son petit appartement de la rue Vaneau; nous allons le retrouver au numéro 122 de la rue du Bac, où je l'ai connu.

Il semble puéril de suivre Marcel Schwob à travers les « palais nomades » de son esprit, qui sont de modestes logements de la rive gauche de Paris, accueillante alors aux artistes et aux professeurs. Mais, là encore, je crois reconnaître un trait de sa race; car Marcel Schwob s'installait définitivement pour peu de temps, et toujours dans la plus petite pièce.

Le numéro 122 de la rue du Bac était une maison voisine de l'hôtel où mourut M. de Chateaubriand, dans ce vieux quartier de Sèvres, rempli de chapelles et de couvents, où il n'y avait guère alors d'anachronisme que le « Bon Marché ». Ce n'est pas sans émotion que je pense à cette demeure où Marcel Schwob m'accueillit adolescent, que je revois, en pensée, le petit appartement du second qui donnait sur le jardin des Missions; un jardin plein du pialement des oiseaux et parfois aussi du bruit des jeux des jeunes missionnaires, et d'où l'on découvrait le dôme doré des Invalides. Marcel Schwob avait là quatre pièces : une petite salle à manger; le salon au divan rouge où étaient ses bibelots, ses meubles japonais, ses estampes; une salle de travail avec le divan rouge qui lui servait de lit, sa table de chêne et son fauteuil de rotin, une jolie bibliothèque ancienne qui contenait déjà de beaux livres, et la chambre de son amie.

Marcel Schwob a sa petite ménagerie comprenant un loir, un écureuil, une couleuvre, le chien japonais, don de Robert de Montesquiou, qui dévora un jour sournoisement les bottines en chevreau d'Anatole France, alors assez gan-

din, et le griffon belge qu'il portait si souvent sur son cœur.

Le 122 de la rue du Bac fut bien la maison du sage, du sage Marcel Schwob. Car il ne sort presque pas, sauf pour aller à la Bibliothèque Nationale ou aux Archives, et jamais le soir. Il travaille, recevant d'une manière si simple et cordiale, un petit nombre d'amis. Mademoiselle Moreno est pensionnaire à la Comédie Française ; elle joue peu certes, et on ne l'emploie pas assez, au mérite de son beau talent. Mais Marcel et Marguerite sont toujours ensemble, ou si près l'un de l'autre. On sent dans les yeux de Marcel une adoration si fervente ; et Marguerite a pour Marcel le dévouement de la sœur de charité.

Puis, en 1898, Marcel Schwob vint se loger, un peu plus grandement, au 41 de la rue de Valois, sous l'attique des galeries du duc de Chartres, menant la même vie recueillie, secrète, qu'il espérait remplir de travaux.

La maladie, et peut-être son nomadisme, ne le permirent pas. Mais il faut le reconnaître, Marcel Schwob fuyait surtout son mal. A cette époque il se propose d'écrire pour le théâtre ; il trace un plan : *La vie est un mensonge*. Au prologue, Bernard travaille en hiver sous la lampe à rédiger des fiches ; mais la jeune fille, qu'il aime, est aussi une apparence. A la fin, un interlocuteur vient dire à Bernard : « Mais vous, dans votre placidité de travail sous la lampe, dans votre union avec la vérité, votre maîtresse vous trompe.

— Chut, je sais ; mais ici, je trouve la vérité moi-même, mon cher ami ; et après que je l'ai trouvée, je fais ce que je veux. »

Marguerite et Marcel vivent ainsi sous la lampe. Quelques rares tournées les séparent seulement. Alors ils échangent de petites lettres, pleines de tendresse et d'affection.

Marcel Schwob va à l'Institut, où il a donné des renseignements à l'abbé Thédénat qui l'a beaucoup remercié. — « Je suis allé voir Catulle (1), fortement blessé par Vanor. Il est hors de danger — mais il s'en est fallu de peu... — « *Dear heart*, j'espère que tu auras eu un grand succès ce soir, quand cette lettre t'arrivera — je le voudrais tant. Soigne-toi bien et tâche de revenir bien portante, je t'en supplie. Pourvu que tu ne prennes pas froid et que tu ne

sois pas mouillée !... Je suis allé te retenir ton *croissant*, de peur qu'on l'achète — de sorte que tu es sûre maintenant de l'avoir... Le temps est excessivement traître : ne laisse pas ton caoutchouc dans ta valise, et couvre-toi bien pour avoir chaud. Prends une couverture *sans faute* pour ton voyage demain... *I love you, darling, and kiss you with all my heart many, many times... your little MARCEL* ».

Voilà l'homme en adoration, aux petits soins, et pour tout dire amoureux et aimable qu'il demeure.

Marcel Schwob venait de terminer la traduction d'*Hamlet* de Shakespeare qu'il signa avec Eugène Morand, conservateur du Dépôt des marbres. Eugène Morand était en relations avec lui depuis 1896; longtemps il avait caressé l'idée d'une *Imperia* pour laquelle Marcel Schwob avait demandé la collaboration d'Anatole France. Ils devaient écrire ensemble un drame sur *Jane Shore* qui se passait au temps du régent Gloucester. Eugène Morand est un habile homme, connaissant bien le théâtre, très travailleur, qui épargne à Marcel Schwob toutes sortes de démarches, entre autres celles de faire recevoir la pièce par Sarah Bernhardt qui fut l'interprète inoubliable du rôle d'*Hamlet* aux mois de janvier et de février 1900.

Il avait été question d'un séjour favorable pour la santé de Marcel Schwob à Biarritz, ou dans l'Engadine. Au mois d'août 1900, une nouvelle crise devait lui faire chercher le repos ami de l'Angleterre. Il passe la mer sans fatigue et arrive chez M. et M^{me} Whibley, à Haslemere en Surrey (15 août). Marcel Schwob devait y rester jusqu'en septembre.

Autant que ses souffrances le permettaient, ce séjour fut quelque chose d'heureux dans sa vie. Il me souvient du plaisir avec lequel Marcel Schwob parlait de la campagne anglaise.

« J'ai passé une bonne nuit et je ne souffre pas. Je suis un peu plus fort. Je crois, et j'espère, que l'air d'ici me fera du bien. C'est un très beau pays boisé à collines et un charmant village. Le cottage est délicieux d'aspect... Quand tu viendras, on te louera des chambres, et on en trouvera de très bien. J'espère que tu vas bien te soigner, te reposer, aller à la campagne tant que tu pourras. Cette

séparation m'est si dure, ma chérie, que je voudrais au moins qu'elle te profite... Il fait beau temps, et il y a un petit jardin très vert où je me reposerai, j'espère. Whibley est venu à ma rencontre hier soir et nous avons dîné à Londres avant de venir ici... »

— « Hier je n'ai pas été mal et j'ai pu marcher ; aujourd'hui je suis moins bien et je souffre du ventre qui continue à ne pas aller. Cependant je crois que cet air me donnera de la force, et j'espère pouvoir travailler... Hier nous avons vu des courses à âne au village et des petites filles tenant un œuf dans une cuiller... » (16 août).

Marcel Schwob demande des livres « malgré une nuit mauvaise » ; qu'on lui envoie, par grande vitesse, *la Topographie de la Ville de Paris, Région de l'Université* : « Tu sais, avec le plan de la rue Saint-Jacques, soit dans la bibliothèque tournante, soit dans mon grand bureau » (17 août). Il fait aussi des promenades en voiture, bien qu'il soit très courbaturé et très fatigué le soir. Il envoie des photographies de Haslemere : « Aucune ne contient la maison de Whibley. Mais celle qui est marquée x est juste au-dessous ; Heath Edge, quand tu regardes cette photographie, est en avant de ton côté, à ta droite. Le pays est très joli. Ce sont des collines boisées ; et plus loin, mais pas ici directement, de la bruyère et des genêts... Je prends des forces et j'ai plus de malaises que de souffrances. Dis-moi si mon absence, qui me coûte bien, te donne au moins de la tranquillité d'esprit, ma Marguerite adorée... Madame Whibley est très gentille et très bonne femme de ménage... » (18 août). — « Je viens de recevoir *Quo Vadis* et Nicolas de Baye (1) — pas encore le gros volume... (2). Hier je suis allé à l'église avec Jean (3). Il a été admirable. Il ne voulait pas s'agenouiller, mais n'osait pas se faire remarquer, et demeurait le corps plié en deux, la tête abattue entre les poings, les genoux à deux centimètres du coussin. Il a subi nombre d'hymnes, tout le service, lecture de Jéroboam et d'une épître de saint Paul, et le sermon prêché sur le texte : *concerning the intellectual gifts, brethren, I would no*

(1) C'est le journal du greffier du Parlement au XV^e siècle que M. Tuetey a publié dans la Société de l'Histoire de France.

(2) La *Topographie de la Ville de Paris*.

(3) Son infirmier.

have ye remain ignorant : I shall tell ye the truth, and the truth shall make ye free. » Quand il est sorti il a dit : « Eh bien, j'en ai ma claque ! » Il n'y retournera pas. Moi non plus. Je n'ai rien pu faire l'après-midi.

Whibley m'a appris à jouer au « cribbage ». Je vais bien l'apprendre pour pouvoir le jouer avec toi. C'est difficile, amusant et imprévu, entre le *poker*, le *piquet* et l'*écarté*... Merci pour la *Mort des Dieux* (1) : tu as bien fait d'envoyer un bon rapport... Je marche mieux, mais je suis très las, et surtout je souffre du ventre. Je me suis pesé : poids anglais, le 16 août, 9 *stone* 5... Hier le frère de Whibley, Léonard est venu dîner. Il est professeur d'histoire grecque à Cambridge. Il ne ressemble pas du tout à Whibley : tout petit, sec, tranchant et sarcastique, silencieux et horriblement anglais. Mais il a été très gentil... » (20 août.) — « J'ai envoyé un mot de félicitations pour décoration à M. Arman (2), Leloir (3), Larroumet (4), et bien entendu Renard. Le frère de Whibley est venu hier avec Walter Raleigh... » (5) (21 août).

L'aimable Charles Whibley se dépense en démarches à Londres et va voir le *lawyer* qui lui promet des renseignements. Car il s'agit pour Marcel Schwob de réaliser légalement son mariage à Londres. Il va falloir prouver une résidence de 15 jours, s'adresser au *register*. Marcel se rendra à Londres voir l'avoué, et si possible, le *register*, pour prendre toutes les dispositions nécessaires « afin de pouvoir fixer une date, ou à peu près. Repose-toi bien, et prends l'air autant que tu le pourras. J'ai vu que tu joues le *Monde* (6) dimanche, et que tu es libre jusque là. Je suis très ennuyé de n'avoir pas encore reçu mes papiers, qui m'auraient été bien nécessaires demain... » (22 août). — « Il a fallu louer une chambre à Londres pour y avoir une résidence de quinze jours. Le *register* choisi est celui de Bartholomews Close, une vieille paroisse de Londres comme

(1) M^{lle} Moreno faisait souvent, à la place de Marcel Schwob, les rapports de lecture pour la maison Calmann-Lévy.

(2) de Caillavet.

(3) Artiste du Théâtre Français.

(4) Professeur à la Sorbonne et critique théâtral.

(5) L'essayiste anglais, auteur d'une *Vie de Shakespeare*, professeur à Oxford.

(6) *Le Monde où l'on s'ennuie*.

le quartier des Archives. Whibley dit que rien ne peut être plus exquis. Holman, son *lawyer*, a tes papiers entre les mains et fait le nécessaire. Seulement je n'ai pas les miens, et j'ai bien peur qu'ils n'arrivent pas !... Je ne me porte pas mal aujourd'hui, et je n'ai pas été fatigué par ma journée de Londres. Nous avons ramené l'énorme bull-dog Lobben, qui s'est pris d'affection pour moi, et a gratté à ma porte ce matin dès six heures, est venu me dire bonjour dans mon lit, à la manière de Nikko — mais c'est plus gênant — et ne cesse de me mâcher les mains. C'est une bête terrible qui tuerait un homme d'un coup de dents.

Nous dînons demain soir à la Sussex Belle chez Léonard, le frère de Whibley, avec un de leurs amis de la *Pall Mall*, Lloyd Saunders et lundi chez Walter Raleigh... Je n'ai pas pu encore travailler ; j'ai la tête très vide. Mais je souffre moins, et je suis plus fort, je crois... » (24 août). « Maman vient de m'écrire une lettre où je copie pour toi ces lignes : — J'ai bien prié pour toi sur la tombe de ton pauvre père, je lui ai surtout demandé pour toi la santé et tout le bonheur que je te désire dans l'union que tu vas contracter et pour laquelle je viens de signer mon consentement de très grand cœur. Puissiez-vous être heureux tous deux, c'est mon vœu le plus cher... »

Whibley s'occupe de faire traduire et légaliser les consentements ; mais il n'a toujours pas les papiers de Marcel Schwob. Il a loué une chambre à son nom, à Cannon Street Hotel : « Je devrai y coucher et y avoir des bagages ». La chambre étant louée le 25 août, le 15 septembre il fera sa déclaration devant le *Registrar* et la cérémonie pourra avoir lieu le 17 septembre.

« J'ai été douloureusement surpris par la nouvelle de la mort d'Albert Samain. Veux-tu m'écrire de quoi il est mort. Est-ce un cancer qu'il a eu à la figure ? C'est horrible... » (25 août).

Puis Marcel Schwob se plaint que les lettres datées du Tréport, où résidait celle qui sera bientôt sa femme, ne sont ni assez nombreuses, ni assez explicites : « J'avais vu que tu jouais le *Monde* et que tu disais des vers de Chénier au Trocadéro. Hier je ne t'ai pas écrit parce qu'il fallait que j'aille à Londres. Difficulté surgit sur difficulté. Il a fallu prendre cette chambre à 4 sh. par jour (et au

grenier) à Cannon Street Hotel — maintenant il va falloir que j'y couche... Dieu sait maintenant si nous arriverons à temps... Si tout va bien on pourra choisir entre vendredi 14 et samedi 15. En ce cas je voudrais bien que tu puisses être là au plus tard le 12, afin de passer ton jour de naissance avec toi : j'y avais déjà pensé, depuis longtemps... Je serais d'avis que tu emportes une malle — si ta maman en a une légère — au lieu de valise — parce que ce serait bien utile pour diviser au retour le poids des livres. — Je suis allé hier au British Museum où hélas, j'ai beaucoup de manuscrits à voir. Sydney Colvin (1) m'a chargé de le rappeler à ton souvenir. J'y ai été reçu avec les plus grands honneurs par M. Kenyon, l'éditeur d'Hérodas et de Bacchylide (2). Il m'a obtenu tout ce qu'on peut accorder aux plus grands savants étrangers. Hier soir nous avons dîné chez Walter Raleigh... » — « L'autre jour, Lo-Ben a eu une effroyable bataille avec un terrier irlandais. J'ai cru que l'un ou l'autre y passerait. Whibley était épuisé et pâle comme la mort, ne pouvant parvenir à les séparer. Il n'y a pas eu un aboi ni même un grognement; ils se sont jetés à la gorge l'un de l'autre dans un parfait silence. Quand nous avons pu les séparer, ils étaient complètement sanglants. — J'ai vu un *cricket match* : c'est un très beau jeu, mais il faut le voir jouer pour en avoir l'idée. C'est impossible à expliquer... » (28 août).

— « Le troisième volume de Rabelais dans les *Tudor translations* a paru, avec une introduction de Whibley. Il m'est dédié, et c'est Henley qui a composé la dédicace que voici :

To
 Marcel Schwob
 Artist in the language and the slang of France
 Scholar in many tongues
 Student and historian of Francis Villon
 This Frenchman's englishing
 Of an amazing
 And immortal ancestor.
 July 1900.

(1) L'éditeur des lettres de R.-L. Stevenson, attaché au British Museum.

(2) Textes d'où sortirent *Mimes*.

On ne peut pas dire qu'elle ne soit pas élogieuse. Je vais lui écrire pour le remercier. »

— Il y a un mieux dans sa santé; mais le travail n'est toujours pas revenu (30 août). — « Ma chérie, je m'ennuie bien de ne pas entendre ta voix. Heureusement tu vas venir dans une dizaine de jours. Je t'assure que je trouve le temps bien long... Je ne suis allé rien voir à Londres, pas même un Musée, je voudrais voir tout cela avec toi, quand tu vas venir... » — « Depuis quelques jours la sœur de Madame Whibley est ici; son fils est arrivé hier soir. Il ressemble à Pierre Champion. Il n'y a rien de nouveau que je puisse te dire. Je n'ai pas encore eu le courage de lire *Quo Vadis*. Tu trouveras ici un monceau de romans que tu adoreras, par un certain Guy Boothby (1). — T'ai-je dit que j'ai vu l'autre jour Conan Doyle jouer au cricket pour Haslemere? Il a l'air d'une grande et grosse brute; et quoiqu'il ait la réputation d'un bon joueur, il ne m'a pas paru admirable. — Je suis bien tourmenté à la pensée que tu vas rester seule. Pourvu que ces papiers arrivent et que nous puissions en finir le plus vite possible ! »

Le dimanche 2, il pleut, et Marcel Schwob n'a pas de lettre : « Je m'ennuie affreusement de ne pas t'avoir avec moi, et cela m'ôte toute envie de me distraire... Si Londres était moins loin, et la journée moins coûteuse pour y aller, et moins fatigante, j'arriverais plus facilement à supporter la peine de notre séparation. Enfin j'espère que je verrai la fin de ces dix jours... » (2 septembre).

Le 3, il a cru lire dans les journaux que le théâtre Loë Fuller avait brûlé : « Faut-il que j'ai eu la maudite idée de te conseiller d'y aller... mais je suis bien inquiet et j'attends impatiemment ta réponse à mon télégramme, ma chérie. Notre séparation est si dure pour moi que je tremble de tout. Mais ceci me fait réellement peur — et surtout je sens que c'est moi qui serais la cause — si — ce qu'à Dieu ne plaise ! — il t'était arrivé le moindre mal. Prends bien garde, je t'en supplie, et surtout ne mets pas les pieds dans cet affreux endroit. J'irai demain mardi à Londres avec Whibley — je ne pourrai donc t'envoyer que deux lignes — ne sois pas inquiète. Pourvu que j'aie ton télégramme de bonne heure!... Bien sûr nous irons à Londres où tu voudras, et au jardin

(1) Auteur de romans populaires et fantastiques.

zoologique certainement. Je ne sais pas du tout où c'est, mais je m'informerai des jours où on peut le voir. Car il y a pour le moins autant de formalités à remplir en Angleterre qu'en France pour obtenir les choses. L'entrée à la salle de lecture du British Museum exige une paperasserie ridicule, des cautions, un répondant, que sais-je? J'y ai rencontré l'autre jour — et ne te l'ai-je pas dit — Paul Meyer (1) — qui est venu me parler, toujours aussi désagréablement pédant — et m'a donné un démenti sur un manuscrit que je tenais dès les premiers mots. Cinq secondes après je lui rivais son clou magistralement et il regagnait sa place, tête basse... » (2 sept.) — « Hier nous sommes allés à une garden party que donnait M. Dakins, un très riche ancien *don* (2) de Cambridge — qui a une délicieuse maison sur une colline d'où on a une vue admirable. C'était très joli... »

« Henley m'écrit qu'il revient d'Ecosse, samedi ou lundi, et qu'il compte rester quelques jours à Londres, avant de rentrer à Worthing; nous pourrons donc l'y voir, et je suis bien curieux que tu le connaisses ».

Enfin, les papiers tant désirés sont arrivés le 9, et ils vont pouvoir être traduits ! — « Je pense que j'irai à Londres demain pour travailler au British Museum, qui était fermé du 1^{er} au 5. Cette après-midi, nous allons prendre le thé en face chez Miss Hesse, propriétaire de la plus grande partie de Haslemere, et qui est de la famille du Landgrave de Hesse. Elle a l'horreur des boutiques qui se développent ici, et achète des maisons qu'elle refuse de louer, afin d'arrêter ce mouvement ».

Le 7 septembre, Marcel Schwob annonçait à Marguerite qu'il allait partir pour Londres où il l'attendrait; il sera à la gare de Cannon street : « Comme je me réjouis de t'embrasser, ma chérie ! Je ne puis te dire combien je voudrais être à mardi soir » (7 septembre). — « Je pense que M. et M^{me} Whibley viendront mardi, et que nous dînerons avec eux à ton arrivée à Londres. Puis, si cela te fait plaisir, mardi soir ou mercredi matin, nous reviendrons à Haslemere : il y a place pour nous deux chez Whibley, et je crois que l'air d'ici te fera plus de bien que Londres. Nous

(1) Directeur de l'Ecole des Chartes, savant romaniste.

(2) Nom donné par les étudiants à leur professeur à Oxford et Cambridge.

pourrions peut-être aller voir l'île de Wight, si cela t'amuserait... Si je suis assez bien, j'essaierai d'aller voir demain soir *Jules César* au Théâtre de Beerboom Tree. Mais cela dépend entièrement de la façon dont je vais être installé à l'hôtel. Je voudrais être à mardi soir, ma Marguerite adorée, et ne plus avoir le souci de te savoir en route... Je t'aime et je t'envoie mille et mille baisers de toute mon âme» (9 sept.).

M^{lle} Marguerite Moreno devait arriver à Canon street avec son frère Gaston; et, le lendemain, elle passait devant le *register* chez qui eut lieu le mariage. Henley fut le témoin de Marcel Schwob; Charles Whibley, celui de Marguerite, et lui donna son anneau.

Ainsi Marcel et Marguerite passèrent dix jours à Haslemere; puis ils rendirent visite à Meredith, à Box Hill. C'était alors un charmant vieillard, déjà malade, que Marcel Schwob avait pour ainsi dire révélé à la France. Il demeurait fort élégant, dans un cottage confortable, mais petit, la « Chaumière », entouré de sa douzaine de petits bassets noirs. Marcel Schwob pouvait bien trouver ses longs cheveux blanchis et sa barbe plus épaisse. Mais les yeux du sourd demeuraient toujours vifs, éclairant ce vaste front illuminé d'intelligence, où tant d'êtres avaient habité.

Tout en se promenant dans le jardin, on admira le ciel lavé, les belles pelouses, la vallée à flanc de coteau, cette campagne anglaise qui est un autre jardin.

Et Marcel Schwob était rayonnant de tout ce bonheur.

CHAPITRE XIV

UN SÉJOUR A JERSEY (AVRIL-JUILLET 1901)

Au retour de l'heureux voyage de Londres, c'est la misère physique qui attendait Marcel Schwob à Paris, au mois de septembre 1900. Mais rien ne transparaît. Il a seulement un infirmier, à demeure. Un chinois, assez lettré, Ting, que Marcel Schwob avait recueilli à la fermeture du Pavillon chinois de l'Exposition Universelle lui sert de domestique, avec un contrat où il était stipulé qu'il lui devait faire la barbe : et son maître s'était engagé à le rapatrier en cas de décès. Marcel Schwob a regagné son attique de la rue de Valois. Il reprend régulièrement ses séances aux Archives et à la Bibliothèque Nationale.

C'est le temps aussi où Marcel Schwob reçoit Rodenbach (1), l'auteur du *Voile*, que Madame Moreno avait interprété avec un sentiment exquis, réalisant l'idéal tangible du poète : et l'on voit aussi parfois chez lui Henri de Régnier (2), Tristan Bernard qui l'amusait (3), Charles-Louis Philippe qui lit le soir ses livres dans sa chambre « avec toutes les misères morales dont se compose sa vie ». Tel était le milieu choisi et charmant que vit l'attique de la rue de Valois. Elle donnait sur le Jardin du Palais Royal ; et parfois Marcel Schwob se montrait impatienté par les cris des nombreux enfants qui le fréquentaient, se plaignait de la puissante harmonie des concerts militaires, et des parfums de graisse du restaurant Tavernier. Car Marcel Schwob veut travailler. Il paraît songer sérieusement à écrire son Villon.

(1) En relations épistolaires avec Marcel Schwob depuis 1894. Ses lettres sont charmantes, comme l'homme.

(2) En relations avec Marcel Schwob depuis 1894.

(3) « Je serai bien content de vous voir, si vous y venez, (à la répétition générale d'*Allez, Messieurs*, vous et Ophélie). — « Ma nursery s'est enrichie d'un Etienne-René. Je vis au milieu des nourrices, des gardes, de langes dorés de caca. Au plus sombre de la nuit des cris d'enfant, veillent l'ombre et le silence. Et l'air est lourd d'une odeur de lait humain. Ayez pitié de moi et venez... »

Cette même année, au mois de novembre, Gaston Paris terminait son « petit Livre » sur François Villon, et il se trouvait embarrassé par l'idée des « nouvelles découvertes » dont Marcel Schwob lui avait fait connaître l'une des plus curieuses; il voudrait les utiliser et répugne à le faire. Il lui offrait l'idée d'une collaboration à la *Romania* : « Dans tous les cas, il le remerciera toujours bien sincèrement ». Puis Gaston Paris lui envoyait, en janvier 1901, son livre en placards; il accueillera ses remarques avec reconnaissance. Le 12, Gaston Paris lui écrivait encore : « Mon petit livre vous devra tant, en ce qu'il semblera avoir de nouveau, que je me demande vraiment si, en bonne conscience, j'ai le droit de profiter aussi largement que vous m'y invitez, des recherches et des idées qui vous appartiennent, et dont tout autre se serait jalousement, et bien légitimement, réservé la primeur. Je vais revoir, avec soin, tous les passages que vous voulez bien m'indiquer... » (1).

Mais la maladie, une fois de plus, devait interrompre tant de beaux projets.

Plus loin, ailleurs, au vent de la mer, dans la solitude, il semblait à Marcel Schwob que les lésions dues aux interventions chirurgicales dussent se fermer.

Le 24 avril 1901, Marcel Schwob débarquait à Jersey, après une belle traversée, et il s'installait à South View Villa, n° 1, près de la mer, dans des « chambres saines » en compagnie de son chinois. Le Dr Chappuy, qui l'avait examiné, ne le trouvait pas brillant : « Il n'a pas contribué à me remonter le moral, mais c'est un brave homme et qui m'a parlé net... Il me défend tout travail et, après quatre mois d'ici, croit que je ne pourrai obtenir un mieux plus sérieux qu'à Uriage... Il faut que je sois bien, bien patient, et très courageux... »

Et déjà Marcel Schwob se disait privé de tout, dans une solitude horrible. Il a deux chambres à coucher, l'une vers la mer, l'autre sur un jardin avec de grands lits de cuivre. La mer est à cinquante mètres et « pleinement ouverte avec des rochers ». C'est loin de la ville : « Je ne me tirerai

(1) Sur l'exemplaire qu'il lui adressa, le 21 mars 1901, Gaston Paris copia pour Marcel Schwob la dédicace de Clément Marot à François I^{er} : « Si en Villon on trouve encore à dire... »

de là qu'avec une patience, un entêtement et un courage absolus. »

Mais deux jours après, Marcel Schwob est bien découragé. Il ne croit pas pouvoir rester à Jersey, et il ne sait où aller. Tout est hors de prix. Ting ne peut l'aider. On le poursuit dans les rues « et hier, une troupe de gamins a passé l'après-midi à me huer à travers la fenêtre à cause de lui... Et ce médecin m'a retiré le peu d'espoir que j'avais... Je suis tellement, tellement seul... Ce que je sens est l'effet d'une solitude absolue, qui me fait horreur... » Marcel Schwob peut marcher un peu; il ne souffre pas trop du ventre, mais les plaies ne se ferment pas...

Avoir sa femme près de lui, celle qui est plus que sa vie ! Car il ne sait plus dire que des choses tristes : « O ma chérie, je ne peux plus te parler parce que j'ai le cœur trop gros. Dis-toi bien que ce n'est pas de ma faute, ma chérie; peut-être que demain je serai un peu plus courageux. Aujourd'hui je n'ai pas la force de mentir... » Il souffre du ventre; il ne peut sortir à cause du vent froid du nord. Mais il a découvert un petit bureau de poste « avec une vieille dame à figure rubiacée qui n'a que trois dents — Mrs. Bartrop — un beau nom pour Dickens. Elle a quelques vieux romans et des magazines qu'elle loue. Jusqu'à présent c'est ma seule ressource, et elle me permet de m'asseoir dans sa boutique quand je lui achète des timbres. Mais elle est très respectable... » (29 avril).

Quelle humeur irritable est la sienne ! Il ne digère rien; il n'y a que le kékiri qui passe un peu. Un voisin charmant, député de Jersey, Mr Renouf (1) a su qu'il écrivait et a vu son nom dans la correspondance de Stevenson : « Le bruit s'en est répandu parmi ses enfants et leurs camarades; de sorte qu'il m'a fallu raconter des histoires à un troupeau de petites filles et de jeunes garçons toute cette après-midi. Cela m'a fait passer le temps. » (30 avril).

Ting s'achète des vêtements européens; et Marcel Schwob a dû lui donner une casquette pour rouler sa natte.

Marcel Schwob ne lit pas; « le *Daily Telegraph* suffit presque à ce que je peux faire sous ce rapport ». Il ne trouve pas de balance, et il est hors d'état d'aller jusqu'à la gare pour se faire peser : il vit dans la plus complète

(1) E.B. Renouf, 2 South View Villas, Havre des Pas, à Jersey.

solitude : « et je pense que je parviendrai à la supporter, car ce n'est pas la pensée qui me fatigue. Je n'en ai plus beaucoup... » Sa rage s'abat sur les médecins qui l'abandonnent, le lâchent « comme un chien vivisectionné, après m'avoir laissé une infirmité comme celle que j'ai. Ces s... là sont tous les mêmes ! ».

Sa figure s'endolorit de névralgie. Rien autour de lui ; et brille seulement le gobelet d'argent de sa femme qu'il peut apercevoir de son lit. Mr Renouf est venu cependant le voir, avec le maître de français d'une école préparatoire militaire. Et Marcel Schwob demande quelques exemplaires du *Spicilège*, de la *Croisade des Enfants*, des *Vies imaginaires* : « J'aurai à en donner ici ».

Toujours les mêmes plaintes : « Et comme j'ai la tête trop fatiguée, même pour lire plus de vingt minutes, le temps semble long, très long. Je crois que jamais je n'ai subi une pareille épreuve ; je ne crois pas que la cellule en prison ou la déportation soient plus dures que n'est ceci. Enfin, il faut le supporter ».

Le 5 mai, Marcel Schwob a pu aller pêcher en mer près de Noirmont, avec M. Renouf, « un marin admirable qui parle le français de Jersey aussi bien que les pêcheurs. Il y a plus de soixante écueils isolés, têtes de rochers, parmi lesquels il faut connaître les passes et prendre à terre des points de repère horriblement compliqués ; il connaît individuellement, comme une personne, chaque fragment de rocher, sait son nom et son danger spécial... » Marcel Schwob se propose d'aller aussi à la Bibliothèque, qui est agréable et saine. Malheureusement, il faut prendre une voiture. Le plus souvent, il écrit sur ses genoux ; et, à la fin de la lettre, il n'en peut plus. Il sait bien qu'il ne guérira jamais. Alors, il s'assied tristement sur son banc, dehors.

Sa sœur Maggy devait le rejoindre le 10 mai et lui tenir compagnie. Il a fait une promenade en voiture et parle du *Skippers Wooing* de Jacobs (1), lu dans la collection Tauchnitz : « C'est très amusant, au moins autant que Courteline. » Il n'a pas encore son abri d'osier et il ne peut marcher. « Aujourd'hui, après une matinée couverte avec un vent d'est très froid, il y a eu une belle après-midi que nous sommes allés passer à Royalbay, au nord de l'île, sur une côte

(1) Auteur comique anglais contemporain.

bien différente, de falaises à pic, de mer très profonde et de vent beaucoup plus salé. Cette île a tous les aspects, et si tu peux venir (j'en doute bien, hélas !) je crois que tu l'aimeras. Victor Hugo a vécu trois ans, tout près de l'endroit où je demeure, à Marine Terrace. La maison est encore là, mais le bailli l'a fait expulser ». Marcel Schwob dîne chez les Renouf, au milieu des enfants. Comme il souffre d'inconvénients cruels et que le chirurgien est coupable ! — « Mais j'ai un peu plus de sang dans la circulation. Seulement une terrible lassitude de tous les membres qui ne veut pas céder... » (14 mai).

Il fait la connaissance d'un capitaine, Charles Robin, qui revient du Transvaal où il a eu la jambe cassée à Spions Kop et qui l'a invité à aller en bateau de pêche avec lui aux Minquiers, rochers au large de la côte de France. Mais toujours ses nuits sont pleines d'insomnie. Marcel Schwob s'est fait conduire à la grève de Lecq, au nord de Jersey, une admirable promenade. — « T'ai-je dit qu'à Jersey j'ai trouvé un vieux marin normand, qui paraît être le meilleur marin de l'île. Il a mené à Guernesey, il y a quarante ans, des visiteurs pour Victor Hugo qui venaient de Saint Malo. Il va pêcher en contrebande dans les eaux françaises, et plusieurs fois les batteries lui ont démonté son bateau à coups d'obus. Le mois prochain je compte sortir avec lui : il a un bateau ponté, qui a même une espèce de cabine et des W.-C. ! Il s'appelle Frank Mollé, et c'est un colosse fait de cheveux et barbe. Il parle le pur normand. Son bisaïeul était Français. Me voilà à bout... » (16 mai).

Marcel Schwob a un projet de déménagement ! Car il a vu à Gorey un autre cottage dont la vieille propriétaire est une dame, et non une mégère borgne : là il aura la société des matelots. Cela le changera. « J'ai acheté une pipe, et j'ai un peu fumé aujourd'hui. Peut-être cela me vaudra-t-il mieux que le cigare ? ». Il a vu, près de Gorey, la jolie crique Aun Port, où l'air est aussi marin qu'au nord de Jersey.

Deux jours après, l'endroit lui apparaît comme « trop rustique, et à la réflexion, j'ai peur et donne contreordre ».

Toute sa vie Marcel Schwob cherchera une autre maison. En attendant, il demeure surtout à l'air et sort en voiture : cela lui rend quelques forces.

Et parfois, quand il est fatigué au point de ne plus pouvoir écrire, c'est sa sœur Maggy, la musicienne, qui prend la plume. Mais elle doit bientôt partir et Marcel Schwob demeure seul, encore (23 mai).

Il a vu la baie de Sainte Brelade « qui est une baie charmante ». Il a rendu visite à Mrs Hammond, venue pour le voir : « C'est une vieille dame originale, qui s'occupe uniquement d'œuvres de bienfaisance, et qui est très singulière. J'ai rencontré bon nombre d'autres dames du voisinage; et mercredi je suis invité à faire la connaissance de Lady Otway qui doit être un personnage d'ici, ainsi que M. Godefroy, vicaire de Saint-Simon. Aujourd'hui j'ai déjà causé avec le recteur de Sainte Brelade. Tu vois que je me fais de brillantes relations, sans compter un autre M. Godefroy, lieutenant de la milice Jersyaise » (23 mai).

Il fait rechercher, en vue de l'édition en Amérique de *Mimes*, des « lettres classées dans de grandes enveloppes — une lettre de Goncourt relative aux *Mimes*; une très belle de Claudel aussi — d'autres belles si tu en trouves — l'esquisse de la couverture de Jean Veber, parmi nos desseins et photographies, — la photographie que Maurice a faite de moi — la lithographie de Simpson. Puis Lucien (1) voudra bien chercher, dans la collection du *Mercur*e, l'article de Wyzeva sur *Mimes* (paru à la date de la publication autographiée) (2), pièces à envoyer à l'éditeur, de passage à Londres, J.B. Mosher, esq. »

Les lettres tristes succèdent aux lettres tristes : « Je ne sais pas si jamais j'en sortirai ». Le chirurgien l'a laissé dans un si terrible état : « Non seulement des choses nous séparent, mais il faudra attendre que j'aille réellement mieux. Et je suis scrupuleusement mon régime. Mais il ne peut rien faire, ce dont je souffre... » Pas d'appétit.

Miss Mallet est, tout à coup, redevenue aimable : « Elle est très fausse, j'en suis sûre, mais les apparences sont sauvegardées. Je n'ai vu personne; les gens d'ici ne sont pas très empressés à vous revoir quand ils ont satisfait leur première curiosité provinciale. Leur ignorance est extraordinaire. Il n'y a pas un seul livre à la *circulating library*, sauf des ouvrages sur le nord de l'Afrique et sur l'Inde.

(1) Lucien Monceau, frère de Marguerite Moreno.

(2) En 1893 (VIII, p. 199.)

Quant à la Bibliothèque publique, elle ne contient rien en dehors de quelques coutumiers de Jersey et des publications des sociétés locales » (27 mai).

Encore une « mauvaise journée; très faible et fiévreux, à cause d'un orage qui couvait et qui éclatera cette nuit... je suis encore bien las pour écrire sur une table ». Une lettre quotidienne suffit à l'épuiser (29 mai). — « Je viens de renvoyer à Gaston Paris les épreuves de quelques notes de moi qu'il a voulu ajouter à son article (1). Rien que ce peu de travail m'a accablé. Mais une chose m'a fait plaisir : il a imprimé qu'il pensait, comme moi, que Villon avait lu *Pathelin*. Cela donne à mon explication une grande autorité. Tout cela ce sont des babioles. Je voudrais déjà que tu aies ton succès de l'*Ile Heureuse* (2) et de *Psyché* » (3).

Le 1^{er} juin, Marcel Schwob fait encore entendre sa monotone plainte sur la solitude; il n'a vu personne; il a plu toute la journée et le vent a sifflé très fort. « Hier, je suis allé au thé de Madame Hammond, et j'ai vu la fameuse Lady Otway. C'est une madame de Rute qui est à la tête de la société d'ici. Elle a une perruque rouge, des sourcils rouges, des joues ridées et des yeux verts perçants qui ont dû être très beaux. Elle a soixante quinze ans et ne s'intéresse qu'à la longévité des anciennes beautés. Sa conversation est analogue à celle de notre amie de Samaden; mais elle est plus intelligente et plus méchante. Elle voyage toute l'année en France, en Italie, en Espagne et parle français, italien et espagnol avec la perfection de l'exotique. Lord Otway était consul d'Angleterre à Constantinople et est mort à Naples. Lady Otway connaît naturellement Lady de Gray et Madame Florio qu'elle méprise comme une millionnaire parvenue. Les gens d'ici prétendent qu'elle a une jambe de liège, un œil de verre, un ratelier, de faux cheveux et de faux sourcils. Elle a été longtemps la maîtresse du roi Humbert et elle est l'amie de la reine Marguerite. L'esprit du prince Pie de Savoie ne doit pas avoir de secrets pour elle. Elle m'a confié qu'elle descendait à Paris à l'hôtel du Tibre, rue du Helder, et qu'elle s'habillait chez Worth; puis étendant la jambe et me faisant voir sa bottine, elle a ajouté :

(1) Dans la *Romania*.

(2) Pièce de M. Eugène Morand.

(3) A propos en vers de P. Gruyer.

« Ferry ». En entrant, elle nous a appris qu'elle était furieuse d'avoir manqué l'omnibus à quatre sous : elle avait dû aller à pied jusqu'à la station de fiacres. Et dans tout cela je ne te donne qu'une idée très grossière de ce qu'elle est. Meredith n'a jamais rien fait de mieux. Elle est admirable. Je passe les autres. Le soir, j'ai dîné avec les deux Renouf. Je t'ai acheté quatre vieilles années de *Fun*, avec des dessins de Sullivan. Dis-moi si tu veux que je te les envoie... »

Les orages le fatiguent : « Peut-être auprès d'Henley, avec le réconfort de sa conversation, cela ira-t-il mieux ? Mais il me faut savoir si c'est faisable ». Et cependant Marcel Schwob affirme qu'il réussit à vivre seul : « — J'arrive à vivre — je ne l'aurais pas cru : j'aurais trop d'amertume à raviver ma douleur... Tu te plains que je ne te donne pas de meilleures nouvelles ; je n'y puis rien, ma chérie. Je passe des journées si mornes que je ne saurais dire. Et si l'air d'ici me soulage de quelques-unes des souffrances de Paris, il ne me rend ni la santé, ni la vigueur, ni la gaieté. Peut-être qu'Uriage me fera quelque chose. Je n'ai plus guère que cet espoir, et je voudrais être au bout... Voudrais-tu envoyer à Ting des livres chinois et sa sauce?... »

Marguerite Moreno, justement alarmée par ses lettres, devait obtenir alors un bref congé et rejoindre pour quelques jours Marcel Schwob. Et son départ amène de nouvelles plaintes.

Le pauvre Marcel Schwob compte les jours. Le samedi 22 juin, il écrit : « C'est le 59^e jour que je suis ici, et j'espère que je n'y resterai plus que 39 jours, et que je pourrai changer de prison. Ce sera toujours cela ».

On pense lui faire donner ce bout de ruban rouge, qu'il n'aura jamais : « Tu es bien gentille, vous êtes tous bien gentils — de faire des démarches — et si cela peut te faire plaisir, certes je ne m'y opposerais pas, bien que je trouve cela très humiliant... »

— « Le sérum de la piqûre de ce matin a atteint le nerf sciatique et, étant sorti par la chaleur, j'ai failli m'évanouir de douleur dans la rue. Heureusement on a pu me chercher une voiture. Mais j'ai passé une journée atroce, sans compter le reste... »

Le 27 juin, Marcel Schwob a donné à Marion Crawford

une réponse favorable en principe à l'adaptation de *Franческа da Rimini*. Marion Crawford télégraphie qu'il arrive avec son manuscrit. Le 29 juin, Marcel Schwob a lu « la pièce qui est excellente et que j'ai grand plaisir à traduire. Ce sera un travail facile et que je ferai *bien*. L'homme est charmant. »

Longue promenade avec Marion Crawford. Puis Marcel Schwob l'accompagne pour prendre le bateau de Carteret : « Sa pièce est très belle, et je suis persuadé que Sarah la jouera. Ce serait un rôle admirable, je le rêve pour toi ». Mais comme il souffre !

Vincent O'Sullivan devait lui tenir quelques jours compagnie. Avec joie, il verrait Courteline, s'il voulait venir. Mais Marcel Schwob demeure avec sa solitude, tant de mauvaises journées qu'il comptait.

Chaleur odieuse. Il déconseille à sa femme de faire le voyage de Jersey pour trois jours : « J'ai été séparé de toi trois mois, un de plus voilà tout. Et sans doute après, j'irai à Sorrente (1). Je n'ai plus envie d'être à Paris. Maintenant je suis sevré ; peut-être vivrai-je plus facilement ainsi ? » On lui a parlé d'un chien, un Yorkshire terrier, très petit, un chien ou une chienne, il ne sait pas ; on lui en demande 200 francs : « J'aimerais mieux vendre mes livres que de ne pas te l'apporter, s'il est joli. »

Enfin, le 29 juillet, Marcel Schwob parlait de son départ, et la dernière lettre qu'il écrivit de Jersey est datée du *Hâvre des Pas*, le 1^{er} août. L'attorney général, qui avait voulu faire sa connaissance, lui fit visite. Il dîna chez les Renouf pour la dernière fois : « J'ai ton chien, c'est une chienne, adorable petite bête qui s'appelle Flossy... celle-ci est douce et d'une intelligence inouïe. Tu vas l'adorer. Me voilà revenant avec une chienne et une petite fille » (2).

Ainsi, puérilement, finit la prison de Marcel Schwob dans l'île de Jersey.

Nous retrouvons Marcel Schwob à Uriage, à l'*Hôtel de l'Europe*, le 18 août. Le pays n'a rien de remarquable. Une petite promenade en voiture, du coût de 23 frs., lui a suffi. Il n'y a d'intéressant qu'un voisin de table, « bonnetier

(1) Chez Marion Crawford.

(2) La petite Marjorie, fille des Renouf.

de Soissons, découragé par l'acné »...; son intelligence le porte à remarquer, matin et soir « qu'on ne se presse pas pour venir à table »; et il s'abstient de poissons et de fraises qui « portent à la peau ». « Avec un curé très prognathe, voilà ce que présente en dehors de fariboles méridionales variées, *l'Hôtel de l'Europe*... » Après m'avoir demandé si mon « valet de chambre était d'ici », et ayant appris qu'il était Chinois, le bonnetier C. déclare que « du reste, cela se voyait bien ». — « Décidément les Soissonnais ont l'œil pour déceler l'oriental ». Un notaire des environs de Grenoble complète la collection. « Toutes les cinq minutes C. louche sur son nez afin de suivre les progrès du mal qui lui ravage l'âme et le visage. Quant au notaire, il n'a pas l'air d'un notaire, mais d'un Marius Marseillais. Toutefois, le bonnetier a l'air d'un bonnetier ! » Le féroce Marcel Schwob se meurt d'ennui; et jusqu'ici les bains produisent un effet contraire. « Mais je m'y attendais ». Il est dupé, berné par la « Société des auteurs »; il allait mieux à Paris qu'ici. « La chaleur et le traitement combinés m'ont remis dans l'état où j'étais, à mon premier mois de Jersey. Je ne tiens pas à rester ici une heure de plus... j'en ai assez... » L'infortuné C. a reçu une carte-postale obscène qu'il a montré naïvement à tout le monde. Finalement, le traitement, qui l'a éprouvé, semble le rendre un peu plus fort. Et surtout une visite de Marguerite Moreno l'apaise momentanément. Mais le docteur s'oppose à sa rentrée à Paris: il doit quitter Uriage « plein d'ennui et d'imbéciles », pour le Midi, ou pour s'embarquer.

Car Marcel Schwob rêve d'un long voyage en mer, aux Açores? « Si la princesse (de Monaco) voulait m'offrir son yacht pour six mois, je lui traduirais six pièces de Frank Harris » (1) (7 septembre).

Où ira-t-il? Marcel Schwob n'en sait rien; mais à coup sûr vers l'Océanie. C'est ce qui ressort d'une lettre qu'il adressa à la princesse.

(1) Frank Harris, écrivain anglais contemporain.

CHAPITRE XV

VERS STEVENSON

L'esprit de Marcel Schwob a été, on peut le dire, hanté par la pensée de Robert-Louis Stevenson qu'il n'a jamais vu. Edgar Allan Poë a éveillé son génie, enfant. Mais c'est Robert-Louis Stevenson qui lui a vraiment donné l'émoi imaginaire et créateur, à toutes les époques de sa vie. Les récits de l'Écossais, alors à peu près inconnu en France, et qu'il lut sur les bancs du lycée tandis qu'il préparait sa licence, déterminèrent chez lui une véritable crise.

Certes, les deux hommes étaient faits pour s'aimer. Car l'esprit du jeune Marcel Schwob fut nourri, près de Léon Cahun, des histoires d'aventuriers, depuis Magon jusqu'aux pirates d'Ango. C'était là une introduction naturelle vers le milieu où se jouait l'imagination de Stevenson. Enfin, Stevenson avait pour Villon le même sentiment d'admiration que Marcel Schwob. Il y avait, entre eux, une de ces affinités qui fait que l'on se comprend sans se connaître. Mais ce qui transportait d'admiration Marcel Schwob, ce qui lui rendait Stevenson si cher, c'était son art d'évocation; il admirait le poète qu'il était vraiment, avec son point de vue particulier sur la vie, beaucoup plus que les aventures que Stevenson a pu conter.

Le choc qu'il en reçut peut remonter à sa vingtième année, tandis que Marcel Schwob piochait son Pindare, Démosthène et les *Adelphes*.

De ce temps date un article qu'il juge « bien mauvais » (1), mais qui mérite cependant d'être reproduit :

« Après la forte génération des Thackeray, des Dickens et des Eliot, le roman paraissait avoir atteint sa formule définitive. Les romanciers secondaires, Miss Austen, Marryat, Thackeray, Ouida, puisaient chez leurs aînés. George Sand et George Eliot faisaient école; les bas bleuissaient à vue d'œil et le roman était tombé en quenouille. De l'autre côté

(1) Lettre à son camarade Georges Guieysse (septembre 1888).

de l'Atlantique, au contraire, une nouvelle floraison littéraire s'épanouissait; Mark Twain, Bret Harte, Louisa Alcott tenaient la tête des lettres anglaises; Edgar Poë pénétrait plus avant dans les masses. Au lieu de fades histoires qui sentent le thé, le vieux caoutchouc, les brosses à dents familiales, le style sain des Américains fleurait les épices des sous-bois californiens; las du poète-lauréat Tennyson, des mystiques pré-raphaélites de l'école de Rossetti, le public courait aux poètes nés dans les huttes des mineurs, bronzés au hâle du soleil sur les paquebots du Mississipi et qui avaient jeté la pioche, lâché le gouvernail pour la plume du journaliste, d'essayiste, d'humouriste, en un mot d'artiste. Mais l'Angleterre n'a pas dit son dernier mot. Les gens qui ont créé le roman moderne ne l'abandonneront pas si facilement. Et on a beau dire, les études classiques que les Américains méprisent, sont un vigoureux appoint dans les lettres.

Pour savoir écrire, il faut savoir discipliner son esprit. Richepin, Bouchor reviennent à l'art classique. Ils en ont besoin et ils le comprennent à mesure qu'ils travaillent — et l'auteur de la *Chanson des Gueux* aide l'auteur du *Faust Moderne* à traduire les *Oiseaux* d'Aristophane. La logique n'a jamais rien produit. Mais on ne saurait rien produire sans la logique. Et il fallait être Molière pour faire faire à Monsieur Jourdain de la prose sans le savoir.

Aussi les Anglais sont-ils nos maîtres dans l'art d'écrire. Ils se soucient peu du style et de la forme; ils pensent justement qu'à une idée claire, le style vient tout seul. Et ils ont des idées claires parce qu'ils ont beaucoup travaillé le latin et le grec, lu d'un bout à l'autre Homère, Pindare, Thucydide, tourné nombre de *vulgus* et confectionné des vers anapestiques. L'élève idéal de M. Lockroy qui aura tout lu dans des traductions sera un piètre écrivain; fût-il rempli d'idées, autant qu'un tonneau de bon vin, il ne saura pas les mettre en bouteilles.

Stevenson est venu sur le terrain, armé d'une solide éducation classique. La seule œuvre que l'on connaisse de lui en France par une traduction complète, *l'Ile au Trésor*, n'est pas son coup d'essai. Il n'avait pas publié moins de six ouvrages avant celui qui a sanctionné sa réputation.

L'*Ile au Trésor*, cette terrible histoire de flibustiers qui commence dans le fantastique et continue avec la précision de détails d'un journal de bord, a saisi le public et consacré une nouvelle forme du roman. Madame Bentzon, qui a récemment découvert Stevenson dans une étude de la *Revue des Deux Mondes*, semble avoir renouvelé l'observation célèbre du voyageur : « Ici les femmes sont rousses ». Elle conclut d'une de ses nouvelles *Le cas du docteur Jeckyll* que M. Stevenson est le représentant du *roman étrange* en Angleterre. Rien ne saurait moins caractériser son talent. Si Stevenson relève d'une tradition quelconque, ce n'est pas de la morbide névrose que Poë nous a inoculée, mais des idées vaines et spirituelles du XVIII^e siècle, des Swift, des Smollet, des de Foë et des Stern. Greffez sur la prose nette et limpide de cette époque un bourgeon d'originalité fantasque, une pointe de coloris romantique, et vous aurez le style de Stevenson. Supposez qu'il n'a pris parti ni pour le roman subjectif, l'analyse psychologique de Paul Bourget, ni pour le roman objectif, la description physiologique d'Emile Zola, mais qu'il fabrique des êtres vivants, qui parlent, marchent et agissent dans des paysages vrais, colorés, brossés en trois touches de pinceau, qui ne sont ni tout âme ni tout corps — et vous aurez son procédé de composition... »

Mais surtout, Marcel Schwob écrivit en anglais, au mois de septembre 1888, une lettre à R.-L. Stevenson qu'il savait alors « voguer sur le Pacifique ».

Ce n'est pas seulement la surprenante maturité du jugement qu'il faut admirer ici, mais l'attitude intellectuelle vraiment charmante, qui fait qu'un écolier parle tout à coup à un maître, avec une autorité respectueuse.

Ainsi, le jeune Schwob s'excusait de s'adresser à Stevenson sans le connaître. Il exposait qui il était : un étudiant préparant à Paris sa licence chez son oncle, auteur de romans que Stevenson pouvait connaître. Il lui disait avoir lu dans le temps « *Treasure Island* » dont la traduction par André Laurie ne l'avait pas satisfait, ayant défiguré les mots et le style, effacé les couleurs, laissant simplement le dessin. Non, il n'adressait pas à Stevenson une critique de cette traduction pour « harponner » la traduction d'un de

ses romans. Il est incapable de traduire *Kidnapped* par exemple. Il n'oserait pas. Il n'a qu'un but désintéressé, lui dire l'admiration qu'il éprouve pour lui. Depuis, il a lu avec un plaisir croissant tout ce qu'il a écrit. « Nous avons le même goût pour les vieux gentilshommes poudrés, polis, fermes, intelligents à l'esprit clair du XVIII^e siècle. Vous aimez ce temps et je l'aime aussi. Nous avons le même principe de composition, je veux dire la simplicité, et au lieu de la description coordonnée qu'employent les réalistes, une description progressive, avec quelques traits marquants qui représentent beaucoup mieux un tableau pour l'œil de l'esprit qu'une analyse précise et détaillée.

Enfin, ce n'est pas la moindre chose. Les personnages que vous créez sont tellement semblables à la vie; ils se meuvent si aisément et parlent si naturellement, qu'il me semble avoir vécu quelques heures avec John Silver et Alan Breck, et que je ne puis faire autrement que vous aimer pour cela ».

Marcel Schwob arrivait à l'objet particulier de sa lettre. En 1883, un Hollandais, M. Van Duyl, qu'il connaissait, avait publié le manuscrit d'un Boër qui avait erré à travers le Transvaal et le Zoulouland pendant la guerre de 1835. M. Van Duyl l'avait laissé libre de faire ce qu'il voulait de ce livre, en France ou en Angleterre. « S'il n'y avait pas eu un M. Stevenson en Angleterre, j'aurais probablement essayé d'en tirer un bon roman. Mais je préfère de beaucoup vous l'envoyer, à vous qui ferez cela beaucoup mieux que je ne puis le faire. Je le traduis en anglais... »

Ce récit véridique, il allait le lui adresser. « Vous trouvez là tous les incidents que vous aimez et de beaux caractères : une bataille dans une forteresse faite de chariots, et la vie d'un garçon de seize ans parmi les sauvages. Je crois réellement que personne ne peut employer ces éléments aussi bien que vous ».

Enfin, ce n'est pas une collaboration que Marcel Schwob lui propose; il continuera la traduction par simple plaisir, si Stevenson ne doit pas s'en servir. « Je désire que vous acceptiez le manuscrit comme un très faible témoignage de sympathie. Naturellement, je serai très heureux si vous répondez. J'ai un réel désir de vous connaître, et la connaissance par lettre est aussi une sorte d'amitié ».

On ne connaît pas la réponse donnée à cette lettre, et la suite accordée à cette proposition. Mais ce qui est certain, c'est qu'une charmante correspondance fut échangée entre les deux hommes, où Stevenson apparaît dans sa franchise séduisante, sa fantaisie brillante, la rapidité de son esprit, montrant aussi le grand amour qu'il portait à notre pays.

Stevenson avait alors trente-sept ans. Il souffrait de son siècle, qui lui semblait petit. Comme ses ancêtres, il aurait voulu construire des phares, au milieu des petits êtres borgnes et bornés que sont ses contemporains, qu'il est lui-même. Ses livres, il ne les reconnaît plus. Il n'aime que son tourment d'imaginer; son *David Balfour* lui-même « est un gentil petit livre, très artistique, juste ce qu'il faut pour occuper les loisirs d'un homme d'affaires ». Il rêve de l'époque de la Renaissance.

Les soleils sont éteints autour de lui. « Voilà Taine parti, et Renan, Symonds, Tennyson, Browning ». Zola, qui est fort tout de même, est atrocement sot, et pas plus digne d'être retenu que Montépin. Kipling seul est le jeune homme plein d'avenir, « le premier de beaucoup qui ait paru — hem ! — depuis que j'ai paru » : car Stevenson sait qu'il est en train de devenir vieille perruque. Mais le travail et l'imagination l'éperonnent toujours; et la bête de race bondit jusqu'au saut de la mort. Il a encore écrit une trentaine de chapitres de son livre sur les Mers du Sud (1).

Dans une guérite à deux étages, fort peu solide, sur une pente de l'île aux forêts désertes, parmi les pics, les torrents qui coulent avec fracas, Stevenson voit entrer et sortir les vaisseaux, les grands mâts mouillés à l'extrémité de la dangereuse rade d'Apia. Aucun bruit humain, à l'exception des voix des travailleurs, ne monte jusqu'à lui, sauf, à de rares intervalles, les salves des navires de guerre dans le port, le tintement des cloches de la cathédrale, le mugissement de la conque qui appelle les ouvriers au travail dans les plantations allemandes. Souvent il n'a rien à manger, tant le service du ravitaillement laisse à

(1) Lettre datée de Samoa, le 29 décembre 1890, à Henry James.

désirer. Sa femme et lui dînent parfois d'une poire, de pain dur et d'oignons.

Mais le vrai phare de la rade, c'est l'esprit de Stevenson qui tourne, l'effrayante machine de son imagination; car il demeure l'oreille tendue aux bruits lointains de la littérature en Europe, à Paris; à Samoa, il se souvient de son Ecosse, de ses origines. Combien il souffre de ne pas agir, lui qui a tout imaginé, comme les êtres du ^{xv}^e siècle qu'il aimait, et qui savaient à la fois peindre, se battre, écrire, tenir des comptes, sculpter et scalper. La politique et la mauvaise administration des blancs l'exaspèrent: « J'ai tâché de rester simple spectateur, mais je n'ai pu y tenir. Ces gens-là sont de tels imbéciles! et des imbéciles illogiques. Un imbécile logique, dans une bureaucratie, entouré de paperasses, cela se conçoit! En outre, il est ce que nous attendons que soit tout fonctionnaire: vulgaire et inintelligent. Mais ceux-là ont l'air de vrais pantins... » Alors Stevenson se recueille. Il pense à tous les morts qui sont en lui, qui parlent en lui; il a un projet de généalogie familiale de ses ancêtres, voulant remonter « jusqu'à mille ans en arrière, quand même je ne devrais aller sur leurs traces que par des gibets. Ce n'est chez moi ni de l'amour, ni de l'orgueil, ni de l'admiration. C'est une sorte d'expansion de mon identité... » (1).

Une des premières lettres (2) qui nous ait été conservée de Stevenson à Marcel Schwob est datée de l'*Union Club* de Sydney, le 19 août 1890, et fait allusion à la récente communication que Schwob avait faite à l'Institut sur Vil-
lon (3):

« Mon cher Marcel Schwob,

Mais, alors, vous avez tous les bonheurs, vous! Quelque

(1) Lettre à R.A.M. Stevenson, juin 1894.

(2) Ces lettres ont été traduites par Mademoiselle Madeleine Rolland, dans *Minerva*, du 1^{er} et du 15 mars 1903. Je les ai revues sur les originaux. — Dans la première, datée d'Honolulu, Stevenson lui demande de lui écrire un peu, annonce qu'il passera peut-être par Paris, en mai ou juin: « Votre petit conte est délicieux » (*The letters*, ed. Sidney Colvin, *The Works*, Swanston edition... vol. XXIV, p. 327).

(3) *Ibid.*, p. 397.

chose de plus sur Villon, cela semble incroyable ; quand ce sera mis en ordre, je vous prie, envoyez-le moi.

Vous désirez traduire *La Flèche noire* ! Cher Monsieur, la présente vous y autorise ; mais je vous avertis que je n'aime pas cet ouvrage. Ah ! vous qui connaissez si bien les deux langues et qui avez du goût et des lettres, si vous vouliez avoir seulement la fantaisie de traduire un livre de moi que j'admirerais ! — car nous admirons parfois nos propres ouvrages, ou moi du moins — avec quelle satisfaction l'autorisation serait accordée ! Mais c'est trop espérer.

Vous ne détestez pas alors mes bonnes femmes ? Moi, je les déteste. Je n'ai jamais été satisfait de mes créations féminines, à l'exception de quelques lignes, concernant la Comtesse de Rosen, et Madame Desprez dans le *Trésor de Franchard*.

J'ai eu, c'est vrai, un moment d'orgueil pour ma pauvre *Flèche Noire* ; j'ai cru et je crois encore que Dick le bossu est une figure possible et vivante. Celui de Shakespeare — Oh ! si l'on peut appeler cette chrysalide Shakespeare — celui de Shakespeare a de la vie... Car de la vie, il peut en avoir ; mais quant à être possible, certes, il ne l'est pas ! J'adore Dumas et j'adore Shakespeare ; vous ne vous méprendrez pas sur le sens de mes paroles si je vous dis que le Richard de l'un me rappelle le Porthos de l'autre ; et si par n'importe quel sacrifice de mon bagage littéraire, je pouvais débarrasser le *Vicomte de Bragelonne* de Porthos, *Jekyll* pourrait disparaître, et le *Maître de Ballantrae* et la *Flèche Noire*, soyez-en certain ; et je ne trouverais pas ma vie perdue pour l'humanité s'il fallait donner une demi douzaine de mes autres volumes par dessus le marché !

Le ton (1) de vos charmantes lettres me rend égoïste ; vous me forcez à me prendre trop au sérieux. Comprenez que j'ai passé une partie de ma vie en France, que j'ai aimé votre pays, et beaucoup de vos compatriotes ; que pendant toutes ces années, j'apprenais la leçon que votre pays enseigne. Je respirais cette atmosphère d'art que là seulement on peut respirer ; et pendant toutes ces années, je savais — et j'enrageais de savoir — que dussé-je écrire avec la

(1) Alinéa traduit par Marcel Schwob.

plume des anges ou des héros, pas un Français ne s'en douterait ! Et voici que vous entrez sur la scène, que vous m'envoyez les plus aimables encouragements, que vous me lisez et me comprenez, que vous voulez bien aimer ce que je fais... »

Et R.-L. Stevenson se représentait comme chargé de travail, avec deux gros romans en train. Mais surtout il était plongé dans un grand livre sur l'Océanie. « Ce devrait être le grand livre sur les Mers du Sud, et ce le sera. » Il avait des poésies sous presse. « Toutes ces choses, et les soucis d'une installation imminente à Samoa, me tiennent très occupé ; et un rhume (comme d'habitude) me tient au lit.

Hélas ! je n'aurai pas le plaisir de vous voir encore de quelque temps, si même je puis vous voir jamais. Il faut vous contenter de m'accepter comme une voix errante, et sous forme de lettres occasionnelles venant d'îles mystérieuses ; adressez les vôtres, si vous êtes assez bon pour m'écrire, à Apia, Samoa... »

De Sydney encore, le 19 janvier 1891, R.-L. Stevenson adressait une belle lettre à Marcel Schwob. Il allait se confesser, comme il disait, avouant l'emprise du pauvre et beau pays, « grandiose, sauvage, mélancolique » qu'il parcourait alors à cheval, rassemblant les matériaux d'un « très curieux livre de voyages : récits et personnages étranges, cannibales, pirates, vieilles légendes, anciennes poésies polynésiennes » — un beau « fouillis ». Mais le Pacifique est une étrange région ! Le XIX^e siècle n'y existe que par endroits. C'est la contrée de tous les siècles que nul homme ne peut dire la sienne : pêle-mêle d'époques et de races, de barbarie et de civilisation, de vices et de vertus (1). »

Alors, Stevenson, qui avait des yeux clairs, ouverts sur lui et sur les autres, lui disait (2) :

— Sapristi, comme vous y allez ! Richard III et Dumas, de tout mon cœur, mais pas Hamlet ; Hamlet est de la grande littérature ; Richard III est un gros et vulgaire mélodrame bien noir, écrit avec infiniment de verve, mais sans raffinement ni philosophie, par un homme qui avait encore à apprendre le monde, l'humanité et son métier. Je préfère

(1) *Letters* (Honolulu, juin 1889).

(2) *Ibid.*, XXV, p. 51.

le Vicomte de Bragelonne à Richard III; c'est mieux fait dans son genre; mais je ne mentionne certes pas le vicomte dans la même partie de l'édifice que Hamlet, Lear, Othello, ou aucun de ces chefs-d'œuvre que Shakespeare nous donna plus tard.

Aussi, comme vous y allez avec vos éloges! Je crains que ma solide éducation classique (1) ne soit dans le genre de celle de Shakespeare, et plus justement définie comme consistant en «un peu de latin et point de grec». Laissez-moi vous apprendre que j'ai étudié pour devenir ingénieur. Je dirai à mon éditeur de vous envoyer un exemplaire de *Mémoires et Portraits* où vous verrez quelque chose de mon origine et de mon éducation, et où vous m'entendrez discourir tout au long sur mon cher vicomte. Je vous permets de grand cœur de choisir dans mes œuvres et de traduire celle que vous préférez, trop honoré si un jeune homme de tant de talent pense que cela en vaut la peine. Mon choix se porterait, pour ma part, soit sur *Kidnapped*, soit sur le *Maître de Ballantrae*.

... Dans ces deux ouvrages, préparez-vous à des scotticismes employés délibérément...

Nous vivons ici dans un beau pays entourés d'êtres intéressants et beaux. La vie est encore très dure; ma femme et moi habitons une maisonnette composée de deux pièces et située à trois milles de la mer et à 650 pieds au-dessus. Nous avons dû tracer la route qui y mène, et nos approvisionnements sont encore fort imparfaits. Par le temps déchaîné que nous avons (c'est la saison des ouragans), nous souffrons de beaucoup d'inconforts. Une nuit, le vent soufflait si outrageusement dans notre maison que nous avons dû rester dans l'obscurité; et comme le vacarme de la pluie sur le toit rendait toute conversation inintelligible, vous imaginez si nous avons trouvé la soirée longue. Ces choses me plaisent malgré tout. Vous dites que l'artiste inconscient est parti voyager; vous ne m'analysez pas comme il faut. Je suis pour 6/10 artiste et 4/10 aventurier. En premier, je suppose, viennent les lettres; après vient l'aventure; et depuis que j'ai cédé à celle-ci, je crois que la formule a changé: artiste pour 55/100 et aventurier pour 45/100. Voilà ce qui serait plus près de la vérité. Et si ce n'avait

(1) Réponse à l'allusion faite dans un article de Marcel Schwob.

été mon peu de vigueur, j'aurais pu être un homme tout autre.

Quoi que vous fassiez (1), ne négligez pas de me faire parvenir ce que vous publierez sur Villon; j'attends votre envoi avec le plus vif intérêt. Je n'ai pas ma photographie sous la main, mais je l'enverrai dès que je pourrai. Vous seriez charmant de faire un échange, car je ne vois pas beaucoup de chances que nous nous rencontrions en chair et en os; et un nom, et une écriture, et une adresse, et même un style?... J'en sais à peu près autant sur Tacite et davantage sur Horace. Ce n'est pas suffisant entre contemporains, et nous le sommes encore.

Je me souviens d'un autre de mes livres que j'ai relu l'autre jour et que je trouve bien par endroits : *Le Prince Othon*. Il ne vaut pas les deux autres, mais il a une recommandation; il possède des personnages de femme, et pour cette raison serait peut-être plus apprécié en France. Je vais donc demander à Chatto de vous envoyer *Le Prince Othon*, *Mémoires et Portraits*, *Sous-Bois* et *Ballades*, dont vous ne me semblez n'avoir rien vu jusqu'ici. Ils arriveront trop tard pour le nouvel an; que ce soit donc un cadeau de Pâques ! Il faut que vous me traduisiez vite, vous aurez bientôt mieux à faire qu'à transvaser l'ouvrage des autres. »

Il y a vraiment du tragique dans leurs destinées, comme un appel à travers le vaste monde de pensées fraternelles qui se cherchent. Trois mois avant de mourir, le 7 juillet 1894, de Vailima-Upolu-Samoa, R.-L. Stevenson écrivait une dernière fois à Marcel Schwob pour le remercier de l'envoi de *Mimes*. Il a le pressentiment de sa fin. Il attend depuis si longtemps la mort. Finie sa petite musique au pied du Vésuve ! Il lui disait la leçon ultime de l'art, avec un accent plus solennel, à propos de ce livre paré de toutes les grâces d'Alexandrie (2) :

« Merci de vous être souvenu de moi dans mon exil. J'ai lu *Mimes* deux fois, d'un bout à l'autre, et maintenant en écrivant, je le relis encore et comme par hasard, une pièce à la fois, mon regard tombant sur un mot et poursui-

(1) Alinéa traduit par Marcel Schwob.

(2) *Ibid.*, p. 409.

vant, docile, jusqu'à la fin du morceau. C'est un livre gracieux, essentiellement gracieux, avec sa hantise d'agréable mélancolie, son aimable saveur d'antiquité. En même temps, par ces mérites, il se montre comme la promesse de quelque autre chose à venir, plutôt qu'une chose finale en soi. Vous avez encore à nous donner — et je l'attends avec impatience — quelque chose de plus grande allure ; quelque chose éclairé de plein jour, non crépusculaire, quelque chose avec les couleurs de la vie, non avec les teintes plates d'une enluminure de temple, quelque chose qui sera dit avec toutes les clartés et les trivialités du langage, non chanté comme une berceuse à peine articulée. Cela ne vous plaira pas tant quand vous nous le donnerez, mais cela plaira mieux aux autres. Ce sera un ensemble plus parfait, ce sera plus terrestre, plus nourri, plus ordinaire — et pas si joli, peut-être même, pas si beau. Nul ne sait mieux que moi comment, dans la vie, à mesure qu'on avance, nous devons laisser là le joli et le gracieux (1). Nous n'atteignons des qualités que pour les perdre ; la vie est une suite d'adieux, même en art, et nos spécialités mêmes sont caduques et éphémères. Il en est ainsi de ces pièces exquises, la *xvii^e*, la *xviii^e* et la *iv^e* de ce présent recueil. Vous ne les surpasserez peut-être jamais ; je crois que pour l'*Hermès*, jamais ! Eh bien ! Vous ferez autre chose, et c'est cela que j'attends. »

Dans le même temps où R.-L. Stevenson allait mourir, Marcel Schwob l'évoquait à propos de la traduction du *Dynamiteur* par G. Art qui allait paraître dans la *Revue Hebdomadaire*, puis chez Plon, en 1894 :

« Le public français connaît un peu Stevenson depuis qu'on a traduit *l'Ile au Trésor*, *Dr Jekyll* et *M. Hyde*, le *Master de Bellantrae*. Un article du *Temps* lui a appris que M. Stevenson était à Samoa et qu'il s'y occupait des affaires indigènes, étant ennemi de l'influence allemande, avec une vivacité telle que le Foreign Office s'est ému ; mais la jeune gloire de Rudyard Kipling a paru faire ou-

(1) Le 17 juin 1893, R.L. Stevenson écrivait à Henry James : « J'ai reçu de votre part un livre d'un nommé Anatole France. Pourquoi déguiserais-je ma pensée ? Je n'ai rien à faire d'Anatole France. Il écrit très joliment ; et puis après ? Le Baron Marbot est une autre paire de manches... » A propos de *Jérôme Coignard*, Stevenson se rétracta. Il était devenu son fervent admirateur : « Je ne pense pas qu'on puisse écrire un meilleur livre... »

blier, dans ces derniers temps, les beaux contes et les exquis romans de R.-L. Stevenson.

Je voudrais donner quelques notes ici, dans ce pays que Stevenson aime, sur le magnifique écrivain, depuis l'époque déjà lointaine où les lecteurs du *Scot's Observer* s'étonnaient des contes modestement signés R.L.S., depuis les cinq années pendant lesquelles Stevenson vagabonde par la forêt de Fontainebleau jusqu'à son établissement dans l'île de Samoa, en pleine Océanie, où il est allé chercher la santé au soleil des mers australes... « Quand je viendrai — disait-il encore, nous dînerons chez « Lapérouse », si c'est encore un bon restaurant, nous regarderons couler la Seine verdoyante, et nous parlerons de Villon ».

Hélas ! je doute que nous puissions jamais ensemble regarder verdoyer la Seine sous le Petit Pont, à l'endroit même où François Villon s'est appuyé si souvent ; car les dernières nouvelles ne faisaient pas prévoir son retour. Mais il m'a envoyé son double, le *bleicher doppelgaenger* dont parle Henri Heine : c'est un livre de contes océaniques, de légendes de Samoa curieusement tressées de civilisation occidentale et de sauvagerie polynésienne ; il faut à toute force s'en contenter, puisque l'Île d'Océanie tient encore son poète prisonnier ».

Marcel Schwob définissait l'œuvre de Stevenson : « un extraordinaire mélange d'essais délicats et littéraires, et d'aventures de pirates et de chercheurs d'or : « A travers les vingt-quatre volumes qu'il a publiés depuis 1876, on peut distinguer une double personnalité qui le fait pencher tantôt vers John Knox, le prédicateur, tantôt vers Barbe-Noire, le flibustier. Son admiration est la plus grande là où il rencontre une haute culture littéraire jointe à une vie flexible et changeante ; et il aime également le poète voleur François Villon et l'individualiste solitaire dans les forêts du Maine, Henry David Thoreau... Il a une âme de sermonnaire raffiné. Son imagination a les audaces les plus subites et sa raison les plus logiques subtilités... C'est un brutal et un dilettante... Voici le *Dynamiteur* redevenu d'actualité !... (1). Tant il est vrai que les grands poètes construisent à l'avance les réalités futures ! »

Ainsi leurs pensées se cherchaient par delà les mers.

(1) L'ouvrage avait été écrit en 1886.

Et bientôt Marcel Schwob apprenait la mort de l'ami qu'il n'avait jamais vu.

Quel n'eût pas été l'émoi de son imagination, si Marcel Schwob avait connu les circonstances de la mort de R.-L. Stevenson qui tombe frappé d'apoplexie foudroyante, à quarante-trois ans, dans sa luxueuse villa de *Vailima*, qu'il venait de faire édifier dans un des plus beaux sites de l'île, quelque temps après avoir confié à son gendre Lloyd Osbourne (1), sous les étoiles du ciel austral, la misère de sa vie. On la connaissait seulement pour être remplie de plaisants livres qui lui avaient rapporté une fortune. Mais Stevenson était double comme Marcel Schwob. Il y avait en lui un malade qui se savait depuis tant d'années perdu; il maudissait son « déshonneur physique », sa « dégradation », comme Marcel Schwob : et souvent il avait envisagé le suicide, le grand voyageur qui n'avait rencontré que « la solitude de ce monde ».

Et voici que sa bière, enveloppée du drapeau anglais, par un après-midi éclatant de lumière, est hissée par douze indigènes vigoureux, qu'accompagnent quarante hommes de renfort et une foule de Samoens, chantant à l'unisson, au sommet du Mont Avea où Stevenson est déposé sous les fleurs. Autour de lui la forêt vierge s'accroche aux monts, coupée de précipices et de cascades. A ses pieds s'étale la nappe bleue de l'Océan.

Pour la troisième fois, Marcel Schwob reprenait le portrait de R.-L. Stevenson; mais avec quelle maîtrise, alors ! C'est le bel essai qui figure dans *Spicilège* :

« Je me souviens clairement de l'espèce d'émoi d'imagination où me jeta le premier livre de Stevenson que je lus. C'était *Treasure Island*. Je l'avais emporté pour un long voyage vers le Midi. Ma lecture commença sous la lumière tremblotante d'une lampe de chemin de fer. Les vitres du wagon se teignaient du rouge de l'aurore méridionale, quand je m'éveillai du rêve de mon livre comme Jim Hawkins, au glapisement du perroquet... Je voyais le visage bleu

(1) Voir le *Scriber's Magazine*, de février 1924, et l'article de René Puaux dans le *Temps*, 13 février 1924.

de Flint, râlant, ivre de rhum, à Savannah, par une journée chaude, la fenêtre ouverte; la petite pièce ronde de papier, découpée dans une Bible, noircie à la cendre, dans la paume de Long John; la figure couleur de chandelle de l'homme à qui manquaient deux doigts; la mèche de cheveux jaunes flottant au vent de la mer sur le crâne d'Allardyce. J'entendais les deux ahans de Silver plantant son couteau dans le dos de la première victime; et le chant vibrant de la lame d'Israël Handes clouant au mât l'épaule du petit Jim; et le tintement des chaînes des pendus sur Execution Dock; et la voix mince, haute, tremblante, aérienne et douce s'élevant parmi les arbres de l'Île pour chanter plaintivement: *Darby M'Graw! Darby M'Graw!*

Alors je connus que j'avais subi ce pouvoir d'un nouveau créateur de littérature et que mon esprit serait hanté désormais par des images de couleur inconnue et des sons point encore entendus...

Et Marcel Schwob, dans la maîtrise de son génie, le proclamait alors: « Le réalisme de Stevenson est parfaitement irréel, et que c'est pour cela qu'il est tout-puissant. Stevenson n'a jamais regardé les choses qu'avec les yeux de son imagination... »

— « Maintenant le créateur de tant de visions repose dans l'île fortunée des mers australes :

Ἐν νήσοις μακαρῶν σέ φάσιν εἶναι

Hélas ! nous ne verrons plus rien avec *his mind's eye*. Toutes les belles fantasmagories qu'il avait encore en puissance sommeillent dans un étroit tombeau polynésien, non loin d'une frange étincelante d'écume : dernière imagination, peut-être aussi irréelle, d'une vie douce et tragique. « *I do not see much chance of our meeting in the flesh* », m'écrivait-il. C'était tristement vrai. Il reste entouré pour moi d'une auréole de rêve. Et ces quelques pages ne sont que l'essai d'explication que je me suis donné des rêves que m'inspirèrent les images de *Treasure Island* par une radieuse nuit d'été. »

Et désormais, sur le tombeau polynésien où reposait

R.-L. Stevenson, dansait comme une lueur devant les yeux de Marcel Schwob. Elle orientait sa pensée vers l'homme dont l'art magique avait ensorcelé son esprit.

Il devait bientôt se diriger vers l'île silencieuse, où c'est miracle qu'il n'ait pas reposé, pour toujours, auprès de l'ami qu'il n'avait jamais vu.

CHAPITRE XVI

LE VOYAGE A SAMOA (OCTOBRE 1901-MARS 1902)

Ainsi Marcel Schwob devait s'embarquer pour les mers australes, dans une sorte de pèlerinage vers la tombe et le souvenir de R.-L. Stevenson.

Je le vis, au retour de cette longue navigation, et j'eus l'impression d'un homme déçu. Il en parlait peu. Il m'a confié des impressions assez vagues de ce périple sur la mer, dépeignant le balancement de la lanterne rouge du mât de son navire parmi les étoiles inconnues, l'ombre légère que les palmes traçaient sur la terre et qui s'avancent sur vous comme des araignées en marche; enfin, il déclarait que l'arrivée à Naples était l'enchantement de ce long voyage ! Or Marcel Schwob n'aimait ce paysage méditerranéen que quand la lumière enveloppe et éteint toute chose.

Mais nous ne devons pas nous en remettre seulement à sa conversation, où il y avait souvent du paradoxe, pour connaître le voyage de Samoa, les impressions très belles et très fortes qu'il en rapporta, les projets que son esprit forma sous ces latitudes. Il nous faut parcourir les lettres qu'il adressa à sa « Marguerite adorée ».

La première est datée du 21 octobre, à bord de *La Ville de la Ciotat* et fut envoyée de Port-Saïd. Longue lettre, qui sera suivie de beaucoup d'autres, où très simplement, dans une manière qui rappelle autant celle de Loti que la sienne propre (il l'admirait, avait lu avec enthousiasme ses *Lettres de Chine*), Marcel Schwob tiendra comme un journal.

Feuilles légères, ayant la transparence d'un papier calque, sur lesquelles court son calame; et là, sans recherches, Marcel Schwob parle, recueille des notes, amasse, à coup sûr, des matériaux qu'il reverra plus tard, où nous pouvons admirer sa vision si nette et cruelle des choses. Marcel Schwob prend des croquis, pose des tons vifs, dessine un admirable livre d'esquisses sur le motif du ciel et des

eaux; et il sait graver aussi de puissantes eaux fortes, dans l'esprit de sa race qui s'enflamme toujours pour la défense de la justice. Marcel Schwob y inscrit la musique intérieure, qui était le rythme de son âme, accusant parfois un goût des couleurs et des oripeaux peut-être oriental. Mais cet album de croquis est le livre d'un maître.

La Ville de la Ciotat est un très grand bateau qui roule malheureusement beaucoup. Il a fait un temps épouvantable, et la journée à Marseille avait été très lourde. Roulis infernal; on met les violons. Marcel a essayé de manger, mais il a dû descendre se coucher, et il a été malade un quart d'heure, lui l'intrépide marin. Au matin, le temps est beau et frais.

« Le passage du détroit est magnifique. La côte Corse ne paraît pas merveilleuse. Mais la Sardaigne semble un très beau pays. Il y a de hautes montagnes et des falaises qui paraissent de basalte et de granit coloré en rose sous le soleil, qui plongent directement dans la mer. Mais, décidément, je n'aime pas beaucoup la Méditerranée, et je ne trouve pas sa nuance très attirante. Elle est bleu-noire, sans aucune transparence; seulement sous le soleil, elle est d'un violent argent fondu ». Enfin Marcel Schwob bougonne un peu; il faut s'habiller pour dîner le soir, et il n'a pas de vêtements noirs. Il y a à bord divers diplomates et explorateurs belges, des officiers en nombre...

Le 22, tout s'est gâté; un grain formidable chasse le bateau au large de la côte d'Italie. Il faut aller se coucher dans un grand tumulte. *La Ciotat* entre dans le détroit de Messine, qui est admirable : « La ville de Messine est allongée au pied de montagnes vertes, avec des maisons peintes à toits plats, cubiques ou en blocs allongés. Ici le ciel et la mer changent de couleur. Le ciel est turquoise pâle. Tout à l'heure la mer, vert laiteux près du vaisseau, se fondait pour arriver à la côte sicilienne dans une large bande d'indigo profond, presque pourpre violet. Et au-dessus de cette pourpre, une montagne un peu embrumée se découpait sur le ciel bleu pâle, la cîme barrée d'un flocon blanc, avec des rayures couleur de neige. En ce moment la Sicile est encore en vue; mais nous allons la quitter. Nous traversons une mer de saphir, belle, mais très désagréable... » La qualité des passagers ne l'en-

chante pas. Et Marcel Schwob trace des portraits, ou des caricatures, d'un chargé d'affaires belge : « Chapeau gris noir et monocle; figure et conversation à l'avenant; des fonctionnaires mufles, des magistrats coloniaux, et *tutti quanti*; une famille hideuse composée de filles taurines, bovines, rousses, d'un jeune homme bovin albinos et qui a l'air d'une grosse fille de ferme habillée en homme », et d'autres encore, ses compagnons.

La journée qui suit est odieuse; le pont ressemble au radeau de la *Méduse* : « On n'y voyait que des formes pâles et prostrées ». L'orage éclate... Mais le même jour, un changement; il fait beau : « Décidément, je ne résiste plus à la beauté de la mer Ionienne. Ici la réalité satisfait l'imagination. Le ciel bleu pâle est parsemé de petits moutons blancs; la mer clapotant d'un clapotis inutile est d'un bleu profond inexprimable; c'est de l'eau faite avec du saphir fondu et du saphir de l'Inde, comme celui de ta bague. Tout à l'heure, à babord, à cinq cents mètres, se balançait sur le clapotis de saphir un bateau tout blanc, à haute voilure divisée en carrelets. On aurait dit d'une mouette qui hérissé ses plumes. Et à droite de la mouette blanche, séparée d'elle par un lac de saphir en fusion, les montagnes de la Crète, arides comme les cimes des Pyrénées, tachetées de verdure et embrumées — de longues montagnes qui s'allongent vers l'Est et avancent en montant avec une seule maison éclatante de blancheur sur un col jaunâtre; puis des pics plus hauts, avec des plaques de roches qui brillent et de légers nuages où ils se perdent... »

La sottise des passagers, comme la beauté de la mer Ionienne, alimentent l'imagination de Marcel Schwob. Et il rapporte la conversation de trois hommes du meilleur monde, qui se mettent en smoking tous les soirs, à propos de *Quo Vadis* et de *Par le Fer et le feu* de Sinkiewicz...

La *Ciotat* roule encore le long de la Crète; Marcel Schwob peint un coucher de soleil à Guadoupoulo : « On dirait un dolmen marin dans un brouillard d'incendie ». Tandis que l'on danse, le soir, il cause, avec le ministre japonais, de Sada Yacco, inconnue au Japon, de Kawakami qui l'a dressée... Au matin, « l'air est délicieux », la houle si jolie qu'on regretterait qu'il n'y en eût pas.

« Comment te dire le bleu profond de cette mer? C'est

du saphir, mais du saphir vivant; c'est la couleur d'yeux de femme qu'on n'a jamais vus, et qui sont transparents mais insondables, d'une sorte de pureté à la fois limpide et solide, bijoux vifs, uniques sous le ciel bleu pâle et blanc de brume. Et la crête de cette houle de saphir est faite en poussière de diamants liquides, qui s'envole comme une aigrette légère, à travers laquelle le soleil fait passer l'arc-en-ciel... Je voudrais tâcher d'écrire ces choses pour moi, mais je n'en ai pas le cœur. A toi, ma chérie, je puis les dire; elles sont mal dites, mais garde-les tout de même — elles me serviront de journal, et j'espère qu'elles te feront vivre un peu de ma vie... Dis-toi surtout que si je suis bien triste d'être séparé de toi, je supporte bien ce voyage, que j'aime passionnément la mer, et qu'il faudra bien que cela me fasse du bien... »

C'était l'Orient qu'il allait bientôt retrouver, la terre où avait séjourné Caym, compagnon de Joinville, celle des incantations lunaires, toute la tradition orientale qu'un Cahun connaissait si bien, Adonis et les magiciennes qui parlent à la lune, comme dans la néoménie israélite...

Le 15 octobre, *La Ville de la Ciotat* entrait dans le canal de Suez. « L'air est inexprimablement doux, le ciel bleu très pâle, avec de petits nuages blancs, opaques. Dîner de roulis, avec les « violons », puis la lune sur la houle et l'écume. Nous devons arriver à Port-Saïd à minuit. Vers onze heures, dans le fond du ciel, à droite un feu rouge, très faible, qui s'éclipse : c'est le phare de Damiette. Bientôt, en avant, un autre feu se balance et tangue dans l'air; au-dessus la mer paraît se piquer de points brillants qui flottent : c'est un grand paquebot qui se dirige vers le canal et que nous gagnons de vitesse. Tout à coup, deux étoiles filantes, rouge sombre, tombent du ciel dans la mer à deux cents mètres à babord; puissent-elles, ma chérie, te porter bonheur ! »

La Ville de la Ciotat avance doucement, parmi des barques amarrées, « comme à travers une large rue de mer, longue une place d'eau où je vois, estompée, une affreuse statue de Ferdinand de Lesseps; puis nous côtoyons le quai. D'un café-concert on entend le son de l'orchestre.... La grande rue de Port-Saïd est éclairée : stores de cigarettes, bazars, boutiques de cartes postales; des fellahs en tarbouch avec

des robes bleues, des tuniques jaunes ou brunes qui passent; des agents de police, la robe serrée d'un ceinturon; d'autres qui ont des turbans rayés. Tout cela vous parle anglais, français, et surtout sabir ».

Marcel Schwob achète deux costumes kaki, une paire de souliers en toile blanche, un casque. Ses compagnons se ruent vers les cartes postales. Et tandis qu'il les attend dans la rue, un horrible enfant, vêtu d'une longue robe décolorée, s'élance vers lui, d'une rue noire, et le tire par la manche : « Viens, Moussié, viens voir jolies femmes ». Il est entouré d'une pègre équivoque. Un de ses compagnons demande des cartes transparentes. Un chinois a donné à Ting, révolté, une feuille de photographies obscènes : « Oh ! so bad people ! », dit-il.

Quand Marcel Schwob se réveille, *La Ville de la Ciotat*, qui a fait du charbon, est dans le canal. « Toujours un ciel bleu blanc, avec de petits nuages opaques, un peu strié de rose, le ciel d'Egypte; un canal à berges plates, comme celles de la Seine au Point-du-Jour; au-delà, des lagunes semblables à des marais salants où tournent des oiseaux blancs assis en cercle. Ce n'est plus l'eau précieuse de la Méditerranée; celle-ci est verte, mais limpide. Puis des berges de sable, des broussailles noires, une maison qui semble venir de Villeneuve-Saint-Georges ou de Ris-Orangis. Et soudain, deux palmiers en éventail dans le ciel, avec des grappes de fleurs. Et puis un chaland arabe, des hommes bronzés, coiffés de turbans, qui payaient; un vieillard nu qui rejoint sa barque à la nage, avec un paquet de vêtements sur sa tête. Des ouvriers fellahs qui regardent passer le bateau. La rencontre d'un transport allemand qui vient de Durban, plein d'hommes casqués de blanc, de femmes et d'indigènes; encore la berge, des dunes, du sable en monceaux. Et soudain, sur le bord, deux chameaux graves qui passent. Le soleil cru, dans un ciel bleu-blanc, l'air tiède qui souffle à la figure; une chaleur forte qui saisit et caresse tout le corps; des mouches errantes. Nous sommes entrés dans l'Orient... »

Tandis qu'il est porté si loin, comme dans un rêve, Marcel Schwob fulmine : « Ici seulement j'ai compris l'horreur de la contamination par la race blanche. Les fellahs n'étaient sans doute ni purs ni chastes; mais on sent de

coucher du soleil, lorsque Ting me dit qu'on voyait une grande ville dans les nuages. Par mon sabord ouvert j'aperçois une étrange apparition. Le ciel plombé s'est ouvert par places au couchant; deux, trois plans se révèlent par les ouvertures. C'est une cité de bitume, entourée d'arbres et de cendres, au bord d'un lac de métal rouge où nagent des flots de scorie et de lave; et plus loin un autre lac chauffé à blanc, pâle et exhalant sa vapeur panachée de feu jusque dans le fond du ciel. Et au-dessus de ce paysage damné, une rafale de nuages obscurs passe en se trouant, comme dans un tableau de Salvator Rosa, de taches livides. Ce sont des chairs qui se décomposent là-haut et qui nous éclairent de leur hideuse grisaille frottée de vert. La nuit, mystérieusement chaude, tremblait d'électricité contenue. Noirceur profonde de la mer et du ciel; mais les vagues soulevées par l'hélice sont de la mousse de feu blanc; le sillage de *La Ville de la Ciotat* est fait de flamme candide et partout la profondeur tressaille de vie lumineuse. Au large, de grandes taches de phosphore s'étirent dans les ténèbres. Mais, au-dessous de nous, se jouent les mystères des profondeurs. C'est une procession de torches vertes, de feux liquides, d'ampoules illuminées, de lueurs vitrées, portées et brandies par des mains invisibles. La chevelure ardente des torches semble s'épanouir à travers une transparence solidifiée. C'est un regard vert de félins à travers l'eau, une musique de lumières dans une atmosphère liquide. A onze heures, un bolide bondit du ciel noir; globe de feu rouge, blanc, irrisé, violet, qui s'abat dans l'Océan au-delà de l'horizon. La pluie tombe, et ses gouttes, en passant à l'entrepont, strient l'obscurité par des traits de flamme. Minikoï ne devait être en vue qu'à midi... »

Marcel Schwob ne séjournera pas à Colombo. Il ira en chemin de fer à Kandy, dans la montagne; il louera une charrette à bœufs et prendra un boy cinghalais : « Je voyagerai, étendu dans cette charrette, et j'irai visiter ainsi les cités ruinées où demeurent encore les autochtones de Ceylan, les Védahas. Je verrai ainsi le pays et les indigènes, sans presque dépenser d'argent, et j'éviterai les frais d'hôtel... »

Le 6, à Colombo, il écrivait : « Depuis un jour et demi, j'ai vu tant de choses que j'ai la tête brouillée. Parmi les

temples hindous, bouddhistes, jaïnistes, les Tamouls, les Cinghalais, les Musulmans, et Dieu sait quoi, je ne m'y reconnais plus. Et ni un arbre, ni une fleur, ni un fruit, ni une bête, qui ne semble venu d'une autre planète. Ce matin, j'ai marché deux heures avec un jeune Cinghalais bouddhiste dans une forêt de cocotiers sous un soleil de plomb, entre midi et deux heures pour voir les Boërs (1) et un temple où une femme peinte sur les murs tente les hommes, puis se change en démon pour les dévorer. C'est ici la Babel des religions... » Et comme il rentrait de Cavinia, son coureur Tamoul, qui portait le point bleu au front, lui crie : « Moi, homme très bon... jamais manger bœuf, jamais mouton, jamais même œufs : toujours légumes ». Et lorsque je l'interrogeai sur son tatouage, il répond fièrement : « *This is my caste* ». C'est ici qu'on plonge les mains dans le chaos d'où se font les religions ; qu'on touche avec le doigt la passion et la fureur de croire ; qu'on voit sous ses yeux ce qui n'était que mot : caste, religion, race, croyance, prosélytisme, dévotion. Cela fait partie de l'homme, comme la faim et la soif. Ici seulement le mot de Jésus est profondément vrai : « L'homme ne vit pas seulement de pain... »

Le dimanche, 10 novembre, Marcel Schwob alla voir le grand bouddha qui dort taillé dans le granit au temple de la Dent, dans la montagne. « J'entre dans une longue cave où brûle une petite chandelle. Jamais je n'ai eu d'impression plus profonde. Dans la nuit de cette cave sont prosternés une demi-douzaine d'hommes et de femmes ; au fond, à gauche, debout, nu, tête rase, et drapé seulement d'un long voile jaune, le vieux prêtre bouddhiste officie ; sa mélopée rythmée s'élève, aigüe, un peu nasillarde ; et les croyants, par intervalles, chantent les répons. Et la petite chandelle éclaire un grand Bouddha, long de huit mètres, qui dort étendu, la tête appuyée sur son bras. Cave et Bouddha sont taillés dans le granit, d'une pièce ; le bouddha en fort haut relief a été patiemment poli et peint ; sa figure, son bras, ses mains et ses pieds sont couleur de chair ; sa robe est rouge, tandis que le plafond de la cave

(1) Marcel Schwob causa longuement avec un burgher du Vrijstaat, du nom de Jacobs. Ils étaient 250 Boërs en convalescence, sous la garde d'un sergent et d'un caporal qui lui tournèrent le dos.

bétail à l'abattoir. On les fustige; on les livre à d'autres noirs féroces qui les fourrent en prison pour leur faire dégorger les quelques sous qu'ils ont pu gagner; on les bafoue comme on ne bafouait pas les esclaves en Amérique. Et c'est la France qui donne cet exemple! Quelle horreur!»

Le 31 octobre, Marcel Schwob écrit en vue du cap Guardafui, qui pose sur la mer d'Arabie un gigantesque mufle de lion endormi : « C'est le sphinx d'Afrique qui regarde l'Orient ». La *Ville de la Ciotat* entrait dans l'Océan Indien. « Et déjà le vent de la grande mer nous saisit, et la houle nous soulève ». La mousson fraîche d'automne souffle, et le vaisseau tangue et roule d'un mouvement très régulier : « L'Océan Indien est vert le matin, plus bleu l'après-dîner, et les vents alizés y soulèvent une houle douce et perpétuelle. Jusqu'à deux heures le ciel demeure pur et frais, comme notre ciel de France à six heures du matin. Il n'y a pas d'après-midi. C'est un ciel blanc sur une large bande d'horizon, à petits nuages opaques, blancs, ardoisés ou roses, et qui frissonne d'air matinal jusqu'à la voûte bleu pâle. Le soleil brille d'un éclat terrible, qui éclaire la mer d'une lueur de fourneau à haute fusion. Puis, tout de suite, le soir, sans crépuscule, une bande rouge rose où des nuages sombres se découpent comme du papier noir capricieusement déchiqueté, et une grosse lune, dévorée au tiers, qui se balance, entre la lisse et le spardeck, comme une immense lanterne chinoise mutilée. »

Les escales sont maintenant terminées. Marcel Schwob s'est fait à la monotone vie de bord. Il dit ce petit monde individuel qu'est un vaisseau, au sens le plus strict, avec son ciel mouvant et ses étoiles errantes, ses dieux familiers, ses dialectes : « Monde superstitieux, d'ailleurs, où on croit au serpent de mer, où un typhon est quelque mauvaise bête dont on peut attraper la queue ». Toujours le mauvais temps : « Depuis trois jours de petits nuages blancs pâteux encombraient l'horizon; le soleil se couchait rouge derrière des découpures de zinc noir; l'Océan Indien de saphir clair devenait vert bouteille, et la *Ville de la Ciotat* peinait contre la mousson. « Espérez un peu, m'a dit le vieux matelot breton, et vous verrez ». J'ai vu. Le ciel est une calotte de plomb, l'air est fait de vapeur chaude; tout

suinte l'humidité tiède et écœurante, les vêtements, les fauteuils sur le pont, les rampes d'escalier, la lisse du bastingage; une affreuse lumière blanche et terne déversée sur une mer presque noire : c'est un jour de pluie dans la mer des Indes. Elle est venue à onze heures, cette pluie, comme un torrent qui crépiterait, comme un déluge à travers un crible; les gouttelettes frappaient la houle subitement aplanie comme de la grenaille étincelante : c'était une moire sombre saupoudrée de sucre. Et cette moire s'étendait jusqu'à l'horizon à travers un voile fait de ha-chures liquides et pressées. Par cette trame, je voyais de temps en temps s'élancer un poisson volant, comme un long lingot d'argent; ses ailes humides battaient au ras des vagues, et, au bout de quelques secondes, il replongeait dans un petit tourbillon d'écume.

Les passagers commencent à gémir sur la longueur de la traversée. Pour moi, le ciel et l'eau surtout, « ondoyante et diverse », ne peuvent me lasser. Je ne puis lire, et ma seule occupation est d'écrire pour toi ces lignes. Hélas, jamais je ne me serais mieux porté, en dépit de cette mauvaise chaleur humide, si je n'avais pas la douleur d'être loin de toi, et si je n'avais les ennuis que tu sais, et qui me font souffrir. Maintenant le roulis me donne de l'appétit et me fait dormir comme un plomb. Levé à sept heures, je reste sur le pont jusqu'à une heure du matin, et j'y coucherais si je ne craignais la trahison de la mousson dite fraîche, mais qui en dépit de la région nord-est, d'où elle vient, est tiède et moite. L'autre nuit, elle soulevait les lames contre babord, où se livrait une longue bataille d'écume; un large éventail lumineux et tremblant éclairait l'océan sous la lune; au-delà une mer ténébreuse, silencieuse et solitaire. Seul, j'étais appuyé sur la lisse, çà et là quelques dormeurs; nul bruit que le souffle du vaisseau et l'ahan étouffé de l'hélice. Et le monstre qui me porte me semblait si petit, je me sentais si loin au milieu de cet océan nocturne et profond avec son sol de corail et sa houle opaque sous laquelle glissent la bonite et les squales, que j'ai senti un peu de confiance en voyant les remous se tacher de lumières phosphorescentes, qui au moins montraient de la vie révélée... »

« Lundi 4 novembre. — Hier j'étais dans ma cabine au

coucher du soleil, lorsque Ting me dit qu'on voyait une grande ville dans les nuages. Par mon sabord ouvert j'aperçois une étrange apparition. Le ciel plombé s'est ouvert par places au couchant; deux, trois plans se révèlent par les ouvertures. C'est une cité de bitume, entourée d'arbres et de cendres, au bord d'un lac de métal rouge où nagent des flots de scorie et de lave; et plus loin un autre lac chauffé à blanc, pâle et exhalant sa vapeur panachée de feu jusque dans le fond du ciel. Et au-dessus de ce paysage damné, une rafale de nuages obscurs passe en se trouant, comme dans un tableau de Salvator Rosa, de taches livides. Ce sont des chairs qui se décomposent là-haut et qui nous éclairent de leur hideuse grisaille frottée de vert. La nuit, mystérieusement chaude, tremblait d'électricité contenue. Noirceur profonde de la mer et du ciel; mais les vagues soulevées par l'hélice sont de la mousse de feu blanc; le sillage de *La Ville de la Ciotat* est fait de flamme candide et partout la profondeur tressaille de vie lumineuse. Au large, de grandes taches de phosphore s'étirent dans les ténèbres. Mais, au-dessous de nous, se jouent les mystères des profondeurs. C'est une procession de torches vertes, de feux liquides, d'ampoules illuminées, de lueurs vitrées, portées et brandies par des mains invisibles. La chevelure ardente des torches semble s'épanouir à travers une transparence solidifiée. C'est un regard vert de félins à travers l'eau, une musique de lumières dans une atmosphère liquide. A onze heures, un bolide bondit du ciel noir; globe de feu rouge, blanc, irrisé, violet, qui s'abat dans l'Océan au-delà de l'horizon. La pluie tombe, et ses gouttes, en passant à l'entrepont, strient l'obscurité par des traits de flamme. Minikoï ne devait être en vue qu'à midi... »

Marcel Schwob ne séjournera pas à Colombo. Il ira en chemin de fer à Kandy, dans la montagne; il louera une charrette à bœufs et prendra un boy cinghalais : « Je voyagerai, étendu dans cette charrette, et j'irai visiter ainsi les cités ruinées où demeurent encore les autochtones de Ceylan, les Védahas. Je verrai ainsi le pays et les indigènes, sans presque dépenser d'argent, et j'éviterai les frais d'hôtel... »

Le 6, à Colombo, il écrivait : « Depuis un jour et demi, j'ai vu tant de choses que j'ai la tête brouillée. Parmi les

temples hindous, bouddhistes, jaïnistes, les Tamouls, les Cinghalais, les Musulmans, et Dieu sait quoi, je ne m'y reconnais plus. Et ni un arbre, ni une fleur, ni un fruit, ni une bête, qui ne semble venu d'une autre planète. Ce matin, j'ai marché deux heures avec un jeune Cinghalais bouddhiste dans une forêt de cocotiers sous un soleil de plomb, entre midi et deux heures pour voir les Boërs (1) et un temple où une femme peinte sur les murs tente les hommes, puis se change en démon pour les dévorer. C'est ici la Babel des religions... » Et comme il rentrait de Cavinia, son coureur Tamoul, qui portait le point bleu au front, lui crie : « Moi, homme très bon... jamais manger bœuf, jamais mouton, jamais même œufs : toujours légumes ». Et lorsque je l'interrogeai sur son tatouage, il répond fièrement : « *This is my caste* ». C'est ici qu'on plonge les mains dans le chaos d'où se font les religions ; qu'on touche avec le doigt la passion et la fureur de croire ; qu'on voit sous ses yeux ce qui n'était que mot : caste, religion, race, croyance, prosélytisme, dévotion. Cela fait partie de l'homme, comme la faim et la soif. Ici seulement le mot de Jésus est profondément vrai : « L'homme ne vit pas seulement de pain... »

Le dimanche, 10 novembre, Marcel Schwob alla voir le grand bouddha qui dort taillé dans le granit au temple de la Dent, dans la montagne. « J'entre dans une longue cave où brûle une petite chandelle. Jamais je n'ai eu d'impression plus profonde. Dans la nuit de cette cave sont prosternés une demi-douzaine d'hommes et de femmes ; au fond, à gauche, debout, nu, tête rase, et drapé seulement d'un long voile jaune, le vieux prêtre bouddhiste officie ; sa mélopée rythmée s'élève, aigüe, un peu nasillarde ; et les croyants, par intervalles, chantent les répons. Et la petite chandelle éclaire un grand Bouddha, long de huit mètres, qui dort étendu, la tête appuyée sur son bras. Cave et Bouddha sont taillés dans le granit, d'une pièce ; le bouddha en fort haut relief a été patiemment poli et peint ; sa figure, son bras, ses mains et ses pieds sont couleur de chair ; sa robe est rouge, tandis que le plafond de la cave

(1) Marcel Schwob causa longuement avec un burgher du Vrijstaat, du nom de Jacobs. Ils étaient 250 Boërs en convalescence, sous la garde d'un sergent et d'un caporal qui lui tournèrent le dos.

est semé d'images de lotus blancs. Et là dort le grand Bouddha, sculpté à même dans le granit, avec son visage impénétrable, qui semble masquer un sourire; et il rêve du Nirvâna. Devant lui une table d'offrande, faite de granit, porte deux plateaux jonchés de pousses de riz et de la fleur de Bouddha, une fleur dure, jaunâtre, à cinq pétales et dont la tige pousse cinq fleurs comme les doigts d'une main. Elle a un parfum doux et épais comme le gardenia. J'ai causé avec le vieux prêtre. Il garde le « Bouddha qui dort » depuis cinquante ans. Depuis cinquante ans, trois fois par jour, il chante le long office et change les fleurs dans cette cave de Thagal Thoru. Là viennent seulement les gens de la campagne d'alentour; dans cette cave ancienne a été taillée, il y a cent ans, deux cents ans, l'image de Bouddha qui dort et rêve le Nirvâna. Par une étroite corniche, il me mène à une petite cour taillée dans le granit; un abreuvoir carré sans bords est plein d'eau de pluie; dans le flanc du roc un trou marque l'entrée de l'ancienne cellule du prêtre. Là couchent maintenant les cobras sacrés, les cobras sauvages de la jungle, qui viennent dormir, venimeux et innocents, au cœur du rocher du Bouddha dormant. Et l'office a repris. Une longue heure je suis resté sous le porche de cette cave. Bouddha était ténébreux; la petite chandelle éclairait fumeusement son visage; l'ombre de son grand bras flottait selon la flamme. Les voix chantaient dans la nuit; la litanie du prêtre sonnait comme un refrain trillé, rythmé de rappels de tambour et de roulement de timbales; Bouddha, immense et prodigieux, dormait et rêvait, appuyé sur son bras et souriait intérieurement. Et les pauvres Cinghalais prosternés, loin des Européens, loin des insultes et des coups, espéraient le repos auquel rêve Bouddha et tendaient vers lui leurs mains. La flamme vacillante, si petite, si bleuâtre, si fumeuse, jetait sur le grand visage muet le sourire obscur du feu ardent; et la voix aigüe, roulante du rappel des timbales, chantait avec confiance la joie de l'anéantissement. S'il y a un Nirvâna, le grand Bouddha de Thagal Thoruva Vihara l'a trouvé dans son rêve de pierre, et les cobras venimeux, qui sortent de la brousse pour dormir avec lui, l'ont trouvé dans le même tombeau de songes. Je suis parti lentement; tout était solitaire au haut de la colline. Un enfant cinghalais

m'attendait avec son *nalawa* à la main; c'était le petit joueur de flûte que Khâssim (1) avait fait appeler. Cette flûte de bambou est fermée à son embouchure avec de la gomme végétale où une mince fente a été pratiquée; elle est percée de cinq trous. Devant le temple l'enfant a joué de son *nalawa*; et longtemps après que j'étais descendu par la route escarpée vers mon rikchâ (2), j'entendais le son limpide monter tout au haut du roc sacré comme une fumée d'encens musical » (3).

Le 11 novembre, Marcel Schwob écrit dans une hôtellerie perdue au milieu de la jungle, sur la route des cités en ruines de Ceylan, d'Anuradhapura, de Sigiri, de Minneria. Le *station master*, burgher de Jaffner, pur sang Hollandais, descendu des premiers occupants, a été admirable de bonté et de dévouement. Il lui a procuré la charrette à bœufs qu'il lui fallait, lui a prêté son fusil de chasse et ses cartouches. Marcel Schwob est étendu sur son grand chariot couvert de cercles de bois avec un feutrage de feuilles de cocotier. Le roulis d'une tempête ne serait pas aussi violent que les cahots de cette machine. La pluie torrentielle, inéluctable, les empoigne. Il couche à Dombulla : « Coucher ! une chambre dallée à six portes toutes ouvertes — un matelas sous une moustiquaire — voilà les relais de poste de Ceylan ! Tout cela m'enchanté, et je vais bien. Que te dirai-je de la route ? Le ciel était blanc de pluie. Des arbres étranges, arbre à fleur de surya, arbre à pain, palmiers royaux, arikas, acacias, arbre à fleur d'indigo blanc, penchenâla, palmiers de dix sortes et cocotiers; puis la brousse verte, massive, impénétrable, faite d'un fouillis indéchiffrable de jeunes arbres, de plantes, de ronces et de lianes; tout cela coupé parfois d'une large plantation de thé de mille acres. Ici est un *arbre-bho*, très vieux : l'arbre sacré sous lequel prêcha Bouddha, et où on voit grimper des singes... » Marcel Schwob assiste à la fête tamoule annuelle, voit la danse des hommes, très beaux, au rythme des castagnettes de métal. Il boit des noix de coco et mange des bananes. Mais c'est aussi l'impitoyable

(1) Son guide.

(2) Voiturette à deux hautes roues traînée par un homme.

(3) Marcel Schwob utilisera cette description dans la préface qu'il donna à Emilie Lerou pour son *Hiesous* paru chez Ollendorf en 1903.

saison des pluies. Rendu de fatigue, trempé de sueur, il marche sur les gneis noirs, luisants et glissants sous la pluie, vers le dôme énorme de rocher pour escalader le Rock-temple de Dambulla. « Comme en rêve, je passe dans cette cave monstrueuse où Vichnou est assis près de Bouddha, où je vois la statue riche et peinte du roi Walagam Bahu qui fit ce grand temple, et les cinquante-trois bouddhas assis, d'une grandeur terrible, au pied desquels court une table d'offrande. Tout cela s'éclaire, peu à peu, avec des ombres effrayantes sous la chandelle que tient le prêtre... »

Au retour, les voyageurs perdus dans la nuit, roulent sur des blocs, puis retrouvent la route parmi un terrifiant chant de grenouilles qui font exactement le bruit des tams tams tamouls. De Nalanda à Matala, Marcel Schwob roule dans sa charrette à taureaux...

De retour à Colombo (18 novembre), il descendait au *Grand Hôtel oriental* où, vers minuit, le torrent de la pluie noie sa chambre. Le *Polynésien* est mouillé dans la rade.

Marcel Schwob monte à bord, mais avec des difficultés : le commissaire ne veut pas recevoir Ting. Il lui faudra verser 100 l. à Sydney pour le débarquer.

Le *Polynésien* partait le lendemain. Marcel Schwob a sa cabine, seul, avec vingt-six passagers de première : « Mais quelle matinée ! Un ciel lourdement gris, l'eau verte et sale de l'Océan Indien troublé, le disque chevelu des palmiers inclinés tremblant et pleurant sous le vent et la pluie, les pirogues à balancier bercées sur une vilaine houle, les maisons rouges de Colombo à travers un brouillard d'eau, les corbeaux inquiets, les gerbes d'écume fusant le long de la jetée, et surtout, oh ! surtout, des passagers tristes et sales errant sur un pont souillé de charbon, parmi les derniers joailliers qui nous offraient, au bruit du treuil, des œils de chat et des pierres de lune. Ce départ morne m'avait mis la mort dans l'âme. Tout le jour nous avons clapoté dans une houle d'un vert morbide, et les nuages s'amassaient plus noirs. J'avais le cœur malade... »

Enfin, il fait la connaissance d'un homme charmant et instruit, M. Georges Bourge, officier des Messageries, qui va prendre le commandement du paquebot assurant le service entre Sydney et Nouméa ; d'un jeune et riche

Australien, Baldock, de Melbourne, qui vend à Bombay des chevaux d'Australie; du comte d'Oultremont, belge; de M. Heaton, membre du Parlement anglais pour Canterbury....

Le 20, le *Polynésien* passa la ligne. Chose étrange, la mer n'y est plus la même. C'est le pot au noir. Le navire travaille contre le vent debout : « Les lames s'élèvent régulières, comme les vallonements d'un pays de Blois ou de Touraine; quand le vent fraîchit, la mer de saphir écume ou se couronne de perles en soulevant notre coque monstrueuse d'un effort irrésistible... » Et jusqu'en Australie, dans ce désert d'eau où le *Polynésien* ne rencontrera pas un bateau pendant neuf jours, où l'on est envahi par la torpeur et le demi-sommeil, sur le vaisseau qui tangué, Marcel Schwob note les « coups de casserole », les « baleines traversées », la couleur de cette eau toujours de saphir et d'écume.

Le 8 décembre, il descendait à Sydney à l'*Hôtel Métropole*. Il commence à se repentir d'avoir entrepris un voyage « si horriblement coûteux ». Il a dû interrompre son journal quotidien à cause des ennuis qu'il a eu à subir à propos de Ting. Car il lui a fallu trouver 2.500 frs de caution ! Enfin, M. Bourge, pauvre et charmant homme, lui a prêté, sur ses économies, 1.500 fr. qui compléteront les 1000 fr. providentiellement envoyés. Il va pouvoir s'embarquer, le 14, sur le *Manapouri* de l'Union Steamship. Par bonheur, Marcel Schwob a rencontré un Américain, ancien agent de Stevenson à Apia, Moores, qui tient l'hôtel et le grand store là-bas. Il lui louera un cottage, sommairement meublé, pour 2 l. 10 sh. par mois; il pourra demeurer dans son grand salon bibliothèque, sur la mer. L'approvisionnement serait impossible autrement. Moores lui prêtera ses *schooners* pour visiter les îles. Car Moores, qui écrit, s'est pris d'affection pour Marcel Schwob. Et déjà, il donne son adresse chez lui... Pour le retour, il reviendra à Auckland, et de là à Wellington où il prendra un des frigorifiques de la New-Zealand Shipping Co qui le ramènera à Londres par le détroit de Magellan : « Cela sera beaucoup moins cher, et j'aurai fait une longue station en mer ». Marcel Schwob se dit un peu fatigué. Il lui semble qu'il tangué et roule toute la nuit dans son lit. Il va dé-

jeuner sur le *Pacifique* dont le capitaine Bourge prend le commandement : « Voilà un homme à qui je devrai une sérieuse dette de reconnaissance ! »

Le 4 décembre, le *Polynésien* entre dans la baie de Melbourne. « Le jour est tombé ; cette mer intérieure est silencieuse. Tout le long de l'horizon une côte basse et noire, parfois surélevée un peu, et piquée, de distance en distance, par des feux jaunes et rouges. Nous ne verrons Melbourne qu'au matin. Le *Polynésien* a mouillé horriblement loin, à cause de son chargement de poudre. On voit une longue ligne d'usines rougeâtres, de magasins en blocs carrés, des navires, un peu de feuillage dans les lointains. Il faut vingt minutes pour gagner Port Melbourne. De là, un tram mène en ville, par d'horribles faubourgs. La ville est faite de rues droites, bordées par d'immenses blocs rose-rougeâtre qui sont des banques, des agences, des compagnies de navigation et de commerce. Le ciel étouffant et menaçant est épaissi encore par les fils télégraphiques, téléphoniques et de tramway : c'est un tissu au-dessus de la tête. On ne respire pas, et un vent brûlant vous jette à la face la poussière australienne. Les mouches s'attachant sur les vêtements et la figure. Les cabs coûtent un shilling le quart d'heure. Toutes les rues sont droites, à angle droit, rouges, bordées de hautes maisons cubiques, et le tumulte des trains, des cars à vapeur et des cars électriques est assourdissant. Pas de feuillage, sinon près des ministères, un parc entouré d'une palissade de bois avec des eucalyptus et des gommiers et quelques noirs araucarias. » Une horrible journée de chaleur, de poussière et de mouches, passée à errer entre le Consulat de France et le bar du *Kenghis hôtel*... A grand risque, par la tempête, le dernier *steam louch* ramène notre voyageur jusqu'à l'escalier du *Polynésien*.

Et bientôt, c'est la houle du Pacifique, différente de celle de l'Océan Austral. « Cette côte d'Australie est sinistre. Les grèves sont d'une blancheur macabre, d'une pâleur cadavérique, et les buissons noirs, le *bush*, y rampent comme des paquets de chevelures mortes ; on n'aperçoit au loin que des escarpements à peine colorés par un gazon torréfié ; et contre tout cela souffle un vent glacé. A côté de nous, des marsouins énormes

bondissent sur la mer... » — « Et maintenant voici que la côte est sinistre. Une haute muraille de roc taillé à pic, comme coupé en deux. La mer brise inexorablement au pied. Tout à coup, sur la crête, un petit phare blanc. Puis une ouverture dans la muraille, une brèche large de 100 mètres peut-être, et plus loin la muraille de roc massif, droite, impénétrable. Toutes les crêtes sont arides. C'est Sydney. Le *Polynésien* vire et entre dans la brèche ; il touche presque la muraille à tribord. Et voici des collines, vertes et riantes avec des villas étagées tout le long, un fortin au milieu de ce grand lac paisible où jadis on enfermait les convicts irréductibles ; puis, à mesure que le vaisseau avance, des baies profondément indentées se découvrent, laissant entre la mer, des échancrures toujours verdoyantes et tachées par des villas de couleur, des monticules encore couverts d'eucalyptus, de gommiers et d'araucarias, tous les faubourgs de Sydney établis dans ces baies innombrables qui semblent s'ouvrir et se fermer à mesure que le *Polynésien* va plus loin. Déjà la porte de la muraille qui donne sur la mer s'est close comme par une glissière et nous semblons enfermés dans un immense lac intérieur. Partout d'immenses navires à quai, les steamers intercoloniaux des mers du Sud, des voiliers anglais à coque blanche rouillée par le voyage récent et tachée de minium, des *clippers*, des frégates écoles à triple rangée de sabords. Et enfin, parmi ce labyrinthe, Darling Harbour, le port de la cité proprement dite, où le *Polynésien* s'amarre à quai... »

Le 16 décembre, Marcel Schwob était toujours à Sydney ; mais il écrit qu'il partira le soir à 11 heures pour Apia (Upolu) Samoa sur le *Manapouri* de l'Union Steam Ship Co (Nouvelle Zélande).

Marcel Schwob vient de passer d'affreux moments. Le pauvre Ting est tombé horriblement malade, avec 40 de température et une faiblesse terrible. Que de frais pour lui ! Il tremblait d'être à court d'argent. Cook lui réclamait les 2.500 frs de caution. Heureusement, M. Henderson, qui avait conduit Stevenson sur le *Janet Nicoll*, s'est chargé de tout et a arrangé son passage. Enfin, Marcel Schwob va pouvoir quitter ce sol maudit ! A bord, il pourra continuer la description des choses qu'il a vues : « En général, ici, c'est mortel d'ennui ». Mais il a rencontré un être

extraordinaire, le capitaine Mackay, gouverneur du Goulburu Garl, qui a navigué seize ans dans le Pacifique pour acheter du coprah, boit et mange bien plus que Baronnet, et a lu autant que lui.

C'est en effet à bord du *Manapouri* que Marcel Schwob va reprendre son journal (17 décembre).

Et le voici, tel Robinson Crusoé, avec son domestique et son singe Lanka habillé de calicot blanc comme une marionnette. Il a une cabine sur le pont qu'il partage avec Ting. Pendant deux jours, le mal de mer : « Tout le monde était malade à bord : *The weather was sticky* », comme dit le capitaine Crawshaw, un être extraordinaire que je te décrirai... Vilaine mer démontée sous un ciel de brume chaude ».

Marcel Schwob fait les croquis de ses compagnons qui vont chercher fortune, du capitaine Crawshaw, « petit, rageur, barbe blonde en pointe, petits yeux bleus, drolichons, et quel langage (je rougis de l'entendre), vieux loup de mer qui a roulé dans le Pacifique, connaît tous les archipels. Il s'exerce sur la barmaid à qui il a persuadé que je m'appelais Marcus Aurelius ! » « Captain Crawshaw a plusieurs billets de Stevenson. L'un d'eux lui recommande mystère et discrétion, et de se saisir de Wurmbrandt à Tonga pour l'amener tout vif (Wurmbrandt est un aventurier autrichien que Stevenson aimait)... »

Enfin le Captain lui plaît beaucoup ; et, en anglais, Marcel Schwob rapporte ses mots et ses histoires effarantes.

« Le nom de notre bateau est un mot maori qui signifie « noir penser », « rêve infernal ». « Captain Crawshaw est bien le démon qui convient au Manapouri », qui trouve des noms à chacun, et, toujours en l'honneur de la barmaid, a baptisé le jeune commis anglais qui va au Figi et craint d'être mangé par les cannibales, M. Desdichado, noble espagnol, authentique descendant du chevalier errant... Car Marcel Schwob est ravi de la philosophie que lui révèle le Captain Crawshaw, de son langage, de ses chansons, des moindres fleurs qui tombent de ses lèvres : « Jamais homme ne fut plus propre à être cueilli pour un livre de Cervantès ou de Rabelais ».

Mais Marcel Schwob se souvient aussi qu'il est poète.

Et, non loin de Fiji, le 21 décembre, il peint cette belle esquisse :

« Je suis amoureux (ne sois pas jalouse) du ciel des tropiques vers lequel je me sens entraîné. De vastes contrées laiteuses et rose pâle, d'un feu délicat, y sont volatilisées parmi l'azur. La douceur de l'air semble aspirer l'âme vers tout ce bleu pâle semé d'îles irréelles tout autour de l'horizon, tandis que la jeune lumière les irradie de flamboiements tendres comme les gorges d'oiseaux. Quelle journée hier, et quelle soirée ! Une barque aux voiles bleu-sombre a passé près de nous, puis un vapeur qui fait le service de Fiji à Sydney. Tout le tour de la mer était indigo, les barrières rondes des nuages tranchées par en dessous comme au fil d'un couteau. A la limite de l'horizon, vers le soir, un mirage étrange et rare que captain Crawshaw n'a vu qu'une autre fois, depuis vingt ans. On voit apparaître à intervalles une longue ligne d'écume, comme si la mer déferlait sur une muraille de récifs de corail et le *Manapouri* semble mettre le cap sur des brisants inconnus vers l'est... C'est l'image des récifs blancs de nuages dans le ciel... Puis, comme à Djibouti, l'eau se moire, verdoyante, glaciale et bleue, à babord, tandis qu'à tribord, mourante, elle s'étend et agonise dans une grisaille livide. A l'avant flotte au ciel une demi-lune pâle. Le *Manapouri* glisse vers l'orient sur un miroir lisse qui se colore et se décolore. Le ciel, noir et tragique à l'arrière, est plein d'espoir jeune dans une nuit claire à l'avant. L'obscurité se fait; maintenant le long des cordages du beaupré on a hissé le fanal blanc incliné vers le ciel. Plus haut, droit devant, vogue la lune rose, rose pâle comme un grain de grenade; au-dessous le scintillement de la grappe des Sept Sœurs toutes menues dans le ciel. Ici, là, une étoile rouge et, à l'occident, la splendeur candide et radieuse de Vénus. La nuit s'éclaire d'une lueur diffuse; le fanal blanc tangué sous la lune; un matelot, assis sous la toile au gaillard d'avant, fume une cigarette dont le point rouge troue la lumière jaune d'un fanal à l'huile; un autre matelot joue du *bag pipe* et l'équipage applaudit; çà et là se glisse une femme papoue de Nouvelle Guinée à la tignasse roussie, drapée d'écarlate. Et au fond de la mer une tache un peu plus sombre annonce la terre. C'est un écueil solitaire, une roche

volcanique aigüe qui épand sa vapeur au milieu de l'océan, Hunter's Island, et notre course nous entraîne tout près, vers cette masse sombre et sauvage. Nous ne verrons plus la terre que lundi matin, à Suva... »

Un feu d'artifice est tiré à l'occasion de la Noël dans la baie; le lendemain, c'est la désolation d'un « hurricane » sérieux, et tout demeure plongé dans des ténèbres d'eau. On boit le champagne, on joue aux jeux innocents durant la quarantaine de cinq jours. Alors Marcel Schwob rêve d'un livre, ou d'un conte, *l'Ile du double*, « dont la première partie se passera en Egypte, la seconde dans ces parages. Je ne crois pas qu'on puisse inventer un sujet mieux fait pour ce que je sais faire. Il y aura l'empreinte d'une très jolie main de femme, je pense, dans une chambre funéraire d'une des premières dynasties; et j'espère que nous verrons la très jolie femme dans ce pays de corail, de mer glauque et de ciel bleu pâle, où les perles qu'on pêche semblent chaudes d'or... »

Le 30 décembre, à Suva, on embarque des passagers de pont, des hommes et des femmes de Samoa : « Ils couchent sur leurs nattes en plein air et ils font leur lessive... C'est une race splendide. J'apprends diligemment le samoan et, en deux jours, je puis déjà causer un peu. J'ai deux noms : Sivopa et Tusitala, parce que j'écris des histoires. Les filles passent leur temps à chanter, à mimer des danses de mains, et à rire. Les enfants sont beaux comme les enfants chinois... »

Le voici, au terme de son voyage, en rade d'Apia : « Une longue ligne de montagnes couvertes par de la brousse vert-sombre, une baie ronde bordée de cocotiers sur une grève noire, au large les barres des récifs de corail avec leur sable jaune, un soleil de plomb, de longs brisants — et au centre de la baie l'énorme carcasse de fer rouillée d'un navire de guerre allemand (*l'Adler*), lugubre souvenir du dernier hurricane, qu'on ne peut briser à coups de marteaux, ni faire sauter à la dynamite sans détruire Apia. Car Apia n'est qu'une ligne de maisonnettes basses de bois, montées sur pilotis. Quelle solitude, et combien ce spectacle est inattendu pour moi ! Il n'y a rien, rien que des stores qui ne sont même pas des boutiques d'épicerie de village, et trois hôtels (!), où le bar est fréquenté par des

aventuriers allemands, américains et *half caste*, souvent d'Écossais et de femmes de Samoa. Des frères Maristes, barbus, sales et stupides — et les Samoans... Impossible d'avoir un lit, une chaise, une lampe à pétrole : il faut des heures de diplomatie ; 16 shillings par jour à l'hôtel de Moores... ni fruits, ni viande (sauf en conserve) rien... Je n'ai pu manger, jusqu'ici, que dans les huttes des chefs, du taro, des ignames, du fruit d'arbre à pain bouilli dans du lait de coco, des coquillages aussi cuits au lait de coco, enfin les délicieuses feuilles de taro cuites sur les pierres rougies. Cela avec les doigts, sans sel, et sur des feuilles de bananier — allongés sur une natte, sous les toits ronds de Samoa faits de feuilles de palmes sèches et soutenus par des piliers de bois de fer. Si je n'avais pas ce que j'ai, je vivrais avec eux. Mais les maisons sont ouvertes et la vie est commune. Mon nom à Samoa est Maselo : il m'a été donné par les deux chefs d'Apia... J'ai une affreuse maisonnette depuis hier — elle ne désemplit pas de Samoans. Je suis un « *talk-man* », un « *tulafala* », et il leur faut des histoires jusqu'à minuit et une heure du matin. Il me semble difficile que tu puisses me voir, assis sur une natte, parmi tous ces hommes nus et tatoués, à côté du « *alii* », le chef, qui m'écarte les mouches avec un chasse-mouches tandis que sa fille m'évente ; et autour de moi, les autres *tulafala*, l'un qui traduit, les rires de plaisir, les questions sur les détails, les « *malic* » d'admiration. Le soir du nouvel an, j'avais auprès de moi Foë, qui a des moustaches blanches, célèbre pour avoir, il y a deux ans, coupé la tête du fils de Mataafa et l'avoir apportée à son chef Feumanu, ce qui est un grand honneur... Je suis l'ami du premier *tulafala* d'Apia, Atoa, qui a vingt-deux ans, magnifique et tatoué des genoux à la ceinture... » Puis Marcel Schwob va rendre visite à l'ancien roi Mataafa, un homme robuste, vieux, qui ressemble à Bismarck. Conversation formaliste. Il boit l'« *ava* », un suc tiré de la fibre d'une racine, dans une coupe de bois, suivant le rite. Mais tout de même, le 10, il écrit qu'il est fatigué, qu'il n'a plus un sou et qu'il ne supporte pas le climat.

Car le mois de janvier fut tragique pour Marcel Schwob. Le 8, il a cru mourir, travaillé par la fièvre : « Je n'avais plus ma tête. J'allais de mon lit à la douche pour faire

baisser la température qui, pendant 12 jours, a oscillé entre 39°8 et 40°5. Je me traînais sous l'eau froide *parce que je voulais te revoir*. Un matin seulement la vue du ressac gris sur les récifs de corail m'a donné une envie telle d'aller dans la mer que je suppliais Ting de m'aider jusqu'à la grève. Et pendant ce temps, j'avais une pneumonie droite, sans savoir autre chose sinon que je souffrais là et ne pouvais respirer. Dès le 9, j'ai fait chercher le médecin allemand Franck qui n'est pas venu — puis le docteur américain Braucht, de la secte des « Seventh Day adventists », pâle, maigre, à barbe très noire. Il m'a bourré d'antifébrine et de phénacétine, toujours avec douches, toutes les heures à peu près, jour et nuit. Mais je me sentais mourir. Le docteur Braucht a une grande maison, où il soigne parfois. Je lui ai demandé de me prendre. D'abord il a crié : « Non ! », puis a dit qu'il consulterait sa femme. Une demi-heure après, on m'emportait sur une civière et on me plongeait dans un bain froid avec un tuyau d'eau chaude le long de la colonne vertébrale et les jambes dans un seau d'eau bouillante. Ceci s'est répété sans cesse. Enfin la température a cédé un peu. Mais j'étais et suis encore un squelette et ne puis me tenir debout. Oh ! ma chérie, j'ai eu si peur de mourir sans revoir ta figure chérie ! J'ai eu du courage. J'ai été sous l'eau froide en grinçant des dents, — et tout ce que j'endurais de la chaleur, des moustiques et des mouches, cela ne peut se dire. Mais je voulais te revoir et revenir chez nous ».

Dans la maison du « Seventh Day adventist », au milieu des cocotiers, Marcel Schwob fut soigné par une demoiselle de la même secte, Miss Meloy, de Pittcain Island, petite fille d'un des révoltés de Bounty qui ont occupé cette île depuis cent ans avec des femmes Tahitiennes. « Les Seventh Day adventists tiennent leur dimanche le samedi ; ils croient à la venue immédiate de Jésus et à son royaume sur la terre, à l'annihilation totale des méchants, non à leur punition, à l'immersion totale pour donner le baptême ; ils sont strictement végétariens. Leurs livres sacrés sont Daniel et l'Apocalypse. »

C'est au milieu de ces angoisses que Marcel Schwob apprit que la *Manapouri* était toujours en rade. Il écrit au joyeux captain Crawshaw qui le fait transporter aussitôt

à bord en civière, sans argent, sous sa responsabilité : « Ainsi sauvé !!!! L'air de la mer me permet un peu de forces. Mais l'affreuse pneumonie me serre le poumon droit, et j'ai d'affreuses nuits. Mais je te reverrai, ma femme chérie, je le jure ». Cependant, pour rester plus longtemps en mer, Marcel Schwob forme le projet de revenir par le Cap.

Il s'était embarqué le 24; le *Manapouri* partit le 25 au matin. « De la mer, Upolu est joli, comme une émeraude sombre dans du saphir liquide, avec les lagunes mortes bordées de récifs jaunes de corail, et les montagnes d'émeraude sous les nuages lourds, Manono, Apolina, et au loin Savair. Nous revenons vers Fiji... Je suis parti devant 3 sh. à un autre fils de roi, Safolu, fils de Pulé-Pulé, qui faisait mon blanchissage, 3 sh. et un chasse-mouches; impossible de le trouver pour le prévenir. Enfin ! — Toutes les histoires sur la beauté de Samoa sont des mensonges. Mais les indigènes, je les aime beaucoup. Tuimabe-alufaro m'avait donné son fils, Faananus pour me servir. La noblesse de ce jeune homme pendant ma maladie a été extraordinaire. Il croyait (et je croyais) que j'allais mourir. En des phrases bien émues, il me recommanda à Iesu et me donnait des sôghi, ses reniflements sur les mains. Car les Polynésiens ne connaissent pas notre baiser. — Son père, Tuimalialufano, fils de roi, m'avait donné un grand dîner où il n'y avait que des personnes royales... C'était un splendide repas servi sur d'immenses feuilles de bananier en guise de table. Tous les piliers de la maison étaient enguirlandés de longues feuilles d'hibiscus et de *fuà* à long calice jaune clair taché de marron au fond. Tamasese m'a fait un long discours auquel j'ai répondu de mon mieux... Tout cela précédé du *Kava* traditionnel, et de longs cris de *O le alii* poussés sur une mélodie par un vieux *tulafala*. Enfin, présents d'éventails et de la bague de lu, de canne à sucre, de *kava*, etc... »

Le 27 janvier, Marcel Schwob naviguait parmi un peuple d'îles noires sur la mer gris ardoise (groupe de Fiji). Il a beaucoup de mal à écrire, car la pneumonie paralyse son bras. Pendant qu'il était si malade un missionnaire Wesleyen l'a exhorté longtemps et, chose étrange, son long sermon, où il l'appelait « friend » et lui parlait de la mort, lui a donné du courage : « Ah ! qu'il m'en a fallu et qu'il

m'en faut encore ! » Il évoque les missions rivales, fait l'histoire des compagnies allemandes, peint la physionomie du commodore : « Les blancs sont des brigands inouis ».

Et Marcel Schwob pense aussi aux filles de Samoa qui ne sont pas jolies : « Gros poignets et grosses chevilles, nez écrasé et lèvres trop charnues, cheveux droits rougis à la chaux, et tout le corps et les cheveux luisants d'huile de coco ». — « La beauté polynésienne est un leurre. Elles ne sont pas femmes, mais jeunes filles, rieuses et aimant « *o le sira* », « *o le pese* », la danse, les chansons. Mais j'aime les gens de Samoa. J'ai du regret de la maison polynésienne, de son cailloutis de pierre noire avec ses nattes, son toit rond et sa charpente compliquée, solide et flexible, et ses piliers en bois d'arbre à pain. Mais le paysage de Samoa n'est pas nostalgique. Rien que les cocotiers, le *faù* et quelques hibiscus, l'arbre à pain, le bananier. Le ressac sur les récifs n'a pas la gravité profonde des ressacs à Ceylan et les couleurs ne sont pas tentantes. J'espère, si Dieu me permet de revivre, pouvoir écrire tout cela en meilleur langage. Ici, je cause avec toi. Nous avons très beau temps, mais très chaud. La mer est plate et le ciel des tropiques, bleu pâle et blanc, avec sa grosse ceinture de vapeurs épaisses et colorées à l'horizon où se poursuivent des formes pareilles à des esquisses de Michel-Ange, — des barques de feu, des mouchoirs de batiste noire, de petites flammèches roses, des îlots noirâtres et des bancs épais, tranchés par en dessous comme au couteau. Et toujours surgissent sur la mer des îles, des montanges coniques jaune-vert avec des arbres noirs, des dos de cétacés dormant. C'est le pays des îles. C'est vraiment la Polynésie ».

Et Marcel Schwob dit les danses de Samoa qu'il a vues au nouvel an : « Celle des filles, très lascives, sont des jetées de mains et de bras, souvent entre les cuisses. Elles avaient la tête enduite de chaux, nues jusqu'à la ceinture, et une sorte de jupe jusqu'à mi-cuisse faite de je ne sais quels longs poils noirs. Les vieilles dansent aussi. Colliers de fleurs et de fruits rouges semblables à des piments. Puis des jeunes gens sont venus d'Atua et d'Aana. Danses de guerre avec de gros bambous fendus, des massues de couleurs variées... »

Le 28 janvier, Marcel Schwob souffre et prie : « Vois-tu, je n'ai pas de forces, et je peux t'écrire parce qu'il me semble que je te parle et que tu es là. Jamais la distance ne m'a autant terrifié qu'en ce moment. Si Dieu permet que je te revienne, que je revoie maman et Maurice et notre maman et tous les nôtres, j'aurai vécu plus que la vie de douleur d'un homme. Après tout ce que j'ai traversé de souffrances, voilà l'angoisse la plus affreuse qui m'a été réservée. Je prie Dieu que ce soit la dernière et la plus grande épreuve. Mes épaules plient sous le faix de la douleur ; j'ai eu plus que ma part. Mais je t'ai, mon adorée. Il faut que je pense à cela. C'est peut-être en compensation que je souffre tout cela. Chère souffrance, alors ! Je reprendrai courage, ma Marg chérie — je le veux de toute ma volonté et de tout mon cœur (c'est grâce à mon cœur qui m'a soutenu que j'ai résisté à la terrible fièvre)... »

Le 30, Marcel Schwob a vu un docteur à Sava. Sa pneumonie tend à disparaître ; mais il demeure très faible et a besoin de stimulants.

Maintenant c'est le retour ; il écrit peu, tant sa misère physique est extrême. Il est trop faible pour jouir de la mer et des nuages. Le capitaine Crawshaw, qui a épuisé ses histoires, boit son cocktail presque silencieusement. Il a tué d'un coup de fusil un serpent de mer ! Marcel Schwob revoit Sydney, où il a eu tant d'ennuis. Il descend au « German Club », où on l'accueille avec une amabilité extrême, et il fait la connaissance d'un vieux professeur de musique, Kretschmer, qui mérite un livre comme Crawshaw. Il note son nom, mais ne peut même pas le décrire. Il aurait voulu revenir par le Cap. Tout a été impossible. L'*Orient Line* lui promettant une bonne cabine où il sera seul, il embarque, le 12, sur l'*Austral* qui va reprendre le même itinéraire qu'à l'aller.

Et les pages légères du journal sur papier pelure, couvertes de sa petite écriture serrée, des deux côtés de la page, difficiles à lire comme un papyrus antique, retracent ce retour, racontent les moussons et les orages, peignent la couleur de l'eau et le rayonnement du ciel, le vol des albatros qui tournent en cercle comme des papillons épars sur l'océan, les cimes noyées dans la poussière d'or, les cieux

livides, toute cette magie où la fièvre de Marcel Schwob trouva un aliment. Il disait, de nouveau, les houles géométriques, les étoiles australes qui brillent comme de l'acier bleu, les espaces pluvieux sur la mer, le morne océan bordé de deuil sous une atmosphère en pleurs, et les alisés et la pluie équatoriale. Il revoyait Colombo avec ses routes rouges, retrouvait la fleur de l'hibiscus qui lui fait se souvenir des filles de Samoa, la vieille terre d'Egypte, respirait l'odeur des naufrages sur la terre des Somalis; il reconnaissait le rocher d'Aden, le croissant de la lune dont le métal change comme sous l'incantation des magiciennes d'Ethiopie, le ciel gris et froid de Suez, les maisons de Port-Saïd dont les couleurs sont mortes, les radeaux de charbon, et ce concert de lumière des Arabes. Il retrouve enfin la Méditerranée, cette fois jaune et triste comme la mer du Nord, qui roule de longues vagues dont l'écume pâle semble faire blêmir la nuit.

Le 20 mars 1902, le *R. M. S. Austral* allait arriver à Marseille : « Ma Marguerite, ma chérie, ma Marg adorée. Ceci sera à Paris avant moi, si je ne te trouve pas à Marseille. Mon Dieu, que je puisse t'embrasser bientôt, mon amour ! Impossible de t'écrire avant : nous portons le courrier. — Voici : j'ai eu une pneumonie aigüe, simple heureusement, à droite et la fièvre ininterrompue entre 39 et 40 pendant dix-sept jours — toutes les heures dans un bain d'eau froide. Il a fallu me porter à bord du *Manapouri*. Je crois être guéri de cela, sauf un épaissement de la plèvre. Mon amour chérie — si tu savais combien j'ai souffert pour te revoir, seulement pour te revoir ! Toutes les heures dans un bain d'eau froide, toutes les demi-heures souvent. Je ne vais pas trop mal, sauf l'entérite toujours; le reste n'a pas changé, hélas ! Enfin si je peux ne pas te tourmenter et travailler, je me résignerai. Je t'aime, ma chérie. Jamais plus je ne m'en irai !... »

Tant d'enthousiastes descriptions n'indiquent pas un homme blasé sur la magie des mers australes. Cependant Marcel Schwob n'avait tout de même pas trouvé à Samoa ce qu'il avait imaginé. Il n'était pas entré, comme il l'espérait, à la suite de Robert-Louis Stevenson, dans la connaissance de l'âme des indigènes. Il n'avait pas vu le tom-

beau de son ami. Là-bas, comme partout, il avait trouvé les divisions, les haines ethniques, la rivalité des races, tout ce qu'exploitaient si bien les Allemands. Il avait été sensible, certes, à la courtoisie fermée des Océaniens dont il avait forcé l'amitié. Il avait rencontré des types effarants d'aventuriers, qui lui rappelaient les antiques corsaires, admiré aussi des caractères, tout d'un bloc, de mystiques missionnaires. Virtuellement, en dépit de sa pneumonie, il rentrait dans un meilleur état physique, sinon guéri.

Marcel Schwob a certainement pensé au grand livre que lui avait demandé d'écrire Robert-Louis Stevenson. Car, sur un petit morceau de papier, j'ai retrouvé plusieurs titres d'ouvrages qui indiquent ses grands projets : *Océanide*, *Vaililoa*, *Captain Crabbe*, *Cissy*, *De la pourpre des mers à la pourpre des flots...* Mais était-il capable, alors, de les réaliser ? Sur la même feuille, il plaisante et fait des mots : « Claudine s'en va ou un voyage dans la mer Polaire ».

Et des heures de Samoa, il ne rapportait guère qu'un petit poème en prose, chant d'amour qui semble un exercice littéraire, et qu'il a transcrit sur un cahier d'écolier :

« Dans ce temps, Mona était allongée sur le pont du navire avec deux fleurs rouges d'hibiscus au-dessus de ses petites oreilles. Et l'air caressant nous enveloppait tous les deux, et la mer était lourdement lumineuse et la lune discrète et les cordages murmuraient à l'ombre propice : O tusitala, viens que je te chante, dit Mona, et voici mon anneau : prends. Et elle passa son anneau à mon doigt. Et je me roulai près d'elle, tout le corps frémissant et je mordis la fleur de l'hibiscus avec ses cheveux sombres tout près de son oreille ; et Mona chantait : O tusitala, tala, tala, talofa, talofafaa Samoa, O tusitala matamata Mona, ohi alii. Et je pris sa main vive et je respirai sa paume, et j'appuyai sa paume sur ma bouche, et j'appuyai ma paume sur ses seins, et contre ses cuisses je m'étendis, et entre ses cuisses, o Mona. Et le parfum des îles flottait vers nous, car nous approchions d'Apolina, et le balancement de la mer et l'aspiration de l'amour faisait défaillir mon âme à la pointe de la houle ; et la fleur rouge tremblait — o Mona talofa,

dans le tremblement de nos corps parmi l'ombre sur la mer... »

Mais nous, nous retenons surtout le pauvre cri de Marcel Schwob : « Jamais plus je ne m'en irai ! »

CHAPITRE XVII

LES MŒURS DES DIURNALES

Quand Marcel Schwob rentra à Paris, à la fin de mars 1902, il ne donna aucune suite aux projets formés sur les mers australes. Lui, qui aimait tant l'érudition, il ne paraissait plus avoir le même goût pour les recherches historiques ; le brillant et l'agitation de la vie artificielle de Paris le reprirent bientôt. Il songe surtout au théâtre. Il traduit *Macbeth* qu'il va lire à Sarah Bernhardt. Il cherche à faire jouer *Jane Shore*, composée en collaboration avec Eugène Morand, par Coquelin : « Rien à faire. Il veut qu'on lui fasse un rôle dedans et qu'on coupe tout le reste — et il n'a pas de théâtre ! » On le voit souvent aux *Français* où le jeu de certains acteurs l'exaspère, veillant paternellement sur les débuts de la petite Garrik qui, en vérité, était une charmante enfant. Sa femme est souvent absente, suivant les tournées Hertz. Et Marcel Schwob reste seul, caressant sa petite chienne, agité par l'idée de son déménagement (il va quitter la rue de Valois pour s'installer rue Saint-Louis-en-l'Île). Ting, son serviteur, menace de partir pour la Chine ; et l'irritable Marcel Schwob geint, se plaint de tant de soirées perdues ou consacrées à la famille.

C'est dans cette disposition que Marcel Schwob commença d'écrire les *Mœurs des Diurnales* où son esprit critique allait trouver un singulier aliment.

Depuis plusieurs années, Marcel Schwob était ravi de découper dans les journaux, pour son propre plaisir, de cocasses coquilles d'imprimerie, de relever les fautes de français et de goût, les âneries de certains journalistes et aussi de confrères très notables. Il collectionnait en quelque sorte des *betisiana* qu'il montrait à ses amis, pour son divertissement et le leur ; il pensa même adresser régulièrement au « *Mercure de France* » sous la rubrique : « La littérature quotidienne (collection de Mr. Marcel

Schwob) (1) » ses trouvailles journalistiques qui étaient, en effet, fort amusantes.

Ce fils de journaliste, excellent journaliste lui-même, était sans pitié pour le travail rapide. Il avait un goût extrême pour la satire, la charge, et ce lyrisme déformateur dont Rabelais a donné un si bel exemple. Peu à peu s'était formée dans l'esprit de Marcel Schwob l'idée d'une histoire allégorique de la presse, dans laquelle il dévoilerait l'antiquité de cette institution, où il placerait ses propres souvenirs. De ces *betisiana* sont sorties *Les Mœurs des Diurnales* qui parurent en article de revue au « *Mercur* de France » sous ce titre « *Traité du Journalisme, fragments* » (2). Les exemples que Marcel Schwob donnait sérieusement aux jeunes débutants étaient tirés précisément des découpures de presse. Marcel Schwob renouvelait, à son insu, dans ce qu'il nommait alors son « *Manuel* », *Le Livre des bévues parisiennes*, ouvrage qui avait paru sous la Restauration et que lui apporta, un dimanche, Edouard Champion.

La première forme de son livre, nous la retrouvons dans deux longs articles donnés au *Mercur* entre janvier et mars 1903; elle illustre bien ce que nous avons dit des deux aspects de son ouvrage.

Le premier fragment, qui comprend le discours liminaire, est une sorte de traité du style dédié à « l'ardente pléiade des jeunes, à tous ceux qui en ces temps bien modernes de struggleforlifisme aspirent à une écriture prestigieuse et peu banale. Qui n'a pas de nos jours un brin de plume au bout des doigts? Mais parvenir à une facture suggestive, savoureuse, connaître son public, traiter un petit éditorial de main de maître, savoir être tour à tour troublant ou empoignant, silhouetter une attitude, crayonner un mot d'esprit, avoir à la fois la note réaliste et idéaliste, varier les ambiances, parisianiser les cadres, nimer les veuleries quotidiennes d'un joli ton qui chante le long des colonnes, passer de l'épique au gracieux, de la capiteuse mousse mondaine des échos aux nécessités protéiformes du fait-divers, être parfait journaliste enfin, n'est pas, comme dit l'autre, une petite affaire ».

(1) *Mercur de France* (octobre-décembre 1902).

(2) Tome XLV, janvier 1903, p. 5-45; t. XLVI, avril 1903, p. 289-308.

Ainsi plaisante Marcel Schwob qui va traiter gravement du style en général, des élégances et inversions, des métaphores, de la grammaire et de la syntaxe, des lieux communs, de l'art de traduire, de l'érudition, de la science, pour arriver enfin aux bonnes locutions, *Dites et ne dites pas*, et dresser le catalogue des « *Cent bons livres* » du journaliste, si méchant, mais si amusant.

Tel est primitivement le *Manuel*, illustré seulement de bévues contemporaines, auxquelles le docte Marcel Schwob ajoute, à l'imitation de son maître Rabelais, le piège de citations latines pleines de solécismes et de barbarismes, de fausses références. Je le vois encore tout joyeux quand il a reçu de Douai la lettre de M. Paul Maroniez qui entreprend de les corriger (1) :

« Monsieur, Dans votre « *Traité de Journalisme* », récemment paru dans le *Mercure*, vous raillez fort agréablement les libertés grandes que prennent MM. les journalistes tant avec les règles de la syntaxe qu'avec la vérité historique. En passant, vous relevez aussi, non sans esprit, les mauvais tours que joue quelquefois à ceux qui ont l'imprudence d'y sacrifier la douce manie des citations... Elles arrivent estropiées, lamentablement estropiées... Pardonnez-moi la pédanterie avec laquelle je vous signale les réflexions que m'a suggérées au passage la lecture, exquise d'ailleurs, de votre fantaisiste article. Vous donnez là aux citateurs une jolie leçon. Permettez-moi d'en prendre ma part et de me dire, Monsieur, votre respectueux élève... »

« — Oserai-je, élève Maroniez, compléter votre petite étude critique ? répliquait Marcel Schwob... Car vous avez évidemment raison, élève Maroniez, partout où vous ne vous êtes pas trompé. Et votre perspicacité, comme je l'ai dit, est de l'espèce la plus rare ; mais vous avez oublié un tout petit point. Vous souvenez-vous, cher Maroniez, du conte de la *Lettre volée* par Edgar Poë ? Relisez-le, et méditez sur les ingénieuses recherches du Préfet de Police Gisquet. Il y a des choses qui échappent aux génies les plus subtils parce qu'elles sont trop évidentes. »

Mais Marcel Schwob a compris que, si divertissantes que soient les bévues qu'il propose en exemple, c'est peu de chose pour lui et pour nous. Dans le second article

(1) Publiée en appendice des *Mœurs des Diurnales*.

qu'il adressera au *Mercure* (1), il va rapporter les *origines du Journal*, commenter une inscription latine supposée, décrire, à la manière symbolique de Rabelais, l'*Ile des Diurnales* qu'habitent des oiseaux immenses, féroces et voraces, qui la couvrent d'excréments. Il dit leurs mœurs, leurs combats, leurs oracles, leur dieu *Publicum*.

C'est la partie de son *Traité* qui lui tient le plus à cœur, celle qu'il développera et placera en tête de son livre; il la complètera par un croquis truculent d'après « notre maître », Francisque Sarcey, une charge à la Daumier : « Il alla au Théâtre et fit des articles. Tel fut notre Maître. Qui l'aime le suive ! » Et Marcel Schwob y joint ses *Souvenirs sur le Journal moderne* qui font penser au chapitre des torcheculs de Rabelais et à sa description de la tempête. Mais cette tempête, ne l'a-t-il pas subie aussi sur les mers australes?

Telle est l'histoire des *Mœurs des Diurnales*.

Que Marcel Schwob est heureux de lire à un vieux journaliste, comme Girod, les feuillets de son *Manuel* ! Il écrit à sa femme, alors en tournée, le 21 novembre 1902 :

« Maurice (2) m'a forcé à lui lire du *Manuel* au malheureux Girod, qui en pleurait presque : il fait tout ce que je dis, et il trouve ce *Manuel* féroce. J'en ai trouvé de bonnes de Baudelaire sur les journaux; je les mettrai, en affectant de le blâmer et de les plaindre. J'espère avoir fini pour ton retour ». Il lui annonce que le *Manuel* paraîtra dans le numéro de janvier au *Mercure*, puis en volume après le Jour de l'An : « J'ai une lettre de Vallette, et c'est entendu ».

« Floss va très bien — mais elle est toujours triste quand tu n'es pas là. On dit qu'on va tolérer les petits chiens portés sur les genoux dans le Métropolitain. J'ai lu à Vallette hier le manuscrit. Décidément cela s'appelle : *Traité de journalisme* par Loyson-Bridet; à Willy et Colette aussi. L'effet a été le même et ne peut manquer d'être éclatant. J'ai gardé le manuscrit jusqu'à ton retour pour te le lire — aussitôt fait, je le donne à imprimer, et je viens d'écrire

(1) Avril 1903.

(2) Maurice Schwob, son frère, directeur du *Phare de la Loire*.

à Jean Veber pour qu'il me dessine un petit oison bridé d'une plume d'oie ».

L'influence de Rabelais (1), que Marcel Schwob aimait tant, est visible à chaque ligne de ce très beau livre, de cette admirable fantaisie. Elle apparaît dans les différents titres qui furent donnés à son ouvrage : *Grandes et inestimables chroniques des Diurnales avec un traité perpétuel du journalisme (tirés des trente ans de m...)* (*Mémoires de Loyson-Bridet*) — *Grandes et délectables chroniques des Diurnales avec un traité perpétuel du journalisme*, qui devint : *Mœurs des Diurnales, Traité de journalisme*.

Voici le prière d'insérer, comme il a été rédigé de la main de Marcel Schwob : MŒURS DES DIURNALES.

« Sous ce titre, M. Loyson-Bridet (inutile de signaler à nos lecteurs que c'est un pseudonyme) publie un *Traité du journalisme* qui va faire la joie de tous ceux qui aiment le poivre de Cayenne et le kary indien.

Après une fantaisiste description de l'*Ile des Diurnales* et quelques récits de « haulte gresse » sur les journaux du xix^e siècle, M. Loyson-Bridet expose les modifications nécessaires apportées par le journalisme au style, à l'histoire, au bon goût et à la science. Son *Catalogue des Cent bons livres du journaliste*, écrit Edouard Picard dans le *Peuple*, est à la fois amusant et effrayant comme ceux que donna au xvi^e siècle mon ancêtre, Rabelais, merveilleux personnage qui, selon La Bruyère, quand il dit le beau va au-delà du plus exquis et quand il dit le laid va au-delà du plus canaille.

Les « dits et propos » de maître Loyson-Bridet sont terribles. Allez-y voir ».

Ainsi s'amuse et se venge Marcel Schwob, donnant une forme, en quelque sorte symbolique, à des matériaux recueillis d'abord pour son seul plaisir (j'ai vu une corbeille pleine de ces découpures de journaux, et Marcel Schwob avait les ciseaux au moins aussi terribles que le crayon de Jules Renard). Et tout cela, soigneusement étiquetté, qu'il avait un plaisir à lire, devint ce livre de forme

(1) Ceci, Jacques Boulenger l'a bien indiqué dans le compte-rendu qu'il écrivit pour la *Revue des Etudes Rabelaisiennes*.

admirable, égalant en puissance Rabelais, dont il s'est souvenu tant de fois, entre autres dans une liste de titres d'ouvrages par où Marcel Schwob renouvela la célèbre librairie de Saint-Victor.

Oui, Marcel Schwob s'y montra cruel, encore que, dans cette liste, c'est plutôt son génie verbal qui s'amuse à déformer les noms des auteurs, parfois des amis, et les titres de leurs ouvrages. L'homme, excellent, se montra toujours serviable envers tant de pauvres confrères à leur début, pitoyable aussi aux infirmités de l'esprit et aux misères de la vie. Mais quand il s'agissait d'une discipline, Marcel Schwob, qui avait passé sa vie à tenter de se refréner, devenait féroce ; quand il voyait menacé, quotidiennement, dans la presse en particulier, l'art d'écrire, il devenait fou, ayant la plus haute ambition de son métier.

Car Marcel Schwob le savait bien ; il l'avait jadis déclaré à Jules Renard : après les efforts des générations classiques et romantiques, il ne nous restait plus qu'une chose à faire « bien écrire », et, sans doute, un seul domaine à exploiter, celui de l'érudition.

CHAPITRE XVIII

LE CERCLE LITTÉRAIRE DE LA RUE SAINT-LOUIS EN L'ÎLE (1903-1905)

La lampe de Psyché

En 1903, Marcel Schwob était venu s'établir dans une vieille maison de l'Île-Saint-Louis, au numéro 11. Lui qui ne s'était pour ainsi dire jamais fixé, qui se dégoûtait si vite de tout, éprouva un réel plaisir à venir habiter ce quartier tranquille où survit le souvenir de Baudelaire.

Les maisons aristocratiques de l'île, la pyramide ajourée du clocher de Saint-Louis, l'hôtel Lambert, l'arche de l'hôtel de Bretonvilliers, tant de demeures, nobles et mystérieuses, l'enchantent. Il veut connaître leur histoire. Délaissant, pour une fois, les registres du xv^{me} siècle, les liasses de documents de cette époque qu'il avait parcourus avec tant de patience et de bonheur, on le voit prendre des notes aux Archives Nationales sur l'île. Son esprit flotte sur l'histoire (1).

Il n'ignore pas que Louis XIII, exécutant le plan de Henri IV, a passé un contrat avec Christophe-Marie, entrepreneur général des Ponts-et-Chaussées, en 1614, qu'il réunira les deux îles et comblera le canal, qu'il y bâtira des maisons spacieuses, y tracera de larges rues. Marcel Schwob connaît l'histoire de son associé, Le Regratier, trésorier des Cent Suisses. Il note le nom des propriétaires ou locataires anciens qui habitèrent ce vieux coin de Paris où il a élu domicile : M. de Fénelon, le Chevalier de Tessé, M. le duc de Richelieu, M. de la Brosse, Madame Masse, veuve du Secrétaire du roi. Marcel Schwob fait l'histoire de sa maison.

(1) Faut-il dire que Marcel Schwob aimait beaucoup le vieux Paris ? Il écrit dans un éditorial du *Phare de la Loire*, 4 juin 1903 : « L'heure de la fin de la beauté de Paris a sonné. Notre ville est condamnée définitivement au profit des actions de la Cie des Omnibus... Ceux qui ont vu des villes soumises à l'affreux trolley comprendront aisément que toutes les perspectives de Paris sont détruites par ce projet... »

La maison du 11 demeure telle que l'ont édifiée les anciens entrepreneurs, avec son entrée grave sur la rue Saint-Louis; elle est adossée à l'hôtel de Bretonvilliers. Dans la longue rue Saint-Louis, tirée au cordeau, où sont toujours de petites boutiques sordides et provinciales, rentrant des Archives, Marcel Schwob passe dans son auto cannée de jaune et capitonnée de bleu. Car Marcel Schwob a une auto, et il fait figure de grand bourgeois. Il tient salon.

Les gens de ce quartier tranquille sont quelque peu étonnés par la présence de Ting, le Chinois, qui n'avait rien cependant d'un mystérieux personnage; mais, auprès de Marcel Schwob, Ting donne une note exotique plaisante, et il a bientôt sa légende qu'accréditent les journaux et leurs intervieweurs.

Je revois la maison du 11, telle qu'elle était au temps où Marcel Schwob occupa le bel appartement qui devint bientôt un rendez-vous littéraire fréquenté à Paris, quand Marcel Schwob put faire enfin les honneurs de son esprit. Il me souvient du salon, tendu de papier gris-bleu, avec de grandes lampes, là où étaient un vaste divan, de jolis petits meubles anciens, le vibrant paysage de Brockmann représentant une côte d'Italie qui changeait avec la lumière du jour, une belle esquisse de Prudhon où Marcel Schwob voyait un portrait du Roi de Rome, un petit tableau de l'école de Memling. Marcel Schwob couchait dans sa bibliothèque ornée de quelques belles estampes japonaises : là était son lit divan, parmi ses livres, chers et précieux. La pièce donnait sur la cour où l'on apercevait quelques arbres; mais, suivant son habitude, Marcel Schwob avait affectionné, pour s'y tenir, un petit réduit attenant, tout encombré de livres, orné du buste de Claudel jeune qu'il avait patiné d'or.

Marcel Schwob est encore dans la période où les gens et les choses du théâtre le passionnent, dans sa crise de méchanceté des *Mœurs des Diurnales*. Il adresse à l'*Echo de Paris*, sous le titre de *Lettres à Valmont* (1), quelques

(1) *Echo de Paris* du 12 janvier 1903 : « Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que l'*Echo de Paris* vient de s'assurer la collaboration de la Marquise de Merteuil, la cruelle et mordante héroïne des « Liaisons dangereuses », qui publiera ici une série de nouvelles *Lettres à Valmont* sur la

billets assez cruels pour le Comité de lecture de la Comédie Française que sa femme va bientôt quitter. Hypocritement, la marquise de Merteuil annoncera au Vicomte sa conversion : « Elle est devenue bonne, mais bonne à jeter aux chiens tout ce qui lui plaira à Paris. Comment résister à tant de larmes sincères qu'on verse dans les couloirs de théâtre ? » Le « Conseil des dix » sera tournée en ridicule. La Marquise dénonce une société ignorée de vingt personnes, les Sphénopogônes, « ceux qui ont la barbe cunéiforme » : il y a parmi eux le père Polychrome (Gérôme), M. Constantin Cardinal (Halévy), M. Themidor Rabagas (Sardou), son Evidence M. de la Clarté (Claretie), le roi des Truands (Richepin).

Et Marcel Schwob y fait aussi le récit de sa rencontre avec Montesquiou à Saint Moritz où l'on fêta le souvenir de Desbordes Valmore. La terrible Marquise n'a pas que des méchancetés à dire : « Notre cher Paris reste toujours, vous le voyez, Valmont, malgré ses caprices pour les danses nègres l'éternelle patrie de la beauté. Tous les enfants errants viennent enfin à elle, comme à une mère indulgente aux pires excès de l'art. Ce sont parfois des enfants terribles qu'elle adopte, terribles et charmants, comme Miss Barney qui adore à la fois les dieux de la Grèce et le dieu inconnu de l'anarchie ; ou Miss Hannah Lynch, qui déconcerta fort M. Bergeret, le mois passé, en lui parlant de ses livres avec une franchise trop irlandaise... N'est-ce point ici que vient d'arriver Aleister Crowley, ce poète anglais de sang celte, qui a chanté la gloire de Rodin, au retour de son audacieuse ascension à 7.000 mètres sur le pic K² de l'Himalaya ? »

Marcel Schwob songe à un ouvrage sur « la Légende de saint François d'Assise », mais il ne l'écrit pas (1). Il corrige les épreuves de la *Lampe de Psyché* (2), qui n'est qu'une réimpression de contes plus anciens. (3)

ville et le théâtre ». — La *Presse associée* attribua ces billets à M^{me} Moreno. C'est tout à fait inexact. Les originaux, de la main de Marcel Schwob, sont dans la collection de M. Edouard Champion. Les cinq billets sont d'ailleurs bien dans l'esprit et le style de Marcel Schwob.

(1) Le contrat avec Piazza est signé en juin.

(2) En juin 1903.

(3) Un seul conte est nouveau, *l'Etoile du Bois*, et c'est un vieux conte remanié (Alain). Voir ce que dit Mme Rachilde dans le *Mercure de France*, XLVII (1903), p. 742.

Le livre est dédié à celle à qui il devait tant, d'une manière très mélancolique pour ceux qui savent lire entre les lignes :

Unicæ
Dilectæ ac super vitam preciosæ
Margaritæ
Propter vitam vitai causæ
D. P.
Marcellus Suevius (1)

Et tandis que M^{lle} Moreno joue à Orange, avec quelle joie il reçoit le portrait qu'a fait d'elle Lévy Dhurmer : « il est admirable ». — « Aie du succès, ma chérie, et amuse-toi bien. Floss va bien : elle est derrière moi pendant que j'écris et elle me gêne horriblement ». Lui, ne va pas plus mal. M^{lle} Moreno est partie à Tréguier pour la bruyante inauguration du monument élevé à Renan : « Mon amour dans le tracas de ton départ d'hier, nous n'avons pas pensé à notre anniversaire — et aussi, pour la première fois, le 13 septembre (2) tu es loin de moi. Je t'envoie tout mon cœur, toute ma vie, ma chérie pour ce jour-là. Je voudrais tant qu'un souhait puisse t'apporter beaucoup de succès, un beau triomphe pour l'année qui vient, et à nous deux un peu de bonheur... Ci-joint la note de Basset, au cas où tu n'aurais pas vu le Figaro (3) ».

Tel il est demeuré, plein d'attentions, de prévenances.

Entre 1903 et 1905, la maison de la rue Saint-Louis-en-l'Île est devenue, le dimanche après-midi, un salon littéraire, où Marcel Schwob reçoit, comme jadis Mallarmé officiait rue de Rome. Les Anglais y sont chez eux.

Il faut esquisser les physionomies de ceux qui y passèrent, ces années-là.

(1) C'est Gaston Paris qui avait ainsi latinisé son nom.

(2) Date anniversaire de la naissance de M^{me} Moreno.

(3) « Les grandes lignes de la saison au *Théâtre Sarah Bernhardt* sont d'ores et déjà arrêtées ainsi qu'il suit : Tout d'abord la *Légende du cœur* pour les débuts de M^{lle} Moreno, puis la première grande nouveauté, la *Sorcière*, la pièce si impatiemment attendue de M. Victorien Sardou. Suivront : *La Maison du péché*, cinq actes tirés par M. Marcel Schwob du roman de M^{me} Marcelle Tinaiyre... »

On y voyait assez souvent Madame Marcelle Tinayre dont Marcel Schwob avait fait la connaissance en février 1903, et à laquelle il avait adressé le *Livre de Monelle*. C'est une femme charmante, qui porte en elle tant de projets. Elle lui écrivait :

« Me voici donc au coin du feu, lisant le *Livre de Monelle* et rêvant au royaume blanc. Ce sont des heures délicieuses que je vous dois, et qui ne me font pas haïr mon état de langueur et de fatigue. Comment aurais-je pu ne pas aimer le *Livre de Monelle*? Je l'ai lu, déjà ce matin, avant de me lever (je suis très paresseuse) et je l'achève, avant de le relire. Et je pense bien sincèrement, je vous assure, que vous êtes un profond esprit, un artiste plus sûr et plus subtil que Madame Marcelle Tinayre... » Car elle dit apporter dans son art et dans son œuvre une sensibilité de femme, très différente de la sensibilité de l'écrivain mâle. C'est une raison de plus, pour qu'elle soit décidée à une franchise entière, sans vanité et sans timidité, dans ses rapports de collaboration — et d'amie. « Oui, certes, il faut achever de bien nous connaître, et travailler harmonieusement. Et cela me sera facile puisque nous avons déjà de l'estime l'un pour l'autre et de la confiance l'un dans l'autre. Je ne suis pas sottement orgueilleuse, je ne me crois pas un génie unique et supérieur; enfin je ne suis pas neurasthénique et je supporte convenablement la contradiction. Dans ces conditions, je pourrai peut-être m'associer à votre besogne, un peu ingrate, et apprendre de vous des choses intéressantes que j'ignore... »

La rencontre s'annonce heureuse : Marcel Schwob lui a fait part de l'idée d'un drame à écrire sur Angélique de Longueval (c'est la belle nouvelle de Gérard de Nerval dont Auguste Longnon avait retrouvé aux Archives les sources originales). Et Marcelle Tinayre lui écrivait, le 23 février :

« Il ne faut pas me dire : « Cher poète », c'est trop beau pour moi; il ne faut pas me dire : « Chère Madame », c'est trop cérémonieux; il faut m'appeler, dès à présent : « Chère amie », car notre entretien de samedi m'a fait votre amie tout à fait et, je le crois, pour toujours. — Savez-vous que je pense beaucoup à « Dame Marie » (1) et à « Angé-

(1) Marie d'Oignies, dont Marcel Schwob voulait écrire la vie.

lique de Longueval? » — En vous quittant, je suis allée dîner chez ma belle-sœur qui est une remarquable musicienne. Dans la soirée, elle a joué, au piano, avec un jeune violoniste qu'elle accompagnait, d'admirables sonates de Beethoven et de Grieg. Et parfois le violon et le piano, en s'accordant, me faisaient songer à Dame Marie et à Angélique, l'amour divinisé et l'amour simplement, naïvement humain, qui me parlaient avec un chant double... Voilà une impression délicieuse que je vous dois. Mais celle-là était si vive et si secrète qu'elle m'a laissé un peu de mélancolie jusqu'à ce jour.

Hier j'ai lu à mon fils, l'histoire de Buchette; je l'ai lue lentement, car c'était la première fois qu'il écoutait une « histoire de livre ». Ah ! comme il s'est empressé d'aller raconter à ses sœurs l'aventure merveilleuse de la petite fille verte : il a très bien senti et retenu les détails les plus caractéristiques et les plus poétiques. Maintenant il attend avec impatience de vous connaître pour que vous lui disiez ce que Buchette et la fille verte ont fait dans la forêt, puisque vous seul vous savez ces choses. Vous êtes célèbre ici, pensez donc : le monsieur qui a vu la fille verte et qui demeure avec un Chinois... »

Le projet d'une pièce sur Angélique de Longueval, pas plus que l'idée de mettre à la scène *La Maison du péché*, ne devaient être réalisés. Sarah Bernhardt ne s'engageait pas. Et Madame Tinayre, qui travaillait beaucoup, n'avait pas de temps à donner à ces « projets de pièces » qui ne sont souvent que « combinaisons et intrigues ».

C'est aussi vers le même temps que Marcel Schwob avait fait la connaissance de Gabriel Nigond, si timide et réservé, qui vient d'écrire les *Contes de la Limousine* que Marcel Schwob admirait. Nigond le remercie dans une lettre, datée d'Ablon, le 6 février 1903, « de sa parfaite bonté et du bonheur qu'elle lui cause. Je garderai, inoubliable, le souvenir de la soirée de mercredi durant laquelle vous m'avez, avec tant de délicatesse, encouragé et fait comprendre — vous si pur et savant artiste — cent choses que je croyais toujours ignorer. Votre lettre de ce matin dépasse tous mes rêves; c'est donc votre joie à vous de faire la joie des autres !... »

Moreno a dit de ses vers. Et Gabriel Nigond est tout ému de savoir qu'on a parlé de son « pauvre bouquin dans la maison d'Orthez (1) : ça m'émotionne bizarrement à travers la distance ». Un soir Marcel Schwob lui a lu Walt Whitman : il admire, blotti dans son coin, le surprenant esprit dont l'œuvre à la fois « vous pousse et vous décourage ».

On rencontre aussi, rue Saint-Louis-en-l'Île, M. Paul Léautaud ; il venait de publier *Le Petit Ami* qu'il avait adressé à Marcel Schwob en mars 1903. Léautaud était alors accablé des soucis qui suivirent la mort de son père ; mais il lui disait avec gentillesse : « Dès le jour où j'ai commencé ce livre, j'avais pensé au plaisir de vous l'envoyer ». Léautaud travaillait alors à l'étude Lemarquis, quai Voltaire. Je le voyais passer souvent sur le quai, tout noir et barbu, marchant si vite, fuyant littéralement les travaux de cette procédure qui lui assurait la matérielle et l'agaçait. Marcel Schwob lui chercha une situation ; et, d'une manière fort gracieuse, Léautaud se mit à sa disposition pour certains travaux. C'est ainsi que l'auteur du *Petit Ami* a fait l'index du *Parnasse satyrique* de Marcel Schwob. Et souvent, le soir, en ce temps-là, à cinq heures, Paul Léautaud vient s'asseoir auprès de son lit, partage son dîner, reçoit ses confidences, l'enseignement que Marcel Schwob aime à donner en lisant ou en traduisant un livre (2).

Henri Davray, passait, toujours affairé, absorbé par tant de traductions ; il venait parfois relancer Marcel Schwob au sortir du « Mercure ». C'était pour réclamer des articles demandés par les éditeurs de revues anglaises : car Marcel Schwob promettait, et il ne tenait pas toujours.

On rencontrait Joachim Gasquet, qui entra en relations avec Marcel Schwob en 1903, quand Moreno fit jouer *Dionysos*. « Votre suffrage était l'un de ceux auxquels je tenais le plus. Aussi jugez de ma joie. Je ne crois pas que je change beaucoup à ma pièce... je compte faire ces

(1) Chez Francis Jammes.

(2) Voir la belle étude, si vraie et émue, de Paul Léautaud sur Marcel Schwob dans le *Mercure de France*, mars 1905.

temps-ci quelques petites retouches encore, revoir soigneusement les épithètes, par exemple. C'est le premier jet que vous avez entre les mains. Si vous saviez combien je languis d'entendre la voix parfaite de Mademoiselle Moreno incarner mes vers. Pour moi ils ne seront vivants que lorsque je les aurais vus dans sa bouche... ». Joachim Gasquet invitait Marcel Schwob à venir à Fontlaure : « Je sais que l'air d'ici vous fera du bien, que ce soleil tiède n'offusquera pas trop vos méditations. Nous commanderons même une petite pluie de temps en temps pour que le ciel se nuance de mélancolie. Les dieux de mon pays sont si impatients de vous voir qu'ils m'ont promis de se plier à tous vos caprices... Je vous remercie des notes que vous avez fait passer un peu partout... Ne croyez-vous pas qu'il faudrait affirmer la priorité du titre de « *Dionysos* » ? J'y tiens beaucoup... »

Marie Gasquet, que Marcel Schwob appréciait au moins à l'égal de Joachim, lui remettait le manuscrit de ses « Souvenirs d'enfance ». — « A tout hasard, et le plus humblement du monde, je vous envoie le premier chapitre qui est une espèce de préface : c'est l'indication de mon hérédité morale. Je l'ai écrit avec une émotion intense, qui oblitère tout à fait mon sens critique pour ce qui le concerne. J'y ai parlé de ma formation intérieure avec, je le crois, la naïveté de croire qu'elle pouvait intéresser d'autres que moi. Qu'en pensez-vous?... »

Je voudrais savoir si j'ai suffisamment décrit les mêmes choses dont, très jeune, j'essayais de démêler les fragiles et savoureux symboles. Je vous parlerai de tout ceci vendredi et aussi de toute la partie du livre plus vivante, mais d'une nudité de cœur moins inquiétante pour moi, où j'ai mêlé l'âme nombreuse de tous les chers vieux visages qui se sont penchés vers mon enfance. Tout cela est très paisible, très puéril ; et c'est pourtant mon être, mon être heureux qui aimait Pan déjà dans les groseilles mûres, et qui se ruait vers les choses avec la sécurité instinctive de les percevoir nettement. Nous n'avons pas de mots pour vous remercier de ce que nous pouvons être tout à fait nous-mêmes avec vous deux, qu'il nous est précieux et doux de confondre dans la même grande sympathie... »

Et Pierre Louÿs écrivait à Marcel Schwob : « J'aurai

l'égoïsme d'être seul avec vous », en l'invitant à Auteuil. Entre eux, ce sont des parties de bouquins : « Ma joie sera de vous montrer mes livres, mais je n'aurais pas de pire anxiété qu'à faire passer un maroquin entre les mains de dix-huit personnes. Vous êtes trop bibliophile pour ne pas être de mon avis ».

Parfois Maurice Donnay venait dîner à la maison. Il avait été question, entre Marcel Schwob et lui, d'une collaboration pour le théâtre ; mais Donnay s'esquiva amicalement : « En principe, je ne voudrais pas m'introduire dans une œuvre déjà caressée, que vous aimez, dont vous êtes jaloux, comme l'*Incantatrice*. Cela me gêne, et je suis trop amant moi-même pour vouloir partager la maîtresse d'un ami... »

Toulet, que Marcel Schwob avait connu en 1895, l'ayant rencontré à Bagnères auprès de Francis Jammes, lui écrivait depuis ce jour de jolis billets de sa minuscule écriture ; et parfois, il poussait jusqu'à l'Ile-Saint-Louis « pour prendre un peu l'air ». Il flâne, « pantois, frileux, sur les quais, ne retirant pas les mains de sa poche ». Voici le post-scriptum d'un de ses billets : « Je ne sais si c'est d'avoir demeuré avec moi, mais ce papier boit beaucoup vraiment ».

On y rencontrait aussi Paul Fort, en 1905, qui « l'admire en tout » et le consulte sur le recueil de « haute littérature » qu'il va faire paraître : ce recueil, c'était *Vers et prose*, où Marcel Schwob donnera ses derniers écrits.

Et d'autres passèrent comme : M^{me} Pauline Ménard Dorian, M^{me} de Noailles, François Porché, Henri de Régnier, Paul Clémenceau, Painlevé, Bailby, André Rouveyre, Domicio de Gama.

Parmi les jeunes qui fréquentèrent chez Marcel Schwob, il convient de mentionner mon camarade, le gentil Emile Despax qui, en 1901, est vétéran de rhétorique à Henri IV et interne. Il lui écrit plaisamment qu'il ne peut « s'échapper par les égouts pour venir le voir... Le jeudi, ça n'est pas pratique, car on sort à midi $\frac{1}{2}$ pour aller à l'*Odéon*, et il faut rentrer à temps. Reste le dimanche ». Il lui envoie son volume de vers, *La Maison des Glycines* : « Comment le jugerez-vous ? Je n'ai jamais trouvé de femme d'esprit à

qui le montrer, si bien que je ne puis vous dire : « Une femme d'esprit en dit ceci... » Mais voici une opinion qui sera peut-être la vôtre — qui est la mienne. C'est joli, gentil, et convenable : un peu trop « pastel ». Non, mou, inconsistant. C'est de la guimauve, du sucre d'orge, des confitures orientales à la pistache ; ça fait plaisir aux jeunes filles, ça adoucit les vieilles demoiselles, les vieilles dames restent un peu craintives à ce trop de douceur. Elles ont peur que ça ne tourne le cœur à leurs « petites ». Oui, oui, je vois tout cela. Du moins, Monsieur, a-t-elle bon goût ma guimauve ? Pour ne pas oublier que je suis vétéran de rhétorique, sous les ordres de cuistres, parmi les cuistres, je vous dirai, en vous rappelant que je n'ai pas vingt ans, cette parole de Cicéron : « Dans des hommes de cet âge, on ne peut guère louer que l'espérance ».

Et l'on y voit aussi Sacha Guitry, qui entre rue Saint-Louis-en-l'Île au printemps de l'année 1904, faisant passer sa carte : *Sacha Guitry, spécialité en tous genres. Président de la société pour la fabrication des verres de lunettes en acajou massif.*

Il est charmant, avec son album sous le bras qu'il vient déposer, et deux places pour la Renaissance : « J'y joue ! » Il ne sait guère ce qu'il est ; il se croit dessinateur, et débute dans *la Massière*. C'est un enfant de génie ; et il a près de lui une autre « enfant », qui est Lysès. Il ne l'appelle pas autrement. Marcel Schwob les adopte.

Et c'est vrai que Marcel Schwob était un « fort brave homme », comme le reconnut le grand Guitry, un cœur excellent, cruel seulement aux artistes surfaits, à ceux qui écrivaient mal.

CHAPITRE XIX

UNE FUITE NOUVELLE. — DU HAVRE A SAN AGNELLO.
CHEZ MARION CRAWFORD. — DÉTRESSE D'UN ERRANT (MAI-
AOUT 1904)

J'ai rencontré Marion Crawford en 1901, au moment où, par l'entremise de Marcel Schwob, Sarah Bernhardt lui avait fait demander l'adaptation d'un drame qu'il avait écrit en Italie, *Francesca da Rimini*.

Il me souvient d'un magnifique vieil homme, très beau, avec une petite tête et des moustaches blanches, des yeux bleu turquoise, et qui portait des médailles saintes parmi les poils de son cou. Très catholique, tendre, cet Américain élevé à l'anglaise, avait élu comme nouvelle patrie l'Italie (1), et il parcourait la Méditerranée sur son yacht, en gentilhomme de lettres qu'il était.

La pièce qu'il avait écrite avait eu du succès; et Marcel Schwob en avait donné une adaptation précédée d'une belle préface dans laquelle il évoquait Dante et les amours de Francesca. Depuis longtemps, de la rive sicilienne, Marion Crawford adressait à Marcel Schwob de gentilles invitations : « Je me repose, je mange, je bois comme l'ogre pirate, je dors comme une loche ». Il laissait entendre que sur cette terre ou sur son yacht, Marcel Schwob retrouverait sans doute la santé. Et Crawford, charmant, accablait Marcel Schwob de vœux.

C'est ainsi que Marcel Schwob, à un moment de crise et de maladie, rappelant les mauvais jours passés à Jersey, résolut d'aller se placer sous l'aile de son ami. Au printemps de l'année 1904, il s'embarquait au Havre et touchait Oporto, à bord du *Saint Jacques*.

Combien, en ces jours, Marcel Schwob est irrité et irri-

(1) La plupart de ses nouvelles et de ses romans ont pour cadre l'Italie : le *Crucifix de Marzio* (1888); *The Children of the King* (1893); *a tale of Southern Italy*; *Ave Roma immortalis* (1898); *The rulers of the South: Sicily, Calabria, Malte* (1900), etc.

table ! Il a confié un télégramme pour sa femme à un batelier et il lui écrit : « Ce pays est tellement infect qu'il m'est impossible d'y recevoir une lettre de toi postérieure à mon départ au Havre... »

Pour moi, je ne fais pas un voyage bien agréable, Ting est malade. Je suis affreusement courbaturé et je souffre beaucoup des dents, d'urticaire, de misères infinies. Et, malgré la bonne volonté, il n'y a pas ici de confort possible dans la moindre mesure. Nous avons eu surtout un mauvais temps depuis notre départ, et je ne sais où me mettre. La mer n'a pas été mauvaise, mais démontée, comme elle l'est toujours dans le Golfe de Gascogne ; et le bateau, qui roule avec une très grande facilité, est naturellement à peine tenable par la houle. J'avais surtout peur que mon pauvre petit Flip ne roule à la mer... il est très gentil et me console beaucoup... Je n'ai encore pu descendre à terre et sommes ici depuis hier à sept heures du soir, tant il pleut à torrents, tant il est difficile d'avoir des bateliers pour vous mener à quai. Les Portugais, d'après l'éclairage de leur ville et les charrettes dont les roues sont faites d'une section pleine d'arbre, semblent dans un état de stagnation incroyable ; la ville est faite de grandes maisons peintes à la chaux et couvertes de toits rouges, perchées sur des rochers d'ailleurs assez verts. Mais l'aspect n'est pas engageant... J'espère que le temps changera bientôt, sinon c'est un voyage bien désagréable et très dur pour moi. Je suis désolé aussi d'être privé pour ainsi dire de toutes nouvelles avant Barcelone. Si encore Ting n'était pas malade, et si je ne souffrais pas tant ! Enfin ne te tourmente pas surtout : l'air de la mer me rendra sûrement des forces et m'en a déjà rendu ».

Le 21 mai, le bateau partit pour Lisbonne. « Porto n'est pas bien intéressant. C'est une ville montueuse, très sale, pleine de femmes et d'enfants pouilleux et, chose extraordinaire, ces gens y sauraient plutôt l'anglais que l'espagnol. Presque impossible de se faire comprendre. Beaucoup d'hommes ressemblent à notre Gama (1). Ce qu'il y a de mieux, c'est la Bourse, qu'on achève de construire, et qui est un véritable palais. La salle des fêtes est copiée

(1) Domicio de Gama, consul, ami de Marcel Schwob et de Madame Marguerite Moreno.

d'une salle de l'Alhambra, et l'effet en est très riche, avec de belles verrières ». Santé pas bonne ; Ting allait mieux : « Flip est couvert de goudron et s'est fait égratigner la figure par un des chats. Il aboie contre tout le monde et le matin, dès quatre heures, contre les ombres qui passent sur le *sky light* de ma cabine. Aussi il ne veut pas se coucher ailleurs que sur moi. Je l'oblige à me dire bonjour, pour qu'il n'oublie pas et que tu le retrouves pareil, quand tu le reverras... » Marcel Schwob ira-t-il à Naples, après Marseille ? Il n'en sait rien.

Mais le ciel est un peu plus clair et le soleil se montre. Le 22, Marcel Schwob est à Lisbonne : « Je t'écris d'un ignoble café français où je croyais au moins trouver, ce qui n'est nulle part ici, un peu de confort. Porto, comme Lisbonne, sont des villes stupides, d'une ignorance crasse, et peuplées de voleurs idiots. Croirais-tu qu'il m'a fallu payer 7 fr. 50 pour venir à terre ! Et on est affreusement limité pour retourner au bateau, le Tage ayant des courants très dangereux. Hier un vent du nord glacé — aujourd'hui une chaleur étouffante. Nous restons encore demain. Je tâcherai d'aller au Musée. Ce n'est pas facile. — On ne sait *pas un mot d'espagnol*. Pour le français, inutile d'y songer... Je suis tout seul, un peu ingambe, comme tu penses ; et de plus je ne parviens pas à me faire comprendre. Les prix sont hors de toute imagination. L'heure de voiture coûte 3 frs et il faut donner un pourboire. Ah, le sale pays ! Je n'y reviendrai jamais. J'espère que Barcelone sera mieux... (1) »

Le 22, Marcel Schwob écrit à sa femme qu'il a vu le musée : « Il date de 1884 et ne contient rien que quelques toiles éparses et mauvaises, flamandes, espagnoles ou italiennes. Il y a seulement un très beau rabbin juif de Bols et un admirable portrait d'Isabelle d'Orléans, duchesse de Guise, par Mignard. J'aurais voulu t'envoyer quelque chose d'ici. Il n'y a absolument rien. Tout est importé de

(1) De Lisbonne, Marcel Schwob écrivait le 24 mai à Emile Bergerat : « De cet affreux pays où il faut mille reis pour faire cent sous... Je me reconnais coupable, et le plus buffle des buffles... Je ne sais trop où j'irai d'ici. A Barcelone et Marseille assurément. Sans doute après à Naples — peut-être à Palerme... S'il vous vient une bonne idée, écrivez-moi... Je vous serre les deux mains, mon bon maître ». — Il s'agit d'un *scénario* sur Villon, que Bergerat lui avait soumis en mai, pour une pièce qu'ils devaient écrire ensemble.

l'étranger. D'ailleurs un temps odieux. Hier, après le vent du nord glacé, chaleur torride. Aujourd'hui ciel couvert, puis très chaud, et en ce moment orage et pluie torrentielle. J'ai été trempé pour revenir à bord et forcé de payer mille reis de batelier, c'est-à-dire cinq francs ».

Le dimanche, 30 mai, Marcel Schwob débarquait à Barcelone et griffonnait un mot au café del Liceo, sur la Rambla del Centro :

« Barcelone est une ville très belle et très agréable. Quelle différence avec Lisbonne ». Il va rejoindre en hâte le second et le chef mécanicien : « Nous allons tout à l'heure à une course de taureaux. Je ne crois pas qu'elle ait rien de particulier, mais elles sont toujours belles à Barcelone. La ville est très belle, un peu comme Montpellier ou Toulouse, avec une splendide avenue-boulevard planté d'arbres qui aboutit au port, la Rambla... le chocolat est à la cannelle et très bon... Flip aujourd'hui était tellement noir d'huile et de goudron qu'il a fallu le laver, mais cela tient et il est actuellement noir et feu. Avec cela il attrape les mouches, et il a l'air du chien de Belzébuth. Nous allons être obligés de l'enfermer tout à l'heure : on ne peut pas le mener aux taureaux... » Mais le lendemain Marcel Schwob écrit : « La course de taureaux d'hier m'a dégoûté, sans m'intéresser. Six taureaux andalous tués et plus de quinze ou seize chevaux ! Il y avait au moins dix mille personnes, sinon quinze, et les arènes nouvelles doivent en tenir vingt ou vingt-cinq. Le public est ignoble et le bruit assourdissant. Un des matadors a été blessé. Mais j'ai trouvé cela monotone au possible. Une seule chose est intéressante : la mise à mort. Quant aux malheureux chevaux, il n'y a là aucun intérêt ni d'adresse, ni de quoi que ce soit... »

Marcel Schwob ne sait quelle décision prendre pour la suite de son voyage. Le mardi, le *Saint Jacques* le menait à Cette. Il pouvait marcher un peu, quoiqu'il se fatiguât bien vite et que le reste n'allât pas mieux ; mais il a la fièvre et une nouvelle crise d'entérite violente vient d'éclater : affreuses douleurs, vomissements ; il ne peut rien prendre ni digérer qu'un peu de lait. Le 5 juin, Marcel Schwob arrivait à Marseille où il passera huit jours.

Enfin la réponse de Crawford est arrivée et Marcel

Schwob répond qu'il va prendre le *Barletta*, bateau italien qui faisait la côte d'Adriatique jusqu'à Trieste, qu'il passera à Messine, qu'il espérait voir Crawford, soit qu'il y vienne dans son yacht, soit qu'il aille à Naples ultérieurement.

Naturellement, ce n'est pas gai d'errer dans Marseille par la chaleur qu'il fait : « Les compagnons du bateau, quelque sots et grossiers qu'ils soient, sont encore une société. » Mais, le 11 juin, Marcel Schwob devait prendre le *Saint Marc* de la Compagnie Fraissinet.

Horrible temps d'orage. « J'ai acheté la Correspondance de Musset avec Sand. Quelle extraordinaire histoire — c'est presque incompréhensible, du moins de Pagello ». Enfin, Marcel Schwob débarquait à Naples « sur cet horrible bateau qu'il ne faut jamais prendre à aucun prix ». Et Marion Crawford le faisait chercher dans son yacht, à Naples.

Le séjour de Marcel Schwob à San Agnello de Sorrente devait se prolonger jusqu'au 12 juillet. Car Marion Crawford avait été fort gracieux à son ordinaire. Il se montrait « très gentil » déclarera Marcel Schwob qui trouvait cependant qu'il était trop loin de Naples, et même de San Agnello, qui s'irritait toujours de ne pas comprendre l'italien parlé. La maison était très grande et très belle ; mais il déplorait que l'on se mît en habit le soir. « Elle est admirablement située sur le sommet de la falaise surplombant la mer — l'air y est exquis. Mais on est loin de tout absolument. Voilà pourquoi je n'y pourrais pas rester. Car je ne verrais jamais rien, ni Naples, ni Pompéi. Madame Crawford est très aimable, les enfants charmants... J'ai une grande bibliothèque à ma portée — deux chambres dans l'une desquelles Ting couche sur un lit de camp. Seulement, comme je te le dis, c'est la vie de « château », plus ou moins, et je n'aime guère cela... j'ai très peur de m'ennuyer. Tout est réglé ici à l'heure et à la minute. » Enfin l'irritable Marcel Schwob ne se sent pas à l'aise ; et, s'il était bien portant, il n'y pourrait travailler. Un bon docteur de Sorrente l'a soigneusement examiné : Un régime sévère pourra peut-être le guérir, pourvu qu'il ne s'affaiblisse pas trop. « Je voulais me faire transporter à l'hôtel, mais Crawford ne veut pas me le permettre ».

Il faudrait qu'il s'occupât de la *Maison du Péché* auprès de Sarah, et lui présentât un traité à signer : Il se montre inquiet de la santé de sa mère « qui n'y voit plus du tout ». Et Marcel Schwob pense à des articles pour le *Gil Blas* de Périvier, « ce qui est une assez pauvre perspective. — Je ne puis décemment fixer un minimum au-dessous de deux cents francs... mais je ne travaillerai pas à prix réduit ». Le 25, il a dû garder le lit : « Je suis désolé de me voir ainsi, et je commence à me demander comment je ferai pour repartir et rentrer ». Même son petit chien l'irrite : « Flip apporte dans sa gueule, de bonne heure, des cailloux gris du jardin et veut monter sur mon lit pour s'aiguiser les dents ; mais ce qu'il aboie, et ce qu'il hurle ! Le matin on ne peut plus le tenir. Il te dit « bonjour ». Caresse ma chère Flossy. Si seulement je pouvais avoir un peu de repos pour profiter du bon air ! Cela me fait mal au cœur de perdre ces jours ainsi ».

Et cependant Marcel Schwob n'a nulle envie de rentrer à Paris : « J'essaierai de trouver dans les régions de Posilippo, en dehors de Naples, mais à portée de la ville, un hôtel bien exposé à l'air, et pas trop cher. Mais je suis trop souffrant encore pour déménager. Tantôt je vais un peu mieux, tantôt je suis repris d'une crise ». Il demande que l'on propose à Périvier un article sur « Edgar Poë, à propos de la thèse qui vient d'être soutenue en Sorbonne par M. Emile Lauvrière ».

Le 1^{er} juillet, la détresse de Marcel Schwob est grande : « Ma Marguerite chérie, je suis toujours au lit, bien souffrant, mais je n'ai plus la fièvre. Ma chérie, je suis désespéré de te tourmenter encore de loin et pourtant je ne voudrais pas te mentir parce que tu croirais que je t'écris des lettres courtes par négligence. Ma chérie, je ne pense qu'à toi et je t'aime de tout mon cœur, plus que ma misérable vie, bien sûr. *Many million kisses*. Mon petit Flip me console un peu. — C'est un peu de toi avec moi ». Mais voici une très violente attaque encore, avec cette fois une forte fièvre. Il a fallu chercher le médecin de bon matin. Il est désespéré de la violence et de la fréquence de ces attaques. « Seulement que vais-je faire si je n'arrive pas à retrouver un peu de répit — et comment m'en irai-je d'ici ? Jamais je ne pourrai rentrer en chemin de fer et sur aucun

bateau on ne pourra m'avoir du lait. Je vais encore être très patient et attendre — mais je ne sais plus que penser devant l'inutilité du régime et des remèdes contre mon état... Il me semble que je suis si loin que je ne te reverrai jamais... » (3 juillet).

Marcel Schwob s'avise qu'il lui faudrait aller à Padoue voir un spécialiste, gagner la Suisse, mais où ?

Le docteur conseille un endroit frais, avec du bon lait, et il a fait son diagnostic : *dispepsis putrida*. La température élevée l'exténue ; il n'a même plus la force d'écrire ; Marcel Schwob va profiter d'une crise qui cède pour partir : « Je ne sais où aller — je n'ai plus d'argent pour séjourner où que ce soit ».

La dernière lettre de la villa Crawford est datée du 12 juillet :

« Ma Mag chérie — la chaleur est devenue terrible et mon état s'en ressent. Il me faut partir au plus vite. J'ai dû me décider sur le champ : le seul bateau confortable *Kæninigin Luise* du Nord-deutscher Lloyd partant le 14 à midi de Naples. Si j'y suis mal, je descendrai à Gênes et te télégraphierai. Si, comme je l'espère, la mer me fait du bien (j'aurai du lait à bord) j'irai jusqu'à Anvers. La lettre de Byvanck, très affectueuse, contenait une invitation à venir à La Haye qu'il dit exquis en été. Si je vais mieux à Anvers je le ferai, sinon je regagnerai Paris où je te retrouverai à ce moment et nous déciderons où aller. »

Le 17 juillet, Marcel Schwob était à Aix-les-Bains *Hôtel Métropole*, en face du Casino, chambre 87, où il attendait sa femme. Ils y passèrent quelques jours. Le 23 juillet, il s'installait dans le canton de Vaud, à La Comballaz, au-dessus de Montreux, *Hôtel de la Couronne*.

Combien Marcel avait eu de peine à voir repartir Marguerite ! Le temps couvert et frais l'apaisait à peine : « C'est un hôtel, hélas, bien simple, sans aucune ressource, et habité exactement comme celui de Wessen dont tu te souviens : même salle à manger et presque uniquement des Anglaises et des enfants. Nourriture jusqu'ici insuffisante et mauvaise. L'air paraît bon. Mais il n'y a rien, rien — ni salon pour se tenir, ni fumoir. Je ne sais comment je vais faire. J'espère que j'aurai la patience — et je l'aurai pourvu

que cela me fasse du bien, ce dont je ne puis juger, — car le voyage m'a encore bien fatigué... Je ne sais où me tenir, et j'ai dans ma chambre une chaise et un petit fauteuil sans bras — et c'est bondé ! Et de vilaines têtes de cagots ! Enfin ! »

Les crises succèdent aux crises. Marcel Schwob ne voit pas un journal ; et l'endroit lui paraît, comme toujours, « déplorablement isolé ». Il a froid maintenant, et les orages le dépriment. « Le paysage est très beau — mais il y a un grand inconvénient, outre le manque excessif de confort — nourriture insuffisante et lait écrémé, sinon baptisé — de sorte que, ce que je pourrai gagner grâce à l'air, je le perds autrement. Cela ne peut cependant pas être éternel ! Je n'y comprends plus rien... » (26 juillet).

Et le lendemain, le malheureux errant écrit : « Je suis à bout de forces ; après une mauvaise crise, hier soir, et une nuit de douleurs, j'ai bien de la patience, ma chérie, mais comment cela ne finit-il pas ? — Je fais tout si scrupuleusement ! — Oh ! si je pouvais seulement trouver un mois de bonheur avec toi. Mais c'est trop demander. Cela ne sera plus pour moi... » Le 28 juillet, il note : « Horrible nuit, et je suis très faible, ce matin ». Un docteur conseille Plombières : « mais je recule devant ce nouveau voyage ». Marcel Schwob arrive à l'idée de son état « immuable ».

Après un séjour d'un mois à Montreux, Marcel Schwob gagnait Karnak « près de toutes les belles choses du Morbihan » qu'il aimait. Il y retrouvait sa « Marg adorée ».

Ainsi finit l'autre errance de Marcel Schwob, qui porte sur sa poitrine son petit chien, et dans son cœur un grand amour insatisfait.

CHAPITRE XX

LES LEÇONS DE MARCEL SCHWOB. — SES DERNIERS ÉCRITS. SES DERNIERS JOURS

C'est dans cette situation morale, si triste, dans un état physique lamentable, que Marcel Schwob rentra à Paris, au mois d'octobre 1904.

Il reprit, autant qu'il le put, ses séances de copies, à la Bibliothèque Nationale surtout; car il n'avait plus la résistance nécessaire pour poursuivre les recherches aux Archives qui avaient tant contribué à nous rapprocher.

Je le voyais alors presque chaque jour, le trouvant au lit le plus souvent; mais jamais il ne me fit la moindre confidence sur son état. J'eus seulement le plaisir de l'aider davantage dans ses copies et ses recherches; et j'eus parfois la surprise d'éprouver les sautes d'humeur de celui dont j'admire aujourd'hui plutôt la patience et la résignation.

Vraiment, un homme blessé dans sa chair et dans la raison d'être de sa vie, dont le cerveau était en prodigieux mouvement, avait bien le droit de prononcer les mots cruels qu'il disait, d'avoir l'humeur de ce « chien vivisectionné » dont il a parlé, et qu'il était, lui, le pauvre Marcel Schwob. Et non seulement il travaille, dans son lit, mais encore il sort, trop souvent même, le soir, lui qui, jadis, attendait le retour de sa femme en écrivant à sa table.

A la fin de l'année 1904, on vit sur les murs de la rue de la Sorbonne une affiche ainsi libellée :

« ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES SOCIALES, ÉCOLE DE MORALE ET DE PÉDAGOGIE — ÉCOLE SOCIALE — ÉCOLE DE JOURNALISME — ÉCOLE D'ART — 16, RUE DE LA SORBONNE.

LA SOCIÉTÉ ET LA POÉSIE AU XV^m^e SIÈCLE.

LA SOCIÉTÉ PARISIENNE DE 1430 A 1480 :

EXPLICATION ET COMMENTAIRE DU GRAND TESTAMENT DE FRANÇOIS VILLON.

M. MARCEL SCHWOB OUVRIRA SON COURS LE JEUDI 8 DÉCEMBRE, A 4 HEURES TRÈS PRÉCISES, ET LE CONTINUERA LES JEUDIS SUIVANTS A LA MÊME HEURE ».

Je revois la petite salle étroite, ayant pour tout mobilier une table de bois blanc et quelques chaises. Au dernier moment, on allume un fourneau à gaz. Marcel Schwob entre, blanc comme un cadavre. On lui met, sous les pieds, une bouillotte d'eau chaude; il boit une gorgée d'eau, et d'une voix douce, si basse qu'elle ne dépasse guère les premiers rangs de chaises occupés une demi-heure à l'avance par ses admirateurs, il évoque Paris et Villon. Parmi les étudiants, il y a des poètes, Madame la Marquise Arconati, et un soir, son vieux maître, Michel Bréal.

Enfin un écrivain parlait d'un autre écrivain. Il connaissait les ressources et les difficultés de l'art; il avait éprouvé, comme son héros, bien des retours de conscience; il savait ce qu'était la perversité, le mensonge et la sincérité qui hantent, tout à tour, le cœur des mythomanes que sont les poètes. Il disait les choses comme il les sentait — mieux, comme il les voyait.

Marcel Schwob regardait devant lui; et ses yeux clairs luisaient. Alors on n'avait plus l'impression de boîtes de fiches renversées devant le public. On était délivré de ces conversations, qui veulent être spirituelles, parce que le professeur se sent écouté, artifice qu'un Renan peut se permettre à la fin de son âge. Marcel Schwob ne lisait pas les ouvrages des autres, en développant des préfaces ou un texte dénigré spirituellement. Il parlait, comme il le faisait dans le tumulte de ses pensées en 1891, comme s'il eût traduit sa voix, ou ses voix (même quand il écrivait, n'était-ce pas vrai qu'il semblait que quelqu'un dictât à un autre, à son double, accordant les deux hommes qui étaient en lui, le poète et l'érudit?) Je pris les notes de ce cours, qui dura trop peu de temps, et les lui portai chaque dimanche. Ce que Marcel Schwob accueillit avec gentillesse et reconnaissance.

Comme il arrive au déclin de nos forces, une fièvre d'activité le saisit. Mais qui aurait pu craindre quelque issue malheureuse pour cette vie accommodée depuis si longtemps à une blessure physique? Quelle appréhension aurait-on pu avoir à propos d'un moribond quand sa vie spirituelle ordonnée, tumultueuse et farouche, s'organise encore si bien dans son lucide cerveau? Car Marcel Schwob

ne cessa jamais de travailler, de copier, de lire, d'écrire.

Il développe avec abondance ses idées, des projets qui germent trop fébrilement. Cela n'est pas un très bon signe. Il commente maintenant Villon d'une manière véhémement et excessive. L'autorité de sa parole s'affirme au cours de ses leçons publiques.

Il écrit le prospectus de la *Reproduction en fac-similé de la plus ancienne édition des œuvres de François Villon*, Paris, Pierre Levet, 1489, accompagnée d'une introduction bibliographique et d'une notice qui devait paraître à notre librairie. Puis Marcel Schwob fait venir à Paris le ms. LIII de la Bibliothèque de Stockholm, dont il compte aussi donner un fac-similé. Il revoit les épreuves du *Parnasse Satyrique du XV^{me} siècle*, qui doit paraître dans la collection des *Kruptadia*.

Dans *Vers et Prose*, de Paul Fort, Marcel Schwob donne ses derniers écrits littéraires.

Ils ne sont pas une réponse à la demande de R.-L. Stevenson. Marcel Schwob n'a fait pas le grand livre, simple et robuste, le roman qu'attendait de lui son ami et son maître. Il n'a pas écrit l'*Océanide* qu'il rêvait, ni *la Vie est un mensonge* qu'il esquissait vers 1900, ni le *Captain Crabbe*, ni *Vaililoa*, ni *Cissy*. Il exagère, par contre, le raccourci de son art, amenuise sa gravure de primitif dans le *Christ au Rossignol* :

« Le vendredi saint,
Le Christ est sur la croix, agonisant.
Les disciples, terrifiés, se sont enfuis.
Marie est retournée, épuisée de larmes.
Il doit ressusciter.
Mais ce n'est pas lui qui ressuscite.
Les disciples en ont trouvé un autre, qui lui ressemble ;
C'est celui-là qui apparaîtra à Marie, à Madeleine et aux
pèlerins incrédules.
Le Christ est abandonné.
Il va mourir sur la croix, dans une lande brûlée, où il y a
des ravins comblés de ronces.
C'est le dimanche matin.
Voici que l'imposteur a resurgi, et le Christ dans son agonie

entend la rumeur au lointain et les voix joyeuses qui chantent : *Kyrie eleison*.

Puis tout est silencieux encore.

Le silence nouveau du saint dimanche.

Alors paraît au bord d'un trou pierreux un petit lièvre.

Et sur la branche d'une ronce un petit rossignol vient et regarde.

Et le petit rossignol parle à Jésus... »

Alors Marcel Schwob fait un projet d'étude critique sur *Charles Dickens et le roman russe*, titre surprenant d'abord mais facile à justifier par les dates (Dickens né en 1812, mort en 1870). Dans le roman russe il a spécialement en vue Dostoïewski (né en 1821, mort en 1870). Ces dates établies, possibilité de l'emprunt. Il note la facilité des Russes pour les langues étrangères. « C'est l'Angleterre qui mène le roman. Qu'est-ce que le roman russe : l'énoncé de l'idée que les humbles ont une leçon à donner aux classes dirigeantes. Voilà la propre nouveauté, commune à Dickens, à Dostoïewski, à Tolstoï. — Dickens élevé dans la prison pour dettes. — En somme Dickens, le premier, proclame dans le roman que « le cœur a ses raisons etc. » Cela les enfants, les pauvres gens, les ignorants le montrent.

« Oui, Dora est comme une « petite fleur ». Elle est comme le lys des champs dans la parabole de Jésus; elle ne travaille ni ne file. Mais le temps où Dieu pourvoit au pauvre petit lys qui pousse au bord extrême de la prairie, là où les faucheurs n'ont pas encore coupé le fourrage, ce temps n'est pas venu.

Victor Hugo a bien vu que même le lys, même la femme-enfant, ne peut point vivre par la seule fleur de la joie. Il dit :

Elle s'occupe aussi des choses de la terre :

Car la feuille du lys est tournée en dehors.

Dora ne s'occupe pas des choses de la terre. Ni elle, ni la petite Bell du magasin, ni le triste et pensif petit Paul de *Dombey* ne sont de ce monde. Dickens ne l'ignore pas — et il ne nous le cache pas.

Avait-il foi en un monde nouveau? Oui, sans aucun doute. Le germe de cette croyance est dans le retour de la

religion aux paroles pures et simples du Christ dans l'Evangile. — Croyance sincère.

Exemples de dévouement dans sa vie. Accident de chemin de fer du 1 juin 1865 South Eastern Railway-Staplehurst. Le wagon suspendu. Manuscrit de l'*ami commun*.

Dostoïewski allant au bain. La nuit en Sibérie.

Tous deux au milieu des plus terribles circonstances sacrifient tout à l'exercice sacré de la compassion.

Mais quel peut être l'avenir?

Ici Dostoïewski a exprimé clairement ce qu'il entrevoyait :

D'un côté, classes dirigeantes instruites, à religion officielle.

D'autre part, peuple ignorant, à foi naïve.

Situation en Russie : extrême raffinement de civilisation d'une classe peu nombreuse.

Masse populaire dont l'instruction, pour la ramener à un commun niveau, est impossible.

Il faut descendre vers le peuple.

Pour cela, il faut adopter sa foi simple, et en faire un idéal nouveau.

Détruire la religion officielle et revenir aux paroles du Sermon sur la montagne.

Est-ce une révolution?

Oui, certes. Parabole du grand inquisiteur dans *Les frères Karamazov*.

Mêmes tendances sociales chez Dickens; même sentiment qu'il faut descendre vers le peuple et apprendre sa leçon d'humilité, non pas lui enseigner la nôtre.

Et les dernières paroles de Dickens semblent être une sorte de consécration de cette foi. Sa mort, le 9 juin 1870, à 6 h. 10 : *On the ground ! Par terre !*

Comme s'il eût voulu, dans l'acte même de la mort, se rapprocher de notre mère commune et mourir humblement, à l'encontre du fier empereur qui voulut mourir glorieusement et se fit soutenir sous les bras pour mourir debout.

Voilà ce que je désirais vous dire sur Dickens et l'influence de son œuvre. Mais j'ai été incomplet et injuste. Je n'ai pris, dans cette œuvre, qu'un seul point de vue. On ne soupçonnerait pas, à m'avoir entendu parler, toute la

force de joie et de comique épandue dans tous les livres de Charles Dickens.

Consolateur de la vie : mot du philosophe. Dickens — Baudelaire — *mon* Verlaine.

Aussi va-t-on vous lire quelques pages qui, je l'espère, effaceront un peu la mélancolique impression qu'auraient pu vous laisser mes paroles ».

Les souvenirs de ses lectures d'enfant reviennent à l'esprit de Marcel Schwob : le premier livre dont il aspirait les mots, qui lui fut rapporté d'Angleterre, les pauvres petits livres de la Bibliothèque Nationale lus au dortoir, couché sur le ventre, Robinson, Barbe-Bleue et Aladin.

Et Marcel Schwob écrit ses « Dialogues d'Utopie ». Il fait le portrait de « Cyprien d'Anarque », qui avait environ quarante ans, où il met tant de traits de lui. Car il avait l'œil violent et un visage aquilin, et il souffrait qu'on lui trouvât d'analogie avec aucun être humain. Aussi Cyprien avait commencé par admirer une demi-douzaine de peintres, les uns inconnus, d'autres dont on ne connaissait qu'un tableau, d'autres encore, comme « le maître des demi-figures » dont nous ne possédons même pas le nom. Il savait qu'en faisant jouer un ressort derrière l'un des tableaux de la grande salle du musée de la Confrérie de Saint-Jean de Harlem, sous le panneau de la Confrérie Saint-Jean de Jérusalem, une petite porte s'ouvrait, comme enchantée, et que dans une chambre secrète on aperçoit une merveilleuse sainte Cécile.

Et Cyprien connaissait à Paris une descente de croix de Wolgemuth, deux portraits de Cranach, un de Fra Filippo Lippi, mais n'en partageait la vue qu'avec leurs possesseurs. Dans certaines chapelles d'Allemagne, il était seul à avoir découvert la main de Schoorl ou de Schaüffelin sur des retables que personne n'a regardés depuis quatre cents ans.

« Malheureusement, un à un, on violait ses secrets ; de curieux voyageurs, des savants sur une piste, des catalogueurs de musée révélaient au public ce que Cyprien s'était cru seul à adorer.

Il avait donc songé à écrire, et à garder jalousement enfermés ses manuscrits copiés avec des plumes d'or sur

du vélin. La poésie lui avait paru plus propre à y exécuter d'inimitables entrelacs de rythmes et de mots. Son œuvre se composait donc de volumes immenses où tout l'ordre accoutumé des phrases était bouleversé, où les phrases même étaient composées, autant qu'il se pouvait, de mots que nul autre poète n'avait mis dans ses vers, disposés de manière telle que personne n'eût pu jusqu'alors l'imaginer. Cyprien s'était satisfait un temps de cette singularité; mais, à mesure qu'il avait lu davantage, il avait retrouvé, éparses, inscrites bien avant lui, certaines de ses pensées, de ses phrases, et souvent ses excentricités les plus outrées. Tant qu'à la fin il avait jugé qu'en écrivant, nous imitons toujours, même à notre insu... »

Ne suis-je donc pas libre? se demandait-il. Et Lili Jonquille, qui avait vingt ans et pas d'histoire, dont la figure était un petit triangle de chair blême et mobile, futé et fureteur, qui avait des yeux d'or et des lèvres agiles sous les paroles, qui croyait tout, avait atteint cette liberté du premier coup. Et Cyprien conversait avec Ambroise Babeuf, qui longtemps avait fait de l'histoire et s'était persuadé que la méthode n'en était pas scientifique. Puis il avait fait de la psychologie, et de la psychologie était passé à l'anatomie du cerveau. Il ne faisait plus que des fiches ou des coupes de cerveau. Maintenant il allait répétant: « Nous ne trouverons jamais rien. Mais il faut couper des cerveaux. Oui, travaillons, coupons des cerveaux ».

Et Lili disait: « Allons déjeuner ».

Ainsi Marcel Schwob était repris par le nihilisme de son adolescence. Il aurait trouvé, comme Cyprien, sa délectation à mettre sur fiches le *Dictionnaire des postes*.

Tel est le drame ultime de son esprit, qui avait jeté tout à coup sa grande fleur, éclatante et empoisonnée. Marcel Schwob n'avait plus qu'à mourir.

De petites lettres, à sa femme, absente, le montrent dans la série des menus incidents de ses derniers jours, et tristement exacerbé.

Il va, quand il le peut, aux Archives; mais il court le soir les théâtres et les music-halls. Il fait froid et Marcel Schwob est sous le coup de mauvaises crises. « Il arrive

à supporter d'être à Paris sans sa femme, grâce à la facilité de sortir le soir ». Il travaille à son *Parnasse satyrique*. Et, quoique le sujet soit scabreux : « j'apporte tant de nouveau, et de rapprochements si intéressants, que le livre, je crois, me fera honneur ». Il demande à sa femme d'aller voir, en passant à Bruges, les Memling et le Béguinage ; à Lunéville, le poète Charles Guérin, qu'il aimait. Sacha vient de faire un album très drôle : « Cet enfant aura beaucoup de talent ». Il a vu un ineffable *Napoléon* : « Cambronne, avec une barbe à crochets, résiste trois fois au général anglais qui le somme de se rendre — puis enfin, se tourne vers la salle et s'écrie : « Ah ! merde ! » J'ai eu bien du chagrin que tu ne sois pas là ». — « Sacha est bien gentil », qui a assisté avec lui à la représentation de *Par le fer et par le feu*, de Sinkiewicz : « Par la jambe et par la barbe », suivant Sacha Guitry. « Hier *Angelo* : Sarah a emporté un gros succès personnel, à bras tendu : elle a été inouïe. Pièce ridicule ». Marcel Schwob a fait la connaissance de Georges Lenôtre, « qui a été charmant ». Il va dîner chez P. Louÿs, chez les Allais. Il pose chez Lévy Dhurmer qui a commencé son portrait.

Et ce sont toujours les mêmes recommandations : « Je tremble que tu ne prennes mal dans ces longs voyages, par l'horrible temps qu'il fait, et dont je souffre beaucoup ». Mais lui, il est à bout, pris par son cours à l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, qu'il espère faire transporter à la Sorbonne en 1906 ; alors ce sera la vie universitaire et l'existence tranquille. Et il accompagne, à la Bibliothèque Nationale, Madame la Marquise Arconati pour lui montrer ce qu'il croit être un spécimen de l'écriture de François Villon : « Elle pleurait d'émotion ». Le 13 février 1905, il écrit : « Je suis très souffrant de la grippe qui me tient à la fois la tête et le ventre ; j'ai une fièvre horrible, et j'ai passé une telle nuit que je craignais de ne pouvoir me lever ». Il souffre le martyre et se fait porter dans le lit de sa femme. Que devient l'article qu'il lui a demandé d'écrire sur Jean van Scorel ? « Je compte que tu auras bien vu le musée (d'Amsterdam). N'oublie pas demain celui d'Utrecht. Si tu étais bien gentille, tu ferais les efforts les plus désespérés pour avoir des photographies de ces cinq panneaux de Scorel... C'est le poème

de la religion, de l'hypocrisie la plus basse à la mystique la plus pure » (1). Son livre, le grand livre qu'il doit écrire sur Villon paraîtra, lui aussi, *en* 1906. Il est ravi du succès de ses conférences : « La faculté de parler que j'avais en moi, depuis l'âge de dix-sept ans, s'est développée, et de jour en jour se développe... C'est un outil admirable qui, sans doute, sera destiné dans l'avenir à remplacer pour moi tout le reste, et à devenir ma vraie carrière... »

Ainsi Marcel Schwob s'agite, fébrile, caressant son petit Flipp qui monte sur sa tête. Mais déjà le voilà couché, épuisé par la grippe, et la fièvre qui s'élève. Le 19 février, il écrira une dernière lettre à sa femme. Si son écriture est quelque peu modifiée, elle demeure encore nette et pleine de vigueur. Marcel réclame à Marguerite, une fois de plus, l'article sur Van Scorel, lui transmet les excuses de Byvanck, absent à son passage à La Haye ; il termine par ces mots, inconsciemment tragiques : « A demain, *kisses*, ton MARCEL ».

(1) Ils représentent une série de visages de dévots.

CHAPITRE XXI

AU TOMBEAU DE MARCEL SCHWOB

Rarement je demeurai plusieurs jours sans voir mon ami et mon maître. C'est ce qui arriva, cependant, dans ce mauvais mois glacé de février 1905. Je montai chez lui avec quelque remords et ne le vis point. Il reposait, ayant pris froid, et il avait de la fièvre. Je vins, à mon habitude, le dimanche, prendre de ses nouvelles. Il venait de mourir, à 1 heure de l'après-midi, le 26 février, dans l'inconscience, entouré des soins tendres de son frère qui se trouvait précisément à Paris, de ses bons serviteurs, les Benoît, et de son fidèle Chinois.

Marcel Schwob vient de mourir ! Le voilà avec sa barbe de quelques jours, ses lèvres qui noircissent, tendues, la bouche entr'ouverte. Impossible de lui fermer les yeux qu'il gardera impérieusement ouverts, et qui seront bientôt vitreux. La bile a jauni quelque peu le visage : c'est son masque d'or. Et longtemps je regardai cette tête, si belle d'intelligence, où était toute compréhension et toute pitié. Il a les traits d'un Napoléon émacié sur le lit de la douleur. Quelle solitude, puisque Madame Moreno est en tournée en Provence !

Longue journée du lundi, attendant la mise en bière à laquelle assisteront son frère, Léautaud (1), les gens de sa maison. Cruelle contemplation du cadavre qui me fait mal. Mais on veut conserver, jusqu'au bout, dans ses yeux, celui qui ne voit plus, et qu'on ne verra plus.

Quel contraste, alors, ce sommeil avec son activité spirituelle qui tenait de la fièvre. Il était, il y a quelques jours, à ses projets d'étude, à ses livres futurs, quand son cœur va cesser de battre. Nous ne le savions pas. Il était perdu, sans recours. Mais lui, il attendait depuis longtemps sa délivrance.

(1) « Je l'ai vu coucher dans son cercueil, forme mince et durcie, les bras allongés au corps, le visage très apaisé sur le petit oreiller. Le lieu commun est vrai : il avait bien l'air de dormir. On a placé sur sa poitrine une petite branche de lilas blanc que j'avais apporté, et à ses pieds un bouquet apporté dans la journée par M^{me} Nozière. Nous l'avons regardé une dernière fois. Puis on l'a enfermé » (*Mercure de France*, mars 1905.)

Marcel Schwob avait trente-sept ans. Son cycle imaginatif était terminé depuis dix ans peut-être. Mais avait-il un âge ? Il allait, depuis si longtemps, courbé, les jambes molles, les tempes dégarnies, le visage parcheminé ; ses yeux clairs et magnétiques, sa bouche voluptueuse disait seulement sa jeunesse. J'allais avoir vingt-cinq ans. Depuis près de huit ans, il était le maître et l'ami. Mon esprit lui devait tant, des études refaites, la vigueur, l'indépendance, le goût du travail, le respect des méthodes ; et j'avais, à sa suite, pénétré dans le cercle magique de la création, de la poésie. Je l'aimais pour sa bonté et pour sa rudesse. J'avais souffert parfois de son silence effroyable, un silence mortel ; et je l'avais vu plein d'un mépris, qu'il savait faire cruel et affectueux. Souvent j'avais eu le sentiment qu'il ne me disait pas tout. Ayant éprouvé tant de bontés de lui, j'en souffrais parfois. Mais je pense qu'il a lu dans mes yeux d'adolescent la souffrance et l'amour. L'amour implique la souffrance. Il m'avait donné le goût et le sentiment de choses fortes et simples, vivantes et libres, du vrai, une bonne méthode. Un enfant reproduit d'une manière ridicule les manies de son maître. Il ne me fit jamais remarquer que j'avais adopté certaines formes de ses lettres et son graphisme. Cela faisait parfois nos copies difficiles à reconnaître. Et aujourd'hui, je me dis que j'aurais dû travailler plus exactement dans le sens qu'il m'indiquait. Mais il faut aussi être soi-même. Sa mort fut la grande douleur d'une vie qui devait en connaître beaucoup d'autres. Les premières sont les plus fortes.

Longtemps, errant dans les rues de Paris, encore silencieuses, dans ces nuits que j'aimais alors après les besognes quotidiennes, comme des choses amies, simples et profondes, je le portais appuyé sur mon épaule, si bien que je n'osais me retourner en arrière pour ne pas rencontrer ses yeux clairs.

Son frère et moi allâmes signer la déclaration de décès, enregistrée à la mairie du 1^{er} arrondissement. Le 29 février une foule nombreuse d'admirateurs et d'amis l'accompagnaient jusqu'au caveau provisoire du cimetière Montparnasse.

M. Croiset, doyen de la Faculté des Lettres, au nom de l'Ecole des Hautes Etudes Sociales, devait dire, avec émotion, un adieu à son collaborateur, rappelant que l'érudit

admirable était aussi un pur artiste et un conteur exquis. Le fils de M. Bréal lut le discours de son père, membre de l'Institut, le vieux maître qui avait été entendre les dernières leçons de son disciple.

Et aujourd'hui, quand j'ai visité mes parents, notre maître Auguste Longnon, dans ce cimetière où Marcel Schwob repose non loin de son frère en poésie, en misère, Charles Baudelaire, qu'il aimait tant, je m'arrête devant la stèle où sont les deux mains symboliques des Cahun, leur blason placé là comme pour écarter une malédiction.

On y lit cette inscription :



DAVID LÉON CAHUN
conservateur adjoint
de la Bibliothèque Mazarine
Professeur libre à la Sorbonne
né le 23 juin 1841,
décédé le 30 mars 1900.

M^{me} HENRI MAY
née JEANNETTE CRÉHANGE
décédée le 30 mai 1865
à l'âge de 65 ans.

M^{me} STRAUSS
née HENRIETTE LÉVY
décédée le 5 janvier 1872
à l'âge de 53 ans.

MARCEL SCHWOB
né à Chaville le 23 août 1867
décédé à Paris le 26 février 1905.

Madame CAPELLE
née CÉCILE STRAUSS
à Hagenau le 21 novembre 1858
décédée à Paris le 9 avril 1905.

Je lui apporte mon caillou, l'offrande de ma triste jeunesse qu'il a embellie de science et de rêves.

Alors, ce blason des Cahun, destiné à conjurer le malheur, m'apparaît comme le signe de la destruction. Destruction de soi-même, destruction des autres, destruction de tout, destruction du temps : signe de l'éternelle errance, indication du « marche plus loin, toujours ». Je pense à l'Ahasvérus dont Léon Cahun a si bien parlé, à l'Ahasvérus où Schwob a voulu voir le symbole de l'âge moderne.

Mais je pense aussi à la belle acquisition française réalisée par Marcel Schwob, sous le signe de cette main. Il me souvient des conseils de l'aïeul Anselme, auxquels Léon Cahun ajoutait ces réflexions : « Mais, diront quelques lecteurs, qui jugent du judaïsme d'après les romans à la mode, il n'est question, là-dedans, ni de haute banque, ni de finances, ni de commerce, ni de toilettes, ni de stratégie mondaine pour se faire accepter dans les salons. On n'y parle que d'honneur, de patriotisme, de vie de famille naïve, simple et modeste; on n'y voit que pauvres gens d'Alsace, des soldats, des demi-laboureurs, des petits employés, des petits marchands, des ouvriers, des instituteurs : pas un financier, pas même un marchand de lorgnettes ! On voit, dans cette *Vie juive*, des ascètes et des mendiants, des travailleurs et des gens à la fois très humbles et très fiers, et pas un millionnaire ! Que voulez-vous que j'y fasse ? Je ne puis que raconter que ce que j'ai vu du temps que mon père me parlait de mon grand-père, le volontaire national de Verdun. Je ne puis, pour faire plaisir aux romanciers, gratter du tombeau de mon père les armoiries trente fois séculaires, les deux mains adigitées qui sont au blason de ma famille, ni effacer l'épithète qu'un savant illustre a écrite au-dessous :

« IL FUT JUSTE ET BON, SAVANT ET MODESTE.

Je ne le peux pas, et je ne le veux pas ».

Savant et modeste, tel a été Marcel Schwob. Modeste

et brave, tel fut le fils de Léon Cahun, dont le nom est gravé près de celui de Marcel Schwob, le lieutenant-colonel d'infanterie coloniale, René Cahun, tombé pendant la Grande Guerre.

Car Israël, qui sait pleurer et maudire, a su prophétiser.

APPENDICE.

LE LIVRE DE L'AMITIÉ

JULES RENARD — PAUL CLAUDEL — M^{me} COLETTE — FRANCIS JAMMES

Jules Renard écrit dans son *Journal*, à la date du 19 janvier 1891 : « Hier soir, 11 h. 1/2, on sonne. C'était M. Marcel Schwob qui me demande, à travers la porte, « un conte pour l'*Echo de Paris* ». Dans l'éclairage de deux bougies, je vois une figure ronde, une tête déjà chauve. Nous cherchons en vain dans nos papiers. Schwob voulait m'emmener tout de suite à l'*Echo de Paris*, comme j'étais, nu-pieds, en chemise de nuit. J'ai raté une belle occasion quoi ! » Jules Renard a vingt-sept ans et Marcel Schwob vingt-quatre. Jules Renard travaille aux *Cloportes* et à l'*Ecornifleur*.

Comme il se connaît bien, celui qui reste des heures à l'affût de son esprit, la plume haute, prêt à piquer l'idée, qui croit en son art avec ferveur, et que le refrain « Tu ne seras rien » a désespéré ! Il sait qu'il y a en lui « du sang de vieillard ». Il a regardé, une fois de plus, sa tête bizarre, « taillée à grands coups de couteau, comme celle des génies », ce front qui s'illumine comme celui de Socrate. Jules Renard a publié, en 1889, le *Crime de Village*. Il est dégoûté des banalités, des redites, du convenu des romans contemporains. Il écrit une ligne par jour, pas plus, et son *Journal*. Il lit, et surtout il relit, digère et assimile : « Comprendre, c'est égaler ». Son cerveau est une usine qui flambe seulement la nuit. Il sait qu'il fera de la littérature, car il en fait même lorsqu'il serre une femme dans ses bras. Mais il n'en fera pas comme les bohèmes chevelus qui ont fondé le *Mercure de France* au café. C'est un monsieur correct, un bourgeois qui ne fume pas et porte des cheveux courts, la barbiche taillée, un col rigide, qui vit heureux dans son ménage. Il observe sa femme, sa famille, sa terre et ses paysans. Il épluche Flaubert, lui cherchant les poux. Il hait le grand et l'emphatique. Lui, il tend à l'irritante

perfection; et il a peur d'être dupe. Il ne croit ni à l'admiration, ni à l'amitié. Un ami, c'est l'habit qu'il faut quitter avant qu'il ne soit usé.

Mais Marcel Schwob, qui frappe ce soir à sa porte, est, lui aussi, un être d'une espèce rare. Et Jules Renard retournera le voir, parmi ses livres anglais et allemands. Marcel Schwob lui a dit : « On vous attend ». Il l'a introduit à l'*Evènement*, à la rédaction du *Supplément* où Jules Renard, intimidé, n'ose pas s'asseoir. Les deux amis sont aussi méchants l'un que l'autre, mais si clairvoyants : « Quel entêté ! est-il ridicule », a l'air de dire Marcel Schwob. — « Quel homme funèbre (1), savant et désespéré... J'ai une forte envie de lui donner un coup de pied dans la figure », pense Jules Renard. Marcel Schwob incline vers la bonté; Jules Renard penche vers l'ironie qui est la défense de sa timidité, comme sa méchanceté est l'antidote de sa sensibilité ! Vont-ils s'attendrir, se désespérer ensemble, ou rire cruellement des incidents tragiques de la vie ? Ils s'estiment, et s'observent. Ainsi Jules Renard est devenu le confident de Marcel Schwob dont il sait la vie sentimentale, comme en témoigne le *Journal*.

Pour Marcel Schwob, Jules Renard représentait la génération nouvelle, et l'avenir : « Il est l'ennemi déclaré de tout ce qui n'est pas réel ». C'est vrai que Jules Renard n'appartenait à aucune école, qu'il s'écartait absolument de l'art rythmique, et aussi de celui de Marcel Schwob qui, lui, cherchait l'émotion dans l'extraordinaire, et le monstre dans l'homme. Renard savait douloureusement la limite de ses moyens; il parcourait, courageusement, sa propre voie, et comme il le dira, il subissait « son martyre » dans le métier d'écrivain.

— « Le langage ne veut pas ce que nous voulons... Les mots ordinaires sont mous comme des fruits trop murs. Mettez-les dans une phrase et ils y font des trous; elle sonne creux, comme si notre pensée n'avait ni vigueur ni consistance. Ne me parlez pas des termes ornés, c'est l'affaire du pharmacien qui dore les pilules, non de l'auteur qui se respecte et qui respecte le public. Les mots extraordinaires donc, qui ne se trouvent dans aucun lexique ?

(1) Voir l'article de Jules Renard sur Marcel Schwob dans le *Mercure de France* (août, 1891), p. 17, à propos de *Cœur Double*.

Comme ce serait puéril de faire de la gymnastique et des sauts périlleux là où il n'en faut pas ! — Mais pourquoi coûte-t-il tant de peine de dire simplement ce qu'on veut ! Je reste assis toute la journée devant ma table de travail, me rongant de dépit, et quand enfin j'ai achevé une page qui me satisfait, — alors quoi ? qui la lit... On aurait envie parfois de se faire romanesque et populaire, comme les autres ! Quel attrait dans cette facilité à se laisser porter par ses émotions et à créer une intention là où on aimerait à pouvoir la découvrir ! Mais la vérité ne l'admet pas. Et c'est assez, n'en parlons plus. Savez-vous sous quelle image se présentent à mon esprit les événements de ce monde ?

« On se trouve à la campagne et on est surpris par un orage, n'est-ce pas ? La foudre éclate tout près de vous ; vous n'osez pas regarder. Vous êtes sûr qu'elle va tomber ; le bruit augmente, le malheur s'approche, vos nerfs deviennent de plus en plus sensibles au coup qui va fondre sur vous, — puis tout à coup un silence profond. Vous croyez que l'orage rassemble toutes ses forces pour vous atteindre, et vous êtes là, dans un paroxysme de peur ou de résignation, tout comme vous voudrez, devant le sort qui vous frappera. Mais c'est alors justement que l'orage est passé. Ainsi il en va de nous. Quand nous avons fait tous nos préparatifs pour recevoir le coup qui nous menace, il ne viendra point. Et elles ne se rencontreront jamais : d'un côté l'émotion et de l'autre l'aventure qui l'amènera à son développement complet.

Vous, Schwob, j'en suis sûr, vous me montreriez les ruines faites par l'orage, vous me peindriez les fermes brûlées, les corps carbonisés, et après m'avoir rempli de terreur, vous éveilleriez en mon cœur la noble vertu de la douce pitié. Vous oublieriez peut être que nos paysans sont assez fins pour ne pas se laisser frapper par l'orage sans y gagner quelque chose dans les compagnies d'assurance ».

Ainsi parlait, véhémentement, Renard (1).

Les nombreux petits billets, soigneusement datés, qu'il écrivait à Marcel Schwob, souvent sur sa carte de visite

(1) Conversation rapportée par W.G.C. Byvanck, *Un Hollandais à Paris*, p. 163, 170, 250.

qui porte l'adresse du 44 de la rue du Rocher, où l'adresse de Chitry-les-Mines, par Corbigny (Nièvre) est biffée du fameux crayon, le montrent autant que son *Journal*, pincé lui-même, tragiquement noué, mais ayant aussi pleine conscience de ce qu'il est et vaut; petites lignes d'une menue écriture anguleuse, où Jules Renard apparaît net comme son regard, où il a lui-même un « sourire pincé », et qu'il écrit avec la pointe d'un diamant.

Marcel Schwob l'encourage et place, de la manière la plus gentille, sa copie :

« Ne craignez pas de me faire signe quand vous aurez à passer en revue quelques bureaux de rédaction. Cela m'aguer-rit. Cordialement à vous, et merci d'avoir songé à moi pour le Messenger (20 février 1891) (1). — Je vous envoie un Sourire pincé pour la Lanterne que vous remettrez quand vous pourrez. Ça ne presse pas. J'ai plus confiance que si je l'envoyais moi-même. — Pardon pour la peine et ne dites pas : « Dieu que ce Renard est embêtant !! » Je le sais !! » (28 octobre 1891). — « Ma nouvelle est refusée au Figaro illustré. Elle manque de femme, paraît-il. Mais Courteline vous contera ça. Je suis tombé sur lui au sortir du Figaro. Je ne peux pas aller vous chercher ce soir. Mais venez tout de même manger la soupe... » (5 novembre 1891). — « Mon cher ami, j'ai corrigé les dernières épreuves imprimées de l'Ecor-nifleur; mais Valdagne n'a pas répondu à ma question. Sans doute que les satisfactions que je lui ai données lui suf-fisent » (27 décembre 1891).

« Je fais en ce moment une démarche au Gil Blas, sans conviction d'ailleurs » (7 décembre 1891). — « Mon cher ami, ma femme vous remercie, comme il convient. Moi, pour qui ne sont pas les bonbons, j'ai le droit d'être vexé. Je vous ai fait dire des sottises ce soir par d'Esparbès et Estaunié. Que diable devenez-vous? Mépriseriez-vous un humble rédacteur du Gil Blas ! Tout cela me paraît louche ; aussi

(1) Le 7 mars 1891, Jules Renard écrira dans son *Journal*, p. 103 : « Hier soir, Schwob et moi, nous avons mis notre cœur à nu. C'est une haute intelligence qui a passé par bien des crises. Il a même voulu s'empoisonner. — Pendant deux minutes, dit-il, avant de vomir, j'ai touché à la mort. Il me dit : — Vous m'avez paru méchant, tout d'abord, insupportable, et, malgré l'admiration que j'ai pour vous, je souffrais, le soir en venant dîner. Je souffrais à l'avance de vos contradictions. »

je vous prie de ne pas venir me voir d'ici longtemps. Mais s. n. d. D., venez donc dîner afin que nous causions !!! D'ailleurs je n'ai plus de sujets de nouvelles. Portez m'en, s'il vous plaît. Vous avez donc promis à Vallette un article sur Maeterlinck : il y compte pour ce numéro et me charge de vous en avertir. Oui Cruchette est bien, la paix vous caresse ; mais tout cela ne me désarme pas. Il me faut mon monstre. On vous attend, et flûte pour vous si vous vous mettez à faire des manières. L'homme rouge sera écarlate. Non vrai, vous êtes embêtant. On vous aime tout de même » (2 janvier 1892). — « Merci pour les Poules. Je viens de lire le Marchand de Venise. C'est bien et ce n'est pas bien. Ces lectures-là me sont pénibles, mais j'irai jusqu'au bout » (7 janvier 1892). — « Mon cher ami, Vous me devez des tas de fiacres. Je suis allé hier soir avec l'Ecornifleur tout chaud, d'abord 2 rue de l'Université puis à l'Echo (6 h. 1/2), et je m'en suis revenu penaud. Voici l'œuvre (le chef). Mettez-vous à votre article. Ce sera la punition de toutes les gentilleses que vous avez eues pour moi en cette aventure. Donnez-moi l'adresse de Byvanck. Je lui en garde un. Mes dix exemplaires y auront vite passé.

— Avant qu'on ne m'ait rendu le Mur de la Revue Bleue, voulez-vous convenir d'un soir avec Capus pour dîner... Vous savez que votre conte de la Revue Bleue est tout simplement admirable, et pendant 20 minutes j'aurais bien voulu être Anatole France. Idem pour vos Mimes, pour l'Ombrelle surtout. Enfin vous avez un talent vexant pour vos amis. Tout cela pour que vous me fassiez un bon article... » (19 janvier 1892). — « Mon cher ami, que je vous serre la main pour votre bel article du Mercure. Comme c'est haut. Cela donne même un peu de vertige. Tout un univers en sept pages. Je vous assure que l'Ecornifleur sent sa tête tourner (1). Il est habitué déjà aux petits articles terre à terre. Et, d'un coup, vous le lancez en plein ciel... Merci pour l'Echo. Ses lecteurs auront demain double plaisir : du Schwob et du Renard. On les gâte » (26 février 1892). — « J'ai enfin passé au Gil Blas ce matin. N'oubliez pas de venir me voir un soir avec Bijvanck... Ollendorff fait la grimace pour mon bouquin

(1) Il s'agit des belles pages de Marcel Schwob sur la « Perversité » parues dans le *Mercure de France*, 1892, IV, 193.

de nouvelles. Je crois que c'est une affaire ratée. Tant pis » (23 mai 1892). — « 5, rue du Chariot d'Or à Lagny (S. & M.) Cher ami, je n'ai pas pu aller vous voir avant de partir. J'ai dit à Bijvanck — qui m'a fait coucher à minuit mardi soir — de vous donner mes explications. Et maintenant, pas de paresse, hein ! Venez nous voir. Notre petite maison est à vous. Et elle n'est pas désagréable. Et comme je doute de vous, sur un mot, j'irai vous chercher, oui vous chercher... Nous avons beaucoup causé de vous, l'autre jour avec Bijvanck. C'est un homme (Bijvanck) que j'aime de plus en plus et je regrette sincèrement de le voir partir... Et vos deux volumes sont-ils sous presse ? » (2 juin 1892). — « Je lis la Débâcle. J'en ai une courbature... » (25 juin 1892).

« J'ai vu hier Vallette qui m'a dit que Gourmont tenait à lui parler lui-même de votre article sur Villon. Je lui laisse l'honneur parce qu'il fera mieux que moi. Quel pacte avez-vous fait avec Maizeroy ? ça me fournit l'occasion de vous relire, mais je suis horriblement jaloux. Comme Guérin (1) continue à me donner de l'eau bénite, je vais poliment m'éclipser de Gil Blas. Jen 'enverrai plus rien. A la fin, j'aurais l'air d'un serin.

Votre dernier conte à l'Echo a dû faire hurler les gens qui demandent : « Y a-t-il autre chose à comprendre ? » Vous êtes un terrible homme ? Je lis ce matin dans le conte de d'Esparbès : « Il eut parfumé ce crime d'une poignée de main ». Ça va faire gueuler les cendres de Flaubert. Quand nous reviendrez-vous ?

Dites-moi : demandez donc pour moi l'avant-dernier Supplément, celui du 4 juillet. On ne me l'a pas envoyé (je suis pourtant un abonné sérieux). C'est pour compter mes lignes. » (1^{er} août 1892). — « Cher ami, je reçois votre paquet de lettres. Merci. J'ai eu une peine à m'y reconnaître ! Ah ! Ah ! Vous faites le cachottier. Vous entrez dans des combinaisons de journaux qui se fondent et n'en dites rien à Jules Renard ! C'est bon, je vous revaudrai ça. Heureusement j'ai pu me faufiler, et j'aurai une toute petite place à côté de vous. C'est bien fait.

Je vous pardonne en faveur des Eleuthéromanes (2) qui

(1) Rédacteur en chef au *Gil Blas*.

(2) *L'Île de la Liberté*, parue dans l'*Echo*, au mois d'août 1892.

me rappellent mes chers indiens. C'est un chapitre exquis, sans doute, du livre dont vous m'aviez parlé. C'est exact et pittoresque sans procédé (je m'aperçois que j'y tombe pas mal moi dans le procédé). Enfin c'est très bien et je vous encourage à continuer la série. Quand viendrez-vous?

Pourquoi l'esclave du début? Il ne peut s'expliquer, n'est-ce pas, que parce que votre chapitre est une suite?

L'autre jour le caissier de l'Echo de Paris s'est trompé dans une addition de cent sous. Je vais lui réclamer ça avec autorité. »
(13 août 1892).

« Mon cher ami, je reçois le livre de Bijvanck. Je tombe sur la page 239. Et je vous en veux (1) ! Oh ! je vous en veux. Me voilà une angoisse de plus.

Mais tout de même, je vous embrasse, car vous connaissez bien Jules Renard, et je vous serre la main très fort... Vous êtes un misérable de n'être pas venu me voir avant de partir. Je vous aurais soumis le plan de mon bouquin et vous m'auriez donné un titre. Que diriez-vous de : L'Art des crises? Je tiens décidément au mot crises, et je vous prie de me le donner humblement, puisque vous l'employez, p. 234 — à moins que vous ne le reteniez vous-même. Tout le monde va bien ici, bébés, maman, papa. Que faites-vous là-bas? Me cherchez-vous une maison de campagne? Car après la publication de l'Art des crises, je veux me reposer deux ans de suite... A vous d'affection courroucée... » (20 avril 1892). — « Vous a-t-on dit que je « minutais » à l'Echo (lundi et vendredi). Vous allez sourire. Mais, ma foi, j'ai accepté l'offre volontiers. Il est temps, grand temps que je gagne quelques sous, et puis c'est un excellent exercice. D'ailleurs je ferai de mon mieux » (6 septembre). — « Vous êtes bien amusant avec votre reçu qui m'autorise à vous voler 50 francs (2). Je suis très aise que mes « minutes » ne passent point trop inaperçues. On fait ce qu'on peut » (15 septembre). — « Votre petit mot

(1) *Propos de Marcel Schwob : « Vous rencontrerai-je demain soir chez Renard? Il a terminé sa nouvelle pour le Mercure de France et il nous verra certainement avec plaisir. Je ne sais pas si l'amitié que je lui porte me trompe; mais parmi nous, les jeunes, il me paraît celui qui a le plus de chances d'arriver à être le premier, à condition que la vie lui donne la forte secousse morale dont le talent a besoin pour se délivrer des entraves qu'il se forge lui-même ».*

(2) *Jules Renard avait avancé à Marcel Schwob 100 francs.*

me fait grand plaisir, mon cher ami, et je le garderai dans un coin. Aux moments très fréquents où on ne sait plus, de pareils témoignages fortifient. Donc merci... En tout cas à lundi. J'irai tout droit au d'Harcourt (1). Je pense gaiement à la sortie de Drumont (2). Vous devriez dire à Ollendorff qu'il mette sur la seconde édition :

Le Roi au Masque d'Or
ou le Secret de Panama dévoilé
par Marcel Schwob

Elles crépitent. Je crois que grésillent vaudrait mieux, mais ce n'est pas français ». (2 décembre). — « Je continue à quêter ma passe (3). Le Figaro vient de me la refuser. Je vais demander à « Ollendorff », ensuite au « Journal ». Ensuite j'irai franchement de ma poche.

Quelle jolie chose que « la Diablesse verte ». J'ai reconnu votre goût pour les « départs » étranges. J'ai songé à la Maison de poupée, n'est-ce pas ? Je vous dis toujours que c'est très bien, parce que c'est toujours très bien. Croyez-moi, vous ferez avec vos « petites filles » un livre qui comptera. Il faut de temps en temps se spécialiser.

Merci pour la reproduction de Poil de Carotte. Ce petit bonhomme me paraît déjà fané. Tant mieux, je le transformerai. A lundi soir... » (28 janvier 1893).

— « Xau n'a pas pu m'obtenir une passe sur la ligne de l'Est avec laquelle il est en bisbille. Mais il m'a offert d'en demander une sur la ligne de Lyon. Ma foi, j'ai accepté. Il m'a paru que c'était faisable. Nous nous retrouverons à Genève. Ça vaudra mieux que rien, et je pourrai partir avec vous, rendre ainsi mon voyage moins long et mon absence moins dure. Qu'en dites-vous ? Qu'en dites-vous. Si je peux j'irai vous voir demain matin au saut du lit » (février 1893). — « Si vous avez l'intention de reproduire une Coquecigrue, je m'en remets à vous pour la chose, et vous remercie d'avance. Je ne suis pas allé vous voir ces jours-ci, parce que j'observe de très près le match vélocipédique Terront-Corre. C'est

(1) Rendez-vous de la jeunesse littéraire d'alors.

(2) Il avait fait dans sa *Libre Parole* un article très élogieux du *Roi au Masque d'Or*, mais signalant la pourriture juive de ce recueil de contes.

(3) Sur le voyage qu'ils firent ensemble à Genève au mois d'avril « A Genève, Schwob et moi, nous avions l'air d'être venus passer notre bachot en province... » (*Journal*, p. 187).

une douce folie qui me repose. Ollendorff prend la Lanterne sourde. Il la publiera dans le format du Voyage dans les yeux. Je ne travaille pas. Je suis énervé, je ne sais pourquoi. Cependant, déjà, on pille Coquecigrues. Mais vous connaissez cet état là. J'ai lu les deux nouvelles que vous avez rapportées de votre voyage (1). Elles m'ont paru DURES mais j'y ai trouvé d'exquis détails. Toutefois j'aime mieux Schwob imaginaire. Je suis sûr que vous aussi... » (25 février 1893).

Le 7 avril 1893, Jules Renard s'était réfugié à l'Hôtel du Moulin Rouge à Lagny, pour une huitaine, sa petite fille n'étant pas mieux; il est à l'auberge, et écrit sur la table d'un café : *« Impossible de travailler bien entendu. A peine puis-je lire un peu. Heureusement, j'ai eu la « Reine Mandosiane » ce matin, et je vous complimente; c'est léger et mystérieux comme toutes vos nouvelles du même genre, d'une réalité étrange... Ecrivez-moi un petit mot si vous voulez bien et dites-moi où vous en êtes de vos ennuis... »* — *« Ce mot avant de lire votre conte qui est là, sur ma table, fascinateur »* (2 juin 1893).

Le 15 juillet, du Châlet Robert, à Arromanches (Calvados), Renard se plaint qu'on lui ait supprimé le service de l'Echo. *« J'aime beaucoup, beaucoup le livre de Wyzewa (2). Il y a dedans un peu d'Ecornifleur, mieux écrit et plus nuancé : n'est-ce pas votre avis? L'article qu'il a fait sur les Mimes est également tout à fait remarquable (3). Voilà un esprit de plus à suivre de très près. Tant mieux. Je vais faire 20 kilomètres pour aller chercher l'Echo d'aujourd'hui... »*

— *« Mon cher ami, je suis allé hier soir à l'Echo, vers 6 h. Je vous portais un exemplaire du Lampion aveugle (4) pour le Supplément, un exemplaire sur papier ordinaire, car j'espère pouvoir vous en offrir un sur Hollande à vous. J'ai rencontré Rod et je l'ai invité à déjeuner pour mardi matin à midi. Je compte sur vous, n'est-ce pas? »* (4 juin 1893).

— *« Mon cher ami, aujourd'hui seulement je peux écrire*

(1) *Les Rouges à Bâle* (Écho du 17 février 1893) et *Nidau* (ibid., 25 février) où il y a un beau paysage du Jura. Ces nouvelles n'ont pas été recueillies.

(2) *Valbert ou les récits d'un jeune homme*.

(3) *Au Mercure de France*, VIII (1893), p. 199.

(4) *La Lanterne sourde*.

quelques lettres. Je suis un peu ahuri au milieu d'une portion de ma famille qui n'a pas les Coquecigrues et qui prend la Lanterne sourde pour un petit travail de serrurerie. Mais j'ai trouvé le temps de lire la gentille note que vous avez faite sur mon bouquin (merci), et surtout votre paradoxe sur le rire. C'est ingénieux au possible. Vous vous en êtes admirablement tiré. De loin comme ça, votre prose prend une importance !!! Vraiment vous avez fait mes délices et Courteline, qui est intelligent, doit être content. J'ai reçu un mot bien charmant de Pottecher. Dites-lui que j'ai une bien vive sympathie pour lui. Je ne sais pas quand je vous reverrai. Bousculé, ces jours-ci j'ai envie de chercher un petit coin où je pourrais enfin me remettre au travail à mon aise. Mais je ne suis pas du tout fixé. Et vous, et vos ennuis ? Tâchez de m'écrire un petit mot. Faites cela et je vous en serai reconnaissant. Je constate qu'il me suffit de changer de lieu pour perdre la tête. Hier, j'étais à Lyon, et j'ai passé ma journée à me demander ce que j'y faisais... Qu'est-ce que les sourds disent de la Lanterne autour de vous ? Ça me paraît d'ici un four mignon. Mais je m'y habitue et je vais lire du Shakespeare. Ah ! ce Falstaff ! je vous dois de bonnes lectures... » (Provisoirement propriété Berne par Firminy (Loire) (24 juin 1893).

Le 8 juillet 1893, Jules Renard est à Arromanches, Châlet Robert : « Nous sommes très bien, tout au bord de la mer. De ma fenêtre on en voit de quoi enthousiasmer Mr. Verne. Je vais tâcher — ça ne sera pas commode — de travailler un peu pour me pardonner à moi-même toutes ces folies. Je vais recopier un Poil de Carotte (L'aveugle, avec de simples changements de noms) pour vous l'envoyer. Ensuite vous prendrez, si vous le voulez bien, celui de Rosati. Enfin je dirai à Valdagne de vous envoyer un exemplaire de Coquecigrues où je vous engage fortement à puiser. De cette façon j'aurai encore l'air d'un littérateur !

Et cette révolutionnette ? Vous êtes aux premières loges pour la suivre. Vous me raconterez cela dans quelques jours. Avez-vous moins d'ennuis ? » (8 juillet 1893).

Au mois d'août Marcel Schwob est à Chaville. Et Renard lui écrit que sans doute il se trouvera bien quelqu'un

« parmi les tas de gens » qu'il a obligés, pour lui trouver une « compensation ». « Je n'ai pas besoin de vous dire, n'est-ce pas, que si, momentanément vous êtes un peu gêné, je suis toujours là, et je ne dis pas ça pour faire le généreux, croyez-le bien ». Il sera d'ailleurs à Paris en septembre et lui envoie deux petits homards cuits. (14 août).

C'est qu'alors des changements sont survenus à l'*Echo*. Au sentiment de Renard, il y a trop de revues dans les quotidiens, signées Vallette et Wyzeva : « Il va éclater. Et mon trou sera bouché une fois de plus ». — Il a reçu aussi la *Tueuse* de Léon Cahun qu'il va lire à petites journées : « *Comment allez-vous ? Vos contes me donnent de vos nouvelles, des bonnes. Mes déplorables propos doivent vous indiquer l'état d'esprit où je suis. Il est grand temps que je rentre. Seul Pascal me soutient un peu...* » (10 août).

Au mois de décembre, le pauvre Marcel Schwob soignait celle qui devint, transfigurée, Monelle. Tristan Bernard et lui ajournent une visite : « *M^{me} Renard vous adresse, par colis postal, un raisin et une mandarine pour votre malade (je ne sais pas son adresse). Bon courage et amitiés* ». Louise mourut dans la nuit du 7 décembre, tandis que Renard, l'homme dur, montait son escalier pour lui porter du raisin et des mandarines. La correspondance de Jules Renard ne devait être reprise que le 29 juin 1894, précisément à propos du livre où Louise ressuscita.

— « *Mon cher ami (1) j'ai lu le Livre de Monelle, avec une scrupuleuse minutie. Il me semble que je suis très près de tout à fait comprendre votre art, et je crois bien que je pourrais en écrire une page amusante et épluchée. Ce petit livre me paraît si « sorti » de vous, qu'à certains moments je m'imaginai tenir votre âme « enfantine » au bout d'une pince. Si vous mourez avant moi, je demanderai à prononcer votre éloge. Je me sens capable de le faire dignement.*

Toutefois, les paroles de Monelle me troublent un peu. Je ne l'entends pas toujours. Elle m'échappe deux ou trois fois, et je lui en veux. Je lui ai donné quelques coups de crayon d'une main fâchée. Je tâcherai de revenir sur cette impression d'agacement. Une causerie avec vous m'y aidera. —

(1) J. Renard avait conservé la copie de cette lettre qui se retrouve dans son *Journal*, p. 273.

Je suis plus à mon aise au milieu de ses sœurs, qui toutes tiennent de l'oiseau, de la fleur et de la petite fille que nous avons aimée. Je les admire d'autant plus que sur la fin Monelle prendra encore plaisir à se dérober, à éviter ma pince, à mériter les bleus de mon crayon. En résumé, votre livre est si tenu, si peu appuyé, que je l'abîme au courant de ma trop grosse plume. Ce que je vous dis plus facilement, c'est que le Livre de Monelle m'a donné une joie rare, spéciale, et qu'il m'a pris ces jours-ci les meilleures de mes heures.

Et puis soyez heureux et confiant. J'ai pu m'assurer de divers côtés que le Livre de Monelle « a porté » comme il fallait.

(9, avenue J.-J. Rousseau, Maisons-Laffitte. S. et O.)
(29 juin 1894).

On aimerait savoir le remerciement que fit Marcel Schwob à cette admirable lettre. Car le 2 juillet, Jules Renard lui écrivit ces cinq lignes :

— « *Mon cher ami, vous m'avez écrit une lettre indéchirable, que je ne perdrai jamais. Je vous remercie.*

Ces douleurs terribles un peu calmées, j'irai vous voir et vous chercher... »

Puis Marcel Schwob partit en Hollande, avec Léon Daudet. Jules Renard s'inquiète de lui : « Etes-vous revenu ? » (24 juin). Lui, il part pour Arromanches et lui demande de lui adresser son début au *Journal* (1). « Je n'ai pas pu me procurer le numéro ici. Mais envoyez-moi la découpure de votre article, vous me ferez grand plaisir » (2) (30 juillet).

— « *Mon cher ami corsaire (3), en lisant votre bel article sur George Meredith (mais pourquoi lui prêter une faculté que nous avons tous plus ou moins, celle de nous traduire ?), je me demande où vous êtes. Vallette me dit qu'on ne vous*

(1) Article du *Journal* paru le 1^{er} septembre.

(2) En marge de la carte de Renard, on lit de la main de Marcel Schwob : *envoyé.*

(3) Jules Renard va écrire dans son *Journal*, le 26 juillet 1894 : « Il lit des histoires de flibustiers et de corsaires cet homme qui, même en habit, a toujours l'air d'être en robe de chambre, et il s'en inspirera, en les copiant. A la fin du déjeuner, tandis que je lui souriais, que je lui offrais à boire, et d'excellent gruyère, j'avais envie de lui dire : « Schwob, je vous hais. Et si vous me répondez un mot, un seul, je vous enfonce cette table, ces plats, ces carafes, tout, dans le ventre ».

a pas vu depuis dix jours. Je suis rentré à Paris définitivement. Ecrivez-moi afin que nous puissions nous voir. »

(1^{er} septembre 1894).

Une confidence en appelle une autre. Le 10 septembre, Jules Renard, qui n'avait pas coutume de ces choses, écrivit la longue et pathétique lettre qui suit. C'est une tragique confession d'artiste.

« Mon cher ami, Je n'ai pu vous écrire ces jours-ci. Je le regrette d'autant plus que j'avais hâte de vous prier de transmettre toutes mes sympathies à Madame et M. Léon Daudet (1). Nous espérons bien que Madame Daudet est complètement rétablie. Dites-lui comme nous le souhaitons de bon cœur. Et nous comptons sur des nouvelles prochaines. Dès ma rentrée à Paris, il m'a fallu arranger « Poil de Carotte ». C'était une corvée peu agréable. J'ai porté ce matin le manuscrit chez Flammarion et il paraîtra dans les premiers jours d'octobre. En même temps, le Mercure publie, en petite plaquette dont je vous ai parlé, 80 pages très courtes sous ce titre : Le Vigneron dans sa vigne. Voilà pour attendre. Je vous dirai à vous, et à Léon Daudet, s'il lit par-dessus votre épaule, qu'aucune de ces publications ne me satisfont.

« Poil de Carotte » surtout est un mélange déplaisant, où je ne trouve plus les joies passées. C'est plutôt qu'une œuvre, l'étalage d'un esprit loqueteux, où on rencontre un peu de tout : de la pitié, de la méchanceté, du déjà dit et du mauvais goût. Je vous donne bien entendu ma dernière impression. Il me faut, pour que je me remonte un peu, me rappeler votre précieuse lettre à propos du Chat.

Enfin, n'en parlons plus. Je me juge avec autant de sincérité que de sévérité. Vous seul n'en douterez pas. Mais mon ennui — ajouté à d'autres — vient de ce que je ne me renouvelle pas, et de ce que je suis incapable de me renouveler. Je suis né noué. Et rien ne tranchera le nœud. Vous avez dit à Byvanck : « Si la vie lui donne la forte secousse morale dont le talent a besoin pour se délivrer des entraves qu'il se forge lui-même... » Cette condition même ne suffirait plus. Peut-être aussi que je suis mécontent de l'avoir donné trop vite, ce « Poil de Carotte », de l'avoir brûlé sur la fin pour gagner quelque argent immédiat.

(1) Jules Renard a inséré dans son *Journal*, p. 285, ce qui suit.

C'est possible, c'est possible. Les temps sont durs pour ceux qui tendent à la perfection (1). Je n'ai rien à vous envoyer. Je n'ai rien publié ces temps-ci dans les journaux. J'ai seulement eu cinq ou six fantaisies refusées ça et là. Ceci d'ailleurs me relève à mes yeux.

Je voudrais être auprès de vous. J'envie vos entretiens fortifiants ou déprimants.

Dites à Léon Daudet que j'ai vu avec plaisir la 12^{me} édition sur les Morticoles. Qu'il se rappelle que je le lui avais prédit à Maisons-Laffitte. Quand revenez-vous? J'ai remarqué qu'on causait mal en se regardant. Nos figures bizarres, je parle de la mienne et de la vôtre, si vous voulez bien, nous troublent. Nous éteindrons la lampe et nous nous écouterons parler dans les ténèbres. Voilà ma douce folie qui m'amuse. Je vais déjà mieux.

A bientôt mon cher ami (On me dit que vous voulez aller en Islande. Qu'y a-t-il de vrai? Emmenez-moi).

Respectueux hommages à Madame Léon Daudet qui inquiète ses amis, et bon souvenir à Léon Daudet. Amitiés à vous ».

A son tour Marcel Schwob remplira le devoir d'ami. Et il consolera Jules Renard (23 octobre) :

« Mon cher ami, Quelle bonne lettre! Et si vous saviez quel bien elle m'a fait. C'est la première que reçoit Poil de Carotte. Maintenant me voilà tranquille. Le reste glissera sur le douloureux écorché que je deviens.

Dès que j'en aurai fini avec les services, je vous ferai signe, et nous passerons une bonne soirée. Flammarion m'a donné 3 exemplaires sur Hollande. Il y en a un pour ma femme, un autre pour des amis qui me sont dévoués et je vous garde le troisième. Voilà.

Merci encore de votre belle lettre... »

Au mois de février 1895, Jules Renard lit la traduction de *Moll Flanders* :

« Mon cher ami, Un peu souffrant ces temps-ci je ne lis qu'avec lenteur Moll Flanders. Mais je veux tout de suite

(1) Ici s'arrête la partie insérée dans le *Journal*. Le 21 septembre, Jules Renard écrit : « *Poil de Carotte* est un mauvais livre, incomplet, mal composé, parce qu'il ne m'est venu que par bouffées ». 27 septembre : « *Poil de Carotte*, on pourrait indéfiniment le réduire, ou le prolonger. *Poil de Carotte* c'est une tournure d'esprit. »

vous dire que cela m'enchanté. Je ne trouve pas que ce soit inférieur à Robinson Crusoë. C'est un riche cadeau que vous nous faites. Les deux cents pages que j'ai lues me semblent écrites par celui d'entre nous qui aurait le plus d'audace et de maîtrise. Quant à la traduction, c'est une succulente merveille. On dirait de l'Amyot. Bref, personnellement, je vous remercie d'avoir traduit ce chef-d'œuvre qui, passant par votre cerveau, n'a rien perdu, et je le dis en toute sécurité.

Vous ne venez pas me voir, mais je sens tout de même que vous ne m'oubliez pas. Pour moi, à ma façon de regarder, les figures d'amis se modifient chaque jour. Je sais que vous êtes le seul à ne pas « reculer » dans mon amitié.

Et vous avez donné deux très beaux contes au Journal.

Je m'arrête pour vous serrer affectueusement la main — et tousser. Quel temps ! »

Quel malentendu (la plus vraie amitié en comporte) a déterminé ce billet écrit sur le petit carton de Renard, désormais classé, à la silhouette d'ombre du petit renard, oreilles pointues et queue en panache ? :

« Mon cher ami, Je ne vous dirai pas que je n'ai jamais eu de mauvaise humeur contre vous. Mais elle ne tenait guère. Et de belles pages comme la Vie de Cratès me remettraient en état de vous aimer. Venez-vous jeudi ? J'irai vous prendre vers onze heures, et nous passerons de bons instants... » (7 octobre 1895). — « Voulez-vous dire à M^{lle} Moreno que depuis que je l'ai entendue, je regrette de n'être pas poète. Je ne voudrais être dit que par elle » (23 octobre).

Et Renard lui adresse encore ses « vives amitiés naturelles ».

Cette autre belle lettre est datée de Chaumot par Corbigny (Nièvre), le 23 juin 1896 :

« Mon cher ami, J'ai reçu La Croisade des enfants et les Vies imaginaires. J'ai même reçu deux exemplaires des Vies. Je ne sais par quelle bonne fortune. Comme tous deux sont signés de vous, je les garde, à moins que vous ne me somniez de vous en renvoyer un. Le premier est allé rue du Rocher. Le second m'est arrivé directement ici par le Mercure.

Je veux d'abord vous remercier de la Croisade des enfants, et vous dire que je trouve ce petit livre joli tout plein, et ingénieux, et attendrissant. C'est une légende qui ne pouvait

être que recueillie par vous, recueillie ou inventée, peu importe. J'aime beaucoup lire Schwob. Il m'arrache à la préoccupation excessive, que j'ai de la réalité environnante, trop près. Et je vais lire les Vies que je connais presque toutes, sauf deux ou trois que vous n'aviez pas publiées au Journal ou qui m'ont échappé.

J'ai lu ce qu'a écrit de vous Armand Silvestre. Je lui pardonne pour cette bonne action, bien des défaillances (1). On ne sait vraiment qui est le plus héroïque de cet homme qui ne refuse jamais des vers d'inauguration ou de ceux qui en commandent toujours.

Déjà vous savez ce que je pense des Vies. Je vous le répéterai après relecture.

Nous sommes vraiment bien ici. Vieille maison, grand jardin, belle vue, bon air et solitude reposante. Comme j'y reviendrai plusieurs années, je forme le projet de vous y amener quelque saison. Je ne travaille presque pas. Je mets au courant quelques lectures en retard. Volontiers je lirais un peu de latin, si vous étiez près de moi pour me conseiller des morceaux faciles.

Je suis enchanté des grands succès de M^{lle} Moreno. J'ai un faible pour Les Français. Elle en sera la plus pure voix. Peut-être est-ce déjà fait. Dites-lui que je mets mes hommages d'ami « sur l'escabeau de ses pieds adorables ».

Avant de fermer cette lettre je viens de lire la préface des Vies. C'est une page admirable que tous les artistes devraient apprendre par cœur. Pour moi elle m'enchanté et me raffermir. — De Chaumot, encore, au mois d'août 1900. « Merci, mon cher ami. Je vous embrasse avec un peu de honte. C'était si facile de ne pas séparer nos deux noms ».

Ce sera maintenant, plus difficile encore.

Et Jules Renard écrit dans son Journal : « Relu les lettres de Schwob. Nos lettres, c'est bien ce qu'il y a de meilleur en nous » (2).

* * *

Paul Claudel a été l'autre grande admiration de Marcel Schwob. Leur liaison datait de la classe de Burdeau, au

(1) C'est vrai que l'homme à la double vie valait mieux que son œuvre. Il aimait la littérature et la poésie d'un amour qu'elles ne lui rendaient pas.

(2) Journal, p. 341 (30 septembre 1895).

Lycée Louis-le-Grand. Et Marcel Schwob conserva toujours dans sa petite pièce préférée un buste en plâtre de Claudel adolescent, qu'il avait doré lui-même, comme on le ferait d'une idole (1).

Paul Claudel a été esquissé, en ce temps, par Léon Daudet : « Paul Claudel au regard de feu et au débit précipité, qui avait fréquemment des attrapades avec notre maître. En bon Jacobin, Burdeau ne supportait guère la contradiction et il avait, je crois, flairé dans Claudel un médiocre admirateur de l'impératif catégorique. D'où des discussions rapides et flamboyantes comme des passes d'armes, qui laissaient les deux adversaires frémissants et irrités... » (2)

Mais Schwob admirait Claudel; et Claudel admirait Schwob.

Ainsi Paul Claudel répondit à l'envoi du *Roi au masque d'Or* (1892) :

Mon cher Schwob,

Je viens d'achever de lire ton livre, qui n'est pas de quelqu'un qui craint de se mettre de l'encre après les mains ! Et je suis encore sous l'impression de cette terrible mascarade, qui représente la vie, car derrière les yeux ouverts l'instinct aveugle, et sous deux ou trois vêtements existe la chose chaude et secrète, et dans la démonstration, son principe. Or, au lieu que l'écrivain romantique, avec une jactance de fripier, devant l'humanité étirait sa vieille dépouille, ou ridiculement s'en accoutrait lui-même, il y a ici quelqu'un qui croit à ce qu'il raconte, et qui peut le faire alors qu'il considère sans son déguisement le passant réel et signe lui-même non moins fictif !

Voilà en quoi ce livre montre un homme nouveau, c'est à dire sérieux. Et ce sens exact du rapport mystérieux de l'individu sans nom avec son signe, il me semble que je le retrouve en toi dans cette double opération par laquelle il conçoit et produit. Car jugeant que toute passion humaine, aujourd'hui comme toujours, comporte les mêmes développements dont se forme le Trésor des histoires, tu as vu que pour la faire com-

(1) Jules Renard note dans son *Journal*, le 14 novembre 1892: « Claudel a la tête de son livre, une tête d'or, des traits burinés au charbon ».

(2) *Fantômes et vivants*, p. 136.

prendre dans tout son période, il ne fallait que montrer le geste significatif, amplifié par le costume convenable. Et cela explique aussi je dirai le discours que tu emploies, simple dans sa syntaxe et puissant dans son vocabulaire, plein de l'assurance et comme de la joie contenue de quelqu'un qui voit pleinement ce qu'il veut dire. Toute la phrase n'est que la fonction d'un substantif trouvé.

Voilà, mon cher Schwob, bien des raisonnements, et tout cela pour ne pas te dire le plaisir que m'a fait ton livre. Le fait est que j'en ai été ravi et j'ai encore dans la tête les faulx visaiges, l'enfant femme prise sous le corps de son énorme mari, et le montoir de la charrette qu'on nettoie avec de la vase, et Bargette ! (je ne parle que des contes que je ne connaissais pas). Je suis extrêmement fier de t'avoir pour ami...

Nous verrons-nous lundi au d'Harcourt ? »

Marcel Schwob avait deviné le génie lyrique de son camarade. Lui qui connaissait si bien les tragiques grecs, Eschyle en particulier (1), il admirait infiniment l'architecture géométrique du vieux dramaturge ; ainsi il avait donné à Claudel l'idée de traduire Eschyle (2). Profonde intuition, car c'est bien l'œuvre du vieux dramaturge et poète que transposera souvent par la suite Claudel.

La conversation reprit par lettres, quand Paul Claudel partit comme consul en Amérique, puis en Extrême-Orient.

« Samedi matin, 22 avril 1893,

Mon cher Schwob,

Comme Pottecher a dû te le dire, je suis arrivé à New York, en assez bon état. Et je commence à pouvoir rouvrir les yeux, après les premiers jours d'ahurissement, et à voir.

New York est quelque chose de très divers et très remuant, et où je commence à prendre intérêt. Il y a le port où l'on décharge les navires qui viennent du Brésil et des îles Turques

(1) Jules Renard, *Journal*, p. 108 (20 mars 1891).

(2) « J'ai commencé ma traduction d'Eschyle qui m'apporte de grandes surprises. C'est une bonne idée que tu m'as donné là » (6 janvier 1893). — Cette traduction, lue chez Pottecher, à Bellevue en 1895 (Jules Renard, *Journal*, p. 318) paraîtra, un peu plus tard, à Fou Tchéou.

des caisses de monceaux de fruits et de poissons ; le bas quartier, avec ses murs en tunnels sur le toit desquels passent les chemins de fer, ses caves où mûrissent les énormes régimes de bananes ; il y a le Tenderloin, le quartier nègre, où on me parle de mauvais lieux qui vont à deux ou trois étages sous terre et d'où l'on est jamais certain de remonter ; il y a Moll Street, le quartier chinois, avec ses pancartes rouges, ses sous-sols louches qui sont des joints à opium, son théâtre où j'ai bien l'intention d'aller faire des expéditions, et le temple du Dieu Joss ; il y a des Syriens Maronites chez qui j'ai été prendre le café l'autre jour. Tout cela est violent, hardi et amusant. Je suis sûr que cela t'intéresserait énormément. Il faut absolument que tu viennes me voir à l'occasion de l'Exposition de Chicago. Il me semble que cela ne t'est pas difficile. — En attendant, je t'envoierai des journaux pour le prochain courrier, où tu trouveras des choses qui te feront plaisir. Si en revanche tu voulais m'envoyer les numéros de l'Echo de Paris où il y a des choses de toi ou de Renard, cela me ferait le plus grand plaisir.

Le mauvais côté est le consulat. Je passe mon temps de 10 h. à 5 h. du soir à ne rien faire, ce qui est une occupation fort ennuyeuse, et je demeure devant ma table, haï, pesant, sec et sombre comme un stockfish fumé et le cœur réduit comme un jaune d'œuf. Je n'ai guère le temps de travailler pour moi. Cependant j'ai une espèce d'idée qui pourra peut-être donner quelque chose.

Ma mère me raconte une histoire absurde dans une lettre que je reçois ce matin et qui est cause que je t'ai barbouillé ce papier. Il est 10 h. 1/2 et le bateau de France part à 2 heures. Il paraît que M. Mathieu aurait été froissé de ce que je ne l'aie pas été voir avant mon départ et aurait conclu de je ne sais quoi que je ne faisais aucun cas de cette sympathie qu'il a bien voulu me montrer. Ma mère emploie même des pluriels vagues qui me font croire que tu te sois aussi froissé. Pourquoi ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'ai pas tellement d'amis que je ne doive être économe. Et il me paraît bien dur d'apprendre qu'ils se séparent de moi par le cœur au moment où je suis loin d'eux par la distance. Pottecher et toi me connaissez assez pour ne pas vous offenser de certaines inconséquences ou maussaderies que j'ai pu faire paraître sans m'en douter. Il faut me traiter comme quelqu'un qui

ne fait pas de son esprit ce qu'il veut, dépendant d'un certain démon ; et que ferai-je si l'on n'est pas plus indulgent pour moi qu'envers un homme du monde ? Je crois avoir cette qualité comme un chien de ne jamais oublier la bienveillance que quelqu'un me montre le premier, de même que j'ai du mal à oublier les injures qui me sont faites, et je crois aussi que la sympathie qu'on a pour quelqu'un est indépendante de toutes visites ou paroles où j'ai coutume d'être souvent absurde et le contraire de ce que je suis. Dis cela à Mathieu qui est un des esprits les plus sincères et les plus aimables que j'aie rencontrés. Quant à ton amitié, j'en suis bien sûr. Ecris-moi cependant aussitôt que tu pourras. — J'écirais aussi à Mathieu, si je savais son adresse.

Adieu, mon cher Schwob, et pardonne-moi cette lettre écrite à la diable. Je t'écirai tantôt plus longuement et plus soigneusement. Je compte absolument sur toi à New York pour cet automne. L'Amérique est quelque chose de tout autre que tu ne te le figures. Cela serait tout à fait amusant...

Amitiés à Pottecher et à Daudet. »

Le 27 avril, de Boston, Paul Claudel répondait à l'envoi de Mimes :

« Mon cher ami, je viens de tourner la dernière du petit cahier de feuilles carrées que tu m'as envoyé et en les lisant ainsi de tout près, il me semblait voir l'écrivain même assis à son songe tandis que, la plume aigüe, prête à entrer dans l'encrier qui est comme un puits de nuit, il pense. Comme je te l'ai déjà dit, la caractéristique de ton style me semble être le nom et le nominatif, par quoi tu es un gourmand qui va faire ses provisions, le verbe presque toujours « instrumental » disposant tacitement selon le mode indicatif tous ces substantifs concrets et comme imperméables qui s'épousent moins qu'ils ne s'arrangent. De là une impression de réalité dans l'inexistant qui ne figure pas mal le fait de l'odeur.

Mais d'où vient l'effet étrangement pénétrant et chaleureux de ce petit livre et son unité dans le changement des images qui s'y peignent ? C'est la conviction de celui qui rêve, et qui ne veut pas se réveiller. La volupté se compose d'un double élément, un élément de jouissance, et un élément d'amertume parce qu'elle passe, et sans entrer dans des raisons métaphysiques, peut-être peut-on dire que l'aiguillon même en consiste dans ce qu'elle passe et dans ce qu'elle n'est pas.

C'est pourquoi ton livre, qui commence par des marchands de poissons et de femmes, finit aux fleuves infernaux. Car la volupté conduit en bas, comme une rose qu'on veut toujours respirer de plus près. Ces deux actions s'exercent sur le poète, comme on voit qu'elles s'exercent aussi sur la plante ; la première par laquelle elle pousse en haut et monte en couleur et en graine, et la seconde par laquelle elle tend vers la terre profonde et maternelle afin qu'elle en retire sa substance et son odeur. C'est la force qui tire l'homme vers le soleil, quand la tête inclinée et couché sur le côté il aspire les rêves qui montent de la terre crue.

A présent que me faut-il louer ? le « dresseur » de pages ? l'inventeur d'histoires ? ou la virilité d'un esprit qui reste ferme et puissant de soi, dans la fête même qu'il se donne, faisant deviner ainsi l'autre Schwob abstrait à côté du Schwob concret, solide dans ses notions comme dans ses substantifs et serré dans ses déductions comme dans ses épithètes. J'aime mieux louer l'œuvre qui existe comme d'elle-même et comme une image qu'on touche.

Je me plais assez à Boston. J'ai bien travaillé cet hiver et je vais avoir achevé de refaire la seconde partie de Tête d'Or (1) ; il ne reste presque rien de la première rédaction, quoique l'ordre des scènes soit respecté. Grâce au travail je ne m'ennuie pas et j'attends avec philosophie la fin de mon séjour à Boston et en Amérique. Il y a en ce moment une exposition universelle à Anvers. Daudet serait bien aimable, s'il en trouvait l'occasion, de demander à Hanotaux (2) quel accueil je recevrais si je demandais à être envoyé là à cette occasion : je serais ainsi un peu plus près de Paris. Je n'ose pas écrire moi-même à Daudet parce que je ne sais pas si c'est une idée qui a quelque chose de réalisable. Et de plus il est si extraordinaire d'avoir des amis qu'on ne devrait jamais s'en servir, comme de choses qui valent trop cher.

Adieu, mon bon Schwob. Je te remercie de l'amitié que tu montres à ma sœur ; tu es un véritable ami pour nous. Pourquoi ne m'écris-tu pas, misérable homme ? Espèce de coquillard !

Amitiés à Pottecher et à Renard aussi. Présente mes respects à M^{me} Daudet.

Je crois que le Chancelier de New York vient d'être nommé

(1) Drame publié à la « Librairie de l'Art Indépendant » en 1895.

(2) Alors au Ministère des Affaires Etrangères.

Vice-Consul. Ce serait un argument pour moi. Je ne peux y rester. Je ponds en ce moment un copieux rapport sur l'industrie de la pêche dans la Nouvelle Angleterre. C'est très intéressant, mais je ne puis comprendre que j'arrive un jour à des fins, ce genre de travail étant comme le macaroni dont le commencement est partout et la fin nulle part. — Mes compliments sur la forme matérielle de ton livre. Le format et le caractère sont idéals pour toi, et le rapport qui existe entre eux exquis. Pourquoi faut-il que cela soit déshonoré par cette espèce de vignette de la couverture? Je pense que voilà une lettre barbouillée. Je suis un vrai cochon! J'ai reçu hier un livre de Pottecher ».

A la Pentecôte, de New York, Paul Claudel écrivait encore à Marcel Schwob cette lettre, illuminée d'amitié :

« Mon bon Schwob, Ta lettre m'est arrivée de là-bas, consolante et humiliante à la fois, en ce qu'elle me montre quels amis j'ai laissés et de combien tu m'es supérieur dans cette forme la plus haute de l'intelligence qui est celle de l'âme des autres. Aurons-nous retrouvé cette forte doctrine de l'amitié, telle qu'elle existait du temps où il y avait des hommes jadis, malgré la mer et par-dessus toute interruption? Je suis peiné de te voir tourmenté et découragé. Mais point de doute que tout le courage de l'homme ne soit de supporter, acceptant la longueur horrible de la journée. Nous vivons au milieu d'ennemis, et c'est alors qu'il est bon de se souvenir de l'ami et de l'allié, et de cette grâce qu'il y a entre deux personnes de se comprendre et de s'estimer. « L'absent est là comme quelqu'un qui ne peut pas parler, comme un homme dont on voit le visage dans l'eau ».

J'ai été comblé de joie en apprenant le succès de Camille (1) au Salon, et je crois que cela vous a fait plaisir, à toi et à Pottecher comme à moi. Je sais combien elle est pleine d'invention et de génie. J'aurais voulu envoyer ma carte à M. Mirbeau pour le remercier de l'aimable article qu'il a bien voulu écrire sur nous deux, mais je ne connais point son adresse actuelle et voudrais-tu lui dire, quand tu auras l'occasion de le voir ou de lui écrire, combien quelqu'un lui est reconnaissant.

Ma vie à New York est toujours la même, c'est-à-dire de quelqu'un qui se trouve dans un monde nouveau dont il ne

(1) Camille Claudel, sœur de Paul Claudel, sculpteur de talent, élève de Rodin.

peut rien voir. Mais l'air et la lumière du jour ne sont point les mêmes. L'ancien navigateur entré à l'Océan à l'heure infranchissable de la soirée rêvait d'une autre Tharsis, et cependant c'est bien ici le pays du soleil couchant et de l'âge qui dispense de la maturité. Certainement le temps me dure ici, mais je ne puis dire que je regrette la France ou que j'aie le désir de m'en aller en ce moment, car je pense que j'ai ici quelque chose à apprendre ou à attendre. Il y a beaucoup de choses que je puis étudier plus facilement qu'en France, parce qu'on le voit plus en gros, et comme je m'y attendais, j'ai ramassé des idées pour ma dramaturgie de l'or (1). En attendant j'ai commencé quelque chose. Quant à la jeune fille Violaine, ta lettre m'a presque rappelé son existence (2). Elle est au fond de ma malle, toujours défendue par une enveloppe aussi cachetée que la profonde indifférence qui l'attend. Mais je n'ai qu'un exemplaire et j'hésite beaucoup à le confier au typewriter ou à la poste. A en juger par le succès de « La Ville » (3), je ne pense pas qu'elle ait d'ailleurs chance d'être publiée d'ici longtemps.

Je ne voudrais point fermer ma lettre sans avoir mis quelque chose dedans. C'est pourquoi je vais te mettre ici quelques vers extraits d'une sublime poésie latine de saint Pierre Damien, qui produit sur moi, quand je me trouve bien las et découragé, l'effet qu'on attribue à la vue de l'émeraude. Je les mets ici, comme il convient à de doctes amis comme nous, au lieu du trèfle à quatre feuilles et de la pensée qui a une bouche et des yeux...

*Flos perpetuus rosarum ver agit perpetuum.
Candent lilia, rubescit crocus, sudat balsamium,
Virent prata, vernant sata, rivi mellis influunt.
Pigmentorum spirat odor, liquor et aromatum,
Pendent poma floridorum non lapsura remorum.
Non alternat luna vices, sol vel cursus siderum,
Agnus est felicitatis urbis lumen innociduum.
Nox et tempus desunt ei, diem fert continuum,
Nam et sancti quique velut sol praeclarus rutilant.*

(1) C'est le projet qui deviendra l'*Echange*.

(2) Claudel publiera seulement sa pièce en 1901.

(3) Publiée à la « Librairie de l'Art indépendant », en 1893.

Je ne puis m'empêcher de continuer :

*Qui scientem cuncta sciunt, qui nescire nequeunt,
Nam et pectoris arcana penetrant alterutrum.
Unum volunt, unum nolunt, unitas est mentium.
Licet cuique diversum pro labore meritum :
Charitas haec suum facit, quoddam amat alterum ;
Proprium sic singulorum commune fit omnium,
Ubi corpus, illic jure congregantur aquillae,
Quo cum angelis et sanctae recreentur animae,
Uno pane vivunt cives utriusque patriae :
Hodie et semper pleni quod habent desiderant :
Non satietas fastidit, neque fames cruciat ;
Inhiantes semper edunt, et edentes inhiant.
— Novas semper harmonias ver melode concrepat.*

En 1907, Paul Claudel était de retour en France et séjournait à Villeneuve-sur-Fère, près de la Ferté-Milon. Il donnait rendez-vous à Marcel Schwob à Paris. Il lui écrivait pour le remercier de l'envoi de la traduction d'*Hamlet*, le 17 mars 1900 :

« Mon cher Schwob,

J'ai donc relu, après un si long temps, la tragique histoire du Danois ! et dans ce texte nouveau, comme avec des yeux nouveaux. Que la composition de ce drame paraît étrange et déconcertante pour quelqu'un qui comme moi a pris une longue habitude de l'art grec ! Il est certain qu'il n'y a aucune raison objective et intrinsèque au thème pour que Hamlet ne tue pas immédiatement le roi félon, dès l'avertissement donné par le spectre paternel. Du moins il n'y en a qu'une, c'est qu'il faut qu'il y ait un drame, et que Hamlet sait dès l'abord que la catastrophe ne peut survenir avant que l'action funèbre et complexe dont le héraut posthume a signifié l'ouverture n'ait épuisé tout son développement ; et c'est là pour moi toute la clef de son « caractère ». Ce n'est point sans le flétrissement de la vie qu'il a reçu communication de dessous la terre. Dès le premier instant, il connaît obscurément que sa mort est la condition de celle du meurtrier et que son sort est lié au sien, non point par nécessité, mais

par une sorte de convenance ténébreuse ; de là l'origine de ses terreurs et de sa tergiversation. Ministre de la mort, ce n'est que mort, déjà, lui-même, qu'il pourra en exécuter les œuvres. Là aussi est l'explication de sa folie, qui n'est que l'ironie de quelqu'un déjà libéré de son destin, le sarcasme du protagoniste qui surveille d'un œil sagace ses comparses engagés si consciencieusement dans une action dont la catastrophe, que lui seul envisage, les implique tous. « Il y a quelque chose de pourri dans le royaume de Danemark ». Shakespeare a fait l'intrigue de la mort, l'inquiétude des âmes qui ne sauraient s'acquitter de mourir à elles seules et qui doivent compléter leurs liens et faire de leurs destinées diverses un seul nœud pour qu'un seul coup le dissolve. En somme la remarque si fine de Poë dans ses « *Marginalia* » que tu cites, celles que tu ajoutes sur le caractère histrionique d'Hamlet qui depuis l'apparition de l'habitant de l'autre monde ne fait plus de ce côté-ci de la scène que jouer un rôle, sur sa visite au cimetière où il vient confronter le fossoyeur « avec les sentiments de l'enfant qui interroge une grande personne, de l'amateur devant le professionnel, du malade devant le chirurgien » me paraissent contenir tout ce qu'il y a d'essentiel sur le Danois, tout ce que nous pouvons déduire avec légitimité du drame. « Le reste est silence ».

Ta traduction est admirable, et il ne lui manque même pas ce caractère de perfection qu'au premier abord elle choque. Pour si bien que nous possédions une langue étrangère, les mots pour nous n'ont point leur vertu formelle, intégrale, et le texte plus ou moins demeure évanoui dans son sens. Aussi quand dans cette nouvelle traduction, j'ai entendu le Hamlet retentir avec l'éclat indigène et le discours reconquérir un accent et un timbre comme natifs, j'ai été d'abord comme désemparé et assourdi. On se demande quelle est cette étrange vieille pièce française ; et de ce Danemark je ne sens pas moins qu'aucun Kent ou Sussex ma Picardie ou ma France conterminales. Il semble que le magnifique morceau d'anglais ait lui-même worked out son image dans le français, de lui-même et par son opération propre. Quand on traduit un poème musical, il faut faire une grande attention à ne pas priver l'édifice musical de son support ; ici la difficulté n'était pas moindre de transposer d'un idiome laconique et comme explosif dans un langage ample et polysyllabique, de pré-

server le mouvement de la phrase, le travail et la poussée de l'idée, ces pesées du sens dans les différentes parties de la période qui souvent ne se trahissent que par des mots n'ayant valeur que d'intonation et comme interjectionnelle. Il faut avoir peiné soi-même à un labeur analogue pour apprécier le succès d'une telle entreprise. Il est complet. Dans le style de Shakespeare, Hamlet marque la fin de la période proprement décorative. Comme les panaches conviennent bien à cette pompe funèbre, et comme j'aime ces longues phrases embarrassées qui traînent comme des caparaçons et se déploient comme des plumages ! Je te serre bien cordialement la main ».

De Villeneuve, le 21 avril (1900), Paul Claudel remerciait de l'envoi de la *Croisade des Enfants*.

« Mon cher Schwob,

Si quelqu'un pouvait connaître le passé d'une vue directe et certaine, et comme avec les yeux mêmes, ce ne serait pas là l'aimer en tant que passé ; et ce goût amer et subtil, cette secrète sensibilité, cette pitié de ce qui n'est plus, qui m'a fait aimer Mimes, me font aimer plus encore la Croisade des Enfants. Car il y a des moments où nous sentons que nous ne faisons plus qu'un avec tout ce qui est en deça de notre propre tombe ; et de même que notre imagination se tourne vers le soleil antérieur, y a-t-il une voix quelque part que nous sentions en nous-mêmes, si lourd un cœur solitaire de ce son que nous n'entendons pas ? Ici il semble que l'obstacle fatal se soit réduit à la transparence fictive d'un verre. Maintenant, après le calque relevé, et remplissant les fins linéaments, nous ne distinguons plus que du blanc, la blancheur des petits enfants, du lépreux, du pape, de Jérusalem et de la mer inoccupée ; et plutôt que la candeur de l'innocence, celle de l'absolution. Quand on a fait jouer le verre entre ses mains, on distingue les mystérieux habitants comme par une espèce de lustre. »

Paul Claudel reste à Paris en 1900, 37, quai d'Anjou : il convie son ami à fêter l'apparition de son nouveau livre : « Cher ami, Pour arroser l'apparition de mon bouquin *Connaissance de l'Est*, j'ai invité à déjeuner Gide et Jammes, pour

le mardi de Pâques, 17 avril, à midi chez Lapérouse. Veux-tu être des notres ? Cela ferait plaisir à ton tout dévoué».

Paul Claudel dut rencontrer, quelques jours après, Marcel Schwob, rue de Valois, en présence de M^{me} Moreno. On parla de l'*Echange*, et, sans doute, il fit, à son propos, une allusion au rôle de l'actrice américaine qui ne fut pas comprise. C'est de retour à Villeneuve, le 20 avril, qu'il s'en explique :

« Mademoiselle, Je suis très content d'avoir causé avec vous et de la noble franchise que vous m'avez montrée. Je crains que ma « barbarie » ne vous ait fait la même impression. Je connais peu les femmes et je peux vous avoir froissée sans le vouloir. Soyez sûre que je serais désolé de vous avoir fait de la peine, et voyez désormais en moi un ami.

Le sujet de l' « Echange » qui va paraître dans l'Ermitage est le suivant. L'esclavage où je me trouvais en Amérique m'était très pénible, et je me suis peint sous les traits d'un jeune gaillard qui vend sa femme pour recouvrer sa liberté. J'ai fait du désir perfide et multiforme de la liberté une actrice américaine, en lui opposant l'épouse légitime en qui j'ai voulu incarner la « passion de servir ». Tous ces rôles sortent tout entiers du thème, comme dans une symphonie on confie telle partie aux violons et telle autre aux bois. En résumé, c'est moi-même qui suis tous les personnages, l'actrice, l'épouse délaissée, le jeune sauvage et le négociant calculateur. Ni dans le rôle de Lechy Elbernon, ni dans les apparences de jugement qui sont portées sur elle, il n'y a aucune vérité objective à laquelle j'aie prétendu. Maintenant que je vous connais, je puis dire que c'est bien plutôt dans l'autre figure, que j'ai voulu rendre noble et touchante, que vous devriez vous reconnaître. Néanmoins, comme en 1893, j'aurais renoncé à publier ce drame si je n'y avais eu des raisons sérieuses.

Et voilà. Faites mes amitiés à Schwob. J'aurai grand plaisir à vous revoir tous deux mercredi prochain. »

Le 7 novembre 1900, Paul Claudel adressait une carte à Schwob datée de Colombo. Il allait rejoindre, une fois de plus, en Chine.

Mais toujours la petite tête de plâtre doré de l'adolescent, son ami, demeura sur sa cheminée, non loin d'un faune de Camille Claudel.



Schwob avait connu Willy, son aîné de huit ans, vers 1891. Il aimait son intelligence. Comme Jules Renard, Willy est un bourgeois, mais plein de fantaisie et d'érudition. Chapeau tromblon, sans ventre encore, avec son front dévasté, et la barbiche à la mousquetaire, Willy est un homme d'excellente tenue. Sur le papier à en tête de *l'Imprimerie et librairie pour les mathématiques, sciences et les Arts, quai des Grands Augustins, 55, Gauthier Villars et fils, imprimeurs-libraires*, presque chaque jour, Willy adresse à Marcel Schwob un billet très court, amical et courageux, de sa menue et rapide écriture : compliments sur ses articles, projets pour une traduction de Mark Twain chez Ollendorff, nouvelles à faire passer à *l'Echo* et au *Supplément* (1), — où nous trouvons tant de jugements rapides dont voici un exemple : « Dis donc, enfant, je viens de lire cette nuit, tiraillé d'insomnies, ton *Ecornifleur*. Evidemment, ces notations précises, aigües, etc... ont leur charme. Mais quel travail pour pincer ces sourires ! Et que dirait Renard si Vallès n'eût pas existé?... » — « Ami Schwob, viens que je t'embrasse pour tes *Mimes*... » Et Marcel Schwob le console aussi dans une grande douleur qu'il eut alors, en perdant une amie : « Songe que tu l'avais fascinée, par ta facilité à lire Catulle dans le texte. Que de fois elle m'a dit : Quand revient-il, le savant qui rit avec un air réfléchi (sic)... »

Combien Willy est heureux, à Chatillon-sur-Loing, « songeant au mariage, et tout à fait abruti surtout par la grâce voltigeante de ma jolie petite Colette ». — « Dans un mois je l'aurais épousée. Et voilà. Et je n'aurai pas le sou. *All right !* » — Et c'est vrai que Willy avait pénétré très profondément la pensée de Marcel Schwob, comme en témoigne la lettre qu'il lui écrivit quand Camille Mauclair eut publié son essai (2) : « Laisse-moi te dire que j'ai trouvé de justes notations dans cet essai de Mauclair, de très justes,

(1) Henry Gauthier-Villars était surtout connu comme critique musical et comme humoriste. Il publie en 1890 les *Lettres de l'Ouvreuse*, en 1892 *l'Année fantaisiste*, en 1893 *Bains de sons*.

(2) *Réflexions sur Marcel Schwob*, dans le *Mercure de France*, XX, 1896, décembre, p. 457

avec un effort constant pour te comprendre, un effort qui vaut d'être loué.

Mais en plus d'un endroit, je me sépare de sa glose bien intentionnée. Souvent, de justes prémisses, il conclut des foutaises ! Que si, par exemple, il constate ton mépris pour le bibelot et le placage, je dis oui, parbleu ; mais j'engage de voir cette conséquence « Tout ceci est formes (oui), formes d'une même chose, etc., etc., le sentiment du simple ». Simple toi-même, jeune Mauclair, qui méconnaiss mon cher complexe et infiniment souple. Le sentiment du vrai aurait-il pu dire à la rigueur. Mais pense-t-il que le vrai soit simple ? Si oui, on ne peut discuter avec cet enfant... Je ne crois pas que Mauclair soit allé jusqu'au fond de ton style — je ne parle pas de ta pensée nouvelle, c'est trop évident.

Un bon point pour ton platonisme, un peu potache, mais lucide « Le désir à ses yeux... » Mais quand il t'évoque consolateur, avec ton âme « gage d'un affermissement de la vie », avec, sortant de ta bouche cette banderole : *Laissez venir à moi les petits littérateurs*, je dis qu'il a mal compris ta puissance funèbre, et ton nihilisme. Ce n'est pas le mot, mais je n'en connais pas d'autres. C'est bien l'adolescent qui soulève paisiblement le premier feuillet de tes livres que je n'ouvre jamais qu'avec des mains tremblantes. »

C'était surtout la « mignonne secrétaire » qui écrivait depuis quelques années à sa place, Colette qui, de 1894 jusqu'aux derniers jours de Marcel Schwob, a été l'amie qu'il adora...

Quelle jolie correspondance ils échangèrent, un enchantement, celle d'une femme enfant et d'une enfant femme, où sont marqués déjà tous les traits du génie instinctif, équilibré et sain de M^{me} Colette. Sous tant de noms puérils, elle demeure toujours la Colette que nous aimons, avec des yeux si bien ouverts sur le monde, où la terre et la mer ont trouvé leur miroirs limpides et naturels. Colette s'amuse et nous amuse. Mais sous la gouaillerie apparaît déjà la sobriété des maitres. Marcel Schwob admirait cette jeune femme aux « inoubliables tresses », qui le déride quand ils sont seuls (ils s'aimèrent de toute l'amitié), qui garde un farouche silence, assise par terre, quand

il y a du monde à la maison. La rue Jacob est à deux pas de la rue Vaneau ou de la rue de l'Université, où l'on se retrouve en liberté.

Quelques lettres datant d'un séjour de Belle-Isle-en-Mer, au Palais, en 1894, donnent le ton de cette amusante conversation :

« Mon Schwob,

Tu es bien mignon de nous avoir envoyé le Livre de Monelle, et je me fais des rêves avec, en le lisant dans mon lit le soir. Monelle mise à part, celle qui me passionne beaucoup dans ses sœurs, c'est l'odieuse délectable petite Madge qui mange du plâtre — et puis ça me fait rire de joie quand tu dis que « ses yeux dansaient », tu sais, quand elle a pris le pain. Monstre de Schwob ! Seulement je t'en veux beaucoup parce que j'ai eu une grande crise de larmes après Monelle, et Willy a dû me caliner beaucoup dans mon lit et m'endormir contre lui pour me calmer, et il t'a envoyé aux diables pour t'apprendre à m'énerver comme ça. Ça ne fait rien, je t'aime bien tout de même. Est-ce que je t'ai raconté que nous étions allés voir la Mer Sauvage, de l'autre côté de l'île ? Mon Schwob, c'est tout à fait splendide, les vagues se lèvent plus haut que des maisons, et on les voit toutes transparentes et vertes en l'air.

M^{me} Arman m'a envoyé une petite mouche napolitaine comme ça : (croquis de la mouche) dont le petit ventre et le thorax sont roses, les pattes en or, et les yeux en rubis, et la taille en perles. Et elle s'appelle Cice, la mouche ; c'est moi qui l'ai baptisée. J'ai sali ma lettre avec mes mains, mais ça ne fait rien, je pense que ça te sera égal ? Est-ce vrai que Carnot a été assassiné à Lyon ? On dit ça ici depuis ce matin. Caran d'Ache serait bien malheureux, il faudrait qu'il retravaillât un nouveau type de Président. Il avait si bien attrapé l'actuel ! Mon Schwob, je vais patrouiller... et moi, je suis, sorte de Schwob, votre LOLETTE.

« Tu me délaisses, mon Schwob ! A force de courir avec ta petite tzigane, tu finiras par ne plus rentrer du tout. Tâche au moins de me revenir quand nous rentrerons à Paris. Mais je suis triste et indignée de voir que tu n'écris jamais, pas même trois lignes. Tu aurais bien pu me dire toi-même que

tu avais trouvé une belle petite Tzigano-italienne pour t'amuser. Il faut que ce soit M^{me} Arman (1) qui me l'apprenne ! Oh ! tu es le scandaleux, je crois... Et puis, après dîner, nous avons été regarder danser les bigoudaines, qui dansaient une danse terrible qu'on appelle le tralala, en chantant. Il y a de quoi tuer un bœuf ! Et en rentrant chez nous, nous avons dansé le tralala, nous aussi, sur le quai, avec nos voisins qui sont gentils. Mais qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Je n'ai pas de plaisir à te raconter des choses puisque je ne sais pas même si tu reçois mes lettres et si tu les lis ! Crucha tenebrosa, va... »

« Mon Schwob, Vois-tu ces choses là n'arrivent qu'à toi. C'est égal, c'est une prédestination singulière qui t'a fait monter dans ce bateau ; je suis bien fâchée qu'il t'ait pris ton argent, cet homme, mais c'est une belle histoire qui t'est arrivée là, et je m'émerveille devant. Je me retiens de te dire : « As-tu de la chance ! » Mon Dieu, dire que Schwob a été enlevé par un pirate et volé parmi les dépoitraillements des filles de joie ! C'est énorme (2). Tu es bien sûr que c'est vrai ? Dis donc, Schwob fabuleux, tu as ma lettre maintenant ? Il serait absolument invraisemblable que tu ne l'eusses point... Voici un morceau de lettre de Masson (3) à moi. Je n'aime pas beaucoup qu'on écrive Chevobe. Mais sa lettre est sale et amusante (4).

Maintenant, c'est la nuit ; il fait si chaud que je voudrais enlever ma peau, et je ne t'écirai que demain matin, car je fonds et mes idées transpirent et s'évaporent. Je te dis seulement que j'ai lu aujourd'hui ton George Meredith et que je suis

(1) Cette indiscretion remontait à Maurice Spronck et irrita fort Marcel Schwob.

(2) Pendant un voyage à Guernesey sur le bateau on lui avait volé son porte-monnaie.

(3) Paul Masson, dit le « mystérieux », ancien fonctionnaire dans l'Inde, et recueilli à la Bibliothèque Nationale où il faisait le catalogue des incunables. On le voyait travailler aux pieds du plâtre noirci de Voltaire par Houdon. Cet humoriste était, comme il arrive, lamentable. Il se suicida en se jetant dans l'Ill à Strasbourg. Il a laissé les « Pensées d'un yoggy », où il y a des choses tendres et spirituelles.

(4) Voici le fragment de la lettre de Masson, qu'il faut naturellement entendre à rebours : « Quant à votre Chevobe, il a bien fait de disparaître, sa vue seule est pour moi un supplice. Cet être ne sait pas un mot d'anglais et de plus il est d'un optimisme affadissant. Décidément vous n'êtes guère scrupuleux sur vos relations. A propos est-ce que vous vous rasez encore la tête tous les jours ? C'est une coutume fort hygiénique et que je ne saurais trop approuver... »

contente de toi. C'est vrai que tu es allé le voir? Ah oui, quand tu étais à Londres. A demain matin. Adieu mon petit Schwob, va, ne reste pas en Angleterre, reviens bientôt près de nous...»

— « Mon Schwob, nous avons eu une nuit pleine d'incidents. D'abord, une fois la lampe éteinte (nous dormons la fenêtre ouverte), j'entends un pouf léger de pattes en velours qui sautent par terre. Alors j'ai peur et je veux la lumière. Willy regarde sous le lit et partout, et enfin nous entendons un miaulement joli. C'était un chat, couleur de cendre, avec de beaux yeux. Quand il a été parti, autre chose. C'est une grande ombre d'ailes qui volent dans la chambre et se cognent sans faire de bruit, et c'était une chauve-souris rousse. Il a fallu chasser cette petite bête. Mais j'ai eu toutes sortes de rêves à cause de ça.

Demain matin arrivent trois mille soldats. Je ne sais pas comment ils tiendront dans la ville.

J'ai retrouvé ici Cœur Double, tu sais. Je ne connaissais pas encore Monsieur Schwob dans ce temps-là. Adieu, Monsieur Schwob, écrivez-moi. Willy vous envoie des amitiés de choix et moi aussi, LOLETTE ».

« Mon Schwob! Je t'écris dans mon lit avant de me lever. Je ne me lève pas si tôt parce que j'ai depuis hier soir la fièvre de mer. Ça ne dure généralement qu'une nuit et la mienne est déjà finie. Mon Schwob, si tu savais quelle splendeur c'est ici! Jamais je n'ai vu rien de pareil, et je nage dans des joies successives et simultanées. Tu es une grosse bête de n'être pas venu, et ton Ile aux Moines ne peut guère être plus belle. Si tu savais, il fait très beau, et la mer est en velours bleu, là où c'est loin, et tout près elle est verte et transparente. A Quiberon, où nous avons couché une nuit, c'est très laid, c'est nu et gris, et il y a une usine de soude qui est à... tu sais... « Shunn »... Elle va d'ailleurs y venir bientôt. Je n'ai pas eu du tout le mal de mer, et je m'ai tenue debout tout le temps.

... Ici notre petit appartement est si près de la mer qu'elle n'est pas à 20 mètres de nous par la marée haute. Le premier matin, nous sommes allés tout de suite trôler au bord, et j'ai fait des découvertes admirables. Figure-toi, mon Schwob, qu'il y a dans le sable des bêtes qu'on ne voit pas parce qu'elles

sont blanches, et qui sautent. Quand on en prend une, elle n'a aucun aspect, c'est une boule. Mais tout d'un coup cette boule saute en l'air et se déroule en forme de crevette fragile : et on a si peur de ce saut brusque qu'on ne songe pas à la retenir. Ce sont des puces de mer, du moins nous autres savants, nous appelons ça ainsi. Il y a aussi une foule de coquilles en forme de petit chapeau pointu, et d'autres choses infiniment intéressantes. Et puis les petits bateaux de pêche ont des voiles rouges, et ils partent et arrivent sous notre nez. Et puis il y a aussi, à marée basse, des herbes qui sont des animaux ; c'est odieux et je n'ose pas y toucher. Elles ont des feuilles et dessous on voit luire des choses nues et froides ; tous mes nerfs sortent de ma peau quand j'y songe !

« Hier, mon Schwob, nous sommes allés par des petits chemins qui grimpent et qui dégringolent dans les rochers, jusqu'à une petite anse, si jolie, si jolie, que je ne connais rien de plus mignon. C'est comme une petite plage en sable doux et chaud à la peau, enfermée dans des rochers. J'étais vêtue d'un béret blanc (attends !), d'une jupe courte aux genoux, avec une petite culotte en jersey dessous, et avec ça des chaussures qui vont à l'eau, tu sais bien ? Alors j'ai ôté le manteau que j'avais par là-dessus, et puis mes souliers et mes bas, et je me suis mise à courir contre les vagues. Mais elles ont voulu me montrer que je n'étais pas à la coule ; une grosse est venue sur moi et m'a toute enveloppée jusque bien plus haut que mes absentes jarrettières. Willy se roulait et je me suis ensevelie dans le doux sable, pour me sécher, et puis j'ai recommencé ma lutte avec le perfide élément, qui me roulait, te dis-je, telle une simple cigarette entre des doigts expérimentés. Et depuis, tu sais, Willy s'est déshabillé et a fait trempette aussi, et a scandalisé les goëlands. Nous nous sommes fait pincer par la mer, aussi, et si tu m'avais vue gravir les rochers, mon Schwob, c'était quelque chose d'un peu bien ! J'ai un genou écorché et une main fendue. Je suis pleine d'orgueil... »

« Mon Schwob, tu ne m'écris pas beaucoup tu sais ? tu es bien le Veau, tu sais ! Et je te dessinerai des bêtes sur la peau du dos avec la pointe d'un thermo-cautère. « Terrible, ça, parce que ça saigne du sang blanc ». Voilà, Monsieur Schwob !... Monsieur Schwob, je vais te dire encore que j'ai acheté un

couteau de dix sous pour décoller les petites coquilles plates qui se collent sur les rochers : elles ne sont pas bonnes à manger, c'est de la poison. Mais, j'avais remarqué qu'elles avaient un petit ratatinement douloureux quand on les arrachait, et alors j'ai acheté un couteau exprès... Je me languis parce qu'il y a longtemps que nous nous sommes battus à coups de georgeonnets et fait des bulles de savon et chanté « Vive le roi, vive la reine ! Vive la company ! »

Est-ce que tu seras encore mon Schwob ordinaire et méchant quand je reviendrai ? Sois bien sage, sorte de Schwob... »

« Je retire toutes les injures que je t'ai écrites, j'ai ta lettre maintenant. As-tu de la chance d'aller voir des pays comme ça ! Tu as bien fait, amuse-toi... Seulement tu aurais pu venir aussi à Belle-Isle. Est-ce que c'est loin d'ici, Guernesey ? Je regarderai la carte. J'ai vu que tu as commencé ta série dans le Journal, et je n'ai pas encore lu le Major Stede Bonnet parce que Masson à qui était le journal l'a emporté. S'il l'a perdu, je le noierai, simplement. J'ai eu le temps pourtant de voir que les petits lézards tombaient du toit parce que la frayeur leur faisait lâcher les ventouses de leurs pattes, et j'ai aimé ça. Et je suis contente aussi de Maeterlinck et des choses qu'il a dites du Livre de Monelle dans le Mercure (1) ; c'est encore le seul qui ait dit quelque chose de propre à mon goût, et j'étais toute dansante hier soir de lire ça, et je voulais t'écrire tout de suite, mais j'ai dû aller me coucher parce que Willy ne veut plus que j'écrive le soir à cause de mes yeux, ou plutôt de mon œil gauche qui n'est pas solide depuis que nous sommes à la mer. Je crois que c'est cette lumière éblouissante qui l'afflige...

Mon Schwob, figure-toi que depuis quelques jours nous passons une grande partie des heures en bateau. Un voisin que nous avons, et qui est aimable, vient d'en faire faire un tout neuf, et nous allons en mer avec lui, Willy et moi. Je suis extrêmement brave là-dessus, mon Schwob... Et nous avons filé sous la pluie et les vagues, avec toute notre toile. C'était très amusant, le bateau se couchait dans l'eau comme une mouette qui pêche... Si tu vois des coquillages, mets en dans tes poches pour moi, car ici il n'y en a pas... »

... « Mon Dieu ! mon Schwob, que tu vois donc des pays

(1) Août 1894.

drôles. Il n'y a que toi pour aller dans des endroits comme tu dis, dont les noms te seynt. Tais-toi, tiens, j'ai fait saigner Masson au poignet avec mes ongles, parce qu'il m'avait perdu le Major Stede Bonnet avant que je l'aie lu ! Tu me le rendras, tu sais. Dis donc, j'ai trouvé ici deux trèfles à 4 feuilles, seulement je crois bien que j'en ai perdu un des deux. Je les avais mis sécher dans le Livre de Monelle, et je n'en vois plus qu'un. Mais je lis Moll Flanders. J'en ai déjà lu deux. Schwob, si tu fais ce que tu dis d'aller à Londres et de ne plus demeurer à Paris, je te renierai et de plus j'aurai du chagrin. Mais tu ne feras pas ça, je te défends. Tu peux écrire la vie d'Erostrate, je te le permets et ça me fera beaucoup de plaisir. Nous avons vu ici quelqu'un, qui est parti d'ailleurs, Monsieur Duret, qui lit Schwob, qui l'aime, mais qui dit que « Schwob a beaucoup pris à Whistler ». C'est que ce n'est pas tout à fait une bête, ce Monsieur là. Je ne connais pas du tout Whistler, pas du tout, ni ce qu'il fait, je n'ai jamais rien vu de lui.

Hier, nous avons fait notre dernière promenade en barque, et tu sauras, Schwob, que je me conduis en barque d'une façon admirable, au point que c'est à moi qu'on confie le maniement du foc et des écoutes de foc, plutôt qu'à Willy ou à celui qui se trouve là. La mer était très grosse et nous étions trempés ; ça creusait des grands trous entre les vagues et nous y descendions, et puis nous étions après remontés sur le dos d'une grosse lame, et tout le temps comme ça, c'était très bon !

O quelle cruche que ce Schwob ! N'être pas venu à Belle-Isle parce que... Quels parce que me donner ? Gourde, sorte de pou de mer, failli, morceau d'étoupe, et tout et tout ! Je ne sais pas si je t'aurais fait autant de mal que j'en ai fait à Masson, je lui fais de telles misères que nous sommes souvent fâchés pour de vrai. Willy est une bête susceptible, toi tu es un susceptible idiot. Qu'est-ce que vous voulez que je fasse entre vous deux !

Adieu mon Schwob ! tu es mon Schwob tout de même. Je serai à Paris jeudi, pour une semaine sans doute, et après à Chatillon-sur-Loing (Loiret), et à Paris le 1^{er} octobre. Sois à Paris à cette époque. Je te raconterai des histoires que j'aurai vues. Essaie un peu de n'y être pas ! Oh ! je te plains !

LOLLETTE.

Que de gentilleses devaient encore lui être adressées,

de Chatillon-sur-Loing, où Colette demeure chez le docteur A. Robineau-Duclos ! (1)

« Oh ! mon petit Schwob, que tu as donc du beau papier et un beau cachet ! Non vrai, tu sais, ton papier qui se plie de façon ancienne est admirable, réellement. Est-ce que ça coûte cher du papier comme ça ? Car je voudrais en avoir quand Willy aura des sommes. Un jour que j'aurai été très sage, je lui demanderai de m'en donner.

Je pourrais vous dire, Monsieur Schwob, que vous n'écrivez pas longuement sur ce grand papier, vieux et superbe. Mais je ne te gronderai pas aujourd'hui. Et puis tu m'annonces des choses si étonnantes sur cette conférence que je ne peux pas y croire ! C'est égal, ça serait bien amusant d'y aller masquée ! Quand est-ce, mon Schwob ? Pourquoi t'ennuies-tu à mourir et dis-tu des choses noires et bêtes ? Est-ce que je t'ai dit que j'avais tué un serpent ? Peut-être bien, mais je suis encore étonnée de ma bravoure. Il faisait très beau tout le temps jusqu'à ce matin, et je fais ici des choses très jolies. Si tu me voyais pêcher des grenouilles et des têtards, et des curées et des salamandres, dans la petite rivière, tu serais émerveillé. Après, on met toutes ces petites bêtes gluantes dans un vase plein d'eau, et il y a sept enfants autour, qui admirent... »

« Mon Dieu, Monsieur Schwob, que vous devenez gentil ! On me vous a changé, là-bas, sûr. Un Schwob qui écrit souvent, un Schwob qui dit des choses aimables. Vous m'en voyez esbahie.

C'est égal, tu es gentil de dire que tu viendrais à Chatillon peut-être. Quant à vos sottises histoires de gouffre et d'inutilité flagrante de vivre, je ne veux même pas y répondre, c'est si bête ! Ne serais-tu point l'Insane ?... Je vais quelquefois en voiture avec mon frère, et c'est moi qui tiens le cheval et qui lui tue les mouches sur le ventre... Ah ! Ah ! Monsieur Schwob est dans les brouillards ? fâcheuse et repréhensible habitude, Monsieur Schwob. J'ai connu autrefois un conducteur de voitures qui en est mort. Maman tourbillonne, accroche son lorgnon, renverse de l'eau et se dispute avec Willy, toute la journée. Ça me fait rire de joie ».

« ... Mon petit Schwob, ça m'a fait un grand contente-

(1) Demi-frère de M^{me} Colette.

ment de te voir l'autre jour, et aussi un grand embêtement de te voir partir si vite. Quand je pense que nous n'avons pas eu le temps d'échanger quelques Droits de l'Enfant ou quelques En revenant de Pontoise, c'est tout de même dur. Mon petit Schwob, si tu ne veux pas être le Veau définitif et le Va t'en, comme Masson lui-même, tu reviendras à Paris vers le 1^{er} octobre. Je lis toujours Moll Flanders et j'y trouve des choses qui me ravissent? Tu sais quand elle couche chastement avec ce monsieur, et qu'elle en est contente mais déçue, et qu'elle dit : « Je ne dis pas que j'en étais aussi charmée qu'il pensait que je le fusse, car j'étais bien plus vicieuse que lui ». Eh bien, ça m'enchant, je trouve ça joli comme tout. S'pas?

Mon Schwob, te portes-tu bien? Je ne le pense pas, car je t'ai trouvé l'autre jour hâlé, mais pâle dessous. Qu'est-ce qui m'a fichu un Schwob comme ça?... Je fais de bonnes confitures de mirabelles, c'est-à-dire que je les regarde faire. Tu en mangeras cet hiver, chez nous. Ecoute-moi, et ne sois pas la gourde obscure (gourda tenebrosa). Si tu revenais à Paris avant que nous ne soyons revenus de Châtillon, tu viendrais ici, et tu ne t'ennuieras pas. Ici, on n'ennuie pas les gens qui viennent. On s'occupe pas d'eux, excepté pour leur donner à manger, et tu as bien vu que papa n'est pas méchant... Achille serait très content de te voir. Songe à ce que je te dis là, petit Schwob.

Je m'en vais, pour cette fois. Adieu, Monsieur Schwob du Luxembourg. Willy n'est pas là pour l'heure, mais je suppose qu'ils t'embrasserait s'il était là.

Je suis LOLLETTE.

En écrivant à M^{me} Gauthier-Villars, Châtillon-sur-Loing, Loiret, ça arrive très bien ».

Puis Colette et Willy firent un séjour dans le Jura, au Châlet des Sapins, près Lons-le-Saunier. « C'est un beau pays ici, c'est superbe ». Colette se plaint de ne pas recevoir de lettres de Marcel Schwob qui publie au *Journal* les biographies qui formeront les *Vies Imaginaires*; mais elle reprend la conversation :

« Monsieur Schwob,

Vous avez de la chance d'avoir fait un chic Pétrone ce

matin (1), sans ça, je ne t'aurais pas écrit. Mais il y a dedans, avec diversès autres choses qui me plaisent, de tels portiers rouges qui écosent des pois verts sur un plat d'argent que je ne peux me dispenser de t'écrire.

Tu sauras qu'on est loin d'être si mal que ça ici. Il y a trois habitants ou un peu plus. Les femmes se font avec un mouchoir, malheureusement noir, la coiffure des sphynx égyptiens ; c'est amusant. En outre la rivière est belle et les bois aussi. Et on mange bien. J'emmène Willy promener sur bicyclette avant quatre heures du matin ! ça pince tant il fait froid. Et il y a dehors de très belles couleurs à cette heure là. Nonoché est enfin comme Fanny, elle connaît la vie ! la vie avec tout ce qu'elle comporte de gouttières, de matous, de cris d'égorgés et d'oreilles fendues. Elle roule des yeux fous et ses oreilles la coiffent de travers. Je te parle d'elle parce que je sais que tu l'aimes bien.

Si tu ne veux pas qu'à mon retour je t'obstrue le gosier avec une Revue franco-américaine roulée en boule, tu feras bien de me répondre et de me donner des nouvelles de Moreno. Je m'en vais à Joigny chercher du papier tue-mouches, un papier très amusant, couvert de glu. On les voit se poser et se débattre jusqu'à immobilisation. Elles doivent souffrir affreusement. Je voudrais un très grand papier comme ça pour te rouler dedans... »

La charmante amitié, qui se cache comme l'amour, quand Marcel et Colette prennent une voiture pour aller dîner, chez M^{me} Arman : « Willy te demande seulement de descendre de la voiture qui nous amènera, quelques mètres avant le 12 (2) pour que les gens qui seront là ne disent pas trop que nous « affichons notre liaison ». Tu veux bien ? Viens me chercher demain à 7 heures. Nous nous amuserons bien là-bas. A demain, mon Schwob, je te pince cordialement ».

« Mon Schwob, je veux seulement te dire que j'ai lu tout à l'heure ton Burke et Hare, et que je suis bien contente. Je suis contente aussi parce que tu me l'avais racontée avant ; alors j'aime beaucoup que tu écrives des choses que tu m'as racontées avant, ça me donne une juste fierté ! Hélas ! mon Schwob, ne m'en raconteras-tu pas d'autres ? Tu sais

(1) Conte paru dans le *Journal*.

(2) Avenue Hoche.

bien que je suis curieuse des récits inconnus et de personnes étrangères, quand c'est toi qui racontes. Willy est très malade... Figure-toi que je me réfugie depuis ça dans les Mimes et le Livre de Monelle. Ça me console et ça me fait du chagrin ».

(1896) « Mon Schwob, Willy, qui va me rejoindre à Châtillon, me dit qu'on vient de t'opérer très cruellement. Tu dois savoir que cela m'a beaucoup secouée. Je n'aime pas bien qu'on te fasse du mal, — les autres, du moins. Si Moreno veut m'écrire un peu comment va ta convalescence, je lui serai très, très reconnaissante. As-tu crié? T'a-t-on endormi? J'aime mieux savoir que c'est fini. Si je l'avais su avant, j'aurais été dans la trépidation. Tu sais bien que tu es mon plus cher ennemi, je n'en ai aucun qui t'approche. C'était très dangereux une opération par cette chaleur.

J'ai ici tes admirables Vies Imaginaires, heureusement, et la perfection irritante de quelques-unes me fait mal dans les cheveux et des picotements dans les mollets. Tu ne connais pas ça, qu'on ressent en lisant quelque chose qui vous plaît trop?

Au revoir, mon cher Schwob, je prie instamment Moreno que j'embrasse, de m'écrire de tes nouvelles. Je t'embrasse aussi de tout mon cœur.

COLETTE WILLY

C'est à dire LOLLETTE.

— « Mon cher Schwob, J'ai reçu le Spicilège. Je veux dire que Willy l'a reçu, mais je me permets de croire que tu l'as envoyé un peu pour moi aussi. Je ne l'ai pas lu, — ou relu, car il me semble que je connais pas mal de choses qui sont dedans. Et je ne l'ai pas relu, car la vie est horrible... Quant à ton livre, je ne l'ai pas lu (je me repète un peu, mais c'est parce que tu as l'intelligence paresseuse), mais il me suffit que la Jeunesse littéraire du d'Harcourt en parle respectueusement et venimeusement. Je les écoute et je ne m'embête pas. J'ai lu Plangôn et Bacchis, l'Amour, la Perversité, je lirai le reste rue de Courcelles. Tu as fait coucher Willy bien tard avant-hier. Comment va Marguerite Moreno? Je vais oublier ta figure, tant il y a longtemps que je ne vous ai vu! Mais à qui veux-tu désormais que je récite du Schwob? « Tenant aussi d'une main un congre d'argent... » Tu ne peux

pourtant pas me réduire à réciter du Jean de Tinan... Merci pour ton livre. Tu sais bien qu'il sera mis avec les tiens, et non pas avec ceux des autres. Et pourtant je n'ai jamais mis Moll Flanders avec les tiens... »

Et Colette, se souvenant de la *Croisade des Enfants*, dira encore :

« Si je n'avais pas peur de pécher par orgueil, je dirais que je suis dans un royaume blanc. Tu n'as pas idée de cette neige. »

Mon Schwob, mon Chevobe veux-je dire, il neige. Et on ne peut pas nier que les flocons volent et remplissent le chemin comme des abeilles.

Je fais des sorbets avec des confitures et de la neige en poudre, très bon, ça... »

En 1902 *« Le jour même où tu écrivais à Willy, j'ai parlé et j'ai dit : « Il y a trop longtemps que Schwob vit dans la paix, j'irai le faire mousser un peu. J'irai donc. Mais comme tu n'es pas gentil de rester dans ton île ! (1) Il y a tout autour des millions d'appartements distribués de telle sorte que les gens qui les visitent s'écrient : « Ha ! cette petite appartement conviendra sûrement à Marcel Schwob ! je ne la loue pas... »*

A propos de Francesca :

« Je n'ai pas vu Francesca au Théâtre et ça m'est égal maintenant que Sarah a un visage sculpté dans de la poudre blanche. Je suis à la fois choquée et satisfaite de sentir que manifestement la traduction est très au-dessus de l'original. Tu ne me feras pas croire que dans la dernière scène « Laisse entrer la lumière... etc... » c'est Crawford qui écrit comme ça, même en anglais. J'aurais voulu que tu coupasses l'enfant de la fin, tu ne trouves pas que derrière cette porte fermée, ça fait Maeterlinck ?.. »

En 1902, du Domaine des Monts-Boucons par Besançon (Doubs), Colette écrivait maintenant à Moreno : *« Il y a ici beaucoup de vent, des nuages plissés en éventail, trois chiens dont un terrible, et dans un rond d'arbres cachée, toute une machinerie de trapèze, de barres, de perches et d'échelles. Je fais sur tout cela les voltiges timides d'une*

(1) Ile-Saint-Louis.

dame qui craint de se casser quelque chose et d'être battue par son mari. Pourtant les barres parallèles marchent et je m'admire particulièrement dans un renversement au trapèze. Toby-chien (tu sais celui qui n'est Pas Pur !!!) a appris en deux leçons à grimper aux échelles. Je réserve pour les grandes purées ce numéro à succès...

Je suis bien triste de rester ici en pensant que je devrai m'en aller. Il y a une divine odeur de champignons partout. Et puis des pommes mûres dont le parfum un peu — un peu quoi? — un peu rôti, évoque si fort l'année dernière, et les autres. C'est le moment de l'année où je m'amuse à me faire des chagrins affreux exprès en pensant à des choses, pour le plaisir de revenir à moi et de voir que ce n'est pas vrai. Je préfère ne pas écrire à Schwob. Il ne veut plus que je le tutoie, et comme je le tutoie en pensée, ça me fatigue de traduire. Tout le monde pelote Loyson-Bridet d'une manière entraînante qui me fait plaisir... Adieu, tous les deux, je vous embrasse et suis votre LOLETTE.»

Dans le même temps, rentrée à Paris, 177 bis rue de Courcelles, Colette faisait ce beau croquis de Marcel Schwob : « Non, Moreno, nous n'irons pas dîner, parce que nous sommes invités déjà pour lundi. Mais j'irai vous voir avant pour savourer l'humeur déménageuse de Marcel Schwob. Je le vois ! Il est noir et silencieux, il promène avec lenteur et malveillance un papier précieux pour lequel nulle armoire ne lui semble assez sûre. Le soir venu, il s'assied à table comme un roseau se brise. Ha ! c'est bien son tour... »

Et au lendemain de la mort de Marcel Schwob, Colette écrivit à Moreno : « J'ai un tel regret de ne pas avoir revu Schwob encore vivant, encore méchant, lui dont l'affectueux mépris m'était si doux. Tu sais, toi, que j'aimais si particulièrement Marcel... »

* * *

Dans son article sur *Paul Verlaine*, Marcel Schwob avait en quelque sorte annoncé une poésie nouvelle : « Les vrais poètes ne sont ni théoriciens, ni grammairiens... Ils s'écoutent vivre et ils chantent... Ils ont dans le cerveau un petit pot à couleurs où ils savent très bien tremper leur

pinceau, si besoin est. Ils ne crochètent pas les verrous des choses pour en faire saillir les symboles. Ce sont souvent de pauvres choses muettes, auxquelles on ne doit pas faire parler un langage faux... » (1).

Ces lignes semblent déjà définir la poésie de Francis Jammes que Marcel Schwob a beaucoup aimée. Car elle traduisait la vie profonde et obscure des choses et des cœurs qu'il avait lui-même interprétée. « Ces poètes dont je parle sont les poètes des choses inanimées et des bêtes muettes » (2). Le poète des *Georgiques chrétiennes* avait alors publié à Orthez, un recueil de poèmes, *Vers* (Orthez, 1891), *Vers* (Paris, Mai 1893), *Vers* (Paris, Ollendorff, 1894) et *Un Jour*, au « Mercure de France », en 1895.

Francis Jammes a relaté ainsi leur rencontre (3) :

« Je fis dans ce même voyage (à Paris), la connaissance de Marcel Schwob (1895). Je déjeunai chez lui en compagnie de Marguerite Moreno, à qui il me présenta. Elle était une élégie longue et souple. Lui avait cette pâleur d'ouate dont il vivait entouré, continuellement sous le couteau des chirurgiens; sa voix était la plus mélodieuse que j'aie entendue. Son savoir était extraordinaire. Mais il avait le don de se mettre à votre portée ».

Sous l'impression de cette rencontre, le 25 octobre 1895, Francis Jammes lui écrivait d'Orthez :

« *Cher Monsieur,*

« *Je suis déjà loin, et de pauvres sabots et des moineaux mouillés s'entendent seuls, et je garde le délicieux souvenir de la simple bonté avec laquelle vous me reçûtes. Votre exquise compagne et vous hanterez désormais, et souvent, ma solitude où ne passent que d'amicales ombres : à l'un et à l'autre cela portera naïvement bonheur. Vous m'avez paru vivre, je me suis cru si loin de Paris ! dans ce petit calme appartement où nos voix étaient comme trois petites musiques sincères... loin des méchancetés.*

Figurez-vous que l'on avait essayé de me brouiller avec

(1) *Évènement*, 5 avril 1891.

(2) Préface de la *Chambre Blanche* de Henry Bataille, 1895 — « Et les Pleureuses de M. Henri Barbusse ont aussi des larmes sur elles ».

(3) Francis Jammes, *L'Amour, les Muses et la Chasse*, Plon-Nourrit, 1922.

Bataille en lui contant que j'allais partout disant qu'il me copiait et plagiait indignement. Heureusement que son âme, délicieuse comme la Chambre Blanche, n'a pas cru longtemps à ces vilains bruits dont vous ferez, s'ils vous viennent, le cas mérité (1).

Croyez à ma sympathie provinciale et veuillez dire à celle qui a le bonheur de vivre auprès de vous tous mes hommages affectueux et respectueux ».

Et Francis Jammes le priait aussi (15 décembre 1895) de lui « indiquer la traduction la meilleure ou la moins mauvaise », à son avis, de Robinson Crusôé.

« Je suis hanté par cet homme et son vert perroquet si vert... Je vous tends la main quoique vous m'ayez encore fait peur, hier, dans le Journal. C'est curieux, et je vous comprends tellement, que vous êtes là devant moi, comme un violent relief barbarement colorié et que je saurais expliquer et faire sentir à d'autres. Cette œuvre de « cruor », de laque noire, d'étouffement cendrex de fournaise et d'or, écrite par un cerveau calme comme un cinq heures de Dickens... »

Marcel Schwob devait rendre sa visite à Francis Jammes, à Orthez, en 1898. C'est à cette occasion que le poète a tracé d'après nature ce charmant croquis de son ami (2) :

« Qui n'avait rien de primaire, c'était Marcel Schwob que j'ai dit avoir rencontré à Paris lors de la publication d'*Un jour*, et qui vint me rendre visite à Orthez trois ans après (1898). Il était accompagné de M^{lle} Moreno qui prenait grand soin de lui et qui était charmante. Toujours elle m'est apparu comme l'Atala des anciennes gravures, et d'autant plus en cet après-midi de juillet, qu'elle avait disposé sur ses cheveux relevés en casque, l'une de ces roses de magnolier que Chateaubriand a chantées et

(1) Marcel Schwob avait écrit dans la Préface de la *Chambre Blanche*, qui parut en mai 1895 : « Déjà M. Francis Jammes nous avait montré des maisons pleines de roses et de guêpes, et des raisins couleur de pierre transparente, et nous avions entendu sonner les cloches des coteaux verts qui sonnent le dimanche. Mais le petit livre de M. Henry Bataille n'a pas été influencé par celui de M. Jammes ; les dates de ses poèmes le prouvent. Ce sont deux âmes sœurs, pareillement sensibles, et qui tressaillent aux mêmes attouchements ».

(2) Francis Jammes, *Les Caprices du poète*, Plon-Nourrit, 1923.

qu'elle avait cueillie dans notre jardin. Marcel Schwob était de plus en plus souffrant, soumis à un régime d'opérations successives, l'une entraînant l'autre, qui le mettait plus bas à chaque fois, au physique s'entend. Car le génie de sa conversation ne faiblissait jamais, non plus que la scrupuleuse perfection de sa prose. A ce moment, il portait un chapeau de drap anglais qui cachait un peu ce front démesuré, déjà un peu dégarni.

Les yeux étaient d'une extraordinaire limpidité, couleur d'eau de mer grise, avec un point si noir et si vif au milieu, qu'on saisissait presque ce qu'il allait dire avant qu'il eût parlé. Le nez était un peu charnu, et, de profil, en bec de mouette, comme il arrive aux Israélites. Il avait rasé sa moustache. La lèvre inférieure était fort épaisse, le menton assez volontaire, l'oreille toujours tendue. Il était un peu voûté, s'appuyant sur une canne et portant à sa bouche d'un mouvement angulaire et gêné une courte pipe en carton-pâte. Je réentendais cette voix douce, que j'avais remarquée en 1895, qu'il m'entretînt des faits les plus banaux, qui jamais ne l'étaient avec lui, ou que, sur une plage où je l'accompagnais, il me traduisît du latin, sans une hésitation, en un français inimitable, des légendes de la spiritualité la plus élevée ».

Gentiment, au mois de janvier 1899, Francis Jammes écrivait à Marcel Schwob :

« Vous êtes bien l'un des rares que ma solitude regrette. Je ne crois pas en effet, avoir eu, en si peu d'heures, d'aussi franche et agréable amitié que vous m'en donnâtes et que je vous en rendis.

Si peu que j'aïlle à Biarritz, c'est vous qu'à chaque instant j'évoque, lorsque vous lisiez d'une voix si pure de si pures légendes ; ou que vous fumiez — un peu trop souvent — votre abestos sur le vieux port — ou que, d'un geste qui eût charmé Dickens, vous passiez aux doigts maigres de l'anglaise, après le thé, un ticket dont j'ignore encore le sens mystérieux. Etait-ce au sujet d'Ibsen ? Votre science, telle que l'on vous prête et que vous m'eussiez laissé deviner difficilement, m'eût un peu troublé sans ce tact si amusant que vous possédez : celui d'être compréhensible. Vous voyez bien, mon cher ami, que presque à pareille époque, j'avais fait

pour votre santé, à laquelle vous croyiez peu, des vœux auxquels je croyais absolument.

Je vous assure, des femmes me l'ont dit — il faut le croire — que je porte bonheur. Et je suis bien certain que si vous m'aviez écrit un peu plus souvent, vous n'auriez même pas eu cet ongle incarné maudit par Mademoiselle Marguerite Moreno qui m'apparut, avant-hier, délicieusement, dans la reproduction de son portrait au Luxembourg (1). Ouf ! quel style, mon cher ami... »

A propos d'*Hamlet*, Francis Jammes lui écrivait d'Orthez, en décembre 1899 :

« Entre les dédicaces et les livres, les vôtres me font méditer longuement. Ce m'est une joie profonde ! Votre écriture d'abord qui vous ressemble tant : ni petite, ni grande, si lisible, si claire, si sobrement distinguée. Pardonnez-moi, Schwob, cette plaisanterie : elle a, votre écriture, la ligne soigneuse que vous imprimez à vos cheveux ; c'est l'écriture d'un monsieur très bien et qui a l'horreur de se faire remarquer. C'est pour cela même que je le trouve remarquable. Maeterlinck, Mallarmé et vous, voilà les princes de l'écriture. De plus, vous lisez comme vous écrivez.

J'ai employé trois soirées à lire Hamlet à ma mère et à moi-même. Je n'avais jamais bien compris Hamlet, même à travers la géniale pensée de Mallarmé que vous citez en votre préface. Maintenant, je le comprends. Et, je ne sais pourquoi — on ose tout dire quand on est ignorant comme je le suis — il me semble que trois grands frères sont nés sous la même longitude, presque dans le même temps : Hamlet, Pantagruel et Don Quichotte. Ils sont de grands réformateurs ; de grands poètes et de grands voyageurs, et tous trois, ils ont la sublime folie du bon sens. Leur nervosité seule diffère.

Ce qui m'a le plus frappé dans votre traduction, si admirable que je la sens définitive, c'est que par ce don extraordinaire que vous possédez, ailleurs comme là, vous vous soyez placé naturellement, et sans peine aucune, à cette époque. Pour qui vous sait comprendre, il n'y a pas de différence entre le poète qui a écrit le lépreux, le cuisinier, le pirate, l'ombrelle, etc... et le poète qui a écrit Hamlet. Le style est,

(1) Par Granié.

en effet, si bien adapté au génie du temps et du lieu que, malgré moi, j'ai évoqué, tout le temps que je le lisais, des acteurs, des décors, un public si particulier que cette évocation est elle-même un poème ou un tableau. Vous ne prétendez qu'à l'eau-forte, c'est possible. Mais par un juste retour, vos gradations de noir et blanc donnent d'admirables couleurs. Je regrette de vous tant parler, et si mal, de cette œuvre si belle. Mais la naïveté des amis fait plaisir. Passons. Je sais que vous me savez sincère, dans mon admiration et mon amitié... »

Et quand Jammes passa par sa crise de 1900, c'est vers Marcel Schwob qu'il se tourna (1 juin) :

« J'ai eu depuis mon retour une telle crise de tristesse qu'elle doit vous faire excuser mon retard. Il y a des moments où je sombre complètement, où la vie m'est une nausée, où le vide de mon âme est large comme la nuit. Trop de solitude m'enserme parfois qui, si elle n'est pas une consolation à mes chagrins, est la cause de ceux-ci.

J'ai reçu de Claudel une belle lettre qui sent la pêche mûre et le laurier bénit. Combien j'envie ce poète qui est vraiment arrivé, lui, à la « vie bienheureuse ». Les jolis dessins qui encadrent son papier de correspondance indiquent une sorte de curiosité religieuse, d'intérêt inlassable, de candeur émerveillée que l'on ne rencontre guère qu'au couvent... »

« Orthez, février 1901.

« C'est seulement par une lettre de Gide (1) que j'ai appris votre réopération. Il a été préférable que j'apprenne la chose faite, qu'à faire, car vous savez combien je vous affectionne ; et, ainsi, une angoisse inutile m'a été épargnée puisque votre belle énergie a triomphé.

Pour moi, j'ai confiance. Un secret instinct me donne toujours l'espoir de votre rétablissement. De loin ou de près, vos amis veillent sur vous. Et ce n'est pas en vain que Madame Schwob a la grâce d'une religieuse vouée à vous. Les bonnes tisanes qu'elle vous tendra vous guériront tout à fait et vous viendrez à Orthez écouter le cri de lys déchiré que font les moineaux.

Le Deuil des Primevères qui signifie que je suis aujour-

(1) André Gide avait été très lié avec Francis Jammes (voir le *Catalogue* de 1925, p. 32-37) et avec Marcel Schwob.

d'hui moins jeune qu'autrefois va paraître (1) — où j'ai dédié une élégie à Madame Schwob. Puis ce sera un petit roman. Puis une œuvre très importante dont l'audace effraye terriblement Gide. Vous aimerez, je l'espère, ce poème. Ne serait-ce que parce que j'y rappelle avec émotion (vous l'ai-je dit?) le déjeuner que nous donna Claudel, et parce que je vous y nomme.

Allons ! peu à peu le mal va passer. Les pervenches vont être charmantes cette année car elles charmeront votre convalescence.

Je vous embrasse comme je vous affectionne, vous et votre chère garde-malade. Le souvenir de ma mère vous suit amicalement... »

A Pau, cette année-là, Francis Jammes a rencontré Maurice Barrès qui lui a dit :

« Votre ami Schwob que j'ai vu dernièrement, et qui m'a parlé de vous avec une admiration si grande — il n'aime que Claudel et vous — part pour l'Océanie pour raison de santé. » Alors Francis Jammes lui écrit : « Je m'inquiète. On me dit que vous êtes en Océanie, que vous êtes sans encrier, sans plume et sans adresse, ne voulant plus correspondre avec personne... » Si Francis Jammes avait pu deviner ce que fut ce voyage, il se serait inquiété davantage encore.

Car le savant Marcel Schwob a joué au Robinson Crusoé. Et c'est lui, le poète inquiet, qui aborde au havre paisible de la Grâce.

Ainsi se joue de nous la destinée.

(1) Au « *Mercur de France* ».

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	7
CHAPITRE I. La Famille, l'Enfant et l'Écolier . . .	11
CHAPITRE II. Du collège Sainte-Barbe au lycée Louis- le-Grand et à la Sorbonne. — Chez Léon Cahun. — Premières Esquisses	19
CHAPITRE III. Le licencié Marcel Schwob	33
CHAPITRE IV. Un linguiste humaniste. — Michel Bréal et Georges Guieysse. — Du jargon à Fran- çois Villon (1889-1891)	43
CHAPITRE V. Débuts littéraires (1890-1892). Collabo- ration à l' <i>Évènement</i> et à l' <i>Echo de Paris</i> . — Le <i>Supplément Littéraire</i> . — Les premiers com- pagnons	59
CHAPITRE VI. <i>Cœur double</i> (1891), <i>Le Roi au masque d'or</i> (1892). Les influences: Robert-Louis Ste- venson, Edgar Poë, Walt Whitman, Mark Twain	71
CHAPITRE VII. Monelle et le Symbolisme	81
CHAPITRE VIII. Marcel Schwob en 1892, et Jules Renard. — W. G. C. Byvanck: <i>Un Hollandais à Paris</i> . — Les premières relations: Paul Ver- laine, Maurice Maeterlinck, Theodor de Wyzewa, Laurent Tailhade, André Gide et Oscar Wilde.	89
CHAPITRE IX. Mimes. — Au « <i>Mercure</i> ». . . .	101
CHAPITRE X. Du prisme de l'Amour au prisme de la maladie	107
CHAPITRE XI. Le cycle historique: Moll Flanders, la Croisade des Enfants (1895), les Vies Imagi- naires (1896), Spicilège (1896).	117
CHAPITRE XII. Le groupe de l' <i>Echo de Paris</i> et du <i>Journal</i>	125

CHAPITRE XIII. Sagesse. — De la rue Vaneau à la rue du Bac (1896). Le mariage à Londres (1900).	139
CHAPITRE XIV. Un séjour à Jersey (avril-juillet (1901).	149
CHAPITRE XV. Vers Stevenson	159
CHAPITRE XVI. Le voyage à Samoa (octobre 1901-mars 1902)	175
CHAPITRE XVII. Les Mœurs des Diurnales. . . .	203
CHAPITRE XVIII. Le cercle littéraire de la rue Saint-Louis en l'île (1903-1905). <i>La lampe de Psyché</i> .	209
CHAPITRE XIX. Une fuite nouvelle. — Du Havre à San Agnello. Chez Marion Crawford. — Détresse d'un errant (mai-août 1904)	219
CHAPITRE XX. Les leçons de Marcel Schwob. — Ses derniers écrits. Ses derniers jours	227
CHAPITRE XXI. Au tombeau de Marcel Schwob. .	237
APPENDICE	243
LE LIVRE DE L'AMITIÉ	
Jules Renard. — Paul Claudel. — M ^{me} Colette. — Francis Jammes	245

A LA MÊME LIBRAIRIE

DAUDET (Léon) — Le Rêve éveillé	fr. 12.—
GÉMIER — Le Théâtre. (Entretiens recueillis par Paul Gsell)	15.—
GILLOUIN (René) — Essais de critique littéraire et philosophique	12.—
» » Idées et figures d'aujourd'hui.	12.—
GOBINEAU (Comte de) — La fleur d'or	10.—
GRACIAN (Balthazar) — L'homme de cour . . .	12.—
GSELL (Paul) — Propos d'Anatole France . . .	12.—
MAUROIS (André) — Dialogues sur le commande- ment	12.—
MAURRAS (Charles) — La musique intérieure . .	12.—
RODIN — L'art	30.—
SEILLÈRE (Ernest) — Emile Zola	12.—
VAN LEISEN (Herbert) — Mirabeau	13.—

Collection " LES HEURES ANTIQUES "

HERMANT (Abel) — Platon	12.—
-----------------------------------	------

EN PRÉPARATION :

Julien BENDA — Properce.	Auguste DUPOUY — Horace.
Tristan BERNARD — Plaute.	Abel HERMANT — Pétrone.
Henri de REGNIER — Suétone.	

PQ2423. S8Z6



a39001 00392099Tb

12/68

